





Der Universitätsbibliothek zu Toronto
als Geschenk überreicht

von

der Königlichen öffentlichen Bibliothek
zu Dresden (Königreich Sachsen)

1892

524



LES
ORAISSONS
DE
CICERON.
TOME TROISIEME



LL
C5684ny
v

LES
ORAISSONS
DE
CICERON,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
SUR
LA NOUVELLE EDITION
D'HOLLANDE 1724.
AVEC DES REMARQUES.
Par M. DE VILLEFORE.
TOME TROISIÈME.



A PARIS;
Chez PIERRE GANDOUIN, Libraire,
Quai des Augustins, à la Belle Image.
MDCCXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROT.

24073
5/8/92 .6



VII. DISCOURS
CONTRE VERRE'S
TOUCHANT LES SUPPLICES.

DIXIÈME ORAISON.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 683. L'An de Ciceron 37.

Ce Discours se partage en trois parties. On traite dans la première de la guerre des déserteurs & des esclaves restez après la défaite de Spartacus. Dans la seconde partie Ciceron parle des pirates qui pour lors infestoient les mers de Sicile. Et dans la troisième il rapporte les supplices, où sous ce Préteur furent exposez les Citoyens Romains. Il prend occasion de traiter les deux premiers chefs ; de

TOME III.

A

ce qu'Hortensius , pour excuser Verrès , alleguoit d'ailleurs ses exploits militaires : & certainement il y a dans cette refutation des graces bien vives , & une éloquence bien superieure.

On peut demander pourquoi ce Discours est intitulé , Touchant les Supplices ; puisqu'on y traite plus ample-ment de la guerre des Pirates ? C'est peut-être , dit Hotman , parce que cette guerre ne pouvoit être citée comme un chef d'accusation. Quoiqu'il en dise , il y a pourtant dans la conduite de cette guerre même , de quoi beaucoup accuser Verrès.

I.



E ne vois personne, MESSIEURS , qui soit en doute que Verrès n'ait pillé dans la Sicile tout ce qu'il y avoit de profane & de sacré, soit aux particuliers , soit au public ; & que non seulement sans nulle religion , mais sans nul déguisement , il ne se soit exercé dans tout genre de rapines & de brigandages : mais on me produit une défense bien brillante , & bien magnifique : & pour m'y pouvoir opposer , j'ai, MESSIEURS , bien des précautions à prendre auparavant. Car on se

fonde, pour le justifier, sur ce que dans des conjonctures difficiles & hasardeuses il a, par sa valeur & par ses attentions toutes singulieres, conservé la province de Sicile, & l'a tenuë en sûreté contre les deserteurs, & contre tous les dangers de la guerre.

II. Que ferai-je ici, MESSIEURS? Sur quoi soutiendrai mes moyens d'accusation? De quel côté me tournerai-je? On oppose à tous mes assauts, comme un mur de résistance, le nom d'un excellent General d'armée. Je connois le terrain: je vois sur quoi se va jeter Hortensius: il rappellera les perils d'une guerre, les fâcheux tems de la République, notre disette de Generaux: ensuite il vous conjurera, vous pressera même, pour faire valoir sa cause, de ne pas souffrir que sur les dépositions des Siciliens, on enleve au Peuple Romain un tel Commandant: & de ne pas vouloir que la gloire militaire soit obscurcie par des accusations d'avarice.

III. Je ne puis le dissimuler, MESSIEURS, je crains que ces grands talens de Verrès pour les exploits guerriers ne lui valent l'impunité de tout de qu'il a fait d'ailleurs: car il me revient dans l'esprit combien, sur le jugement qui regardoit (1) M. Aquil-

(1) M. *Aquillius*. C'est des esclaves & des deserteurs, & qui fut consul te excitée en Sicile par avec Marius.

lius, le discours de (1) M. Antoine parut avoir de poids & de force. Comme son éloquence non seulement étoit sage, mais pathétique, presque à la fin de son plaidoyer, il se saisit d'Aquillius, le presenta devant les spectateurs; & lui déchirant sa veste de dessus sa poitrine, fit voir aux Juges & à tout le peuple Romain les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues au travers du corps. Il s'étendit aussi beaucoup sur cette playe que le chef des rebelles avoit faite à la tête d'Aquillius, & il mit ceux qui devoient juger dans la disposition de craindre extrêmement qu'un homme, que la fortune avoit sauvé des traits ennemis, & qui ne s'étoit point épargné lui-même, ne parût avoir été moins conservé pour la gloire du peuple Romain, que pour prouver la cruauté de ses Juges.

IV. C'est maintenant le même moyen & la même voye de défense, que veulent essayer ici les protecteurs de Verrès. Que ce soit un voleur, un sacrilege; qu'il excelle en toutes sortes de vices & de méchantes actions; c'est un General heureux & vaillant, & qui doit être conservé pour les tems périlleux de la Republique.

Je n'agirai pas avec vous dans toute la rigueur: je ne dirai point, ce qu'on doit peut-être m'accorder, que la cause par une loi fixe ayant été mise en justice réglée, vous de-

(1) M. Antoine. C'est l'Orateur.

vez nous éclaircir , non de ce que vous avez fait vaillamment dans vos expéditions militaires ; mais comment l'argent d'autrui ne vous a point sali les mains. Ce n'est pas là , vous dis-je , comme je m'y prendrai : mais je vous demanderai , puisqu'il me semble que vous le voulez ainsi , quels sont vos travaux guerriers , & combien vous en avez pardevers vous ?

V. Que direz-vous ? Est-ce que durant la guerre des deserteurs vous avez par votre courage sauvé la Sicile ? La louange est belle , & la défense honorable : cependant par quels combats ? Car nous sçavons qu'après la guerre qui fut terminée par Aquillius , les deserteurs n'en firent plus dans cette province. Mais il y en avoit dans l'Italie , je l'avouë : elle étoit même fort importante & fort vive. Prétendez-vous donc aspirer à quelque sorte de gloire pour cette guerre ? Croyez-vous que M. Crassus & Pompée doivent partager l'honneur de cette victoire avec vous ? Ne manqueroit-il plus à votre impudence que d'oser tenir un pareil langage ? Sans doute vous aurez empêché que de l'Italie les troupes des deserteurs ne pussent passer en Sicile ? Où l'avez-vous fait ? Et quand ? Et de quel côté ? Est-ce quand ils y vouloient aborder avec leurs vaisseaux & leurs galeres ? Nous n'en avons jamais entendu rien dire d'aucune façon. Nous avons sçu seulement

que par la prudence & par la valeur de Craſſus , cet homme intrepide , les deſerteurs ne purent rasſembler leurs galeres pour faire le trajet de mer juſqu'à Meſſine : & il n'eût pas fallu tant s'oppoſer à leurs efforts , ſi l'on avoit crû qu'il y eût de bonnes troupes dans la Sicile , pour leur en fermer l'entrée.

VI. Mais c'eſt qu'alors, dit-on, la guerre qui ſe faiſoit en Italie, quoiqu'elle fût ſi près de la Sicile , ne penetra pourtant pas dans cette province. Qu'y a-t'il de ſurprenant ? Durant l'intervalle que la guerre y fut, il n'en penetra rien non plus dans l'Italie. La proximité ne ſ'allegue-t'elle pas ici des deux côtez ? Eſt-ce que l'entrée fut facile aux ennemis , ou qu'il y eût du danger à les y ſuivre pour les combattre ? Tout accès en fut non ſeulement éloigné, mais fermé pour tout le monde , ſans qu'on pût faire uſage des vaiſſeaux : & pour ceux que vous dites avoir été ſi voiſins de la Sicile , il leur eût été plus aiſé d'aller juſqu'à l'Océan , que d'aborder juſqu'au promontoire de (1) Pelore.

VII. Pourquoi cette guerre des eſclaves , qu'on avoit, dites-vous, à ſoutenir , eſt-elle citée plutôt par vous , que par tous ceux qui commandoient dans les autres provinces ? Eſt-ce parce qu'auparavant il y avoit eu dans la Sicile une guerre de deſerteurs ? C'eſt ju-

(1) *Pelore*. Promontoire de Sicile, aujourd'hui Capo di Saro.

stement pour cette raison que cette province-là fut moins en danger que les autres. Car après qu'Aquillius en fut parti, les Préteurs firent des édits & des reglemens qui défendoient à tout esclave de porter l'épée. Ce que je vais dire est fort ancien, mais peut-être que la severité de l'exemple a fait que tout le monde en est instruit. Lorsque (1) L. Domitius étoit Préteur en Sicile, on lui apporta un sanglier d'une grandeur démesurée. Il s'enquit en l'admirant de celui qui l'avoit tué : & quand il sçut que c'étoit le berger d'un certain fermier, il ordonna qu'on le fit venir. Le berger accourut avec ardeur, comme pour recevoir son éloge & sa récompense. Domitius lui demanda comment il avoit tué cette bête énorme ? Il répondit que c'étoit à la chasse : & d'abord il fut crucifié par ordre du Préteur. Il y eut de la cruauté, ce semble, & je ne le conteste nullement : ce que j'y comprends, c'est que Domitius aimoit mieux se montrer cruel par la punition, que lâche par la negligence.

VIII. Aussi, suivant ces reglemens de la province, lorsque cette guerre des deserteurs mettoit en feu toute l'Italie, (2) C. Norbanus, qui n'étoit ni fort vigilant, ni

(1) *L. Domitius*. Il fut Consul en l'an 660. après avoir exercé la Préturé en Sicile avec une probité très-austere.

(2) *C. Norbanus*. Il étoit Préteur en Sicile dans le tems de la guerre des deserteurs.

fort courageux, demeura dans un grand repos : la Sicile elle-même se défendoit aisément, en sorte que dans son enceinte la guerre n'y pouvoit subsister : car il n'y a rien de mieux uni que nos negotians avec les Siciens, par le commerce, par les affaires, par les coutumes, par la concorde : & comme les intérêts de ces peuples sont d'une nature à leur rendre la paix très avantageuse, & que d'ailleurs la domination du peuple Romain leur est si chère : qu'ils ne veulent ni qu'elle change, ni qu'elle diminuë en rien ; comme de plus par les ordonnances des Préteurs, & par la police de leurs chefs ils ont pris leurs précautions contre les perils des guerres des esclaves, il ne peut naître de cette province aucun inconvenient pour la patrie.

IX. Mais quoi, durant la préture de Verrès, les esclaves n'ont-ils fait aucun mouvement dans la Sicile ? Ne dit-on point qu'il s'y soit fait des conspirations ? Rien assurément qui soit venu jusqu'aux oreilles du peuple Romain ou du Senat ; rien dont Verrès ait écrit à Rome publiquement : & cependant je soupçonne qu'en quelques endroits de la province ils commencerent à remuer, & je m'en apperçois moins par les événemens, que par la conduite & les ordonnances de Verrès. Mais admirez avec quelles intentions favorables je veux en agir : je vous rapporterai & je vous exposerai ce qu'il

souhaite , & ce que vous n'avez encore jamais entendu. Dans la ville (1) de Trocoly, que les deserteurs avoient surpris auparavant , il y a la maison d'un certain Leonidas Sicilien , dont les domestiques furent soupçonnez d'être entrez dans une conjuration. L'affaire étant déferée à Verrès , les accusez, comme il étoit juste , furent arrêtez par son ordre , & conduits à Lilybée. On fit sçavoir au maître qu'il eût à s'y rendre : & la cause ayant été plaidée , ils furent condamnez.

X. Qu'arriva-t'il ensuite ? Qu'en pensez-vous ? Vous vous attendez peut-être à quelque pillage , à quelque rapine ? Ne demandez pas toujours la même chose en toutes sortes de tems. Dans les allarmes d'une guerre , peut-on avoir le tems de voler ? Quand même il y en auroit quelque occasion , on la negligeroit alors. Il auroit pû tirer quelque argent de Leonidas, quand on le somma de comparoître : ne fit-il point quelque marché , (la chose n'étoit point nouvelle à Verrès ,) pour que la chose ne fût pas plaidée ? Ne s'en fit-il point quelque autre pour absoudre les coupables ? Quand les esclaves furent condamnez , quel moyen restoit-il encore de piller ? Il faut les produire au supplice : car les témoins ont déposé devant les Juges : les témoins , les regîtres publics , le témoi-

(1) *Trocoly* , ville de Sicile , aujourd'hui Sainte Marie de Mont-Vierge.

gnage d'une aussi fameuse ville que Lilybée, le témoignage d'une honorable & nombreuse assemblée de citoyens Romains : rien ne les peut sauver : il faut les produire. On les produit donc, & on les attache au poteau.

XI. Vous me paroissez attendre, MESSIEURS, ce que par la suite il arriva : parce que Verrès n'a jamais rien fait sans gagner & sans piller quelque chose. Que pouvoit-il faire en cette occasion ? Quel avantage y trouvoit-il ? Attendez-vous à l'action la plus méchante que vous voudrez, j'irai pourtant au-delà de ce que vous & tout le monde pouvez attendre. Ces hommes condamnez sous le prétexte du crime de conjuration, livrez au supplice, liez au poteau, tout-à-coup à la vûe de plusieurs milliers de personnes, sont détachés & rendus à leur maître Leonidas. Que pouvez-vous dire à cela, le plus extravagant de tous les hommes ? sinon ce que je ne vous demande pas, ce qu'enfin dans une conduite aussi odieuse, quoique l'on ne puisse en douter, il faut pourtant demander, tout indubitable qu'il est, je veux dire, ce que vous avez reçu, combien, & comment ? Je vous en exempte, & je vous affranchis de ce soin : car je ne crains pas que l'on puisse persuader à qui que ce soit que vous ayez tâché de prendre gratuitement le parti de faire une méchante action, que personne, hors vous, n'au-

roit pû consentir de commettre pour quelque somme que ce fût. Mais je ne parle point à present de vos façons de voler & de piller : je raisonne sur les loüanges que l'on vous doit comme grand General d'armée.

XII. Qu'avancez-vous , conservateur & liberateur de la province , ces esclaves, que vous aviez reconnus pour avoir voulu prendre les armes & faire la guerre à la Sicile ; que vous aviez jugez sur les suffrages de votre conseil ; ces mêmes gens , livrez au supplice selon les loix de nos peres , attachez au poteau , vous osez les arracher d'entre les bras de la mort , & les délivrer ? Etoit-ce pour reserver à des citoyens Romains , qui n'étoient point condamnez , cette croix que vous aviez plantée pour des esclaves après leur condamnation ? Les villes entiere-ment ruinées , quand elles ont perdu toute esperance , n'ont d'ordinaire que la funeste ressource de donner amnistie aux criminels condamnez , d'ouvrir les prisons , de rappeler les exilez , d'annuller les jugemens rendus : quand on en vient là , personne n'est en doute qu'une telle Republique est prête à tomber : & dans les lieux où ces revolutions arrivent , qui que ce soit n'espere plus qu'il reste aucun moyen de se sauver.

XIII. Or si dans quelques endroits on a tenu cette conduite , c'étoit pour affranchir

du supplice & de l'exil des hommes, ou populaires, ou recommandables; mais ce n'étoient pas leurs Juges qui les en affranchissoient; on ne le faisoit pas même sur-le-champ, & cette indulgence ne tomboit pas sur des gens que l'on avoit déjà condamnez pour avoir attenté à la vie, & pillé les biens de tout le monde. Ici c'est un événement si nouveau, qu'il semble plus croyable dans notre accusé, que dans le fait même, que des esclaves ayent été renvoyez tout-à-coup de dessus l'instrument de leur supplice, par celui qui les avoit jugez & condamnez pour un crime qui menaçoit la vie de tout ce qu'il y avoit de gens libres.

XIV. O le merveilleux General d'armée, & qu'il ne faut plus maintenant comparer avec le vaillant Aquillius, mais avec les Paul-les Emiles, les Scipions & les Marius ! Est-ce pour avoir été si prévoyant durant les alarmes & les dangers de la province ? lorsqu'il voyoit dans la Sicile les esprits des esclaves agitez à cause de la guerre des deserteurs en Italie, leur a-t'il donné tant de frayeur, afin que pas un n'osât remuer ? Il ordonne qu'on les prenne, qui ne trembleroit ? Il veut que les maîtres plaident la cause, rien peut-il être plus effrayant pour des esclaves ? Enfin il prononce qu'ils lui paroissent (1) chargez du crime: il semble que par

(1) *Chargez du crime.* Formule modeste donc

le supplice , & par la mort d'un petit nombre , il veuille éteindre la flamme qui s'allumoit. Que s'ensuit-il ? Les foyers , les feux , & ces derniers instrumens , la torture , & la croix destinez pour le supplice des condamnés , & pour intimider les autres ? On les délivre de tous ces maux. Qui doute après cela qu'il n'ait imprimé la crainte la plus vive dans l'esprit de tous les esclaves , quand ils voyent un Préteur assez indulgent pour racheter la vie à des coupables condamnés pour crime de conjuration , & que le bourreau lui-même entroit dans ses vûes ? De plus , n'avez-vous pas fait la même chose pour Aristodeme d'Apollonie , & pour Leonce de Megare ?

XV. D'ailleurs dans ces mouvemens de guerre , & ces soudaines allarmes , avez-vous eu plus de vigilance pour la conservation de la province , ou plutôt n'en avez-vous pas tiré de nouveaux moyens d'y faire des exactions injustes ? L'intendant d'Eumenides , Halycien , riche & qualifié , ayant été , par votre impulsïon , accusé d'avoir une grande somme d'argent , vous avez reçu de son maître six mille livres. Il a depuis peu témoigné avec serment comment cela s'étoit passé. Vous avez encore tiré dix mille livres de C. Matrinius Chevalier Romain , pour se feroit le Juge en prononçant la sentence d'un criminel.

lors absent, puisqu'il étoit à Rome, parce que vous aviez dit que ses pasteurs & ses fermiers vous étoient suspects. C'est ce qu'a déposé L. Flavius, qui comme correspondant de Matrinius, vous a payé cette somme. C'est ce qu'a dit lui-même Matrinius; c'est ce que dira l'illustre Lentulus Censeur, qui pour obliger Matrinius, a pris soin de vous faire tenir une lettre qu'il vous écrivoit sur une nouvelle affaire.

XVI. De plus, peut-on supprimer ce qui regarde Apollonius, fils de Diocles de Palerme, & que l'on surnomme Geminus? Y a-t'il rien de plus connu dans toute la Sicile, & rien en même temps de plus honteux? Peut-on rien rapporter de plus évident? Verrès ne fut pas plutôt à Palerme, que lorsqu'il étoit sur son tribunal, entouré d'un grand concours de peuple, il ordonna que l'on fit venir Apollonius. Chacun discourut d'abord, & s'étonna que Verrès eût laissé si long-tems quelqu'un aussi opulent qu'Apollonius sans en rien tirer. Il y réfléchit, & il allegua je ne sçai quoi : car assurément ce n'étoit pas sans sujet qu'un homme si riche étoit tout-à-coup mandé par Verrès. Tout le monde étoit dans l'attente & dans l'impatience de ce que cela deviendrait, lorsqu'Apollonius saisi de frayeur accourut en hâte avec son jeune fils, car son pere déjà fort âgé depuis long-tems ne quittoit point le lit.

XVII. Verrès lui nomme un esclave, qu'il dit être conducteur de ses troupeaux ; l'accuse d'avoir conjuré & soulevé d'autres troupes d'esclaves. Comme il n'y en avoit point de ce nom parmi les domestiques d'Apollonius , quand Verrès lui commanda de le produire sur-le-champ, il affirma qu'il n'avoit assurément point d'esclave qui s'appellât ainsi. Alors Verrès ordonne qu'on arrache du Tribunal Apollonius, & qu'on l'aille jeter en prison. Apollonius, comme on le faisoit & qu'on l'enlevoit, crioit de toute sa force , qu'il n'avoit rien fait de mal ; qu'il avoit de l'argent en billets, mais qu'il n'avoit pas alors d'argent comptant. Tandis qu'il faisoit cette déclaration, devant une foule de personnes , en sorte que chacun pouvoit comprendre qu'il recevoit ce cruel affront , parce qu'il n'avoit pas donné d'argent , sans s'arrêter à ce qu'il disoit , il fut emprisonné & chargé de chaînes.

XVIII. Admirez la fermeté du Préteur, & d'un Préteur accusé , que l'on ne défend pas comme un Préteur du commun, mais dont on fait l'éloge comme d'un excellent General. Lorsque l'on craignoit la guerre des esclaves, il les délivroit après qu'ils étoient condamnés ; & les maîtres, qui ne l'étoient point, il les condamnoit au supplice. Il fait jeter en prison Apollonius, l'un des plus opulens citoyens de la Sicile,

sous prétexte d'une guerre des deserteurs, sans écouter sa défense, & qui perdrait des biens très-considerables, si ces deserteurs faisoient la guerre dans la province; & les esclaves, qu'avec son conseil il a jugé lui-même avoir conspiré pour cette guerre, sans consulter personne, & de son mouvement, il les délivre de toute punition.

XIX. Mais si Apollonius a fait quelque chose qui le rende reprehensible avec sujet, de la façon néanmoins dont nous en userons avec l'accusé, croirons-nous qu'il lui faille imputer des sentimens de haine, pour avoir rendu contre un homme un jugement rigoureux? Je n'en agirai pas si severement; je n'employerai point cette maniere d'accusation, qui fait regarder une action de clemence comme un relâchement, & fait reprocher comme une cruauté une punition severe. Je n'en userai pas ainsi: je confirmerai vos jugemens, je maintiendrai votre autorité tant que vous voudrez; mais quand vous aurez commencé par annuler vous-même vos sentences, cessez de vous irriter contre moi: car je serai toujours en droit de soutenir que celui qui s'est condamné par son propre jugement, doit l'être à plus forte raison par les suffrages des Juges que leur serment engage à rendre justice.

XX. Je ne défendrai point la cause d'Apollonius, quoique mon hôte & mon ami,
de

de crainte que je ne paroisse annuller vos décisions ; je ne dirai rien de sa sagesse , de sa vertu , de sa vigilance ; je supprimera même ce que j'ai touché auparavant , que ses richesses étoient si bien établies , en esclaves , en troupeaux , en maisons de campagne , en argent prêté , que ce seroit celui de la Sicile auquel il conviendrait le moins qu'il s'élevât dans la province ni guerre ni tumulte . Je ne dirai pas même , que quelque faute qu'eût pû faire Apollonius , il ne falloit pas punir avec tant de rigueur un homme si recommandable , & d'une ville si celebre , sans l'entendre .

XXI. Je n'exciterai nulle indignation contre vous pour les mauvais traitemens qu'il a reçûs , lorsque par vos tyranniques sentences on a tenu dans une prison , dans un cachot , dans l'ordure , dans la fange , un homme comme lui , sans qu'on ait jamais donné permission , ni au pere chargé d'années , ni au fils encore jeune , d'aller le voir dans sa disgrâce . J'oublierai même qu'à chaque fois que vous êtes venu à Palerme , pendant un an & demi (car Apollonius a demeuré tout ce tems-là prisonnier ,) les Senateurs de la ville , accompagnés des Magistrats & des Pontifes publics , ont été vous trouver en supplians , pour vous prier & vous conjurer , qu'enfin cet innocent infortuné fût délivré de son malheur . Je passerais

toutes ces choses : & si je voulois les relever, je ferois voir aisément que votre cruauté pour les autres vous a fermé depuis long-tems auprès de vos Juges toutes les avenues à leur compassion.

XXII. Je vous sacrifie donc & vous épargne tous ces détails : car je prévois tout ce qu'Hortensius dira pour votre défense : il annoncera que sur l'esprit de Verrès, ni la vieillesse du pere, ni la jeunesse du fils, ni les larmes de l'un & de l'autre n'ont pas fait plus d'impression, que l'interêt & le salut de la province : il dira qu'une Republique ne peut être bien gouvernée que par la crainte & par la rigueur : il demandera pourquoi l'on porte des faisceaux devant les Préteurs, pourquoi on leur donne des haches, pourquoi l'on bâtit des prisons, pourquoi tant de supplices, suivant les reglemens de nos ancêtres, sont établis pour les coupables. Après qu'il aura fait ce dénombrement avec beaucoup de serieux & de gravité, je lui demanderai pourquoi donc Verrès, sans aucune preuve nouvelle alleguée, sans nulle justification, sans sujet, a si promptement ordonné qu'on mît Apollonius hors de prison ; & je soutiendrai que cette accusation laisse des soupçons si violens, que je permets aux Juges, sans que j'allegue de preuves, de former leurs conjectures, que cette façon de voler paroît la plus injuste, la plus

indigne , & la plus propre à fournir des expédiens innombrables pour faire des profits immenses.

XXIII. Car à l'égard de ceux qu'il a faits sur Apollonius , apprenez-en premierement le nombre & la qualité : vous ferez ensuite le calcul & l'estimation des sommes : vous trouverez que tant d'exactions avoient été placées sur ce seul homme opulent , pour exposer aux yeux des autres la crainte de pareils dommages , & l'exemple de semblables perils. D'abord l'accusation subite d'un crime odieux & capital : voyez combien vous jugez qu'il doit avoir donné pour s'en racheter : ensuite l'accusation sans accusateur , la sentence sans assesseurs , la condamnation sans défense. Estimez le prix de tous ces chefs , & pensez que le seul Apollonius avoit à soutenir toutes ces injustices , & qu'assurément beaucoup d'autres se sont affranchis de ces malheurs avec de l'argent : enfin la prison , les cachots , les chaînes , le supplice d'être enfermé , d'être soustrait à la vue d'un pere & d'un fils , & privé de l'air & de la lumière dont jouïssoit le reste des hommes.

XXIV. On peut se tirer de-là quand il en coûte la vie ; mais je ne puis dire à quel prix l'on s'en tire quand il en coûte de l'argent. Apollonius se racheta bien tard de tous ses maux , & presqu'accablé par ses chagrins &

par ses souffrances ; mais néanmoins il instruisit les autres à prévenir l'avarice & l'injustice de Verrès. A moins que vous ne vous imaginiez qu'un homme très-opulent, sans quelque sujet, n'ait été choisi pour une si noire accusation , ou délivré de ses liens aussi sans sujet : ou bien que Verrès ait introduit & tenté sur lui ce genre de pillage , sans offrir par son exemple à tout ce qu'il y avoit de riches Siciliens , cet objet pour leur donner de la terreur.

XXV. Comme je parle à présent, MESSIEURS, sur la gloire militaire de Verrès, je souhaite fort qu'il me rappelle ce que je pourrois par hasard oublier : car il sembleroit que j'ai rapporté tous les exploits qui peuvent regarder la guerre des déserteurs , & j'en ai rien supprimé certainement avec connoissance. Vous voilà suffisamment informez de ses desseins , de son exactitude , de sa vigilance , de ses soins , & de sa protection pour la province. Comme il y a plusieurs sortes de Generaux d'armée, ce qui est essentiel au sujet se réduit à vous faire connoître de quel genre est celui-ci. De crainte que dans la disette où nous sommes aujourd'hui de ces grands hommes , vous n'ignoriez le mérite de ce merveilleux Commandant , vous n'y trouverez ni la sagesse de (1) Q. Maximus , ni la prudence admirable du

(1) Q. Maximus. C'est Fabius Maximus, surnommé le Temporiseur.

second Africain, ni le discernement & la discipline d'un Paul Emile, ni la fierté & la valeur d'un Marius. Connoissez en lui, je vous prie, une autre espece de General, pour vous le ménager & vous le bien conserver.

XXVI. Apprenez d'abord, MESSIEURS, comment il avoit sçu, par ses prévoyances & par ses reflexions, se rendre commode & agréable la fatigue des marches, qui dans la conduite des armées sont si necessaires, mais sur-tout si penibles dans la Sicile. Premièrement, durant l'hyver, voici l'excellent remède dont il s'étoit precautionné contre le grand froid, contre les injures des saisons, & contre les pluies abondantes. Il avoit choisi pour sa residence la ville de Syracuse, où la temperature du climat, & la situation du lieu, quelque orage, & quelque obscurité qu'il y ait dans l'air, ne laissent, dit-on, jamais passer un jour à ces peuples sans voir le soleil. C'étoit là que ce prudent General vivoit de telle maniere, que personne, pendant ces mois de froidure, ne le voyoit, non seulement hors de sa maison, mais hors de son lit: ainsi la courte durée des jours se passoit en repas, & la longueur des nuits en d'autres débauches.

XXVII. Au commencement du printems, dont il ne se tenoit averti ni par un ciel serein, ni par les doux zephirs, mais quand il voyoit épanouir les roses, qui lui servoient

de signal pour lui en apprendre le retour ; ses travaux & ses voyages commençoient alors , & d'une maniere si alerte & si fatigante , que personne ne l'a jamais vû à cheval : car , à la façon des Rois de Bithynie , huit hommes le portoient dans sa litiere, dont le couffin rempli de roses , étoit couvert d'une étoffe transparente travaillée à Malthe. Il avoit une couronne de fleurs sur la tête , & une autre au cou ; il tenoit en main un rezeau de toile fine , à petites mailles , & plein de roses , & se le portoit souvent au nez. Après avoir ainsi voyagé , lorsqu'il arrivoit à quelque ville , on le portoit dans sa litiere jusqu'à sa chambre , où se rendoient les Magistrats Siciliens , & les Chevaliers Romains , comme vous l'avez appris par plusieurs dépositions faites avec serment. Les contestations se rapportoient en secret , & peu de tems ensuite les ordonnances se prononçoient en public, Après qu'il avoit légèrement réglé quelques affaires , non selon l'équité , mais selon l'argent, Bacchus & Venus lui paroissoient exiger le reste du tems.

XXVIII. Je ne dois pas , ce me semble , en cet endroit supprimer la belle & singuliere précaution de notre excellent General. Vous sçavez donc que dans cette province , entre les villes où les Préteurs ont coûtume de sejourner , & de tenir conseil , il n'y en a point où celui-ci n'eût une femme de quel-

que famille obscure. Quelques-unes étoient publiquement admises à les festins : celles qu'un reste de pudeur retenoit , venoient à des heures marquées , pour éviter d'être vûës par trop de monde. Or ces sortes de repas ne se faisoient point avec ce silence observé d'ordinaire par les Préteurs & les Generaux, ni dans cette modestie que gardent les Magistrats quand ils sont à table , mais au milieu des huées & des injures ; on en venoit même quelquefois aux mains & aux coups. Ce Préteur austere & prudent , qui n'avoit jamais obéi aux loix du peuple Romain , étoit très-exact observateur de celles que l'on imposoit aux convives. Lors donc que l'on se separoit , l'un étoit emporté sur les bras hors du festin , comme hors d'un combat ; l'autre étoit laissé là presque mort ; plusieurs renversez sans connoissance & sans sentiment : & quiconque auroit vû ce spectacle , l'eût plutôt pris pour une déroute de débauche en guise de bataille de Cannes , que pour le repas d'un Préteur.

XXIX. Mais quand on étoit en plein été, saison que tous les Préteurs de Sicile ont coutume d'employer en marches , parce qu'ils croient que c'est la plus propre à visiter la province , que les bleds sont dans les granges , que les domestiques sont rassemblez , que l'on voit la quantité des esclaves , que l'on remarque mieux ce que l'ouvrage

à coûté de peine, qu'on en est instruit par l'abondance de la recolte, & que le temps n'empêche rien; lors, dis-je, que les autres Prêteurs font leurs courses, ce General de nouvelle espece, campoit dans le plus beau bois de Syracuse, pour y passer son quartier de rafraîchissement.

XXX. Car à l'embouchure & à l'entrée du port, dont la mer commence à former un golfe, qui du rivage se détourne dans la ville, il dresseoit des tentes, dont les murailles étoient d'une toile fine & déliée. De la maison prétorienne qu'avoit occupée Hieron, il se transportoit dans ce camp, en sorte que pendant ces jours d'été, personne ne le pouvoit voir que dans ce bois, dont les avenues néanmoins étoient interdites à quiconque ne pouvoit être ni l'associé, ni le ministre de ses passions: c'est là qu'il étoit visité par les femmes en quelque commerce avec lui, & il n'est pas croyable combien le nombre en étoit grand à Syracuse. C'est aussi là que venoient les femmes dignes de son amitié, dignes de ses mœurs, dignes de ses repas. Parmi ces hommes & ces femmes se trouvoit son fils, devenu grand: & quand la nature lui auroit donné des inclinations opposées à celles de son pere, les compagnies & l'éducation l'auroient contraint de lui ressembler.

XXXI. C'est là que fut conduite frauduleusement:

leusement & secretement la courtisane Tertia par le Rhodien joueur de flûte : & l'on dit que dans ce camp de Verrès elle excita de grands troubles , parce que la femme de Cleomene le Syracusain , & celle aussi d'Eschirion, toutes deux d'une race noble, souffroient impatiemment que la fille du comédien Isidore fût venuë dans leur compagnie ; mais notre Annibal , qui croyoit que dans son camp c'étoit le merite, & non la noblesse , qui devoit l'emporter , s'attacha si fortement à cette Tertia , qu'il l'emmena de la province avec lui. Dans certains jours, où Verrès, vêtu de sa tunique & de son manteau de pourpre , étoit en festin avec des femmes, les hōmes ne l'approchoient point, & ne trouvoient pas mauvais que le Magistrât s'absentât du barreau , qu'on ne plaidât point , & qu'on ne rendît point les jugemens , ni que tout ce bocage au bord de la mer retentît des voix de ces femmes, & d'un bruit de symphonie, tandis qu'au barreau les plaidoyers & la justice étoient dans un profond silence. On le supportoit sans peine : car ce n'étoit pas la justice qui sembloit éloignée des tribunaux : c'étoit la violence & la cruauté, l'indigne & l'affreux pillage de tous les biens dont on voyoit la suspension.

XXXII. Voilà donc , Hortensius, le General d'armée que vous défendez ? & par la grandeur des exploits , vous voulez couvrir

sous les loüanges du Commandant, ses vols, ses rapines, son avarice, sa cruauté, son arrogance, son impiété, son audace? Certes nous avons à craindre qu'à la fin de votre discours vous n'en veniez à cette ancienne saillie de l'éloquence efficace d'Antoine; que vous ne produisiez Verrès au milieu de nous, & que vous ne mettiez à nud sa poitrine, pour montrer au peuple Romain des cicatrices, qui sont les morsures où des femmes ont laissé des traces de leurs fantaisies & de leurs débauches.

XXXIII. Fassent les Dieux que vous osiez étaler ses combats, & faire mention de son mérite militaire: car alors on connoîtra ses anciennes distributions, & vous comprendrez, MESSIEURS, quel homme il étoit, non seulement quand il commandoit, mais quand il payoit les soldats. On reverra ses premiers exploits guerriers, lorsque l'on avoit coûtume de venir l'enlever du barreau; & non pas de l'y conduire, comme il le publie: on rappellera ce camp de Plaisance, fameux rendez-vous des joueurs, & très-frequenté par Verrès, quoiqu'il y eût perdu tout son argent: on produira plusieurs de ses pertes dans ses campagnes, & dont avec le secours de l'âge il s'est bien dédommagé.

XXXIV. Comme à force de perséverer dans ses infamies, il n'y prenoit plus de plaisir; plutôt par le dégoût des autres que par

le sien : qu'ai-je affaire de rapporter ses victoires , combien de citadelles fortifiées par les retranchemens de la pudeur , il a prises par sa hardiesse & par ses violences ? Qu'ai-je affaire de joindre à ses crimes le deshonneur de tant d'autres personnes ? Je n'en ferai rien , MESSIEURS , je supprimerai tout ce qui est ancien : je n'exposerais que deux faits recens , sans deshonorer qui que ce soit : vous en pourrez tirer des conséquences pour tout le reste. L'un , qui fut si celebre , & si connu de tout le monde , pendant le consulat de L. Lucullus & de M. Cotta , que quelque payfan que ce pût être , qui de la moindre ville municipale vînt à Rome pour comparoître en justice , il sçavoit que tous les jugemens du Préteur Romain se rendoient suivant les caprices & les décisions de sa petite courtisane l'hyrondelle. L'autre , que quand il étoit allé dehors en cotte d'armes offrir des vœux pour sa fonction magistrale , & pour la Republique en general , insatiable de débauches , & malgré les défenses , malgré les auspices , malgré toutes les regles divines & humaines , il avoit coûtume d'être reporté la nuit en litiere dans la ville , chez une femme mariée à un homme , mais prostituée à tous les autres.

XXXV. O Dieux immortels ! que les hommes ont des idées & des pensées bien différentes ? Puissiez-vous approuver , vous

& le peuple Romain , les sentimens où j'espere de passer le reste de ma vie , & vous persuader que j'ai reçu les magistratures dont jusqu'à présent le peuple Romain m'a chargé , comme m'y croyant engagé par une fidélité religieuse à tous mes devoirs. Quand je suis devenu Questeur , j'ai crû que cet emploi non seulement m'étoit donné , mais de plus, commis & confié. J'ai pris la Questure en province , comme m'imaginant que tout le monde avoit les yeux fixez sur moi , & que j'en exerçois les fonctions sur le grand theatre de l'univers : en sorte que je me refusois tout ce qui paroît toujours agréable , non seulement au dérèglement des passions , mais aux mouvemens inévitables de la nature.

XXXVI. Maintenant que je suis Edile désigné , je repasse dans mon esprit les devoirs dont on m'a chargé ; que j'ai (1) des jeux très-augustes à faire celebrer avec de

(1) *Des jeux.* Les jeux publics chez les Romains furent un article de leur police, soit sous les Rois, soit sous les Consuls, soit sous les Empereurs. Ils furent instituez comme des ceremonies solennelles , ou pour fléchir la colere des Dieux , ou pour leur rendre un cer-

tain culte, ou pour le divertissement du peuple, que la Republique avoit fort à cœur de réjouir , pour lui faire remplir plus agréablement ses devoirs. Après avoir été sous la direction des Rois & des Consuls, on en commit l'intendance aux Ediles , quand il y

grandes ceremonies en l'honneur de Cerès, de Bacchus, & de Proserpine ; que je dois appaiser pour le peuple Romain la Déesse Flore par la solemnité d'autres jeux ; que je dois consacrer à Jupiter , à Junon, à Minerve avec beaucoup de religion & de dignité les plus anciens jeux , qui ont été nommez les premiers de Rome ; que j'ai l'intendance de tous les temples de toute la ville commise à mes soins ; que pour tous ces travaux , & toutes ces attentions , il m'est donné pour recompense le rang honorable d'opiner le premier dans le Senat , la robe bordée de pourpre, la chaire curule, & le droit (1) d'exposer aux yeux de la posterité mon image.

XXXVII. Pour remplir tous ces devoirs, MESSIEURS , & meriter tous ces honneurs , j'ai tant d'envie de me rendre les Dieux favorables , que quoique l'estime du peuple soit si flateuse, je n'y prends pas néanmoins autant de plaisir , que je me donne de peines & de soin , afin que cette édilité paroisse n'avoir pas été donnée à quelque can-

en eut de créez. On trouve en mille endroits de grands détails sur ces jeux , sur leurs différentes especes , sur les lieux de ces spectacles , sur les tems de l'année où ils se celebrent , & sur plusieurs autres circonstan-

ces, qu'il seroit trop long d'étendre ici.

(1) *D'exposer.* C'est-à-dire, d'exposer dans un lieu public , comme sont les premiers appartemens, à la vûe de tout le monde.

didat , par nécessité , mais placée comme il falloit , sur une personne que le peuple en jugeoit digne.

XXXVIII. Lorsque vous futes proclamé Préteur, de quelque maniere que ce fût (car je ne dis point, & je passe comme cela se fit;) mais quand, dis-je, vous futes proclamé, ne vous sentites-vous point animé par la voix du crieur public , qui repeta tant de fois ,
QUE VOUS PARVENIEZ A CET HONNEUR PAR LES CENTURIES DES JEUNES GENS ET DES VIEILLARDS, afin de vous persuader qu'une partie du gouvernement de l'Etat vous étoit confiée? Dans cette seule année avez-vous pû vous passer chez vous d'une courtisane? Vous étant échû par le sort de rendre la Justice , vous n'avez jamais pensé quel fardeau , quel poids l'on vous imposoit : vous n'avez point réfléchi , (car pouviez-vous un moment vous reveiller) que cette fonction , qu'il étoit difficile de remplir sans beaucoup de sagesse & de vertu, vous l'avez reduite aux exercices des plus extravagantes débauches. Non seulement, pendant votre préture , vous n'avez point chassé de votre maison votre hyronnelle , mais vous avez même transporté toute la préture dans sa maison.

XXXIX. Vous avez ensuite été Préteur en province , où jamais il ne vous est venu dans l'esprit , qu'on ne vous a point donné

des haches, des faisceaux, une autorité si grande, & l'éclat de tous ces honneurs, pour employer la force & la puissance à rompre toutes les barrières de la justice, de la pudeur & du devoir, à regarder tous les biens des autres comme la proie de votre avarice, afin qu'il ne pût y avoir, ni de richesses en sûreté, ni de maison fermée, ni de vie défendue, ni de pudicité fortifiée contre vos convoitises & votre audace : & vous vous y êtes conduit de telle sorte, qu'enchaîné par tous les endroits, vous n'avez recours qu'à la guerre des déserteurs. D'où vous comprenez que non seulement vous ne tirerez nulle défense, mais qu'il en naîtra contre vous une foule d'accusations : à moins pourtant que vous ne citiez le reste de la guerre des déserteurs dans l'Italie, & la perte arrivée à (1) Temeze. La fortune vous offroit bien commodément cette nouvelle occasion s'il y avoit eu en vous le moindre courage, & le moindre talent : mais on vous a toujours trouvé le même que vous étiez.

XL. Lorsque les (2) Valentiens vinrent à vous, & que M. Marius, homme disert & distingué, portoit la parole pour eux, afin de vous charger de cette entreprise ; & qu'étant revêtu du nom & du pouvoir prétorien,

(1) *Temeze*. Ville des Brutiens. n'est plus aujourd'hui qu'un bourg de la Côte

(2) *Les Valentiens*. Ce d'Afrique.

vous vous déclarassiez chef & commandant, pour exterminer cette petite troupe, non seulement vous le refusâtes ; mais dans le même tems vous aviez , sur le rivage , à la vûe de tout le monde , votre petite Tertia, que vous traîniez par-tout avec vous. Vous ne fîtes nulle réponse aux Valentiens , députez d'une ville municipale si considérable & si noble , & vous demeurâtes enveloppé dans votre tunique brune & votre manteau. Que pensez-vous qu'il fit dans cette province , lorsqu'il étoit sur le point d'en partir, non pour venir triompher à Rome , mais pour subir son jugement ? Renonça-t'il à ces infamies, qui ne lui faisoient plus de plaisir ?

XLI. O que de tous ces Senateurs assemblez dans le temple de Bellone , il s'éleva tout-à-coup un admirable murmure ! Vous vous souvenez , MESSIEURS , lorsque vers le soir , un peu après qu'on nous annonça cette perte arrivée à Temeze , comme l'on ne trouvoit personne pour envoyer commander en ces quartiers , quelqu'un ayant dit que Verrès n'en étoit pas loin , tout le monde fit ut un bruit confus , & les principaux du Senat s'y opposèrent publiquement ; lui cependant convaincu par tant d'accusations & de témoignages, fonde encore quelque espérance sur les suffrages de ceux , qui même avant qu'on eût informé contre lui, l'ont publiquement condamné tout-d'une-voix.

XLII. Je le veux. La guerre des deserteurs, ou la crainte qu'on en avoit, ne lui ont point acquis de gloire, parce qu'elle n'a point pénétré dans la Sicile, qu'on n'y en a point été menacé, & qu'il n'a point pris de mesures pour l'empêcher. Mais, dit-on; il tint en mer contre la guerre des pirates une flotte bien équipée, & dans cette occasion il eut une vigilance toute particuliere: ainsi, sous ce Préteur, la province fut vigoureusement défendue. Je parlerai donc de cette guerre des pirates, de cette flotte Sicilienne; mais, MESSIEURS, d'une maniere où je confirmerai, comme auparavant, que ce seul genre d'actions renferme toutes les plus grandes fautes de Verrès, soit de leze-majesté, soit d'étourderie, soit de débauche, soit de cruauté. Pendant que je ferai ce détail en peu de mots, écoutez-moi, je vous prie, avec la même attention que vous avez fait jusqu'à-présent.

XLIII. Je dis premierement que la marine fut administrée, non pour défendre la province, mais pour amasser de l'argent, sous prétexte d'équiper une flotte. La coutume des précédens Préteurs étoit de taxer les villes à un certain nombre de matelots & de soldats: vous ne prescrivites rien de semblable à Messine, la plus grande & la plus opulente ville de la province. On verra par la suite ce que les Messinois vous donnerent

d'argent en secret pour cette cotisation , & nous le verrons par leurs dépositions & par leurs lettres.

XLIV. Je vous soutiens que le Magistrat & le Senat de Messine vous donnerent en pur don un vaisseau de charge aussi grand qu'une galere à trois rangs , très-bon , très-bien équipé , construit ouvertement aux frais du public , & au scû de toute la Sicile. Ce vaisseau chargé de tout ce que vous aviez pillé sur les Siciliens , & faisant lui-même partie du pillage , lorsque vous partites, prit terre à (1) Velie , avec plusieurs choses qu'il n'avoit pas voulu envoyer à Rome avec le reste de ses rapines : parce que c'étoit ce qu'il avoit de plus cher , & ce qui lui faisoit plus de plaisir. J'ai vû ce navire à Velie il n'y a pas long-tems , & beaucoup d'autres gens l'ont vû comme moi. C'est, MESSIEURS , un des plus magnifiques & des mieux équipés qu'il y ait : il sembloit à tous ceux qui le regardoient , annoncer l'exil , & prévoir la fuite de son maître.

XLV. Que me répondrez-vous à cet endroit ? Peut-être ce qu'il faut dire necessairement dans un jugement de concussions , quoiqu'on ne le puisse nullement prouver , qu'il est constant que ce vaisseau a été construit à vos dépens. Ayez du moins la hardiesse de

(1) *Velie*. Ville de l'Hircanie , dans le Royaume de Naples.

le dire , puisque c'est une necessité. Ne craignez point , Hortensius , que je demande comment il étoit (1) permis à un Sénateur de faire construire un vaisseau : les loix qui le défendent sont vieilles & caduques , comme vous avez coûtume de dire ; c'étoit sous une ancienne Republique ; c'étoit une severité des anciens jugemens , & l'accusateur , dans les accusations graves , croyoit devoir le représenter. Quel besoin aviez-vous d'un vaisseau , puisque si vous deviez aller quelque part pour les affaires publiques , on vous fournissoit , aux frais de l'Etat , des vaisseaux pour vous escorter & vous conduire ? Or , comme particulier , vous ne pouvez ni vous en aller en aucun endroit , ni faire venir d'au-delà les mers des marchandises qui sont dans des lieux , où il ne vous est permis ni d'en avoir , ni d'en trafiquer.

XLVI. De plus , pourquoi rien acquérir contre les loix ? Cette accusation , dit-on , auroit valu quelque chose dans ces tems où la Republique avoit encore toute sa rigueur & toute sa dignité. Je ne vous attaque pas à présent par cette accusation , & je ne vous fais pas ce reproche devenu commun. Enfin avez-vous crû qu'il ne seroit jamais honteux , jamais injurieux , jamais odieux

(1) *Permis , &c.* Il faire construire un vaisseau étoit défendu par la Loi Julia à tout Sénateur de

pour vous , que par une ville des plus célèbres il vous fût construit publiquement un vaisseau de charge , dans une province , où vous étiez en qualité de Gouverneur ? Que pensiez-vous que disoient ceux qui le voyoient , ce qu'en imaginoient ceux qui l'entendoient dire ? Etoit-ce que vous conduiriez un vaisseau vuide en Italie ? Personne ne pouvoit même avoir le soupçon que vous aviez en Italie des terres maritimes , & que vous achetiez un vaisseau pour y porter des provisions. Vous avez donc voulu que tout le monde pût dire publiquement de vous , que vous faisiez construire un vaisseau pour porter ce que vous aviez pillé dans la Sicile , & pour passer & transporter à plusieurs voyages , ce que vous y aviez laissé.

XLVII. Cependant , si vous nous faites voir que ce vaisseau est construit de votre argent , je vous quitte de tout le reste. Mais vous ne faites pas reflexion , étourdi comme vous êtes , que dans l'action précédente vos panegyristes Messinois vous ont eux-mêmes ôté cette ressource : car Heius , l'un des premiers de la ville , & le chef de cette députation envoyée pour faire votre éloge , a dit que ce vaisseau avoit été construit pour vous par les travaux publics , & qu'un Sénateur Messinois , de la part du corps sénatorial , avoit été présent à cette construction. Le reste regarde les bois pour le construire :

& les Messinois , qui n'en avoient pas chez eux , disent eux-mêmes , & vous ne pouvez le nier , que vous commandates à ceux de Rhegio de les fournir.

XLVIII. Mais vous eutes bientôt en votre disposition , non par argent , mais par votre autorité , tout ce qui entre dans la construction d'un vaisseau , & les ouvriers pour le construire. Où trouve-t'on enfin écrit en secret , ce que vous dites avoir dépensé de votre argent ? Les regîtres des Messinois n'en parlent point. Premièrement , je vois qu'ils ont fort bien pû ne rien tirer du trésor , & que de la même maniere dont le Capitole fut construit au tems de nos peres , aux frais du public , & gratuitement , le navire a pû être construit par des ouvriers forcez au travail , & par des travaux commandez d'autorité. De plus , je remarque par leurs lettres (& je le ferai voir quand je les produirai ,) qu'on a compté beaucoup d'argent à Verrès , porté sur le regître , pour de fausses & d'inutiles entreprises : car il ne faut nullement être surpris , que les Messinois , pour un hõme qui leur avoit rendu de grands services , & qu'ils sçavoient leur être plus affectionné qu'au Peuple Romain , ayent ménagé sa vie dans leurs memoires. Mais si parce que les Messinois ne l'ont point écrit dans leurs regîtres , c'est une preuve qu'ils ne vous ont point fourni d'argent : c'est donc une preuve

ve aussi que le vaisseau vous est gratuitement donné : puisque vous ne pouvez montrer par écrit ce que vous l'avez acheté, ni ce que vous l'avez loué.

XLIX. Peut-être n'avez-vous pas obligé les Messinois à vous fournir ce vaisseau, parce que ce sont des peuples alliez. Plût aux Dieux. Nous avons donc un homme nourri parmi les herauts d'armes & les députés de l'Etat, lui seul plus religieux & plus attentif que tous les autres, pour entretenir la fidélité publique avec les alliez : que tous vos prédecesseurs dans la préture soient abandonnez aux ressentimens des Messinois, puisqu'ils en ont exigé des vaisseaux, contre les conventions de l'alliance. Cependant vous, malgré votre culte inviolable & religieux, pourquoi avez-vous commandé aux peuples de Tauromanie, alliez comme les autres, de vous fournir un vaisseau ? Prouverez-vous que dans une affaire toute semblable, les peuples dont vous n'exigez rien ont un droit tout différent, & que leur condition n'étoit pas la même.

L. Mais si je fais voir, MESSIEURS, que l'alliance avec ces deux peuples est de nature, que nommément pour ceux de Tauromanie, on a pris la précaution, & mis l'exception dans le traité d'alliance, QU'ILS NE SERONT PAS OBLIGEZ DE FOURNIR UN VAISSEAU ; & que dans l'al-

liance contractée avec les Messinois, il est
 spécifié dans l'enregistrement, QU'ILS SONT
 OBLIGEZ D'EN FOURNIR : & que Ver-
 rès, malgré les traitez, a chargé les peu-
 ples de Tauromanie de fournir ce navire,
 & en a déchargé ceux de Messine ; pour-
 ra-t'il être douteux que sous la préture de
 Verrès, le vaisseau n'ait fait plus de bien
 aux Messinois, que l'alliance n'en a fait aux
 Tauromaniens ? Lisez les traitez. TRAI-
 TEZ D'ALLIANCE ENTRE LES MESSI-
 NOIS ET LES TAUROMANIENS AVEC
 LE PEUPLE ROMAIN. Ainsi par vos bons
 offices, comme vous le publiez, & comme
 la chose le declare assez, pour de l'argent,
 & pour une retribution, vous avez dégradé
 la majesté de la Republique : vous avez di-
 minué les secours du Peuple Romain : vous
 avez diminué ses richesses acquises par la
 valeur & par la prudence de nos peres : vous
 avez anéanti les droits de l'Empire, les pri-
 vileges des allies, & les monumens de l'al-
 liance : ceux qui selon leurs traitez, auroient
 dû nous envoyer, à leurs frais & à leurs ris-
 ques, jusqu'à l'Ocean, si nous l'avions exi-
 gé d'eux, un vaisseau bien armé, bien équi-
 pé ; ces mêmes peuples, pour ne point aller
 en mer, à la vûe de leurs maisons & de leurs
 domaines, pour ne point défendre leurs
 murs & leurs ports, ont acheté de vous à
 prix d'argent, les droits de l'Empire, & les

conditions de l'alliance.

LI. Que pensez-vous que les Messinois ont voulu qu'il leur en coûtât de peines, de travaux & d'argent, pour pouvoir, de quelque maniere que ce fût, obtenir de nos ancêtres, qu'en faisant leur traité d'alliance, il ne fût point fait mention de ce vaisseau : car comme on imposoit à leur ville une obligation si pesante, il y avoit dans cette transaction avec des alliez, je ne sçais comment, une certaine marque de servitude, ce qu'après leurs services encore tout recens, ils ne purent obtenir de nos ancêtres, en faisant alliance avec eux, lorsque leurs affaires étoient dans la meilleure situation, & que le peuple Romain n'y mettoit aucuns obstacles; aujourd'hui, sans de nouveaux services rendus, tant d'années après que par le droit de notre Empire, on a tous les ans retenu cet usage, & dans une extrême disette de vaisseaux, ils l'ont obtenu de Verrès pour de l'argent.

LII. Mais ils ont seulement obtenu, dit-on, de ne point fournir de vaisseau. Quel matelot, quel soldat les Messinois ont-ils fourni, durant votre préture, pour être mis ou dans des garnisons, ou sur la flotte? Enfin dans le tems que par un decret du Senat, & par la Loi Terentia & Cassia, il falloit faire des achats de bleds également sur toutes les villes de la Sicile, vous avez exempté les Messinois

Messinois de cette obligation legere & generale. Vous direz que les Messinois ne doivent point fournir de bled. Que veut dire, NE DOIVENT POINT ? Sont-ils exemts de nous en vendre ? Car il ne s'agissoit pas d'un bled qu'on exigeroit, mais qu'on acheteroit. Ainsi par vos reglemens & vos intrigues, les Messinois n'ont été tenus d'aider le Peuple Romain, ni de leur marché public, ni de leurs vivres.

LI II. Mais enfin, quelle ville en étoit donc redevable ? Sont-ce les laboureurs des terres communes ? Il est fixé par la Loi des Censeurs ce qu'ils doivent fournir. Pourquoi leur avez-vous défendu de rien fournir d'une autre façon ? De plus, les Fermiers doivent-ils quelque chose au-delà de chaque dixième, par la Loi Hieronica ? Pourquoi les avez-vous aussi taxez à donner une certaine quantité de ces bleds achetez ? Ceux qui sont exemts n'y sont point certainement obligez. Or vous ne leur avez pas seulement commandé d'en fournir, mais pour qu'ils en fournissent plus qu'ils n'en pouvoient lever, vous avez encore ajouté ces soixante mille boisseaux dont vous aviez déchargé les Messinois. Je ne dis pas que l'imposition n'ait pas été mise avec justice sur les autres villes ; mais je dis que ce n'est pas justement qu'on en ait excepté les Messinois, qui étoient dans le même cas que les autres, à qui les précé-

dens Préteurs avoient fait le même commandement , & par un decret du Senat , & suivant la Loi , avoient payé l'argent de leurs bleds ; mais lui , pour confirmer son bienfait , & l'attacher , comme on dit , avec un clou de poutre , il examine la cause des Messinois avec son conseil , & prononce , que c'est suivant le sentiment de ses assesseurs , qu'il n'impose point de fourniture de bleds aux peuples de Messine.

LIV. Connoissez l'interêt sordide du Préteur , par l'enregistrement même de son decret : voyez combien il y a de solidité dans la disposition , combien d'autorité dans l'établissement du droit. Lisez l'enregistrement. **DECRET SUIVANT QU'IL EST ENREGISTRÉ** , il dit , **QU'IL LE FAIT VOLONTIERS**. C'est donc lui qui l'a fait mettre sur le regître ? Que seroit-il arrivé , s'il n'avoit pas employé ce terme , **VOLONTIERS** ? Nous croirions que vous avez fait ce gain malgré vous. **SUIVANT L'AVIS DE MON CONSEIL**. Vous vous êtes , **MESSEURS** , entendu lire cette délibération. Vous sembloit-il enfin que l'on vous lût les conseillers d'un Préteur , quand vous entendiez les noms , ou les associez & les camarades du plus scelerat corsaire ?

LV. Voilà les agens des traitez ; voilà les negotiateurs des allies , les conseillers de son équitable dispensation. L'on n'a jamais a che

té du bled en Sicile , que les Messinois n'aient été cotisez pour leur part , avant ce conseil si sage & si prudent formé par Verrès , afin qu'il reçût bien de l'argent de ces peuples , & qu'il fût toujours semblable à lui-même. Ainsi le decret de ce Préteur a eu autant de force & d'autorité qu'en devoit avoir celui d'un homme qui avoit vendu son decret à ceux dont il devoit acheter les bleds : car aussi-tôt que L. Metellus fut à la place de Verrès , suivant les reglemens & les memoires de C. Sacerdos , & de Sext. Peducus , il exigea des Messinois de fournir leur part pour les bleds ,

LVI. Alors ils comprirent qu'ils ne pourroient pas jouir plus-long-tems d'une exemption , qu'ils avoient achetée d'un mauvais vendeur. Dites-nous enfin, vous qui vouliez que l'on vous prît pour un si scrupuleux interprete des traitez d'alliance , pourquoi exigiez-vous du bled des Tauromaniens ? Pourquoi en exigiez-vous des Netiniens , dont les habitans de l'une & de l'autre ville sont nos allies ? Aussi les Netiniens ne negligerent pas leurs privileges : car dès que vous eutes déclaré , que de votre propre mouvement vous faisiez une remise aux Messinois , ils allerent vous trouver & vous représenter , qu'ils étoient dans une alliance oute pareille. Vous ne pouviez , sur une même cause , ne pas rendre un même juge-

ment. Vous déclarez que les Nétiniens ne doivent point fournir de bleds, & vous en exigez d'eux néanmoins. Lisez-moi les mémoires de ce Préteur, touchant ses ordonnances pour les bleds commandez, & pour les bleds achetez. MEMOIRES DU PRETEUR TOUCHANT SES DECRETS POUR LES BLEDS COMMANDEZ, ET POUR LES BLEDS ACHETEZ. En voyant une différence si honteuse & si marquée, que pouvons-nous, MESSIEURS, soupçonner de plus vrai-semblable, que ce qui s'offre nécessairement à l'esprit ? ou que Verres n'a point eu des Nétiniens l'argent qu'il leur demandoit, ou qu'il en avoit agi de la sorte, afin de faire comprendre aux Messinois qu'ils avoient bien placé leur argent & leurs dons sur lui ; puisque les autres, dans une affaire toute pareille, n'obtenoient pas la même justice.

LVII. Il osera encore me faire ici mention de l'éloge des Messinois ? Mais qui de vous, MESSIEURS, ne comprend pas combien il en faut rabattre ? Premièrement, quiconque ne peut produire en jugement (1) dix apologistes, il est plus honorable pour lui de n'en pas produire un seul, que de ne pas remplir ce nombre, suivant la loi & la cou-

(1) Dix apologistes. les jugemens par les hō-
Les accusez avoient cou- mes les plus considéra-
tume d'être louez dans bles.

tume. Il y a dans la Sicile tant de villes que vous avez gouvernées : la plupart se plaignent de vous : un petit nombre des moins considérables , retenues par la crainte, ne disent mot : une seule vous louë. Cela fait assez entendre combien un véritable éloge est avantageux ; mais que néanmoins de la manière dont vous avez gouverné la province , vous êtes nécessairement privé de cet avantage.

LVIII. De plus, comme je l'ai dit ailleurs , quel est enfin cet éloge, dont les principaux députez pour le faire , disent qu'aux fraix du public on vous a construit un navire & qu'en particulier vous les avez tous ruinés & dépoüillés ? En un mot, quand de toute la Sicile ils sont les seuls à vous louer, que font-ils autre chose , sinon de nous rendre témoignage que vous leur avez fait des largesses de ce que vous avez pris à notre République ? Quelle colonie en toute l'Italie a d'assez beaux privileges ? Quelle ville municipale jouit d'assez d'exemptions, pour s'être vüe pendant ces dernières années en de tels affranchissemens de toutes choses que les Messinois ont été pendant vos trois années ? Ils sont les seuls qui comme allies n'ont point donné ce qu'ils devoient : ils ont été les seuls , sous ce Préteur , affranchis de tout : eux seuls ont passé tout le tems qu'ils ont été sous sa domination , sans rien don-

ner au Peuple Romain , & sans rien refuser à Verrès.

LIX. Mais pour revenir à la flotte d'où je me suis écarté, vous avez reçu des Messinois un vaisseau , contre la Loi ; vous leur avez fait des remises , contre le traité d'alliance : ainsi vous avez été deux fois injuste à l'égard d'une seule ville ; lorsque vous avez remis ce qu'il ne falloit pas remettre , & que vous avez reçu ce qu'il n'étoit pas permis de recevoir. Vous deviez exiger un vaisseau, pour aller contre les pirates, & non pas pour pirater vous-même ; pour empêcher que la province ne fût pillée , & non pas pour en emporter de nouvelles dépouilles. Les Messinois vous ont fourni , non seulement une ville où vous porteriez tout ce que vous vouliez de toutes parts , mais un vaisseau pour le transporter. Cette ville vous a servi d'entrepôt pour votre proie, les habitans ont été les témoins & les dépositaires de vos rapines , & vous ont construit une voiture pour les enlever. Ainsi , lorsque par votre avarice & votre injustice vous avez perdu la flotte , vous avez osé commander aux Messinois de vous équiper un navire. Si dans une telle disette de vaisseaux , & dans l'extrême calamité de la province, on leur en eût demandé en suppliant , on l'auroit obtenu d'eux ; mais cette magnifique barque donnée au Préteur , & non fournie au Peuple.

Romain , ne vous laissoit, ni le pouvoir de leur commander , ni l'envie de les en prier. Telle étoit la recompense de votre gouvernement , de vos bienfaits , de vos jugemens, de votre amitié , de vos traitez faits avec eux.

LX. Vous venez de voir , MESSIEURS ; comme vous avez perdu dans une seule ville un puissant secours , que l'on a vendu pour de l'argent ; apprenez maintenant un nouveau genre de pillage , dont Verrès a l'honneur de l'invention. Chaque ville avoit toujours eu coutume de donner au commandant de son vaisseau , en bled , en paye de soldats, & en autres choses, tout ce qu'il falloit pour sa dépense. Ce commandant n'en osoit rien abandonner , de peur d'être accusé par les matelots , & parce qu'il en devoit rendre compte à ses citoyens : & cette administration ne lui donnoit pas seulement des soins, mais lui faisoit courir des risques. C'est , comme j'ai dit , ce qui s'étoit toujours pratiqué , non seulement en Sicile , mais dans toutes les autres provinces , même pour les fraix & la paye des alliez, & de ceux du Latium , quand nous avions accoutumé d'emprunter leur assistance. Verrès , après avoir pris possession de sa préture , fut le premier qui ordonna que tout cet argent lui seroit mis entre les mains par toutes les villes, afin qu'il le distribuât à chacun des commandans

qu'il auroit nommez lui-même.

LXI. Qui pourroit douter pour quelle raison vous futes le premier à changer cet usage observé par tous vos prédécesseurs, & vous negligez ce qu'il y avoit d'avantageux à laisser faire cette distribution d'argent, sans vous charger de tant d'embarras & de peines, qui vous attireroient (1) des reproches & des soupçons ? Il y eut encore d'autres profits inventez sur ces seules opérations de la marine, & voyez combien il y en eut : recevoir l'argent des villes, afin qu'elles ne le donnassent pas aux matelots : congédier ces matelots pour une somme fixée, gagner la paye de ceux qu'on renvoie, & ne point donner aux autres ce qui leur est dû. Soyez informez de toutes ces circonstances par les dépositions des villes. Lisez-les. DEPOSITIONS DES VILLES.

LXII. Est-ce là un homme, MESSIEURS ? Est-ce là de l'impudence ? Est-ce là de l'audace ? Distribuer aux villes une somme d'argent pour certain nombre de soldats, fixer à soixante livres l'argent pour congédier chaque matelot, quand celui qui le donnoit, s'ôtoit de quoi vivre pour tout l'été ; & que Verrès y gagnoit tout ce qu'il avoit reçu de paye & de bled sous le nom de matelot ? De

(1) *Des reproches.* Ceux à qui cet argent étoit compté, devoient en rendre raison ; & s'il y avoit des malversations, ou des pertes, en répondre.

forte qu'il faisoit double gain sur chaque congé qu'il donnoit : & parmi toutes les insultes des pirates , dans l'extrême danger de la province , cet étourdi tenoit si publiquement cette conduite , que les pirates mêmes en étoient instruits , & que toute la province en étoit témoin.

LXIII. Cette prodigieuse avarice de Verrès tenoit en Sicile des vaisseaux armez sous le nom de flotte , mais en effet fort inutiles , puisqu'ils transportoient les rapines du Préteur , sans intimider les pirates. Cependant P. Cefetius , & P. Tadius , faisant route avec dix vaisseaux à demi chargez , rencontrèrent un vaisseau corsaire, qu'ils ne pillèrent point, mais qu'ils emmenerent , tant il étoit accablé par son propre poids, qui presque le submergeoit. Il y avoit dedans une très-belle jeunesse , beaucoup d'argenterie en vaisselle gravée , & beaucoup de riches étoffes. Quoique seul , il ne fut point pillé par notre flotte , qui l'avoit rencontré proche (1) Mela , pas fort loin de Syracuse. Dès que Verrès en eut la nouvelle, tout yvre qu'il étoit dans un lit avec quelques courtisanes, il se leva néanmoins , & sur-le-champ il envoya plusieurs gardes à son Questeur & à son Lieutenant , afin que tout lui fût au-plûtôt représenté , sans que l'on en détournât rien.

LXIV. Le navire aborde à Syracuse , il

(1) *Mela*. Ville de Sicile, aujourd'hui Agosta.

est attendu de tout le monde : on croit que les captifs vont être condamnez au supplice. Verrès, comme si c'eût été une proie qu'on lui eût emmenée, & non une capture de pirates, met au nombre des ennemis tout ce qu'il y avoit de vieillards & de gens malfaits; mais tous ceux qu'il voyoit avoir, ou de l'agrément, ou de la jeunesse, ou des talens, il les emmene, il en donne quelques-uns à ses secretaires, d'autres à son fils & à ceux de sa fuite. Il envoya à Rome six musiciens, pour en faire present à l'un de ses amis. Toute la nuit se passe à décharger le vaisseau. Qui que ce soit ne voit le chef des pirates, dont il falloit faire punition : & tout le monde est aujourd'hui persuadé (vous devez aussi conjecturer ce qui peut en être,) que Verrès reçut des pirates une somme d'argent pour la conservation de leur chef.

LXV. La conjecture n'est pas sans fondement : personne ne peut être bon juge, quand des soupçons bien fondez ne le touchent point. Vous connoissez l'homme, & vous sçavez la conduite que tiennent les autres : quiconque prend un chef de pirates ou d'ennemis, le produit très volontiers aux yeux du public. En tout ce qu'il y a de peuples à Syracuse, je n'ai trouvé personne, MESSIEURS, qui dît avoir vû ce chef que l'on avoit pris, quoique tout le monde, comme c'est la coutume, courût en hâte, & s'empressât avec

ardeur pour le voir. Qu'est-il arrivé, pour que cet homme fût si bien caché, que personne, pas même par hasard, ne l'ait vû? Entre tous les matelots de Syracuse, entre tous les nautoniers, qui souvent avoient entendu dire le nom de ce capitaine, qui souvent en avoient eu peur, qui vouloient rassasier leurs yeux & leurs cœurs du spectacle de son supplice, il ne s'en est pas trouvé un seul qui le pût voir.

LXVI. P. Servilius a lui seul arrêté plus de capitaines de pirates, que tous les prédécesseurs. Quand donc a-t'il privé qui que ce fût du plaisir & de la liberté de voir un seul de ces pirates que l'on eût pris? Tout au contraire, de quelque côté qu'il voyageât, il offroit à tout le monde ce charmant spectacle d'ennemis enchaînez & captifs: de sorte que de tous les endroits on accouroit sur son passage, non seulement des villes qui se trouvoient sur la route; mais il en venoit en foule des lieux les plus reculez pour en avoir la vûë. Pourquoi ce triomphe étoit-il pour le Peuple Romain le plus agréable de tous? C'est qu'il n'y a rien de si flatteur que la victoire; & la victoire n'est jamais plus certainement attestée, que quand on voit conduire au supplice chargez de chaînes ceux qui nous ont souvent allarmez.

LXVII. Pourquoi n'en avez-vous pas usé de même? Pourquoi ce pirate a-t'il été

aussi bien caché, que s'il y eût eu du crime à le voir ? Pourquoi n'en avez-vous pas fait punition ? Pourquoi l'avez-vous conservé ? Quel chef de pirates avez-vous oïi dire que l'on ait pris en Sicile, sans qu'il ait eu la tête coupée ? Montrez-nous par l'avis de qui vous avez tenu cette conduite, produisez-nous l'exemple d'un seul. Vous reserviez sans doute la vie à ce capitaine de pirates pour le faire marcher devant votre char, au jour que vous triompheriez : car après que le peuple Romain avoit fait la perte d'une si belle flotte, & que toute la province étoit désolée, il ne restoit plus que de vous decerner le triomphe pour votre victoire navale.

LXVIII. Allons plus loin. Il a mieux aimé, par une nouvelle pratique, faire garder un chef de pirates, que de lui faire couper la tête, à l'exemple de tous ses prédécesseurs. Mais dans quelles prisons est-il detenu ? Chez quels peuples est-il gardé ? Comment le garde-t'on ? Vous avez tous entendu parler des prisons de Syracuse, plusieurs de vous les ont vûes : c'est un vaste & magnifique édifice construit par les Rois & par les Tyrans. C'est un rocher extrêmement haut, & fort enfoncé, & par les travaux de beaucoup d'ouvriers creusé jusqu'au fond. On ne pourroit rien bâtir, ni rien imaginer de mieux fermé pour n'en pas sortir, de mieux

fortifié de toutes parts , de plus propre à tenir une garde sûre. Si quelques gens doivent être emprisonnez par ordre public , de quelque endroit de la Sicile que ce puisse être, on ordonne qu'ils seront conduits dans ces prisons.

LXIX. Comme Verrès y avoit fait enfermer plusieurs citoyens Romains , & qu'il avoit commandé que les autres pirates y fussent conduits, il comprit que s'il faisoit mettre dans le même lieu , ce chef supposé de pirates , on iroit y chercher le véritable : de sorte qu'il n'osa le confier à la meilleure , & à la plus sûre prison qu'il y eût. Enfin apprehendant toute la ville de Syracuse, il l'exila. Où donc ? A Lilybée apparemment ? Je vois bien : cependant on n'y craint pas beaucoup les gens de mer. Nullement, MESSIEURS. C'est donc à Palerme ? J'entends : quoiqu'ayant été pris sur le territoire de Syracuse , si l'on ne devoit pas l'y punir, il falloit du moins l'y garder. Ce n'est point à Palerme non plus.

LXX. Où est-ce donc ? Où pensez-vous que ce soit ? Chez les hommes les plus éloignez de craindre les pirates , & les moins alarmez de leurs courses , les plus étrangers à la navigation , & à toutes les operations maritimes , chez les Centorbiens , placez au milieu du continent , & excellens laboureurs , qui n'avoient jamais été frappez par

le nom d'un voleur marin, & qui durant votre préture n'avoient eu peur que d'Apro-nius, votre chef de pirates sur terre. Or pour faire connoître aisément à tout le monde, que Verrès s'étoit conduit de la sorte, afin que l'homme supposé fit volontiers semblant d'être celui qu'il n'étoit pas, il ordonne aux Centorbiens que le prisonnier, pour sa nourriture & pour ses autres besoins, soit libéralement secouru.

LXXI. Cependant les Syracusains, gens habiles & prudents, capables non seulement de voir ce qui étoit clair, mais de penetrer dans les choses les plus cachées, faisoient tous chaque jour le compte des pirates à qui l'on devoit trancher la tête; & jugeoient, en voyant un bâtiment de six rames, combien il falloit qu'il y en eût. Comme Verrès avoit eu soin d'écarter, & d'emmener tous ceux qui avoient eu quelque talent, ou quelque agréable figure, s'il eût fait attacher à la potence tous les autres, suivant la coutume, il craignoit le soulèvement du peuple, parce qu'il en avoit plus emmenez que laissez: c'est pourquoi, comme il avoit dessein d'en produire d'autres, dans un autre tems, il n'y avoit néanmoins personne d'une si grande assemblée qui n'en eût le compte & le nombre, & qui non seulement ne souhaitât le reste, mais ne le redemandât avec instance.

LXXII. Le nombre de ceux qui manquoient étoit fort grand : ainſi le ſclerat, à la place de ceux qu'il avoit emmenez à ſon domicile, commença par y ſubſtituer & ſuppoſer des citoyens Romains qu'il avoit fait mettre en priſon auparavant. Il feignoit que les uns étoient des ſoldats de (1) Sertorius, & diſoit qu'en fuyant d'Eſpagne, ils étoient abordez en Sicile, & que les autres avoient été pris par les pirates en faiſant leur negoci, ou tenant la mer pour quelque autre raiſon, & les blâmoit de s'être volontairement affociez avec les pirates. De crainte donc que les autres citoyens Romains ne fuſſent connus, ils étoient la plupart conduits, la tête envelopée, de la priſon au gibet, & mis à mort ; les autres, quoique reconnus de pluſieurs, & défendus par tous leurs concitoyens, avoient la tête tranchée. Je parlerai de leur mort barbare, & de la rigueur de leurs tourmens, lorſque je commencerai à traiter cette partie de mon diſcours : & dans la plainte que je dois intenter contre les cruautéz de Verrès, & contre l'injuſte mort de tant de citoyens Romains ; je m'en expliquerai de maniere, que ſi non

(1) *Sertorius*. Tout le monde ſçait que Sertorius ayant été proſcrit par Sylla, excita une guerre importante en Eſ-

pagne, où il prit pluſieurs villes, & gagna deux grandes batailles contre deux généraux Romains, Metellus, & un autre.

seulement la force , mais la vie vient à me manquer , je m'en ferai un sujet de gloire & de plaisir. Voilà donc comme la chose se passa; voilà cette éclatante victoire : après avoir pris le brigantin du pirate , délivré le capitaine , envoyé les musiciens à Rome , emmené chez lui les jeunes gens bien faits , & les hommes industrieux en quelque art , pour mettre à leur place , & remplir leur nombre , des citoyens Romains furent tourmentez & mis à mort comme des ennemis. Toutes les étoffes furent enlevées , tout l'or , tout l'argent fut détourné , fut pillé.

LXXIII. Mais comment s'est-il embarrassé lui-même dans la précédente action ? Après avoir gardé le silence pendant plusieurs jours , il s'éleva tout-à-coup contre la déposition de M. Annius, homme des plus illustres , qui déclara que des citoyens Romains avoient eu la tête coupée , & que le capitaine des pirates ne l'avoit pas eue ; celui-ci troublé par les reproches intérieurs de son crime , & par la fureur dont tant de méchantes actions l'agitoient , dit que sçachant qu'on formeroit un moyen d'accusation contre lui d'avoir reçu de l'argent , il n'avoit point voulu punir le véritable chef des pirates , ni lui faire trancher la tête ; & il ajouta qu'il y avoit deux de ces chefs dans sa maison.

LXXIV. O que cette clemence , ou plû-

tôt que cette patience du Peuple Romain est surprenante & singulière ! Annius , Chevalier Romain , dit qu'un citoyen a eu la tête tranchée, vous vous taisez : il dit que le chef des pirates ne l'a point eue , & vous l'avouez. A la mort de ce citoyen tout le monde pleure & jette des cris ; & cependant quand il s'agit aujourd'hui de vous punir, le peuple Romain a retenu ses ressentimens, & les étouffe, pour réserver le soin de sa vengeance à la sévérité des Juges. Comment sçaviez-vous que l'on formeroit contre vous ce moyen d'accusation ? Pourquoi le sçaviez-vous ? Pourquoi même le soupçonniez-vous ? Vous n'aviez personne pour ennemi ; quand d'ailleurs vous en auriez eu, vous n'aviez pas vécu de manière à devoir apprehender le projet d'un jugement. N'est-ce point, comme il arrive d'ordinaire, que votre conscience vous donnoit ces soupçons, & ces allarmes ? Quoi donc , lorsque vous gouverniez la province, l'idée de l'accusation & du tribunal vous effrayoit ? & lorsque vous êtes repris par tant de témoins , vous pouvez douter encore si vous serez condamné ?

LXXV. Mais si vous apprehendiez que quelqu'un ne vous accusât d'avoir mis un homme supposé pour avoir la tête tranchée à la place du chef des pirates , lequel des deux enfin avez-vous crû qui seroit plus

favorable à votre défense, ou de produire si long-tems après en jugement, à ma requiſition, & malgré vous, devant des gens qui ne le connoissent point, un homme que vous dites être ce capitaine, ou de lui faire trancher la tête à Syracuse, devant des gens qui le connoissent, à la vûe de presque toute la Sicile, & quand l'affaire étoit toute recente? Voyez ce qu'il y a de difference, & lequel des deux il falloit faire. Alors on ne pouvoit vous blâmer de rien; aujourd'hui rien ne vous ſçauroit défendre: tous les autres ont toujours choisi le premier parti; mais le second, dites-nous quel autre avant vous en a fait choix? Vous avez gardé le pirate en vie: dans quel deſſein? Pendant que vous aviez le commandement: pourquoi? Par quelle raison? Sur quel exemple? Pourquoi si long-tems? Pourquoi, dis-je, après avoir fait couper la tête sur-le-champ aux citoyens Romains que les pirates avoient pris, pourquoi avez-vous laiffé à ces mêmes pirates une si longue joiſſance de la vie?

LXXVI. Mais je consens que tout le tems de votre administration vous ait été libre: l'est-il encore quand vous êtes particulier? quand vous êtes accusé? même à demi condamné? Vous avez retenu dans une maison privée des chefs d'ennemis? Un mois, deux mois, presque une année, des pirates, depuis le tems qu'ils ont été pris, ont demeu-

ré chez voustant que je l'ai permis , c'est-à-dire , tant que l'a permis Glabrion , qui sur ma requête , a ordonné qu'on les produisît , & qu'on les enfermât en prison publique. Quelle est cette jurisprudence ? Quelle est cette coûtume ? Où en est l'exemple ? Aucun particulier d'entre les mortels aura-t'il pû retenir dans l'enceinte de son logis , le plus violent , & le plus pernicieux ennemi du Peuple Romain , ou plutôt l'ennemi commun de tous les peuples & de toutes les nations ?

LXXVII. De plus, si la veille que je vous ai contraint d'avoüer, après que les citoyens Romains avoient eu la tête coupée , que le chef des ennemis étoit en vie , & demeurait chez vous ; si, dis-je , la veille il s'étoit enfui de votre maison , s'il avoit pû ramasser contre le peuple Romain quelque troupe de gens armez , que diriez-vous ? Il a demeuré chez moi : il y a été : je l'ai réservé pour comparoître à mon jugement, afin de pouvoir plus aisément refuter les accusations de mes ennemis. En sera-t'il ainsi ? Vous vous défendrez donc de votre peril personnel aux risques du public ? Vous appliquerez les punitions dûës à des ennemis vaincus, non pas aux intérêts du peuple Romain, mais aux vôtres ? L'ennemi commun sera mis sous la garde d'un particulier ? Ceux qui doivent triompher dans Rome conservent

par cette raison la vie aux Generaux ennemis, qui font partie de leur triomphe, afin que le peuple Romain puisse voir tout le spectacle, & tous les fruits de la victoire; cependant si-tôt que le char commence à tourner de la place vers le Capitole, on ordonne de conduire les captifs dans la prison, & le même jour se termine par la gloire des vainqueurs, & par la mort des vaincus.

LXXVIII. Or maintenant quelqu'un peut-il revoquer en doute que vous auriez bien mieux aimé faire trancher la tête au capitaine, que de le laisser vivre dans votre maison, en vous exposant au peril qui s'offriroit ensuite à vos yeux, sur-tout ayant résolu, comme vous le dites, de défendre votre cause: car s'il étoit mort, vous qui dites que vous aviez peur de l'accusation, je vous demande, à qui le persuaderiez-vous? puisqu'il étoit constant que personne en Sicile ne l'avoit vû; que tout le monde avoit souhaité de le voir, puisque personne ne doutoit que vous l'aviez sauvé pour de l'argent: puisque cōmunement on disoit qu'on avoit mis en sa place un homme supposé, que vous vouliez faire passer pour lui, puisque vous aviez avoué vous-même qu'auparavant vous aviez craint cette accusation: si vous disiez qu'il est mort, qui vous écouterait? Aujourd'hui quand vous en produirez un je ne sçais qui comme vivant, voudrez-vous encore qu'on le croie?

LXXIX. Mais enfin s'il s'étoit enfui ? S'il avoit rompu ses chaînes , comme fit ce Nico , vaillant pirate , que P. Servilius reprit une seconde fois avec autant de bonheur que la première ? Que diriez-vous ? Le fait étoit véritable : c'est que si le vrai chef des pirates avoit une fois eu la tête tranchée , vous n'auriez pas eu son argent ; & si le faux chef étoit mort , ou se fût enfui , il n'eût pas été difficile d'en supposer encore un autre à la place du premier que l'on avoit supposé. J'ai parlé sur ce capitaine plus-long-temps que je ne voulois ; & cependant j'ai supprimé les plus évidentes preuves de cette accusation. Mais supposons que je n'en aye encore rien dit , elle a sa place , sa loi , son tribunal , où la discussion en est réservée.

LXXX. Devenu plus important par une si grande proye , plus riche en argenterie , en esclaves , en étoffes , il n'en fut pas plus vigilant pour équiper la flotte , pour rassembler & pour nourrir les soldats , quoique ces soins pussent contribuer , non seulement à la conservation de la Sicile , mais même du butin qu'il avoit fait : car au fort de l'été , lorsque les autres Préteurs font ordinairement leurs courses & leurs visites dans la province ; ou qu'allarmez par la crainte des pirates , ils ont coutume de monter eux-mêmes en mer , en ce même tems Verrès pour ses débauches & ses excès , ne se contenta

pas de la maison superbe , autrefois celle d'Hieron , & dont les Préteurs se servent communement , il ordonna , comme j'ai déjà dit , qu'on lui dressât des tentes de toiles fines , sous lesquelles dans l'isle de Syracuse il passoit les grandes chaleurs , proche la fontaine d'Arethuse , que l'embouchure & l'entrée du port rendoit un lieu délicieux , & fort éloigné des témoins.

LXXXI. Ce fut là que le Préteur du peuple Romain , le conservateur & le protecteur de la Sicile , passa soixante jours de l'été dans de continuels festins , entourré de femmes , sans nul autre homme que lui , & son fils devenu grand. J'aurois pû dire avec vérité , sans absolument un seul homme , puisqu'il n'y avoit que ces deux-là ; quelquefois néanmoins l'affranchi Timarchides y étoit admis. Pour des femmes mariées , & de quelque distinction , il n'y en avoit qu'une , fille du comedien Isidore , que Verrès par inclination avoit enlevée à un Rhodien , joueur de flute , & une certaine Pippa , femme d'Æschrion le Syracusain , sur laquelle on chante dans toute la Sicile des vers qu'on a faits pour célébrer les amours de ce Préteur.

LXXXII. Il y avoit aussi Nicé , d'une beauté charmante , & femme , à ce qu'on dit , de Cleomene , autre Syracusain. Son mari l'aimoit éperdûment , mais il ne pouvoit , ni

n'osoit s'opposer à la passion de Verrès, à qui la reconnoissance d'une infinité de dons & de bienfaits l'attachoit. Cependant en ce tems-là Verrès, quoiqu'il eût autant d'impudence que vous lui en connoissiez, n'étoit guere en liberté d'avoir cette femme avec lui, sur ces bords maritimes, autant de jours, & aussi tranquillement qu'il auroit voulu, parce que le mari ne s'absentoit point de Syracuse. Voici l'expedient singulier qu'il imagina. Ce fut de donner aux vaisseaux qu'il avoit eus comme lieutenant, ce Cleomene pour les commander : un citoyen de Syracuse fut donc établi par ordre de Verrès commandant de la flotte du peuple Romain : & ce ne fut pas seulement pour l'écarter de sa maison, mais pour lui rendre agréable cet éloignement, qui lui procureroit de l'honneur & du profit, lorsqu'il seroit sur mer ; tandis que Verrès, après l'avoir écarté, tiendrait sa femme avec lui, non pas plus librement : (car qui résista jamais à ses desirs ?) mais avec un esprit moins gêné, s'il s'en étoit défait une fois plutôt comme d'un rival, que comme d'un mari. Voilà donc Cleomene le Syracusain sur le vaisseau de nos allies & de nos amis.

LXXXIII. Que ferai-je d'abord, MESSIEURS ? Sera-ce une accusation ? Sera-ce une plainte ? Sera-ce de ce que l'on donne à un particulier de Sicile, le pouvoir, l'hon-

neur , l'autorité d'un Lieutenant , d'un Questeur , & même d'un Préteur ? Si vous étiez retenu par ces repas & par ces femmes qui vous occupoient , qu'étoient devenus vos Questeurs, vos Lieutenans ? Où sont ces estimations de bleds à trois deniers, ces mulets, ces tentes , tant de distinctions honorables accordées & données par le Senat & par le peuple Romain aux Magistrats ? Que deviennent enfin vos Intendans, vos Tribuns, si pas un citoyen Romain n'est trouvé digne de cette fonction ? Que deviennent les villes qui vous avoient toujours été fidelles ? Que deviennent Segeste , Centorbe, qui par leurs bons offices , par leur fidélité, par leur ancienneté, même par affinité , partagent avec le peuple Romain sa gloire ?

LXXXIV. O Dieux immortels ! qu'arrivera-t'il , si le Syracusain Cleomene a ordre de commander les soldats, les vaisseaux, les capitaines de ces villes ? Verrès ne perd-il pas tout l'honneur de sa dignité, de sa juridiction & de sa charge ? Quelle guerre avons-nous faite en Sicile , sans que nous ayons eu les Centorbiens pour allies, & les Syracusains pour ennemis ? J'en veux rappeler la memoire , non pour en faire honte à cette ville, mais pour en marquer les tems éloignez. Ce grand homme , & ce fameux General M. Marcellus, dont la valeur a pris Syracuse , & dont la clemence l'a conser-
vée ,

vée , ne voulut point que personne demeurât dans cette partie de la ville appelée l'isle; il n'est , dis-je, permis à pas un citoyen d'y faire sa demeure aujourd'hui : parce que c'est un lieu que très-peu de gens peuvent défendre. Il ne voulut donc pas en abandonner la garde aux hommes les plus fideles , outre que par ce côté les vaisseaux entrent de la mer dans la ville : & c'est pour cette raison qu'il ne crut pas devoir confier les barrières de cet endroit à ceux qui souvent en avoient repoussé nos armées.

LXXXV. Voyez ce qu'il y a de difference entre vos sentimens déreglez , & les conseils de nos ancêtres ; entre vos passions , & leurs idées ; entre vos fureurs , & leur prudence : ils fermerent aux Syracusains les approches de leur rivage , & vous leur avez accordé le commandement de la marine : ils ne voulurent pas que ces peuples habitassent l'endroit où les vaisseaux pouvoient aborder , & vous voulutes qu'un Syracusain commandât notre flotte & nos vaisseaux : à ceux, auxquels ils retrancherent une portion de leur ville, vous leur donnates une portion de notre Empire : & vous avez voulu que les mêmes alliez , par le moyen de qui la ville de Syracuse est soumise à notre obéissance , obéissent aux Syracusains.

LXXXVI. Enfin Cleomene part du port sur une galere à quatre rangs. Les navires de

Segeſte , de Tyndaro , de Nicofia , d'Heraclée , d'Apollonie , d'Haleze , voguoient enſuite , belle flote en apparence ; mais foible , & mal équipée , à cauſe qu'on avoit renvoyé beaucoup de combattans & de rameurs. Verrès eut le plaifir d'avoir ſa flote ſous ſes yeux , & ſous ſon empire , autant de tems qu'elle côtoya les bords de ce rivage , où ſe faiſoient de ſi honteux repas. Il étoit invifible depuis pluſieurs jours ; mais il ſe fit voir un peu de tems aux matelots , & ce Préteur du peuple Romain parut ſur les rives de la mer , en petites ſandales , avec ſon manteau de pourpre & ſa longue tunique , appuyé ſur une jeune courtiſane. Déjà bien des Romains & des Siciliens l'avoient vû dans cet équipage.

LXXXVII. Après que la flote eut un peu gagné la haute mer , & fut pouſſée le cinquième jour au promontoire de Paſſaro , les matelots preſſez de la faim , ramafferent des racines de palmiers ſauvages , dont il y avoit abondance en ces lieux-là , comme dans la plus grande partie de la Sicile , & ces miſérables deſeſperez s'en nourriſſoient. Mais Cleomene , qui ſe croyoit un ſecond Verrès , autant par la malice & la diſſolution , que par l'autorité , paſſoit à boire , comme lui , tous les jours dans une tente qu'on lui avoit dreſſée ſur le rivage. Tout-à-coup , & dans le tems qu'il étoit yvre , & tous les autres af-

samez , on lui vient annoncer que les vaisseaux corsaires sont au port (1) d'Edeffe : car c'est le nom qu'on donne à ce lieu ; & notre flote étoit au port de Passaro. Comme il y avoit une citadelle , plus de nom que de défense, Cleomene esperoit qu'avec les troupes qu'il tireroit de ce fort , il pourroit remplir le nombre des rameurs & des matelots qui lui manquoient ; mais on n'y trouva que les mêmes traces de la plus sordide avarice que Verrès avoit laissées dans la flote : très-peu de soldats de reste , & tous les autres congediez.

LXXXVIII. Le General Cleomene , qui montoit le vaisseau de Centorbe , ordonna qu'on redressât le mât , qu'on mît à la voile , & qu'on levât l'anchre : & en même temps fit donner le signal afin que le reste de la flote le suivît. Ce vaisseau Centorbien étoit un voilier d'une vitesse incroyable : car sous un tel Préteur, personne ne pouvoit sçavoir ce que chaque navire pouvoit faire à force de rames, quoique dans celui-là , pour soutenir l'honneur & l'autorité de Cleomene , il y manquât fort peu de soldats & de rameurs. Ce bâtiment , comme s'il avoit pris la fuite , avoit déjà disparu , que les autres vaisseaux ne commençoient qu'à remuer.

LXXXIX. Il y avoit du courage dans les

(1) *Edeffe*. C'est le port d'Odissea , ou port d'Ulysse , proche le promontoire de Passaro.

foldats, quoiqu'en petit nombre : & de quelque maniere que l'affaire dût se passer, ils crièrent néanmoins tous qu'ils vouloient combattre, & rendre aux armes des ennemis le peu de vie & de force que la faim leur avoit laissée. Si Cleomene eût vogué moins précipitamment, ils auroient eu quelque moyen de resister : car ce navire seul étoit si grand, si bien couvert, & si bien ponté, qu'il auroit pû servir de rempart à tous les autres : & s'il eût manœuvré dans les rangs des vaisseaux corsaires, on l'auroit pris pour une ville au milieu de leurs brigantins. Alors ces vaisseaux mal équipés, que le chef & le commandant de la flotte avoit laissez derriere lui, commencerent à tenir par nécessité la même route.

XC. Cleomene voguoit vers (1) Atteßari, comme faisoient aussi les autres, moins pour fuir les insultes des corsaires, que pour suivre leur General. Le vaisseau qui voguoit le dernier étoit le premier en peril : car le dernier en route étoit le premier attaqué par les pirates. Ils prirent donc d'abord le vaisseau d'Halunte, commandé par un Haluntin nommé Philargue, homme de distinction, & que les (2) Locriens racheterent ensuite des pirates aux fraix du public. C'est

(1) *Atteßari*. Petite riviere qui se jette en mer près de Passaro. (2) *Locriens*. Peuples de la grande Grèce.

de lui que dans l'action précédente vous avez appris toute cette affaire, par son témoignage avec serment. Ensuite le vaisseau d'Apollonie fut pris, & l'on tua son commandant Anthropinus.

XCI. Pendant que cela se passoit, Cleomene étoit déjà parvenu jusqu'au rivage de Passaro, & s'étoit jetté à terre. Il avoit laissé son navire flottant sur la mer. Les autres capitaines de vaisseaux, voyant que leur general étoit à terre, & qu'ils ne pouvoient ni résister, ni se défendre, ni se sauver en aucune façon sur la mer, poussèrent leurs vaisseaux vers le promontoire, & ils y suivirent Cleomene. Alors Heracleon, chef des pirates, tout-à-coup, & dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, devenu vainqueur, non par son courage, mais par l'infame avarice de Verrès, ordonna qu'aussi-tôt que la nuit seroit venue, on mît en feu, & l'on embrasât cette belle flotte du peuple Romain, jetée & repoussée jusqu'au rivage.

XCII. O tems fatal & miserable pour la province de Sicile ! ô quelle triste & funeste conjoncture pour une multitude d'hommes innocens ! ô que de sceleratesse & d'infamie pour Verrès ! En une seule & même nuit, où les plus honteuses amours brûloient un Préteur, les flambeaux des pirates brûloient la flotte du peuple Romain. La nouvelle d'un si grand desastre est portée à Syracuse au milieu

de la nuit : on court au Préteur , dans l'endroit , où de son magnifique repas , il avoit été reconduit par des femmes , avec leurs chants & leurs symphonies. Cleomene, malgré les tenebres , n'osa se montrer en public , & s'enferma dans son logis , où sa femme n'étoit pas alors , pour le pouvoir consoler dans sa disgrâce.

XCIII. La maison de notre illustre General étoit réglée par une discipline si severe , que pour un événement de cette importance , pour une nouvelle si grave , personne n'étoit admis , personne n'osoit ni le reveiller quand il dormoit , ni l'interrompre quand il veilloit. Dès que tout le monde fut instruit de la nouvelle , une multitude innombrable de peuples couroit de tous côtez par la ville : car , suivant la coûtume , l'approche des pirates n'étoit plus annoncée par un flambeau dans une guerite , sur un lieu éminent ; mais c'étoit le feu dont les vaisseaux étoient embrasés , qui publioit les calamitez arrivées , & les perils qui menaçoient.

XCIV. Comme on cherchoit le Préteur , & qu'il étoit constant que personne ne l'avoit encore informé de rien , il se fit avec de grands cris , une course & une irruption tumultueuse vers sa maison. Verrès étant éveillé fort après avoir pris sa casaque , & que toute l'aventure lui eut été racontée par Timarchides. Le jour commençoit à poindre , lors-

qu'encore abruti par le vin , par le sommeil , par la débauche , il s'avança vers le peuple. Tout le monde le reçut avec de telles clameurs , que l'image du peril qui l'avoit menacé chez les Lampfaciens, se retraça devant ses yeux : le present danger paroissoit même encore plus grand , parce qu'avec la même haine , le concours du monde étoit ici beaucoup plus nombreux. Alors on lui reprocha toute sa vie, & ses infames festins : le peuple appelloit ses courtisanes chacune par leur nom , le questionoit sur l'emploi de son tems pendant tous ces jours qu'on avoit été sans le voir, sur ce qu'il étoit devenu , sur ce qu'il avoit fait. Verrès redemandoit alors Cleomene , qu'il avoit établi General d'armée : & il ne s'en fallut guere que l'on ne vît arriver à Syracuse la même chose qu'autrefois à Utique , touchant Hadrien , & que deux buchers de deux Préteurs scelerats ne fussent élevez dans deux différentes provinces. Mais le peuple eut égard aux conjonctures , au soulèvement, à la gloire même, & à la reputation de la ville : parce qu'il y a dans Syracuse un grand nombre de citoyens Romains , dont l'assemblée paroît digne , non seulement de cette province , mais de notre Republique.

XCV. Ces peuples s'encouragerent les uns les autres : & tandis que Verrès est encore presqu'endormi, prennent les armes, rem-

plissent la place publique, & se répandent dans l'isle, qui tient une grande partie de la ville. Les pirates ne demeurent que cette nuit au promontoire : & laissant là nos vaisseaux tout fumans encore de leur embrasement, ils s'avancerent vers Syracuse. Comme sans doute ils avoient souvent entendu dire, qu'il n'y avoit rien de plus beau que les murailles & le port de cette ville, ils comprirent qu'ils ne les verroient jamais, s'ils ne les voyoient durant le regne d'un tel Préteur.

XCVI. D'abord ils arriverent à ses quartiers de rafraîchissemens, à cette partie du rivage, où Verrès, pendant ces chaleurs, ayant fait dresser des tentes, avoit posté le camp de ses voluptez. Après qu'ils en eurent trouvé le terrain vuide, & qu'ils eurent jugé que le Préteur étoit décampé, sans être effrayez, ils commencerent aussi-tôt à s'avancer jusqu'au port. Quand je dis le port (car il faut s'expliquer plus exactement pour ceux qui ne connoissent pas les lieux,) je veux dire, jusqu'à la ville, puisqu'ils avancerent jusqu'au milieu, & que cette ville n'est point bornée par le port, mais que le port lui-même est envelopé par la ville; non pas afin que la mer batte le pied des murailles, mais que le port se dégorge jusques dans le centre de la place.

XCVII. Ce fut jusques-là que sous un
Préteur

Préteur tel que vous, le capitaine Heracleon penetra comme il voulut , avec quatre petits brigantins. O Dieux immortels ! tandis que l'autorité du peuple Romain , son nom , ses faisceaux regnent dans Syracuse , un brigantin de corsaires aborde jusqu'à la place publique , & jusqu'aux dernières extrémités de la ville, où ni les vaillantes flotes des Carthaginois , si puissans sur mer , après les efforts réitérés de plusieurs combats, n'avoient jamais pû approcher; ni les forces maritimes du peuple Romain , invincibles avant votre préture , & par tant de guerres Puniques & Siciliennes, n'ont jamais pû penetrer. Telle est la situation de ce lieu , que les Syracusains virent les ennemis en armes , & vainqueurs , dans l'enceinte de leurs murs , dans le centre de leur ville , & sur la place publique , plutôt qu'ils n'apperçurent un seul des vaisseaux.

XCVIII. Sous votre préture les brigantins des pirates ont fait leurs courses jusques dans ces lieux , que jusqu'alors la seule flotte des Atheniens , composée de trois cens voiles , avoit attaquez avec toutes ses forces , & ce grand nombre de vaisseaux : mais dans ce port fortifié par la nature de sa situation elle avoit été vaincuë & défaite. Ce fut là que pour la première fois la puissance de cette ville orgueilleuse fut humiliée , abattue , & coulée à fond : & ce même port , depuis

ce temps-là , fut toujours regardé comme l'endroit où les Atheniens avoient vû le naufrage de leur autorité , de leur reputation & de leur gloire. Le pirate a-t'il donc pénétré jusques dans ces lieux , où si-tôt qu'il y fut entré , non seulement il laissoit à côté , mais derriere lui , la plus grande partie de la ville ? Il côtoya tout le tour de cette isle , qui par son nom , & par l'enceinte de ses murs , est la plus spatieuse portion de Syracuse , & dont , comme j'ai déjà dit , nos ancêtres ont interdit la demeure à tout ce qu'il y a de Syracusains ; parce qu'ils comprenoient que quiconque en feroit le maître , le feroit aussi du port.

XCIX. Mais de quel air ces pirates l'ont-ils parcouru ce port ? Ils jettoient sur les rives ces racines de palmiers sauvages qu'ils avoient trouvées dans nos vaisseaux , afin que tout le monde pût connoître la méchanceté de Verrès , & les calamitez de la Sicile. Est-ce ainsi que l'on nourrissoit la milice des Siciliens , les enfans de ces laboureurs , dont les peres recueilloient de leurs terres tant de bled , qu'il pouvoit suffire à la nourriture du peuple Romain , & de toute la Sicile ? Etoient-ils donc nez dans l'isle de Cérès , où l'on dit que l'on a pour la premiere fois trouvé les fruits de la terre , pour se servir d'un aliment , que leurs ancêtres , & les autres peuples ont rejeté après la découver-

te des fruits ? En sorte que sous un Préteur tel que vous, les Siciliens se nourrissoient avec des racines de palmiers, & les pirates avec les bleds des Siciliens.

C. O le triste & cruel spectacle que de voir insulter à la gloire de Rome & au nom du peuple Romain ! que de voir au milieu d'un peuple nombreux, & dans le port même de Syracuse, sur un brigantin corsaire, un pirate qui triomphe de la flotte de notre Empire, tandis que les rames de ses nautonniers font réjaillir l'eau dans les yeux du lâche & scelerat Préteur. Après que les pirates furent sortis du port, non pas intimidés, mais rassasiés, les peuples commencèrent à raisonner sur les causes d'une calamité si déplorable, à dire tous, & à déclarer publiquement, qu'il ne falloit nullement s'étonner, qu'après que les soldats & les matelots avoient été congédiés, & que les restes étoient accablés par l'indigence, & par la faim, le Préteur ayant consumé tant de jours à boire avec des courtisanes, ils eussent été réduits à une si honteuse disgrâce.

CI. Or le blâme & l'infamie qui en retomboient sur Verrès, étoient confirmés par les discours de ceux à qui chaque ville avoit donné le commandement de son vaisseau, & qui restés de ce nombre, s'étoient réfugiés à Syracuse après la perte de la flotte. Ils disoient les noms de ceux que cha-

cun ſçavoit avoir été congediez de deſſus ſon navire. La choſe étoit évidente, & (1) l'avarice de Verrès étoit connuë, non ſeulement par les preuves, mais par des témoins irréprochables. On l'inſorme que dans le Senat & ſur la place publique, on ne fait autre choſe, pendant tout le jour, que de demander aux capitaines comment la flote ſ'eſt perduë, & qu'ils répondent & déclarent à tout le monde, que c'eſt par les congez donnez aux rameurs, par la faim dont étoient dévorez ceux qui reſtoient, par la peur & par la fuite de Cleomene. Quand Verrès eut appris ces faits, voici la conduite qu'il tint. Il avoit déjà reſolu de défendre ſa cauſe, dès avant que cet événement l'y obligeaſt, comme dans l'action précédente vous lui avez entendu dire. Il voyoit bien qu'il ne pourroit nullement défendre une accusation ſi grave devant ces capitaines qui déposeroient. Il prit donc une reſolution, où il y avoit de la folie, mais pourtant de la clemence.

CII. Il fait venir Cleomene, & les capitaines des vaiſſeaux. Il les accuſe d'avoir tenu de lui ces ſortes de diſcours, il les prie de ne les pas continuer, & de dire qu'ils avoient chacun dans leur navire ce qu'il leur falloit de matelots, & qu'il n'y en avoit pas eu un ſeulement congedié. Quand tous lui eurent promis de faire ce qu'il voudroit, Ver-

(1) *L'avarice*. Le texte porte *audacia* ; mais Grævius a reſtitué *avaritia*, qui eſt plus juſte,

rès ne perd point de tems, il appelle aussitôt ses amis, & demande devant eux à chaque capitaine en particulier combien ils avoient eu de matelots. Ils répondirent l'un après l'autre, selon qu'on les avoit instruits. Verrès l'écrivit sur son regître, & le scelle du cachet de ses amis, précaution d'un homme prudent, afin sans doute d'employer contre l'accusation, s'il en étoit un jour besoin, ces certificats enregistrez.

CIII. Je m'assure que ceux de son conseil se moquerent bien de lui, & l'avertirent que ces regîtres, loin de lui être de quelque avantage, ajouteroient de nouveaux soupçons à l'accusation. Déjà Verrès en plusieurs rencontres s'étoit servi de cet expédient, en sorte que même devant tout le monde, il faisoit ôter, ou inscrire sur les regîtres publics tout ce qu'il vouloit; aujourd'hui qu'il est convaincu par des memoires sûrs, par des témoins & par des dépositions authentiques, il comprend que sa prudence ne lui a pas beaucoup réussi. Si-tôt qu'il vit que la déclaration de ces capitaines, ses certificats, & ses regîtres ne lui étoient d'aucun secours, il prit une résolution, non d'un injuste Préteur (car il faudroit le souffrir,) mais d'un cruel & d'un insensé Tyran. Il jugea que s'il vouloit affoiblir l'accusation, (car pour la pouvoir détruire entièrement, il n'y pensoit pas,) il falloit faire mourir tous ces officiers

qui étoient les témoins de son crime.

CIV. Cependant il lui venoit dans l'esprit cette reflexion, que deviendra Cleomene ? Pourrai-je condamner ceux à qui j'ai commandé d'obéir à tout ce qu'il leur diroit ? Pourrai-je abandonner celui à qui j'ai confié le commandement & l'autorité ? Pourrai-je punir ceux qui ont suivi Cleomene, & pardonner à Cleomene, qui leur a commandé de le suivre, & de s'enfuir avec lui ? Pourrai-je sevir contre ceux dont les vaisseaux non seulement étoient vuides, mais n'avoient pas même de pont, & être indulgent pour celui qui seul avoit un vaisseau couvert, & le moins mal équipé ? Que Cleomene perisse avec tous les autres : mais où sera la fidelité ? Que deviendront ces sermens mutuels, ces embrassemens, ces mains tendrement ferrées les unes dans les autres ? Que deviendront ces tentes dressées sur un rivage si voluptueux pour une milice composée de femmes ? Il étoit absolument impossible de ne pas pardonner à Cleomene.

CV. Verrès le fait donc appeller, il lui declare qu'il a resolu de punir tous les Officiers de l'armée navale; que l'interêt de sa vie l'y engage & le demande. Je ne pardonnerai qu'à vous, dit-il, & je prendrai plutôt sur moi l'occasion de cette faute, & le blâme de cette legereté, que d'être cruel en-

vers vous, ou de souffrir que des témoins si graves demeurent vivans & sans atteintes. Cleomene fait ses remercimens, & donne au dessein son approbation, disant que c'est là le seul parti qu'il y a à prendre. Il l'avertit seulement d'une chose, à laquelle Verrès ne faisoit pas reflexion; sçavoir, qu'on ne peut sevir contre Phalargue, parce qu'il étoit resté sur le vaisseau de Centorbe avec lui. Quoi donc, dit Verrès, ce jeune homme de distinction, & de la même ville, sera conservé pour témoin? C'est pour à présent seulement, dit Cleomene, parce qu'il le faut: nous y pourvoirons par la suite, de peur qu'il ne puisse nous préjudicier.

CVI. Après que toutes ces mesures eurent été prises, Verrès sortit tout-à-coup de son palais, ne respirant que le crime; la fureur & la barbarie. Il vient sur la place publique, ordonne qu'on lui fasse venir les capitaines, qui sans rien craindre, ni rien soupçonner, accourent aussi-tôt. Verrès commande que l'on charge de chaînes ces misérables innocens. Ils implorent la protection du peuple Romain, & demandent pour quel sujet ils sont traitez de la sorte. Alors Verrès prononce que c'est parce qu'ils ont livré la flotte aux pirates. Le peuple s'écrie avec étonnement de voir dans un homme assez d'impudence & d'audace pour attribuer à d'autres la cause d'un malheur dont sa seule

avarice est le principe , & pour accuser les autres de trahison , dans le tems qu'il étoit regardé lui-même comme l'affocié des pirates. Il est encore à remarquer , que cette accusation étoit produite quinze jours après la perte de la flote.

CVII. Pendant ces agitations ils demandoient ce qu'étoit devenu Cleomene , non pas que quelque personne , de quelque maniere que ce fût , le crût digne de punition pour cette perte. Car quel remede y pouvoit-il apporter ? (je ne puis charger qui que ce soit faussement ;) que pouvoit , dis-je , faire Cleomene d'heroïque , après que l'avarice de Verrès avoit ruiné les vaisseaux ? Mais dans le tems qu'ils le cherchent , ils le voyent assis à côté du Préteur , & lui parler familièrement à l'oreille , selon sa coutume. Alors il parut à tout le monde une indignité barbare , que les plus honnêtes gens , & les plus estimez de leurs villes fussent jetez dans les prisons & dans les fers, tandis que la liaison des mêmes crimes , & des mêmes infamies rendoit Cleomene l'intime ami du Préteur. On leur assigna néanmoins pour accusateur un certain Nævius Turpio , qui durant la préture de Sacerdos avoit été condamné pour ses injustices , mais très-propre à servir l'audace de Verrès. C'étoit son avanceur & son emissaire accoutumé pour les dixièmes , pour les entreprises impor-

tantes , & pour toutes les oppressions.

CVIII. Les peres & les proches parens de ces jeunes capitaines infortunez , troublez par la nouvelle soudaine de leur disgrâce , se rendent à Syracuse , ils voyent leurs enfans dans les chaînes , & portans à leur cou la punition dûë à l'avarice de Verrès. Ils se présentent , ils les défendent , ils s'écrient , ils implorent auprès de vous une fidelité , que vous ne fites jamais paroître en nulle occasion. Il y avoit là Dexius le pere , l'un des plus qualifiez de Tyndaro , d'ailleurs votre hôte , & que vous aviez toujours appelé de ce nom lorsque vous logiez chez lui ; quand revêtu de toute votre puissance , vous vites ce pere infortuné , ses larmes , sa vieillesse , les droits & le nom de l'hospitalité ne purent-ils vous rappeler du crime à quelques sentimens humains ?

CIX. Mais que prétens-je ici faire valoir ? L'hospitalité conserve-t'elle des droits dans le cœur d'un monstre , après qu'ayant eu pour hôte Sthenius de Thermini , dont il avoit pillé & ruiné la maison durant cette residence , il le met au nombre des accusez , quoiqu'absent , & le condamne à la mort , sans que sa cause ait été plaidée ? Nous chercherons encore les devoirs & les droits de l'hospitalité dans un tel homme ? Est-ce avec un homme cruel , ou avec une bête feroce que nous avons à traiter ? Les larmes d'un

pere sur le peril d'un fils innocent ne vous touchoient-elles point? Après avoir laissé le pere à la maison, tandis que le fils étoit avec vous, ni la presence du fils ne vous annonçoit-elle point l'amour filial, ni l'absence du pere ne vous rappelle-t'elle point l'amour paternel?

CX. Aristée votre hôte, & fils de Dexius, portoit des chaînes. Que s'ensuit-il? Il avoit livré la flotte. Pour quelle recompense? Il avoit deferté l'armée. Cleomene n'en avoit-il pas fait autant? Il avoit agi comme un lâche? Vous aviez pourtant honoré Cleomene d'une couronne d'or pour sa valeur. Il avoit congedié les matelots; & vous-même vous aviez reçu d'eux un present pour les congedier. Il y avoit d'un autre côté un autre pere citoyen de Nicosia nommé Eubulide, recommandable par la noblesse & par le lustre de sa famille, lequel pour avoir apostrophé Cleomene en défendant son fils, fut dépoüillé presque tout nud. Que pouvoit dire qui que ce fût pour sa défense? Il n'est pas permis de nommer seulement Cleomene. Mais la cause m'y contraint. Vous mourrez, si vous le nommez: car Verrès ne menaçoit mediocrement personne. Mais il n'y avoit point de rameurs. Vous accusez donc le Préteur? Brisez lui la tête: s'il n'est pas permis de nommer ni le Préteur, ni son imitateur, comme toute la cause roule sur

ces deux hommes, quel en sera l'événement ?

CXI. Il y eut aussi une cause plaidée par Heraclius de Segeste, homme d'une famille & d'une naissance illustre. Soyez attentifs, MESSIEURS, autant que votre humanité le demande : car vous apprendrez de grandes pertes & de grandes injustices que l'on a fait souffrir à vos alliez. Vous sçavez que cet Heraclius, mêlé dans cette affaire, n'ayant pû se mettre en mer à cause d'un mal aux yeux très-considérable, eut ordre de celui qui commandoit, de rester à Syracuse avec des troupes. Cet homme assurément ni ne livra la flotte, ni ne prit la fuite par crainte, ni ne deserta l'armée : car on s'en seroit aperçû quand la flotte partit de Syracuse. Il fut cependant mis en cause, comme s'il avoit été surppis dans quelque crime fort évident, lui sur qui ne pouvoit tomber un prétexte d'accusation, même en l'air.

CXII. Il y avoit parmi ces capitaines un certain citoyen d'Heraclee nommé Furius (car ils ont quelques-uns de ces noms Latins,) c'étoit un homme fort estimé dans toute sa famille tant qu'il vécut; mais en très-grande reputation dans toute la Sicile, après sa mort. Il étoit intrepide à tel point, que non seulement il attaquoit Verrès avec liberté, comprenant qu'il ne risquoit rien à le faire, puisqu'il voyoit bien qu'il devoit mourir; mais même à la vûe de la mort qu'on

lui préparoit, lorsque sa mère passoit les jours & les nuits dans la prison à fondre en larmes, il mit par écrit les défenses de sa cause : & il n'y a personne aujourd'hui dans la Sicile qui ne les ait, qui ne les lise, & qui ne soit instruit par ce discours, de vos crimes & de vos cruautés. Il y déclare combien de matelots sa ville lui avoit fournis, combien il y en avoit eu de congédiés, & pour quel prix chacun en particulier, combien il en restoit avec lui : & marque la même chose de tous les autres vaisseaux. Quand il faisoit ce détail devant vous, on lui frappoit les yeux à coups de verges ; mais si proche de la mort, il souffroit patiemment la douleur, & disoit à haute voix, ce qu'il a laissé par écrit, que c'étoit une action bien lâche & bien indigne, QUE LES LARMES DE SA MERE EUSSENT MOINS DE POUVOIR SUR VOUS POUR LUI CONSERVER LA VIE, QUE N'EN AVOIENT CELLES D'UNE FEMME PROSTITUÉE, POUR LA CONSERVER A CLEOMENE.

CXIII. De plus je remarque qu'il fut aussi dit, ce qu'il n'aura pas publié de vous sans fondement, tout prêt d'expirer, si le peuple Romain vous connoît bien ; sçavoir, „ Que „ Verrès, en faisant mourir des témoins, ne „ pourra pas effacer ses crimes ; que devant „ des Juges éclairés le témoignage qu'il rendroit du fond de son tombeau seroit plus

grave, que s'il paroïssoit en vie à leur tribunal ; que s'il vivoit , il n'auroit été témoin que de son avarice : mais qu'ayant été fait mourir de la sorte , il dépoïoit contre son irreligion , contre son audace , & contre sa cruauté. “ Ensuite il ajoûta ces belles paroles , “ Que lorsqu'il s'agiroit de votre sort , ce ne seroit point une foule de témoins qui comparoïtroient en jugement , mais que les Dieux y envoyeroient les vengeurs des innocens & les furies des scelerats ; & que ce qui lui adoucissoit son malheur , c'est qu'il avoit déjà vû l'acier de vos haches , le visage & la main de votre bourreau Sextius , lorsque devant une grande assemblée de citoyens Romains , on tranchoit la tête par votre ordre à d'autres Romains comme eux. “ N'en disons pas davantage , MESSIEURS , c'est ainsi qu'il a fait valoir jusqu'à la fin , dans les fers & dans les horreurs du supplice , cette liberté que vous avez donnée à vos alliez.

CXIV. Il les condamne tous , de l'avis de son conseil ; cependant , pour une affaire de cette importance , où il y va de l'intérêt capital de tant d'hommes & de tant de citoyens , il n'appelle point P. Vettius son Questeur pour lui demander son sentiment , ni un homme tel que P. Cervius son Lieutenant : qui parce qu'il étoit Lieutenant en Sicile durant sa préture , fut le premier Juge

qu'il rejetta : mais ce fut de l'avis de ses brigands , c'est-à-dire , de ses affociez , que tous ces officiers furent condamnez.

CXV. Alors tous les Siciliens , nos plus fideles & nos plus anciens alliez , que nos peres avoient comblez de bienfaits , se soulevèrent vivement , & furent allarmez pour leurs personnes & pour leurs biens. Cōment cette clemence & cette douceur de notre gouvernement pouvoit-elle être changée en une cruauté barbare ? Condamner en même tems un si grand nombre d'hommes , sans aucun fondement d'accusation ? Voir un Préteur injuste chercher dans la plus inhumaine mort des innocens , la défense de ses brigandages ? Rien ne semble, MESSIEURS, se pouvoir ajoûter à cette injustice , à cette fureur : & c'est avec raison qu'on ne trouve rien ; car s'il le disputoit à d'autres scelerats, il les surpasseroit tous de beaucoup.

CXVI. Mais il ne le dispute qu'avec lui-même : il fait si bien , que le nouveau crime surpasse toujours le précédent. J'avois dit que Phalargus le Centorbien avoit été mis en reserve par Cleomene , qui montoit le vaisseau des Centorbiens ; cependant comme ce jeune homme avoit eu peur , voyant que sa condition étoit semblable à celle des autres , qui perissoient , quoiqu'innocens , Timarchides le vient trouver , lui dit qu'il n'a point à craindre la mort , mais qu'il doit

prendre garde à n'être pas battu de verges. Pour n'en pas dire plus, vous avez entendu ce jeune homme vous déposer, que dans la crainte d'une fustigation, il avoit compté de l'argent à Timarchides.

CXVII. Ce sont là de legeres accusations pour un tel accusé. Le capitaine d'une ville celebre se rachete du fouet à prix d'argent : cela est humain. Un autre donne une somme pour n'être point condamné : c'est un usage. Le peuple Romain ne prétend pas que Verrès soit inquieté par des accusations qui sont usées : il en veut de nouvelles, il en veut dont on n'ait point entendu parler. Ce n'est pas un Préteur de la Sicile, mais un Tyran cruel que l'on met en cause. Les condamnés sont enfermez dans la prison : on leur assigne un supplice : les peres memes de ces infortunez capitaines en ont leur part : on leur interdit la visite de leurs enfans : on leur défend de les pourvoir ni d'habits, ni de nourriture. Ces peres, que vous voyez, étoient couchez le long des barrieres de la prison ; & les miserables meres passaient les nuits à la porte, excluses de donner à leurs fils les derniers embrassemens. Toutes leurs prieres se reduisoient à demander qu'il leur fût permis de recevoir sur leur bouche les derniers soupirs de leurs enfans. Le concierge de la prison se trouvoit là, le bourreau du Préteur, le licteur Sestius, la terreur &

l'effroi des alliez & des citoyens : chaque douleur , chaque gemissement avoit son prix fixé : pour entrer, vous donnerez tant : pour porter des alimens , encore tant : personne ne refusoit. Bien plus : que donnerez-vous , pour que je fasse mourir votre fils d'un seul coup de hache ? pour qu'il ne soit pas tourmenté long-tems ? pour qu'il ne soit pas frappé de plusieurs coups ? pour qu'il ne rende pas le dernier soupir avec quelque sentiment de douleur , & dans la vivacité des tourmens ? Même pour cet article on donnoit de l'argent au licteur.

CXVIII. O quelle horreur insupportable dans ces peines ! ô quelle destinée funeste & cruelle ! Des peres qui sont contraints de donner de l'argent , non pour sauver la vie à leurs enfans , mais pour accélérer leur mort. Ces jeunes innocens traitoient aussi eux-mêmes avec Sestius , pour obtenir ce seul coup de grace : & le dernier bienfait que les enfans demandoient avec instance à leurs peres , c'étoit de donner de l'argent au licteur pour adoucir leurs supplices. Que de douleurs ameres rassemblées contre des parens & des proches ! Beaucoup sans doute. Mais enfin la mort ne sera-t'elle pas la dernière ? Non , elle ne le sera pas. La cruauté peut-elle encore aller plus loin ? Où trouvera-t'on quelque chose de plus ? Quand leurs enfans auront eu la tête tranchée, leurs corps
seront

seront exposez aux bêtes. Si c'est une sensible affliction pour le pere, il peut racheter avec de l'argent la liberté de l'ensevelir.

CXIX. Vous avez entendu la déposition d'Onasus, homme de distinction, qui vous a dit que pour ensevelir le capitaine Heraclius, il avoit compté de l'argent à Timarchides. Afin que vous ne disiez pas que c'est un discours des peres, qui dans leur ressentiment viennent se plaindre après la perte de leurs fils; c'est le témoignage d'un homme illustre & du premier ordre: & ce n'est pas de son fils qu'il parle. Qui dans Syracuse ne lui a pas alors entendu reciter le fait? Qui ne sçait pas que c'étoit avec Timarchides, que vivans encore ils faisoient des traites pour leur sepulture? qu'ils lui en parloient ouvertement? que les proches de tous ces misérables étoient admis à ces conventions? que les funeraillles des vivans se marchandent en public? & qu'après que ces negotiations étoient réglées, on tiroit de la prison ces infortunez, & on les attachoit au poteau?

CXX. Quel homme en ce tems-là fut assez dur, assez inflexible, assez inhumain, excepté vous seul; qui ne fût pas attendri par leur âge, par leur noblesse, par leur malheur? qui ne répandît pas des larmes? qui ne regardât pas leur infortune comme la sienne propre, & qui ne crut pas qu'il s'a-

gissoit d'un peril dont tout le monde étoit menacé ? On leur tranche la tête : vous vous en rejoyiſſez , & dans la douleur commune vous triomphez , & vous vous felicitez que les témoins de votre avarice ſont hors du monde. Vous vous trompiez , Verrès , vous vous trompiez , quand vous pensiez que les taches de vos larcins & de vos forfaits ſeroient effacées avec le ſang de nos innocens alliez : votre fureur vous précipitoit dans l'égarement , quand vous vous imaginiez que les playes de l'avarice pouvoient ſe guérir par des remedes comme la cruauté : car quoiqu'ils ſoient morts témoins de vos crimes, leurs proches neanmoins ne leur manqueront pas , & ne vous manqueront pas à vous-même. Quelques-uns de ces capitaines vivent encore , & ſont ici : la fortune ſemble les avoir ſouſtraits au ſupplice de ces innocens , pour les reſerver à cette cauſe.

CXXI. Philargus d'Halunte eſt ici. Comme il ne prit pas la fuite avec Cleomene , il fut accablé par les pirates & fait captif : & ſon malheur le ſauva ; car ſi les pirates ne l'euffent pris, il ſeroit tombé entre les mains de ce corſaire des alliez. Il fera ſa dépoſition ſur les matelots congédiés, ſur les autres mariniers mourans de faim, ſur la fuite de Cleomene. Phalargus de Centorbe , l'un des plus illuſtres citoyens de cette ville fameuſe , comparoit auſſi , & dit la même choſe en tout.

CXXII. O Dieux immortels ! dans quel esprit, MESSIEURS, assistez-vous à cette cause ? Comment écoutez-vous tous ces faits ? Suis-je dans l'égarement, & plus affligé qu'il ne faudroit dans une si grande & si déplorable calamité de nos alliez ? Ou ces supplices cruels dont sont accablez des innocens, vous touchent-ils autant que moi ? Car quand je rapporte que les citoyens de Nicosia, & d'Heraclee ont eu la tête tranchée, j'ai devant les yeux toute l'indignité de ces tourmens. Les citoyens de ces peuples, les laboureurs de leurs champs, dont les travaux & les soins fournissent chaque année une si grande abondance de bleds au peuple Romain ; eux qui dans l'esperance que donnoit notre Gouvernement équitable, ont été reçûs entre les bras de leurs peres, étoient-ils donc reservez à la barbarie & à la fatale hache de Verrès ?

CXXIII. Quand ces Tindarides & ces Segestains me reviennent dans l'esprit, aussi-tôt je considere les droits de leurs villes, & les services qu'elles nous ont rendus. Ces villes, que le grand Africain croyoit devoir orner des dépouilles des ennemis, Verrès les a privées, non seulement de ces trophées, mais par un crime détestable, de leurs citoyens les plus illustres. Voici ce que les Tyndarides publient. « Nous sommes au nombre des « dix-sept Républiques de la Sicile : dans «

„ toutes les guerres Puniques & Siciliennes
„ nous avons toujours recherché la protec-
„ tion & l'amitié du peuple Romain , &
„ nous lui avons toujours fourni tous les se-
„ cours durant la guerre , & toutes les com-
„ moditez durant la paix. Certes ces droits
leur ont beaucoup profité sous le gouverne-
ment & sous la domination de Verrès.

CXXIV. Scipion mena autrefois vos trou-
pes maritimes contre les Carthaginois; mais
aujourd'hui Cleomene conduit vos vaisseaux
presque sans équipages contre les pirates. Ce
grand Africain partageoit avec vous les dé-
pouilles ennemies , & les fruits de sa gloire;
maintenant que je vous ai dépouillez, & que
les pirates ont emmené vos vaisseaux, je vous
ferai conduire au supplice comme des enne-
mis. De plus, les Segestains, dont l'allian-
ce étoit non seulement portée sur leurs regî-
tres , & confirmée par leurs paroles , mais
prouvée & mise en usage par leurs Sena-
teurs , quels avantages ont-ils reçûs de cette
union sous le gouvernement de Verrès? Tour-
ce qu'elle leur a produit , c'est , MESS-
SIEURS , qu'on ait arraché du sein de son
pere un jeune homme des plus estimables ,
& des embrassemens de sa mere un fils inno-
cent , pour le livrer à Sestius bourreau de
Verrès. La ville, à qui nos ancêtres avoient
accordé les terres les plus vastes , & les meil-
leures , & qu'ils ont voulu laisser affranchie ;

cette ville , qui vous devoit être si recommandable par son affinité , par sa fidélité , par son antiquité , n'a pas eu seulement le pouvoir d'obtenir de vous qu'elle vous conjurât d'épargner la vie & le sang du plus sage & du plus innocent de ses citoyens.

CXXV. A qui les alliez auront-ils recours ? Quelle assistance imploreront-ils ? Quelle espérance enfin les soutiendra dans le desir de vivre , si vous les abandonnez ? S'adresseront-ils au Senat pour y faire punir Verrès ? Ce n'est point la coutume : cela ne regarde pas les Senateurs. Iront-ils au peuple Romain ? Leur cause est aisée à plaider devant le peuple , qui a fait une loi en faveur des alliez : & le peuple dira , MESSIEURS , que vous êtes établis les conservateurs & les défenseurs de cette loi. C'est donc ici leur unique asyle , c'est le port , c'est la forteresse , c'est le sanctuaire des alliez : & ils ne s'y refugient point , comme autrefois , pour y redemander leurs biens : ils ne réclament ni leur argenterie , ni leur or , ni leurs étoffes , ni leurs esclaves , ni les ornemens pillés dans les villes & dans les temples. Les gens peu instruits ont peur que le peuple Romain n'accorde ces restitutions , & n'ordonne que tout soit rendu ; mais depuis long-tems (1) nous souffrons les desor-

(1) *Nous souffrons.* J'ai suivi la restitution du texte par Grævius.

dres de ces Commandans de provinces , & nous nous taisons quand nous voyons que tout l'argent de tous les peuples est entre les mains & dans la possession d'un petit nombre de gens : & nous paroissions le souffrir & le permettre d'autant plus tranquillement, que personne de ceux qui le possèdent ne le dissimule , & ne travaille à cacher son avarice.

CXXVI. Dans Rome , la ville la plus belle , & la mieux ornée ; quelle statuë , quelle peinture voit-on qui n'ait été prise sur des ennemis vaincus ? Pour les villes de nos fideles allies , elles sont parées & remplies des plus riches & des plus magnifiques dépouilles. Où pensez-vous que sont les richesses des nations étrangères , qui toutes en sont aujourd'hui dépourvûës , puisque vous voyez celles d'Athenes , de Pergame , de Cisyque , de Milet , de Chio , de Samos , de toute l'Asie enfin , de l'Achaïe , de la Grece , de la Sicile , resserrées en un petit nombre de maisons de campagne ? Mais tous ces biens , MESSIEURS , comme je dis , vos allies les abandonnent & les negligent : ils ont eu soin d'empêcher par leurs services , & par leur fidelité , que d'autorité publique le peuple Romain ne les dépouillât : ils ne pouvoient alors s'opposer à l'avarice de peu de gens ; mais néanmoins ils pouvoient en quelque façon y suffire. Pour à-présent , ils

n'ont plus le pouvoir, non seulement d'y résister, mais d'y satisfaire. Ainsi leurs richesses leur sont devenuës indifferentes: ils ne redemandent point les biens qui donnent occasion à la cause d'aujourd'hui. Voici dans quel équipage ils ont recours à votre tribunal: voyez, voyez, MESSIEURS, l'habillement mal-propre de vos alliez.

CXXVII. Ce Sthenius de Thermini, avec cet habit & cette chevelure, après que toute sa maison a été pillée, ne parle point de vos rapines: il se redemande lui-même à vous, & rien de plus. Vos passions déreglées & vos crimes ont tout enlevé de sa patrie, où tant de vertus & de bienfaits lui faisoient tenir avec éclat un rang distingué. Ce Dexio, que vous voyez, ne vous redemande point tout ce que vous avez pillé dans Tyn-daro ni publiquement, ni particulièrement à lui; c'est un fils unique, vertueux, innocent, que ce malheureux vous redemande. Vos restitutions ont été taxées; mais ce n'est point de l'argent qu'il veut reporter à sa maison: la seule consolation qu'il souhaite, après vos persecutions, c'est d'y reporter les ossemens & les cendres de son fils. Cet Eubulide, accablé d'années, a sur la fin de ses jours entrepris tant de fatigues & tant de chemin, non pour recouvrer quelque chose de ses biens; mais pour des mêmes yeux dont il avoit vû la tête ensanglantée de son fils, vous

voir encore après votre condamnation.

CXXVIII. Si L. Metellus, MESSIEURS, l'avoit permis, les meres, les femmes, les sœurs seroient venuës. L'une d'elles, lorsque j'arrivai de nuit à Heraclée, vint au-devant de moi, éclairée d'un grand nombre de flambeaux, & accompagnée de toutes les femmes les plus qualifiées de la ville; & dans cet équipage, m'appellant son liberateur, & vous appelant son bourreau, reclamant son fils à haute voix, cette infortunée tomba à mes pieds, comme si j'avois pû lui rappeler un fils du tombeau. Les meres les plus âgées en faisoient autant dans les autres villes: les petits enfans de ces malheureux faisoient de même; & l'âge des uns & des autres exigeoient en même tems & mes soins & mon zele, & votre protection & votre pitié.

CXXIX. Voilà donc, MESSIEURS, la plainte que la Sicile m'a particulièrement portée entre toutes les autres. Je m'y suis livré, plus excité par leurs larmes, que pour ma gloire: de crainte qu'une injuste condamnation, que la prison, que les chaînes, que les foyers, que les haches, que les tortures des alliez, que le sang des innocens, que les corps desséchés de tant de morts, que la douleur des peres & meres & des proches, que tous ces maux enfin ne puissent tourner au profit de nos magistrats. Si j'affranchis de cette crainte les Siciliens par la protection

&

& la severité de vos jugemens contre Verrès, je croirai, MESSIEURS, avoir satisfait à mon devoir, & aux desirs de ceux qui m'avoient chargé de cette fonction.

CXXX. C'est pourquoi, si par hasard vous trouviez quelqu'un qui tâchât de répondre à l'accusation touchant cette expedition navale, qu'il y réponde précisément, sans s'arrêter à des lieux communs qui n'ont point de rapport à la cause ; sans dire que j'impute des fautes à la fortune, que je fais d'un malheur une accusation, que j'allegue la perte de la flotte, cōme si plusieurs hommes d'un grand courage n'avoient pas frequemment éprouvé, sur terre & sur mer, que les événemens de la guerre sont le plus souvent très-incertains. Je ne vous reproche point les cas fortuits : il ne sert de rien de citer les exploits moins heureux des autres, ni d'attribuer à la fortune la defaite de plusieurs personnes. Je soutiens que les vaisseaux n'avoient point leurs équipages ; qu'un grand nombre de matelots & de rameurs étoient congédiez ; que le reste a vécu de racines de palmiers sauvages ; qu'un Sicilien a commandé la flotte Romaine ; qu'un Syracusain étoit à la tête de nos allies & de nos amis. Je dis que dans ce même tems, & tous les jours précédens, vous étiez sur les bords de la mer à boire & manger avec des femmes, & je produis, sur tous ces faits,

des autoritez & des témoins.

CXXXI. Vous semble-t'il que j'insulte à votre disgrâce, & que je vous ferme votre recours aux caprices du hasard ; que je vous impute & vous objecte les événemens imprévûs d'une bataille ? Quoique ceux qui se fient le plus à la fortune , & se sont abandonnez à ses inconstances & à ses épreuves, n'aiment pas ordinairement qu'on leur en fasse des reproches. Elle n'a point eu de part dans votre malheur : c'est dans les combats, & non dans les repas, qu'on tente la fortune à la guerre , & qu'on a coûtume de l'éprouver ; mais nous pouvons dire que dans ce fatal événement , les faveurs de Mars n'ont pas été communes comme celles de Venus ; que s'il ne faut pas vous rendre responsable de la fortune , pourquoi ne vous a-t'elle pas tenu lieu de raison pour pardonner à ces innocens ?

CXXXII. Quoique vous vous retranchiez à dire , que c'est suivant les maximes de nos peres, vous avez fait ces punitions & tranché tant de têtes , & que c'est pour ce sujet que je vous accuse & vous rends odieux , mon accusation ne tombe point sur le supplice : je ne dis pas qu'il ne faille couper la tête à personne : je ne dis pas qu'il faille bannir , ou la crainte dans la discipline militaire , ou la severité dans le Gouvernement , ou la punition dans les crimes ; & j'avouë

que non seulement à l'égard de nos alliez, mais de nos citoyens & de nos soldats, on a souvent exercé des punitions très-rigoureuses & très-fortes. Ainsi, quoique vous le supprimiez, je fais voir que la faute ne vient point des capitaines, mais de vous : je vous blâme d'avoir congédié les soldats & les rameurs pour de l'argent. Tout le reste des capitaines le dépose : les députés de la ville confederée de Neto le disent publiquement, ceux de Nicosia, ceux d'Amestrate, ceux d'Enna, ceux d'Argyrie, ceux de Tyndaro, les Locriens le déclarent tout haut : enfin votre propre témoin, votre general, votre hôte Cleomene déclare qu'il étoit descendu à terre pour tirer de Passaro, forteresse sur le promontoire, une quantité de soldats, afin de les embarquer sur ses vaisseaux : ce qu'il n'auroit pas fait assurément, si l'équipage des navires eût été complet. Dans les flotes bien armées & bien équipées, c'est une police de ne laisser descendre, ni plusieurs, ni même un seul homme de l'équipage.

CXXXIII. J'ajoute que les nautoniers de reste, étoient épuisés par la faim, & dans l'indigence de toutes choses. Je dis donc, ou qu'ils sont tous exemts de faute, ou que s'il en faut imputer à quelqu'un, c'est à celui particulièrement qui montoit le meilleur vaisseau, qui avoit le plus de matelots, & qui avoit le premier commandement : ou

qu'enfin s'ils sont tous coupables, il ne falloit pas rendre Cleomene le spectateur de leur mort & de leurs tourmens; & je soutiens enfin que c'est un crime des plus barbares, dans toutes ces exécutions, d'avoir mis à prix d'argent les larmes, les coups, les playes, les funeraillles, & la sepulture.

CXXXIV. Si donc vous voulez me répondre, vous devez dire que la flotte étoit en fort bon état; qu'aucune défense ne lui manquoit; qu'il n'y avoit aucun banc de vuide; que les rameurs avoient leurs provisions pour vivre; que les capitaines ont menti; que tant de villes celebres ont menti de même; & que toute la Sicile a menti; que vous avez été trahi par Cleomene, qui dit avoir pris terre à Passaro, pour en tirer des soldats; que c'est le courage, & non les troupes qui leur ont manqué; que Cleomene, qui combattoit vigoureusement, a été abandonné de tous les autres; que l'on n'a point donné le moindre argent pour la sepulture de personne. Si vous le dites, vous serez obligé de le prouver; & si vous ne le dites pas, vous ne refuterez point ce que j'ai dit.

CXXXV. Oferez-vous dire encore ici : L'UN DE SES JUGES EST DE MES AMIS, L'AUTRE EST AMI DE MON PERE ? Mais qui que ce puisse être, &

quelque liaison qu'il ait avec vous, n'en aura-t'il pas plus de honte de vous voir subir une telle accusation ? C'est l'ami de votre pere ; mais votre pere lui-même , ô Dieux immortels ! s'il étoit Juge , que pourriez-vous faire quand il vous diroit : Vous Prêteur dans une province du peuple Romain , lorsque vous aviez une guerre maritime à conduire , vous avez pendant trois ans exempté les Messinois de fournir le vaisseau qu'ils devoient par le traité de leur alliance : chez ces mêmes peuples on a construit aux frais du public un grand vaisseau de charge pour vous en particulier ; vous avez contraint les villes de vous fournir de l'argent , sous le prétexte de la flotte ; vous avez congédié les rameurs pour de l'argent ; le Questeur & le Lieutenant ayant pris un vaisseau corsaire , vous en avez soustrait le capitaine aux yeux de tout le monde ; vous avez fait trancher la tête à des gens qui se disoient citoyens Romains , & que plusieurs connoissoient pour tels ; vous avez osé mener chez vous des pirates , & poursuivre en jugement un capitaine tiré de votre maison.

CXXXVI. Vous , dans une province si celebre , chez les plus fideles alliez , devant les plus estimables citoyens Romains , dans les allarmes & les perils de toute la province , vous avez indolemment passé plusieurs jours entiers en festins sur le rivage ,

personne, en ces jours-là, n'a pû vous visiter en votre maison, ni vous voir sur la place publique, vous avez admis à ces festins les meres de famille de nos alliez & de nos amis, vous faisiez affeoir au milieu d'elles votre fils, d'une jeunesse déjà formée, afin que cet âge fragile & chancelant eût la vie déreglée de son pere pour exemple; vous Préteur de la province, vous avez paru en tunique & en manteau de pourpre, pour satisfaire à vos passions & à vos déreglemens; vous avez ôté le commandement de l'armée navale au Lieutenant du peuple Romain, pour en revêtir un citoyen de Syracuse; vos soldats, dans la Sicile, ont manqué de provisions & de vivres, & vos débauches & votre avarice ont été cause que la flotte du peuple Romain a été prise & brûlée par les pirates.

CXXXVII. Depuis la fondation de Syracuse, leur port, qui fut toujours inaccessible à l'ennemi, sous un Préteur tel que vous, a commencé d'être ouvert & praticable aux corsaires & vous n'avez pas voulu que tous les excès d'une conduite si diffamante demeurassent sous les voiles de votre dissimulation, ni sous le silence & dans l'oubli de tout le monde. Même sans le moindre sujet, & pour livrer à la mort & aux tourmens les capitaines de ces vaisseaux, vous les avez arrachés d'entre les bras de

leurs peres , dont les douleurs & les larmes ne vous ont pas plus adouci que le souvenir qu'ils vous ont rappelé de mon nom : & le sang de ces innocens n'a pas seulement contribué à vos plaisirs , mais à votre profit. Si votre propre pere vous faisoit de pareils reproches , lui pourriez-vous demander pardon ? Lui pourriez-vous demander qu'il vous fit grace ?

CXXXVIII. J'ai satisfait, MESSIEURS, aux Siciliens , aux engagements du devoir & de l'amitié , à ma promesse & à mon emploi. Ce qui me reste, MESSIEURS , n'est pas une cause dont on m'ait chargé ; c'est une disposition née avec moi , on ne me l'a point inspirée , elle est fortement imprimée dans mon cœur : elle ne regarde pas seulement la conservation des alliez , mais la vie & le sang de nos citoyens , c'est-à-dire , de tous tant que nous sommes. N'attendez pas de moi, MESSIEURS, un nombre de preuves, comme s'il s'agissoit de quelque chose de douteux : tout ce que j'ai à dire touchant les supplices des citoyens Romains , sera si clair & si constant , que pour en rendre témoignage , je pourrois citer toute la Sicile. Une certaine fureur qui toujours accompagne le crime & l'audace , avoit pénétré d'une telle frenesie le naturel barbare & l'esprit effrené de Verrès , qu'il n'hésitoit jamais à faire éprouver en public & en pleine assem-

blée, à des citoyens Romains les supplices destinez aux esclaves convaincus des plus méchantes actions.

CXXXIX. Qu'est-il besoin que je rapporte combien il en a fait battre de verges? J'en parlerai, MESSIEURS, très-succinctement. Ce Préteur ne faisoit sur cela nulle différence: & il étoit passé en coutume, que sans que Verrès fit un signe, la main du licteur tomboit sur les corps des citoyens Romains. Pouvez-vous nier, Verrès, que sur la place publique de Lilybée, devant un concours nombreux de peuples, C. Servilius, citoyen Romain, ancien négociant, avec des affociez de Palerme, jetté par terre à vos pieds, devant votre tribunal, y fut battu de verges & accablé de coups? Commencez par le nier, si vous l'osez. Il n'y a personne à Lilybée qui n'en fût témoin: personne en Sicile qui ne l'ait entendu dire. Je dis que ce citoyen Romain fut, en votre présence, chargé de coups par vos licteurs.

CXL. Pour quel sujet, ô Dieux immortels? Ne fais-je point injure à la cause commune & à nos droits par une telle question, comme s'il pouvoit y avoir aucun sujet qui donnât lieu d'en user de la sorte avec justice contre un citoyen Romain? Pardonnez-le-moi, MESSIEURS, à son égard seulement: je ne demanderai pas beaucoup les raisons à l'égard des autres. Il s'étoit expli-

qu'il trop librement sur les débauches & les injustices de Verrès, qui n'en fut pas plutôt informé, qu'il ordonna que Servilius promettroit à l'un de ses satellites de comparoitre à Lilybée. Il le promit, & s'y rendit. Comme personne ne parloit & ne requeroit contre Servilius, Verrès le contraignit d'abord de consigner deux cens l. & de les gager contre son licteur, qui les lui payeroit s'il n'étoit pas prouvé QUE LUI SERVIILIUS GAGNOIT DE L'ARGENT A VO-
LER, ajoutant qu'il donneroit des commissaires choisis dans ses officiers. Servilius les refusa, & le pria qu'un jugement, où il y alloit de sa vie, sans qu'il eût aucun adversaire, ne fût pas commis à des Juges qui n'avoient aucune probité.

CXLI. Comme il s'étendoit sur ces raisons, il est tout-à-coup environné par six hommes des plus vigoureux & des plus exercés à frapper & à battre de verges. Ils l'en accablent violemment. Enfin le licteur le plus près de lui, ce Sestius dont j'ai tant parlé, levant son bâton, commence à battre avec furie les yeux de ce misérable. Lorsque le sang eut couvert tout son visage, il tomba; cependant les bourreaux, qui le virent à terre, ne cessoient de lui battre les flancs, pour lui faire dire qu'il consignerait. Voilà comme il fut traité. Quand on l'eut enlevé de là comme mort : il mourut en effet un mo-

ment ensuite. Mais le voluptueux Verrès, qui ne respiroit que politesse & galanterie, fit placer dans le temple de Venus un Cupidon d'argent pris sur les biens de ce malheureux : & c'est ainsi qu'il faisoit servir les richesses des hommes aux noirs sacrifices de ses passions,

CXLII. Pourquoi m'étendrois-je plutôt en particulier qu'en general, sur les autres supplices des citoyens Romains ? Cette prison, que Denys, ce cruel tyran, fit construire à Syracuse, & que l'on nommoit les Carrieres ; sous le gouvernement de Verrès fut le domicile ordinaire de nos citoyens : quiconque lui choquoit l'esprit ou la vue, étoit aussi-tôt jetté dans les carrieres. Je vois, MESSIEURS, que cela paroît indigne à tout le monde : je l'ai compris dès l'action précédente, lorsque les témoins faisoient leurs dépositions ; car vous êtes persuadés que les droits de notre Empire ne doivent pas seulement être soutenus dans Rome, où il y a les Tribuns du peuple, les autres magistrats, la place publique remplie de juridictions, l'autorité du Senat, la gloire & l'affluence du peuple Romain ; mais dans tous les endroits de l'univers, & chez tous les peuples, où les privilèges de nos citoyens sont violez, vous jugez que cela regarde la cause commune de la liberté & de la dignité Romaine.

CXLIII. Quoi dans les prisons des étrangers, des malfaiteurs, des scelerats, des cor-faires, des ennemis, vous avez osé renfermer un si grand nombre de citoyens Romains ? Ne vous est-il jamais venu dans l'esprit l'idée de ce tribunal, de cette assemblée, de ce concours si nombreux, qui vous considère en ce moment avec des yeux ennemis & menaçans ? Jamais la dignité du peuple Romain, quoiqu'absent ; jamais le spectacle d'une telle multitude ne vous a passé dans l'imagination & devant les yeux ? Avez-vous crû que jamais vous ne reparoîtriez à leur vûë ? Que jamais vous ne reviendriez sur cette place ? Que jamais vous ne tomberiez sous la puissance des Juges & sous l'autorité des loix ?

CXLIV. Mais quelle étoit cette passion effrenée d'exercer des cruautés ? Quelle raison d'entreprendre tant de crimes ? Rien autre, MESSIEURS, qu'un singulier & nouveau moyen de piller. Car semblable à ceux que les poètes nous apprennent avoir investi des golfes maritimes, ou s'être postez sur des promontoires, ou des rochers escarpez, pour pouvoir tuer les voyageurs que leurs vaisseaux y font aborder, Verrès de tous les endroits de la Sicile menaçoit en ennemi toutes les mers : tout vaisseau qui venoit ou d'Asie, ou de Syrie, ou d'Alexandrie, ou de Tyr, étoit aussi-tôt arrêté par des dénon-

ciateurs , & des gardes préposez : tous les voituriers étoient emprisonnez dans les carrières : les marchandises , avec toute la cargaison , étoient portées dans le palais du Préteur. La Sicile depuis long-tems étoit défolée , non par un Denys ou par un Phalaris (car cette isle eut autrefois beaucoup de cruels tyrans ;) mais par un nouveau monstre né dans le sein de la barbarie , qui regnoit , dit-on , autrefois dans ces mêmes lieux.

CXLV. Car je ne crois pas que ni Scylla , ni Carybde ayent été sur ces mers plus funestes aux nautonniers : il les infestoit d'autant plus , qu'il étoit environné de (1) chiens beaucoup plus grands & en plus grand nombre. C'étoit un second Cyclope , mais bien plus cruel que le premier : celui-ci tenoit toute l'isle ; & l'autre n'occupoit , dit-on , que le mont Etna , qui n'est qu'une partie de la Sicile. Mais , MESSIEURS , quelle raison apportoit-il alors d'une cruauté si détestable ? Celle dont on fera mention tout-à-l'heure dans sa défense. Il alleguoit que tous ceux qui avoient pris terre en Sicile étoient des soldats de Sertorius , qui s'enfuyoient , disoit-il , de (2) Denia. Eux , pour se justifier , produisoient leurs regîtres : les uns a-

(1) *Chiens*. Le bruit aboyement de chiens.

que font dans la mer les écueils de Scylla & de Carybde , ressemblent à un (2) *Denia* Ville d'Espagne , où étoit l'armée de Sertorius.

voient de la pourpre de Tyr, d'autres des parfums & des étoffes de lin, d'autres des pierreries, & des perles: quelques-uns des vins de Grece, & des esclaves Asiatiques; afin que par la qualité de leurs marchandises, on jugeât de quels pays ils venoient. Mais ils n'avoient pas prévu que les mêmes excuses dont ils croyoient se servir pour se sauver, leur feroient une occasion de se perdre. Car Verrès leur disant que ces richesses leur venoient de leur association avec les pirates, il ordonnoit qu'on les conduisît aux carrieres, & veilloit à faire conserver avec soin les vaisseaux & leurs cargaisons.

CXLVI. Après avoir pris ces mesures, lorsque ces carrieres étoient toutes pleines de ces marchands, on faisoit ce que vous avez entendu dire à L. Suetius, Chevalier Romain d'un rare merite, & ce que vous entendrez dire aux autres. On tranchoit la tête inhumainement à ces citoyens Romains dans la prison: en sorte que cette parole & cette reclamation, JE SUIS CITOYEN ROMAIN, qui en a secouru & sauvé plusieurs chez les nations les plus éloignées & les plus barbares, leur caufoit une mort plus cruelle, & les envoyoit plutôt au supplice. Qu'est-ce que c'est, Verrès? Quelle réponse meditez-vous de faire à tous ces reproches? Direz-vous que je ments? Que j'invente quelques circonstances? Que j'exagere l'ac-

cufation? Oferez-vous dire quelque chose de semblable par l'organe de vos défenseurs? Montrez-moi, je vous prie, ces lettres des Syracusains, si dévoïez à ses desirs; & qu'il croit avoir été fabriquées à sa fantaisie; montrez-moi le regître de la prison, où l'on écrit avec exactitude quel jour chacun est fait prisonnier, chacun est mort, chacun est exécuté. LETTRES DES SYRACUSAINS.

CXLVII. Vous voyez combien de vos citoyens Romains jettez par bandes dans les carrieres: vous voyez dans quels lieux indignes on en amassoit une multitude. Cherchez maintenant les traces qui puissent vous découvrir leur sortie de ces cachots: il n'y en a point. Sont-ils tous morts? S'il pouvoit se justifier de la sorte; on n'ajouteroit pourtant pas foi à cette justification. Mais il demeure écrit dans ces regîtres, ce que ce barbare & cet ignorant n'a jamais pû remarquer ni comprendre, ἐδικάθησαν, c'est-à-dire, ils ont été condamnez & (1) mis à mort.

CXLVIII. Si quelque Roi, si quelque ville des nations étrangères, si quelque peuple avoit fait quelque chose contre un citoyen Romain, ne nous en vengerions-nous pas publiquement? Ne leur déclarerions-

(1) *Ils ont été mis à mort.* Il y a dans le texte un mot grec pour signifier cette expression, & c'est ce que Verrès ne comprenoit pas.

nous pas la guerre ? Pourrions-nous laisser cet outrage & cette ignominie du nom Romain sans punition & sans vengeance ? Combien croyez-vous que nos ancêtres ont entrepris de guerres importantes , parce qu'on disoit que des citoyens Romains avoient reçu quelque injure , que l'on avoit retenu leurs vaisseaux , que l'on avoit pillé leurs marchands ? Mais moi je ne me plains pas qu'on les retienne, je crois qu'il en faut souffrir le pillage ; je trouve seulement à condamner, qu'après avoir enlevé des vaisseaux, des esclaves, des marchandises à des citoyens Romains, on les jette dans les prisons , & qu'on les fasse mourir.

CXLIX. Si je faisois ce recit chez des Scythes , non devant cette affluence de citoyens, non devant les plus recommandables Senateurs de Rome , non sur la place publique ; si je leur faisois le détail de tous ces cruels tourmens que des citoyens Romains ont soufferts , je toucherois les cœurs de ces barbares. Notre Empire est si respecté , la dignité Romaine est si redoutée chez toutes les nations , qu'une cruauté pareille ne paroît être permise à personne contre nos citoyens. Puis-je m'imaginer qu'il vous reste aucune ressource , aucun asyle , quand je vous vois enchaîné par la severité des Juges, & assiégé par le concours nombreux du peuple Romain ?

CL. Certes si vous échapez de ces filets, ce qui me paroît impossible ; si par force, ou par quelque autre moyen, vous vous en débarassez, vous tomberez dans des pieges plus dangereux, où necessairement, & d'un lieu encore plus haut, je vous précipiterai moi-même. Quand je lui voudrois passer ce moyen de se défendre, sa défense neanmoins ne lui devroit pas être moins perilleuse que mon accusation : car comment se défend-il ? Il dit qu'il a pris des deserteurs qui venoient d'Espagne, & qu'il les a mis à mort. Qui vous en a donné le pouvoir ? De quel droit l'avez-vous fait ? Quel autre en a fait autant ? Comment vous étoit-il permis de le faire ?

CLI. Nous voyons ces deserteurs inonder la place publique & le palais, & nous le voyons de sang froid : car supposé qu'il y ait eu ou de la folie, ou du destin, ou du malheur dans une guerre civile, ce n'est pas en sortir defavantageusement, quand il est permis de conserver en sureté le reste des citoyens. Mais ce Verrès, qui trahit son consul, qui transplante la questure, qui vole le tresor public, s'est arrogé dans l'Empire une telle autorité, qu'à tous les hommes, à qui le Senar, à qui le peuple Romain, à qui tous les Magistrats permettoient de se promener sur la place, de donner leurs suffrages, de demeurer dans Rome & dans le sein de la
Republique,

Republique , si le hafard les conduisoit dans quelque partie de la Sicile , il leur presentoit à tous une mort affreuse & barbare.

CLII. Après la mort de Perpenna, plusieurs soldats des troupes de Sertorius se réfugièrent vers Pompée , que sa valeur rend si celebre : qui d'entr'eux tous , n'a pas été par lui conservé sans la moindre atteinte ? Quel citoyen suppliant cette main victorieuse n'a-t'elle pas présenté la protection , & fait naître l'esperance de la liberté ? C'est donc ainsi que vous lui ressemblez ? Lorsqu'ils s'offre comme un asyle à ceux qui ont porté les armes contre lui : leur preparez-vous la mort & les tortures , vous qui n'avez jamais laissé à la Republique aucun monument de vos exploits ? Voyez combien vous est avantageuse la défense que vous avez imaginée. J'aime mieux, oui certes j'aime mieux qu'on apporte devant ces Juges , & devant le peuple Romain , les preuves de ce que vous défendez , que de ce que je condamne ; j'aime mieux , dis-je , que vous paroissiez le persecuteur & l'ennemi de ces gens-là , que des negotians & des capitaines de vaisseaux. Mon accusation vous charge d'une avarice excessive ; mais votre défense vous convainc de je ne sçai quelle fureur, d'une inhumanité, d'une cruauté sans exemple , & presque d'une nouvelle proscription.

CLIII. Mais il ne m'est pas permis, Mess-

SIEURS , de me prévaloir d'un avantage si considerable : tous les citoyens de Pouzolles sont ici presens , un grand nombre de negotians se sont rassemblez à ce Tribunal : ces hommes riches & vertueux déposeront que leurs associez & leurs affranchis ont été, les uns pillés & ruinez, les autres jettés en prison, d'autres mis à mort violemment, d'autres emportés d'un coup de hache. Admirez combien d'équité vous trouvez en moi. Quand je produirai pour témoin P. Granius, qui dira que vous avez fait trancher la tête à ses affranchis, qui vous redemandera son navire & ses marchandises : refusez-le, si vous pouvez, je vous abandonnerai mon témoin, & je vous serai favorable. Je vous aiderai, vous dis-je, montrez-nous qu'ils étoient avec Sertorius, & que fuyant de Denia, ils ont été poussés en Sicile : il n'y a rien que j'aime mieux vous voir prouver ; car on ne peut montrer ni citer de méchante action plus digne du dernier supplice.

CLIV. Je ferai reparoître encore si vous voulez le Chevalier Romain L. Flavius, puisqu'il est dans l'action précédente vos défenseurs l'ont tant cité par une prudence assez nouvelle ; les reproches de votre conscience, & l'autorité de mes témoins, vous empêcheront d'en interroger aucun, comme tout le monde le comprend bien. Interrogez Fla-

vius, si vous voulez, & demandez-lui quel est ce L. Herennius qu'il dit avoir tenu la banque à Leptis. (1) Quoiqu'il eut parmi le peuple de Syracuse plus de cent citoyens Romains qui non seulement le connoissoient, mais les larmes aux yeux, le défendirent avec instance devant vous, il eut pourtant la tête tranchée en la présence de tous les Syracusains. Je veux bien que vous refutiez ce témoin que j'ai produit, & que vous prouviez & démontriez que cet Herennius étoit dans l'armée de Sertorius.

CL V. Que dirai-je de la multitude de ceux que l'on produisoit la tête envelopée, & que l'on mettoit au nombre des pirates & des captifs, pour être frapés de la hache. Quelle est cette nouvelle précaution ? Pourquoi l'avez-vous inventée ? Est-ce que les cris de Flavius & des autres, touchant Herennius vous ébranloient ? Est-ce que l'extrême autorité de M. Appius, cet homme si vertueux & si respectable, vous rendoit un peu plus attentif & plus timide, lorsqu'il n'y a pas long-tems il exposa que vous aviez fait couper la tête, non à quelque étranger, ou à quelques ennemis, mais à un citoyen Romain, connu de toute l'assemblée, & qui étoit né à Syracuse.

CL VI. Après toutes ces clameurs, après tous ces bruits, & toutes ces plaintes, il n'en

(1) *Leptis* Ville d'Afrique.

devint pas plus doux, mais plus prompt pour le supplice. Il prit la résolution de faire conduire à la mort des citoyens Romains, la tête couverte, parceque ceux qui composoient le Senat, comme j'ai déjà dit, s'informerioient très-exactement du nombre des pirates. Voilà donc la destinée que vous réserviez au Peuple Romain sous votre préture. Est-ce-là⁽¹⁾ leur genre de trafic? Etoit-ce à ce peril que s'exposoit leur tête & leur vie? Ne suffit il pas à nos négocians d'avoir à craindre de la fortune, tant de dangers inévitables? Faut-il encore qu'ils soient alarmés dans nos provinces par la conduite menaçante de nos magistrats? Si la Sicile est si proche de nous, & si fidele, remplie d'alliés & de citoyens les plus justes & les plus nobles, toujourn accoutumez à recevoir de si bon cœur dans ses villes tous nos citoyens Romains, est-ce afin qu'après leur navigation jusqu'aux extrémités de Syrie & d'Egypte, après les honneurs rendus à⁽²⁾ la Robe Romaine chez les barbares, après avoir évité les embuches des pirates, & les périls des tempêtes, on leur tranche la tête en Sicile, lorsqu'ils croyent être revenus à leurs maisons.

(1) *Leur genre de trafic.* J'ai traduit suivant la leçon de Gruter *species* au lieu de *spes*, qu'il y a dans le texte.

(2) *La Robe Romaine.* Les loix ordonnoient aux citoyens Romains de porter leur robe dans les provinces.

CLVII. Que rapporterai-je de Gavius, citoyen municipal de⁽¹⁾ Cassano; avec quel éclat de voix le dirai-je; avec quelle énergie dans les expressions, avec quelle affliction dans l'âme, quoique la douleur ne me manque pas, je dois particulièrement faire en sorte que tout le reste me fournisse de quoi m'exprimer d'une manière digne de mon sujet & de ma douleur: car l'accusation est d'une nature que lorsqu'on est venu m'en informer pour la première fois, j'ai crû que je n'en pourrois pas faire usage. J'avois beau comprendre que le fait étoit véritable, je ne pensois pas qu'on le croiroit. Contraint par les larmes de tous les citoyens Romains qui trafiquent dans la Sicile, pressé par les témoignages des Valéntini s, gens d'honneur, de tous les habitans de Reggio, de plusieurs Chevaliers Romains, qui par hazard étoient alors à Messine; je fis déposer dans la première action un si grand nombre de témoins, que personne ne pouvoit douter de l'événement.

CLVIII. Que ferai-je maintenant après avoir employé tant d'heures à parler sur un même genre de choses, & sur l'affreuse cruauté de Verrés; après avoir épuisé sur d'autres faits, presque tout ce que les termes ont de force pour les proportionner à ses crimes, sans assez prévoir à vous tenir attentifs par la variété des accusations? Com-

(1) *Cassano*, ville de Calabre.

ment parlerai-je d'une aventure de cette importance? Pour moi je crois qu'il n'y a qu'une seule maniere de vous en instruire, c'est d'exposer le fait tout simplement: il a par lui-même tant de poids, qu'il n'a besoin, pour animer vos cœurs, ni de mon éloquence, qui n'est rien, ni de celle de qui que ce soit.

CLIX. Ce Gavius de Cassano, dont je parle, étoit du nombre de ceux que Verrés avoit fait emprisonner, & qui s'étant sauvé furtivement des carrieres, je ne sçai par quel moïen étoit venu à Messine. Comme de-là il voïoit presque l'Italie & les murailles de Rheggio, & que renaissant à la sortie des ombres & des allarmes de la mort, il se réjouïssoit à la lumiere de sa liberté recouvrée, & à certaine odeur des loix, il commença de se plaindre qu'étant citoïen Romain on l'eût enfermé dans une prison, & dit qu'il alloit droit à Rome, & qu'il s'y trouveroit à l'arrivée de Verrés Il ne sçavoit pas, l'infortuné, que de tenir de pareils discours, ou dans Messine, ou dans la propre maison du Préteur, c'étoit absolument la même chose. Car comme je vous en ai bien instruit, Verrés avoit choisi cette ville pour être la protectrice de ses impietés, la receleuse de ses larcins, & l'associée de tous ses crimes. Gavius fut donc conduit aussi-tôt devant le Magistrat de Messine, où par hazard Verrés ar-

riva le même jour ; on lui fait rapport qu'ils avoient un citoïen Romain qui se plaignoit d'avoir été dans les carrieres de Siracuse , que dans le moment qu'il s'embarquoit , en faisant beaucoup de menaces contre Verrés , ils l'avoient retiré du Navire , & gardé seulement , afin qu'il en usât comme il jugeroit à propos.

CLX. Il leur fait ses remerciemens , & loüe beaucoup leur zele & leur attention pour lui. Plein de fureur , les yeux étincelans , & ne respirant que le crime , il vient sur la place publique. La colere étoit peinte sur son visage , tout le monde étoit dans l'attente de ce qu'enfin il détermineroit , & de ce qu'il feroit , lorsque tout à coup il commande qu'on enleve cet homme , qu'au milieu de la place publique on le dépouille à nud , qu'on le lie , & qu'on le fouette jusqu'à la mort. Ce malheureux crioit à haute voix qu'il étoit citoïen Romain de Cassano ville municipale , qu'il avoit servi dans les troupes avec L. Pretius illustre Chevalier Romain , qui négocioit actuellement à Palerme , & à qui Verrés pouvoit s'informer de la verité. Le Préteur alors dit qu'il avoit découvert que les chefs des déserteurs l'avoient envoié en Sicile en qualité d'espion. Imposture dont personne n'avoit ni d'indice , ni de soupçon , ni de doute. Ensuite il ordonne qu'on le saisisse de tous les côtés ,

& qu'on le frappe inhumainement.

CLXI. Un citoïen Romain, MESSIEURS, être battu de verges sur la place publique de Messine ! Cependant au milieu de ses douleurs, & du bruit des fûets, il n'échapoit à ce misérable, ni plaintes, ni gemissemens, & l'on n'entendoit sortir de sa bouche que ces paroles : JE SUIS CITOYEN ROMAIN. Il croïoit qu'en se rappelant un si beau titre, il repouffoit tous les coups, & qu'il écartoit de son corps tous les suplices. Non seulement il n'obtenoit pas que l'on adoucît la violence de ses tourmens, mais tandis qu'il ne cessoit de réclamer & d'employer ce nom si puissant, une croix, une croix, dis-je, étoit préparée à cet infortuné, qui n'avoit jamais vû cet instrument de la tyrannie.

CLXII. O nom prétieux de la liberté Romaine ! O magnifique privilege de notre Empire ! O loi (1) *Poreia* ! O loi *Sempronia* !

(1) O loi *Poreia* ! ô loi *Sempronia* ! Ces loix défendoient qu'un citoyen Romain fut battu de verges. La loi de Caton portoit qu'aucun Magistrat ne pouvoit condamner un citoyen Romain à la mort, au fûet, & à nulle autre peine corporelle. La loi de C. Gracchus por-

toit qu'on ne pourroit juger criminellement aucun citoyen Romain qu'après le consentement du peuple. Ainsi lorsqu'un Romain méritoit quelque peine afflictive, il falloit avant que de le condamner le dégrader de son titre de citoyen, après avoir prouvé par

O puissance des Tribuns si sérieusement regrettée , & renduë à la fin au peuple de Rome ! Toutes choses en sont-elles enfin venues jusques-là qu'un citoyen Romain dans une province Romaine , dans une ville confédérée soit lié sur la place publique , & battu de verges par un homme que le bienfait du peuple Romain met en possession & des haches & des faisceaux ? Quoi quand on lui appliquoit les feux , & les lames ardentes , & les autres tortures , si la triste réclamation & la voix de cet infortuné ne vous changeoit pas , n'étiez-vous point touché par les gémissemens & par les pleurs des citoyens Romains qui pour lors étoient présens ? Vous avez osé mettre en croix un homme qui se disoit citoyen Romain. Je n'ai pas voulu , MESSIEURS , je n'ai pas voulu dans la première action parler avec tant de véhémence. Car vous avez vû comme les esprits de la multitude étoient animés d'indignation & de haine contre Verrès , dans la crainte de quelque dangereuse émotion. Je mis moi-même alors quelque frein à mon discours , & à celui de mon témoin C. Numitor , Chevalier Romain très-célebre ; & je me réjouis que Glabrion eut fait ce qu'il fit très-prudemment au milieu de la délibération , de renvoyer le témoin. Car il craignoit quelle action il étoit déclaré devenu ennemi de la

République.

que le peuple Romain ne parût exiger par force contre Verrès la punition qu'ils apprehendoient que votre jugement & les loix ne lui feroient pas subir.

CLXIII. Comme il est maintenant manifeste à tout le monde en quelle situation est votre cause, & quelle sera votre destinée, j'agirai avec vous sur ce pied-là. Je montrerai que ce Gavius, qui tout à coup est devenu, dites-vous, un espion, avoit été mis par votre ordre dans les carrieres, & je le ferai voir, non seulement par les lettres des Syracusains, afin que vous ne puissiez pas dire que j'invente ce fait, parcequ'il est parlé d'un Gavius dans ces lettres, & que je choisis ce nom pour pouvoir dire que c'est le même homme; mais je produirai des témoins tels qu'il vous plaira, pour déposer que c'est celui-là même que vous avez fait mettre dans les prisons de Syracuse; je produirai aussi des gens de Cassano, de sa même ville municipale, & ses amis, qui vous apprendront un peu tard, mais non trop tard pour les Juges, que ce Gavius, que vous avez fait mettre en croix, étoit citoyen Romain, municipal de leur ville, & n'étoit point un espion des défecteurs.

CLXIV. Quand j'aurai pleinement éclairci tous ces faits à vos (1) défenseurs, j'au-

(1) *A vos défenseurs.* *mistuis*, mais c'est parce-
Il y a dans le texte *proxi-* que les défenseurs de Ver.

rai pardevers moi pour lors ce que vous m'accordez, & je dirai que je m'en tiens satisfait, car ces jours passés, lorsqu'effrayé par les clameurs & par le bruit du peuple Romain, vous vous levâtes, qu'avez-vous dit? Que cet homme, parcequ'il vouloit retarder son suplice, avoit, à diverses reprises, crié qu'il étoit citoyen Romain, mais que c'étoit un espion. Mes témoins sont donc sincères. Car que dit autre chose C. Numitor, les deux M. & P. Costius, hommes distinguez entre les Tauromaniens? Que dit Q. Enceius, qui tenoit une banque considérable à Rheggio? Que disent les autres? J'ai produit encore d'autres témoins de même espece, & qui disoient, non pas qu'ils connussent Gavius, mais qui déclaroient l'avoir vû lorsque l'on le mettoit en croix, & quand il crioit qu'il étoit citoyen Romain. Vous dites la même chose, Verrès, vous avoüez qu'il a crié ces mêmes termes, & qu'un si grand titre n'a pas fait sur vous assez d'impression pour vous laisser quelque doute, & suspendre l'exécution d'un suplice si barbare & si cruel.

CLXV. Je m'en tiens là, MESSIEURS, je m'y arrête, cela seul me satisfait, je supprime & je néglige tout le reste; il faut nécessairement que son propre aveu le saisisse & le tue. Ignoriez-vous ce qu'il étoit? Le soupçon-
 rès étoient alors assis au- dience.
 près de lui pendant l'au-

niez-vous d'être un espion ? Je ne demande pas sur quel soupçon. Je vous accuse par vos propres paroles. Il se disoit citoyen Romain. Si par aventure, Verrès, après vous avoir pris chez les Perses, ou dans l'extrémité des Indes, on vous conduisoit au suplice, que feriez-vous autre chose que crier : je suis citoyen Romain. Et si, sans que l'on vous connut, & chez des peuples inconnus & sauvages, chez des peuples reculez aux extrémités du monde, le glorieux & l'illustre nom de votre Empire vous eût affranchi, cet homme que vous faisiez mettre en croix, qui que ce pût être, & quoiqu'il vous fût inconnu, dès qu'il se disoit citoyen Romain, n'a-t'il pû trouver auprès de vous, Préteur, en se qualifiant & se servant d'un si beau titre, sinon la délivrance, du moins le retardement de sa mort.

CLXVI. Des hommes obscurs & de basse naissance, qui vont quelquefois en mer, vont en des endroits qu'auparavant ils n'ont jamais vû, où ils ne peuvent être ni connus dans les lieux où ils arrivent, ni toujours avec des gens qui les connoissent, cependant sur la confiance qu'ils ont à ce droit, non seulement auprès de nos Magistrats, que la crainte des loix & de leur réputation retiennent, non seulement auprès des citoyens Romains, qui leur sont unis & par la langue & par les loix, & par plusieurs autres raisons, ils croient qu'ils seront en assurance, & dans

quelque endroit qu'ils aillent, ils esperent que ce titre leur servira de rempart.

CLXVII. Otez cette esperance, ôtez ce refuge à nos citoyens, supposé qu'il n'y ait nulle ressource dans cette déclaration: JE SUIS CITOYEN ROMAIN, qu'un Préteur, ou tout autre, parce qu'il ne sçait pas ce qui en est, peut impunément ordonner tel suplice qu'il voudra contre un homme qui se déclare citoyen Romain, dès lors vous fermez à nos citoyens toutes les provinces, tous les royaumes, toutes les villes libres, tout l'univers, si cela ne les défend plus. D'ailleurs, puisqu'il nommoit L. Prétius, qui pour-lors étoit en Sicile, étoit-ce un si grand ouvrage d'écrire à Palerme, de faire garder le prisonnier, de le tenir bien enfermé dans vos prisons de Messine, jusqu'à ce que Prétius vint de Palerme, déclarer s'il connoissoit l'homme, & de différer le dernier suplice: que s'il ne le connoissoit pas, alors, selon que vous l'auriez jugé à propos, vous auriez observé devant tout le monde cette forme de justice, que, n'étant point connu de vous, & ne produisant point de défenseur digne de foi, quoiqu'il fût citoyen Romain, il mourroit en croix.

CLXVIII. Mais pourquoi m'étendre davantage sur Gavius, comme si vous eussiez été son ennemi personnel, & que vous ne fussiez pas l'ennemi déclaré du nom, des fa-

milles, & des droits de tous les citoyens. Ce n'est pas, dis-je, à lui seulement, mais à la cause commune de la liberté que vous ne vouliez. Car par quelle raison, puisque les Messinois, suivant leur coûtume & leur règlement, avoient posé leur croix dans leur ville, à la rue Pompeïa, la faire planter par votre ordre dans l'endroit qui regarde la mer, & ajouter encore, ce que vous ne pouvez nier en nulle façon, puisque vous l'avez dit publiquement devant tout le monde, que vous choisissiez ce lieu, afin que celui qui se disoit citoyen Romain, pût de sa croix voir l'Italie, & regarder de loin sa maison. Ainsi, MESSIEURS, cette croix est la seule qui depuis la fondation de Messine, ait été mise en cet endroit. Verrès a particulièrement choisi l'aspect de l'Italie, afin que ce malheureux, mourant dans la douleur & dans les tourmens, reconnut qu'un bras de mer fort étroit divisoit les Romains libres d'avec les Romains esclaves, & que l'Italie pût voir un de ses enfans mourir par le dernier & le plus cruel supplice de l'esclavage.

CLXIX. C'est un attentat d'enchaîner un citoyen Romain. C'est un crime de le punir, c'est presque un parricide de le faire mourir; que fera-ce de le mettre en croix? Une action si détestable ne peut être exprimée par des termes qui soient dignes d'elle. Verrès n'a point encore été content de tout cela: qu'il

regarde , dit-il , sa patrie ; qu'il meure à la vûë des loix & de la liberté ! Ce n'est donc point ici le seul Gavius , ce n'est point , je ne sçai quel citoyen ordinaire , c'est la cause commune de l'Etat & de la liberté , que vous avez attaquée par des tourmens & par des Croix. Voyez maintenant son impudence. Combien croyez-vous qu'il soit chagrin de n'avoir pu planter cet instrument sur la place publique de Rome , ou dans le champ de Mars , ou sur la Tribune , car il a choisi ce qu'il y avoit dans sa province de plus semblable à ces lieux , & de plus voisin de nous. Il a voulu que le monument de son crime & de son audace fut à la vûë de toute l'Italie , & pour ainsi dire , dans son vestibule , puisque c'est dans la Sicile , & sur la route de ceux qui cotoient les mers en allant & venant.

CLXX. Si je voulois déplorer ces horreurs , & m'en plaindre , non à quelques-uns de nos citoyens , non à quelques amis de notre Republique , non à ceux qui auroient entendu parler du peuple Romain , non à des hommes enfin , mais à des bêtes , & pour aller encore plus loin , si dans quelques solitudes écartées , je m'en plaignois aux rochers , assurément toutes ces créatures muetes & inanimées deviendroient sensibles au recit d'une inhumanité si barbare. Mais aujourd'hui que j'en parle à des Senateurs du peuple Romain , protecteurs des loix , des jugemens ,

& de la justice , je ne dois pas craindre que Verrès ne soit pas jugé le seul citoyen Romain digne de cette croix, qui seroit indigne pour tous les autres.

CLXXI. Peu auparavant, MESSIEURS, nous ne pouvions retenir nos larmes sur la mort diffamante & déplorable de ces capitaines, & c'étoit avec raison, & bien justement que le malheur de nos innocens alliez nous touchoit. Que devons-nous faire aujourd'hui sur notre propre sang? Car on doit regarder le sang de chaque citoyen Romain comme les parties d'un même tout, puisque la sûreté générale, & le droit commun le demandent ainsi. Tous les citoyens, soit qu'ils soient ici presens, soit qu'ils soient en tout autre endroit, réclament votre équité, recourent à votre protection, implorent votre défense, & sont persuadés que tous leurs droits, tous leurs biens, tous leurs intérêts, toute leur liberté, tout enfin ce qui leur appartient va être renfermé dans votre sentence.

CLXXII. Quoiqu'ils ayent assez reçu de moi, si l'affaire néanmoins tourne autrement, ils recevront peut-être encore plus qu'ils ne demandent. Car si quelque autorité supérieure affranchissoit Verrès de la sévérité de vos jugemens, ce que je ne crains pas, MESSIEURS, & ce qui ne me paroît nullement possible; si néanmoins j'étois trompé dans

mes idées , les Siciliens se plaindront de la perte de leur cause , & s'en affligeront avec moi ; mais dans peu le peuple Romain , comme il m'a donné le pouvoir de plaider devant lui , rentrera dans ses droits par mon ministère , & par ses suffrages avant les Kalendes de Février. Que si, MESSIEURS , vous êtes en peine de sçavoir ce que devient mon honneur & ma gloire , il n'y a point de risque pour mes intérêts que Verrès m'étant enlevé de ce jugement-ci , me soit réservé pour comparoître devant le peuple. Cette cause est éclatante , agréable & facile pour moi , avantageuse & flateuse pour les citoyens. Enfin s'il paroît ici que j'aye voulu m'élever aux dépens de lui seul , ce que je n'ai pas recherché sans doute , & s'il est absurde , ce qui ne peut arriver que par le crime de bien des gens , il me sera donc permis de m'élever aux dépens de beaucoup d'autres.

CLXXIII. Mais en vérité, MESSIEURS , pour l'amour de vous & de la République , je n'ai pas envie que dans un choix de Juges si sages , il se comette une telle lâcheté : je ne veux point que des Juges que j'ai approuvés & choisis , marchent au milieu de Rome flétris par leur indulgence pour Verrès , qu'ils semblent plutôt (1) noircis de boue

(1) *Noircis de boue* &c. les tables étoient enduites de cire. Cicéron parle de decire, la note du Censeur , dont

que de cire. Si donc, Hortensius, il y a lieu de vous donner quelque conseil, je vous avertis de bien examiner, & de bien voir ce que vous ferez, & jusqu'où vous irez, quel homme vous avez à défendre, & comment vous le défendrez : & je ne vous préviens point sur son sujet, afin que vous exerciez moins votre esprit & votre éloquence contre moi. S'il reste quelque chose touchant son jugement, que vous jugiez pouvoir traiter plus secrètement hors ce Tribunal, si par l'industrie, par les conseils, par l'autorité, par le crédit, & par les richesses de Verres, vous songez à suivre quelques desseins, c'est fort mon sentiment que vous vous en desistiez, & je vous conseille de l'arrêter dans ses tentatives & ses entreprises, que j'ai toutes observées & découvertes, & que vous ne le laissiez pas aller plus avant. Les fautes qui surviendront, dans le cours de cette affaire, vous feront courir de grands risques, & plus grands que vous ne pensez.

CLXXIV. Que si, parceque vous êtes revêtu de charges honorables, & même désigné Consul, vous vous imaginez que votre réputation n'a plus rien à craindre. Croyez-moi, les honneurs, & les bienfaits du peuple Romain n'exigent pas moins d'attention pour les conserver, que de soin pour les acquérir. Rome autant qu'elle a pu, & qu'il étoit nécessaire, a souffert cette éclatante su-

periorité dont vous avez jouï dans le Barreau & dans toute la Republique. Mais du jour que les Tribuns ont été rendus au peuple Romain , toutes ces distinctions , si vous ne le sçavez , vous ont été ravies , & soustraïtes. Les yeux de tous les citoyens, en ce tems-ci, sont fixés sur chacun de nous, pour voir avec qu'elle sincérité je forme mes accusations , avec quelle religion ces Juges-ci les examinent , avec quels moyens vous défendez votre cause.

CLXXV. Si quelqu'un de tous tant que nous sommes , s'écartoit le moins du monde de la droite voïe, cela ne se reduiroit pas à une opinion tacite , que vous aviez coûtumé auparavant de mépriser ; mais le peuple Romain s'en expliqueroit par un jugement libre & courageux. Vous n'aviez , Hortensius , avec Verrès , nulle affinité , nulle liaison. Vous ne pouvez avoir à son égard aucune de ces excuses , dont vous aviez accoutumé de vous servir auparavant pour justifier votre excès d'ardeur à défendre quelqu'un au Barreau. Verrès , pour autoriser tout ce qu'il faisoit dans sa province , ne cessoit de dire publiquement , qu'il le faisoit plein de confiance en votre habileté pour le défendre ; vous devez exactement veiller à ne pas laisser croire qu'il disoit vrai.

CLXXVI. Je me flate que j'ai suffisamment rendu compte de ma conduite à tous

mes ennemis : car dans une espace de tems assez court de la premiere action, j'ai condamné Verrès sur les suffrages de tous les hommes. Le reste de ce jugement ne roule plus deormais sur ma fidelité toute évidente, ni sur la vie de Verrès déjà reprouvée, mais sur les Juges, & pour le dire franchement, sur vous-même. Mais quand en fera-t-il question ? C'est à quoi sur-tout il faut prendre garde. Car en toutes sortes d'affaires, & dans celles de la Republique particulièrement, il est d'une extrême importance d'être attentif à la conjoncture des tems. Lors, par exemple, que le peuple Romain demande un autre genre, & un autre ordre de personnes pour juger les causes, & lorsque, par une loi proposée pour de nouveaux Juges, & pour une nouvelle forme de jugemens, ce n'est pas celui au nom duquel elle est affichée, mais l'accusé lui-même qui la rend publique. Or c'est lui, dis-je, qui fondé sur ses esperances, & sur l'opinion qu'il a de vous, a pris soin de faire afficher & proposer publiquement cette loi.

CLXXVII. Aussi lorsque nous avons commencé de plaider la cause, la loi n'étoit pas publiée : Verrès, intimidé par l'idée de votre exactitude, avoit donné beaucoup de marques qu'il n'étoit pas dans le dessein de répondre, & l'on ne parloit point de loi. Mais quand il a paru se ranimer & se fortifier, la

loi a été d'abord affichée; & tandis que votre honneur s'y oposoit fortement, son faux espoir, & son impudence insigne y paroissoient très-favorables. Si quelqu'un de vous fait ici quelque chose de reprehensible, ou le peuple Romain deviendra juge d'un homme qu'au paravant il croyoit indigne d'aucun jugement, ou par une loi nouvelle, on établira des Juges nouveaux, pour reparer le mal qu'ont fait les anciens.

CLXXVIII. Mais pour ne me pas citer moi-même, qui d'entre les hommes ne comprend pas combien il est nécessaire d'approfondir exactement cette affaire? Pourrai-je me taire, Hortensius? Pourrai-je, pendant ma fonction, tout dissimuler après l'atteinte que la Republique a reçûe, que les provinces ont été pillées, les allies persecutez, les Dieux immortels dépouillez, les citoyens mis en croix, & faits mourir impunément? Pourrai-je, en ce Tribunal, me décharger de ce poids, où le porter plus long-tems sans rien dire? faudra-il ne point traiter l'affaire, ne la point mettre en évidence, ne point implorer la protection du peuple Romain, ne point citer en discussion de justice tous ceux qui se sont rendus coupables d'un aussi grand crime, que de laisser corrompre leur fidelité, ou que de corrompre la justice même?

CLXXIX. Quelqu'un me demandera peut-

être : soutiendrez-vous tant de travaux, & la haine implacable de tant de gens ? Certes ce ne sera nullement par inclination, ni de bon cœur. Mais il ne m'est pas permis la même indolence qu'à ceux dont l'origine est noble, & qui reçoivent en dormant les bienfaits du peuple Romain. Je dois me conduire dans Rome par des loix, & par des dispositions bien différentes. Il me revient dans l'esprit l'idée de M. Caton cet homme si sage, qui songeant à se rendre recommandable auprès du peuple, non par sa noblesse, mais par ses vertus, & qui voulant être le premier auteur de sa race & de son nom, pour ensuite l'accroître & l'étendre, s'ôta la haine & la jalousie des hommes les plus accréditez, & jusqu'à son extrême vieillesse, vécut avec beaucoup de gloire dans les plus pénibles travaux.

CLXXX. De plus Q. (1) Pompeïus d'une naissance assez obscure, ne parvint-il pas aux premiers honneurs après avoir essuyé beaucoup d'inimitiés & de querelles, beaucoup de perils & de maux ? Nous avons vu il n'y a pas long-tems, L. (2) Fimbria, C. Marius, C. Cælius parvenir à cette même élévation, par des opositions & des diffi-

(1) *Pompeïus*. C'est Q. c'est le collègue de Verrès Pompeïus Rufus qui fut dans la Préture Romaine, son prénom étoit Publius.

(2) *L. Fimbria*. Si

cultez qu'ils ont dévorées après bien des efforts. Notre condition nous prescrit les mêmes moyens & la même route, & nous suivons la conduite & la méthode de ces gens-là: nous remarquons bien avec quelle jalousie, & quelle haine certains nobles regardent les vertus & les talens des hommes nouveaux. Pour peu que nous détournions les yeux, les pièges aussi-tôt nous sont tendus; pour peu que nous donnions d'entrée aux soupçons & aux accusations, nous sommes aussi-tôt frappés, & nous voyons qu'il nous faut toujours être alertes & en exercice.

CLXXXI. Sommes-nous hais? Il faut le souffrir: sommes-nous obligés de travailler? Il faut s'y résoudre. Des inimitiez sourdes & cachées sont plus à craindre que celles qui sont à découvert & déclarées. A peine quelqu'un d'entre les nobles se montre-t'il favorable à nos talens: par aucuns de nos services nous ne pouvons gagner leur bienveillance: ils sont autant aliénés de nous par l'esprit & par le cœur, que séparés par la nature & par leur race. Ainsi que peuvent avoir de dangereux pour nous les inimitiez de ceux qui nous haïssoient avant que nous eussions rien fait pour nous attirer leur haine?

CLXXXII. Je dois donc souhaiter, MESSIEURS, de mettre fin à mes accusations contre Verrès, lorsque j'aurai rempli le de-

voir dont je suis chargé par les Siciliens vos amis, & satisfait au peuple Romain. Il est résolu, si l'événement ne répond pas à l'opinion que j'ai de vous, de poursuivre non seulement ceux qui seront principalement regardez comme coupables de n'avoir pas équitablement jugé, mais ceux aussi qui seroient complices du mauvais jugement. Si donc il y en a quelques-uns qui veulent employer leur credit, leur audace & leur intrigue, pour corrompre la justice en faveur de Verrès, qu'ils soient bien préparez, lorsque le peuple Romain sera juge, & qu'ils s'attendent qu'ils auront affaire à moi : & quand ils m'auront reconnu assez véhément, assez ferme, assez vigilant contre cet accusé, que les Siciliens m'ont donné pour ennemi, qu'ils sçachent que je serai plus violent, & plus opiniâtre encore contre ceux dont j'aurai soutenu les inimitiez pour sauver l'Etat.

CXXXIII. (1) O vous, très-excellent & très-grand Jupiter, dont Verrès, par une impiété détestable, enleva dans Syracuse, d'entre les mains d'un prince, une riche offrande digne de votre temple auguste, digne du Capitole, digne de cet asyle de toutes les nations, digne d'être présentée par un Roi,

(1) O vous. Cicéron des Dieux & des Déeses, en finissant invoque contre Verrès la protection dont il avoit profané le culte & les temples.

que

que des Rois vous presentoient , qu'ils vous avoient consacrée , & qu'ils vous avoient promise. Vous Junon , que par un sacrilege pareil, le même Verrès dépouilla de tous ses dons & de tous ses honneurs , sur deux autels des plus saints & des plus antiques , élevez dans les isles de Malthe & de Samos. Vous Minerve, qu'il a pillée dans deux temples des plus illustres & des plus respectez , l'un à Athenes , avec beaucoup d'or pesant ; l'autre à Syracuse, où il ne laissa que le toit & les murailles.

CLXXXIV. Et vous , Latone , Apollon, Diane, dont Verrès à Delos ne pilla pas seulement le temple, mais vola, dans une irruption nocturne, un trône antique , regardé par la tradition & la religion des citoyens , comme la residence de la Divinité ; vous Apollon , qu'il enleva de l'isle de Chio ; vous Diane, qu'il dépouilla dans Pergame ; dont il fit emporter & transporter de Segeste l'auguste simulachre , consacré deux fois chez ces peuples ; l'une par leur religion , & l'autre par la victoire du grand Africain. Vous Mercure, qu'il plaça dans je ne sçais quel cirque d'une maison de campagne, mais que Scipion avoit voulu laisser dans une ville de nos allies & dans le cirque des Tyndaritains, pour être le protecteur & le défenseur de leurs jeunes habitans.

CLXXXV. Vous Hercule , que Verrès

dans la ville d'Agrigente, au milieu d'une profonde nuit, par une troupe d'esclaves qu'il avoit armez & rassemblez, voulut renverser de sa place & faire enlever; vous respectable Mere des Dieux, que dans le saint & sacré temple (1) des Enguynens, il a tellement dépouillée, qu'il n'y reste plus aujourd'hui que le nom du grand Africain, & les vestiges des profanations, depuis que les monumens de sa victoire, & les ornemens du temple n'y sont plus. Vous arbitres & témoins, qui présidez aux affaires du barreau, aux conseils importants, aux loix & aux jugemens, Castor & Pollux, placez dans le lieu le plus éminent du Prétoire, & dont le temple est devenu si injustement pour Verrès une occasion de profits & de larcins. Vous en general, Divinitez, qui portées sur des brancards, commencez les fêtes & les assemblées solennelles des jeux, vos processions ne contribuerent plus à la majesté des ceremonies religieuses, depuis que Verrès eut pris soin d'en faire un tribut à son avarice.

CLXXXVI. Vous Cerès, vous Proserpine, dont les sacrifices, s'il en faut croire l'opinion & la pieté des peuples, sont celebrez avec le culte le plus mysterieux & le

(1) *Enguynens*. C'étoit un port entre autrefois une ville Leontini & Catane. de Sicile, & c'est pré-

plus grave ; par qui l'on dit que les hommes ont commencé de recevoir la vie & la nourriture ; par qui les regles pour les mœurs , pour les loix , pour l'humanité , pour la douceur , ont été données aux hommes , & se sont répandues dans toutes les villes , & dont les sacrifices empruntez & reçûs des Grecs , sont conservez par le peuple Romain , soit en particulier , soit en public , avec tant de religion , qu'ils semblent moins nous être venus ici d'ailleurs , que passez de chez nous chez les autres ; Verrès les a tellement profanez & souillez , que du sanctuaire de Catane il a fait abattre & enlever un simulachre de Cerès , qu'il n'étoit permis à pas un homme , non seulement de toucher , mais de regarder. Celui que dans Enna il ôta de sa place & de son temple , étoit si bien travaillé , que tous ceux qui le voyoient , croyoient voir ou Cerès elle-même , ou son image , non faite de la main d'un homme , mais plutôt descenduë du ciel.

CLXXXVII. Je vous implore aussi , saintes Divinitez , qui résidez dans ces viviers & dans ces forêts d'Enna , & qui présidez à toute la Sicile , dont la défense est entre mes mains ; par qui les fruits de la terre ont été trouvez , & distribuez dans les différentes regions , tous les peuples & tous les pays sont soumis à votre culte. J'invoque aussi les autres Dieux & Déeses , à qui Verrès , par

une fureur insensée , & par l'impulsion de son audace , a déclaré toujours une guerre impie & sacrilege , afin que si dans cette cause , & contre cet accusé , tous mes desseins ont eu pour objet le salut des alliez , la dignité du peuple Romain , & mon fidele dévouement ; si tous mes travaux , si tous mes soins , si toute ma vigilance , si toutes mes pensées ne m'ont fait agir pour rien autre chose que pour mon devoir & pour la justice : faites que les Juges , en décidant cette cause , soient animez du même esprit & du même zele qui m'ont animé , quand je me suis chargé de la défendre.

CLXXXVIII. Faites enfin que si toutes les détestables actions de Verrès sont inouïes & singulieres par l'impieté , par l'audace , par la perfidie , par la débauche , par l'avarice , par la cruauté , le jugement que vous rendrez contre lui le condamne à une mort digne de sa vie & de sa conduite : afin que la Republique & ma fidelité contentes de cette seule accusation que j'ai intentée , il me soit plutôt libre désormais de défendre les gens de bien , que necessaire d'accuser encore les méchans.



POUR
M. FONTEIUS.

ONZIÈME ORAISON.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 684. L'An de Ciceron 39.

Fonteius ayant exercé la Préture dans la province des Gaules pendant trois ans , fut accusé de concussion par Pletorius , à la requisition des Gaulois , & fut défendu dans une seconde Action par Ciceron , sous le Consulat de Q. Hortensius & de L. Metellus. Les Juges alors étoient pris dans les trois Ordres, c'est-à-dire, entre les Sénateurs, les Chevaliers, & les Tribuns du Trésor public.

Plusieurs personnes éclairées soutiennent que la Peroraison de ce Discours est la plus belle qu'il y ait dans Ciceron. Elle est du moins la plus pathétique & la plus touchante.

Il manque beaucoup de choses au commencement de cette Oraison.

I. On dit que sous le Préteur Fonteius la Gaule a été accablée de dettes. Par qui dit-on que ces sommes considérables ont été empruntées pour faire des payemens ? Est-ce par les Gaulois ? Nullement. Par qui donc ? Par les citoyens Romains qui trafiquoient dans cette province ? Pourquoi n'entend-on pas parler d'eux ? Pourquoi ne produit-on ni leurs obligations ni leurs billets ? Je ne cesse, MESSIEURS, de presser l'accusateur : je le presse, & je lui demande avec instance des témoins. Il me coûte dans cette cause plus de peine & plus de travail pour demander qu'on en produise, qu'il n'en coûte aux autres défenseurs pour les refuter. Je le dis hardiment, MESSIEURS, & je le soutiens avec raison, la Gaule est toute pleine de commerçans, qui sont tous citoyens Romains : sans eux pas un Gaulois ne fait le moindre trafic, & sans leurs billets il ne se négocie & ne se remuë aucune pièce d'argent dans les Gaules.

II. Vous voyez, MESSIEURS, jusqu'où va ma condescendance, & combien je paroïs m'écarter de mes précautions & de ma vigilance ordinaire. Que l'on produise un seul billet où l'on reconnoisse la moindre

trace qui fasse juger que l'on a donné de l'argent à Fonteius : qu'on en cite un seul d'entre les negotians , les partisans , les fermiers, les laboureurs pour témoin, & je conviendrai que Fonteius est accusé légitimement. O Dieux immortels ! de quelle nature est cette cause & cette défense ? Fonteius a gouverné la province des Gaules , toute composée d'hommes & de citoyens , dont les uns, sans parler du passé , mais de nos jours , ont fait long-tems , & cruellement la guerre au peuple Romain ; dont les autres ont été subjugués depuis peu par nos Generaux , vaincus en divers combats , & couverts de honte par les triomphes & les (1) monumens , punis du Senat par la perte de leurs terres & de leurs villes ; dont les autres en sont encore venus aux mains avec Fonteius , & par ses fatigues & ses travaux sont tombez sous la Domination & sous l'Empire des Romains.

III. Il y a dans la même province la ville de Narbonne , devenuë colonie de nos citoyens , & qui nous sert de sentinelle & de forteresse pour contenir ces nations dans le devoir. Il y a d'ailleurs la ville de Marseille, remplie, (2) comme j'ai déjà dit, de nos plus

(1) *Monumens.* Il parle des monumens que firent dresser Domitius Ænobarbus & Fabius Maximus , après leurs vic-

toires sur les Gaulois.

(2) *Comme j'ai déjà dit.* Il en parloit apparemment dans les endroits perdus de cette piece.

fideles & de nos plus courageux alliez , qui de leurs troupes & de leurs armes ont secouru nos armées dans les perils où les guerres des Gaules les expofoient. Il y a de plus dans le même pays un nombre confiderable de nos citoyens très-diftinguez. C'est cette même province , compofée , comme j'ai dit , de cette diverfité de peuples , que Fonteius a gouvernée : il a subjugué ceux qui s'étoient déclarez ennemis : il a contraint les plus voifins de Rome à fortir des terres confifquées fur eux : & quant aux autres , que nos troupes n'avoient vaincus en tant de combats fignalez , que pour les fôûmettre à jamais au peuple Romain , comme nous étions alors obligez de faire la guerre en divers endroits du monde , il leur a commandé de fournir à la Republique beaucoup de cavalerie , beaucoup d'argent , & beaucoup de vivres pour entretenir l'armée d'Ef-pagne.

IV. C'est celui qui s'est conduit de la forte que l'on cite pour comparoître ; & c'est à vous , qui n'avez point été témoins de ces mouvemens , à qui le jugement de la cause est commis avec le peuple. Fonteius a pour accusateurs , ceux dont il s'est rendu maître malgré eux ; ceux que fes ordonnances ont obligé de quitter leurs terres ; ceux qui ramaffez après la guerre , après leur défaite , après leur déroute , ofent s'élever contre lui ,
maintenant

maintenant qu'il est défarmé. Que disent à cela ceux de la colonie de Narbonne ? Que souhaitent-ils ? Que pensent-ils ? Ils souhaitent que vous sauviez Fonteius , & pensent qu'ils ont été sauvés par lui. Que dit la ville de (1) Marseille ? Après l'avoir orné de ses plus éclatans honneurs, lorsqu'elle le possédoit , elle vous prie & vous conjure, quoique de loin , qu'il paroisse que son dévouement , sa députation , son témoignage seront comptez pour quelque chose de grand auprès de vous.

V. De plus quels sont les sentimens du peuple Romain ? Il n'y a personne d'une si grande multitude qui ne croie que la province , la République , les alliez & les citoyens lui ont d'extrêmes obligations. Comme donc vous connoissez à présent ceux qui veulent attaquer Fonteius , & ceux qui le veulent défendre , vous êtes en état de juger ce qu'exige de vous & votre amour pour la justice , & la dignité du peuple Romain. A qui aimez-vous mieux vous en rapporter , ou à vos propres citoyens , à vos négocians , à vos meilleurs amis , à vos plus anciens alliez , ou bien à ceux que vous ne devez pas croire à cause de leur ressentiment , ni estimer à cause de leur infidélité ?

(1) *Marseille*. Les Marseillois sont les premiers alliez que le peuple Ro-

main ait eu dans les Gaules.

V I. Que si d'ailleurs je vous produis une plus grande quantité de gens des plus illustres , qui peuvent déposer en faveur de son innocence & de sa vertu , l'unanime conspiration des Gaulois aura-t-elle plus de force que celle des hommes les plus accreditez , & les plus recommandables ? Lorsque Fonteïus gouvernoit les Gaules , vous sçavez , MESSIEURS , que la Republique avoit dans les deux Espagnes des armées nombreuses & d'excellens generaux. Combien de Chevaliers Romains , de Tribuns militaires, combien de Députez , & de quel merite ont passé souvent par la Gaule pour aller à ces armées , sans parler d'un homme aussi grand & aussi célèbre que Pompee , qui séjourna tout l'hyver en cette province , pendant que Fonteïus y commandoit. Vous paroît-il que la fortune aît voulu vous fournir des témoins en assez grand nombre , assez capables, assez instruits sur ce que le Préteur Fonteïus a fait dans les Gaules ? Lequel de toute cette multitude de personnes pouvez-vous produire pour recevoir sa déposition dans cette cause ? Qui d'entr'eux tous vous plaît-il de consulter ? Nous le prendrons pour apologiste & pour témoin.

V I I. Douterez-vous encore long-tems, MESSIEURS , de la verité de ce que je vous ai déclaré d'abord , qu'on ne prétend autre chose dans ce jugement, sinon que Fonteïus,

après avoir succombé sous les témoignages de ceux que pour l'interêt de la République il avoit soumis , malgré leur résistance , les autres que l'on enverra commander ensuite soient plus négligens à se faire obéir , quand ils auront vu que l'on attaque & que l'on opprime ceux de qui dépend le salut de notre Empire. On objecte aussi que Fonteïus a gagné sur la construction des grands chemins , soit pour ne pas contraindre à les paver , soit pour ne pas désapprouver les ouvrages que l'on avoit déjà fait. Mais s'il est vrai que l'on a contraint tout le monde à cette réparation , & que beaucoup de ces travaux ont été désapprouvés , il est donc assurément faux que l'on ait donné de l'argent ou pour s'en exempter , puisqu'on n'en a exempté personne , ou pour faire approuver le travail , puisque plusieurs de ces constructions ont été désapprouvées. De plus , si nous pouvons faire tomber cette accusation sur les personnes les moins suspectes , non pour imputer la faute à d'autres , mais pour faire voir que l'intendance de ces ouvrages étoit commise à des gens qui pouvoient aisément vacquer à les bien examiner , attribuerez-vous tout le mal à Fonteïus sur le rapport de témoins irrités par leurs passions ?

VIII. Comme Fonteïus étoit occupé des plus importantes affaires , & que la République étoit chargée de faire paver la

voïe (1) Domitia. Ce Préteur en confia le soin à ses Lieutenans C. Annius Bellienus & C. Fonteïus , deux hommes distinguez ; ils eurent donc l'inspection & la conduite de ce travail ; ils donnerent les ordres qu'ils jugerent à propos , selon leur prudence , & visiterent l'ouvrage quand il fut achevé. Si vous ne l'avez pas sçû , (2) MESSIEURS , vous l'aviez pû du moins apprendre par les lettres qui en ont été écrites ou envoyées , ou qui vous ont été aportées ; & si vous ne les avez pas déjà luës , voyez à present par mon ministère ce que Fonteïus en avoit écrit à ses Lieutenans , & ce qu'ils lui avoient répondu.

En cet endroit on fit la lecture des lettres écrites à Bellienus & à Fonteïus , & de leurs reponses.

IX. Je crois, MESSIEURS, qu'il est assez évident que toute cette affaire des con-

(1) *La voïe Domitia.*
Après que Domitius Ænobarbus eut vaincu le Roi des Auvergnacs sur les bords du Rhosne , il laissa pour monument de sa victoire la voïe Domitia qu'il dressa , & qui depuis fut pavée par le peuple Romain.

(2) *Messieurs.* Il s'adresse à ceux des Juges qui étoient Senateurs , parceque le Proconsul à son retour à Rome , informoit le Senat des affaires dont ses Lieutenans l'avoient informé dans la province.

struction ne regardoit point M. Fonteïus le Préteur, & qu'elle a été conduite par des gens à qui personne ne peut trouver à redire. Jugez maintenant de l'accusation touchant les vins qu'ils ont voulu faire passer pour la plus grande & la plus odieuse contre lui. Voici, MESSIEURS, comme Pletorius a formé cette accusation. Il prétend que Fonteïus n'a pas attendu qu'il fut dans les Gaules pour se proposer de mettre un impôt sur les vins, mais qu'avant que de partir de Rome il avoit conçu ce projet en Italie; qu'ainsi Titurius à Toulouse avoit exigé, sous le nom d'impôt, quarante sols pour chaque demi-quart d'un muid de vin; que Porcius & Numius en avoient perçu quinze sols à (1) Crodumy, Severus dix sols à Vvlchalone; & qu'en differens lieux on avoit exigé ce droit de péage de ceux qui se détournent de Cabagnac, bourgade entre Toulouse & Narbonne; que Eleziodolus ne prenoit que soixante sols de ceux qui portoient du vin aux ennemis.

X. Je vois, MESSIEURS, que cette accusation est grave de sa nature, puisqu'on dit qu'il a été mis un impôt sur nos denrées, & j'avoie que de cette maniere on a pû s'at-

(1) *Crodumy, Vvlchalone, &c.* C'étoit des lieux aujourd'hui ni les noms modernes, ni les vestiges vers Toulouse & Narbonne, & dont on ne trouve dans le pays.

tirer beaucoup d'argent, & beaucoup de haine : & que les adversaires ont voulu fort exagerer ce crime par leurs discours. Mais pour moi , je suis persuadé que plus une accusation , que l'on prouve fausse , est importante , plus il y a d'injustice dans celui qui la forge ; car il veut par la gravité du sujet prévenir tellement les esprits des auditeurs, que la verité n'ait plus moyen de se faire jour.

Il manque en cet endroit tout ce qui regarde l'accusation touchant les impôts sur les vins , la guerre des Vocontiens , & la disposition des quartiers d'hyver.

X I. Mais les Gaulois n'en demeurent pas d'accord , ils en sont pourtant convaincus par l'évidence des faits , & par la force des preuves. Un Juge peut-il donc ne pas s'en rapporter aux témoins , quand ils sont passionnez , irritez , liguez ensemble ? Non seulement il le peut , mais il le doit. Car s'il faut croire Fonteïus coupable parce que les Gaulois le disent , qu'ai-je affaire d'un Juge éclairé , d'un examinateur équitable , & d'un orateur habile ? Les Gaulois l'ont dit , nous ne pouvons les contredire. Si dans ces occasions vous croyez que tout le devoir d'un Juge penetrant , capable , équitable , c'est de croire un fait sans hesiter , parceque les té-

moins l'ont avancé, l'innocence des hommes vertueux ne peut plus être en sûreté. Mais au contraire, si quand on a quelque chose à juger, la prudence du Juge doit principalement agir pour peser chaque circonstance, & lui donner la juste valeur; prenez garde que la fonction d'examiner & de réfléchir, qui vous est imposée, ne soit plus importante pour vous que ne l'est pour moi celle de parler.

XII. Car sur quelque matiere que ce soit, non seulement je ne dois jamais (1) interroger un témoin qu'une seule fois, mais souvent même je n'ai point à l'interroger, de peur qu'il ne paroisse qu'on lui donne ou la liberté de parler, s'il est prévenu de colere, ou de l'autorité, s'il est animé de quelque autre passion. Mais pour vous, il vous est libre de réfléchir, à plusieurs reprises, sur la même chose, & d'examiner long-tems le même témoin, & quand nous ne voulons pas en interroger quelqu'un, vous devez supposer que nous avons eu raison d'en user ainsi. Si donc, MESSIEURS, vous croyez qu'il vous est enjoint par votre fonction & par la loi, d'ajouter créance aux témoins, il est inutile qu'un Juge passe pour être meilleur & plus éclairé

(1) *Interroger un témoin.* L'accusateur & le défendeur avoient la liberté d'interroger les témoins séparément & avant le plaidoyer, & le faisoient souvent avec beaucoup d'art.

qu'un autre , car le jugement des oreilles est le même dans tous les hommes , & la nature en a également pourvû le stupide comme le sage.

XIII. En quoi donc la prudence peut-elle paroître avec éclat ? En quoi distingue-t-on un Auditeur ignorant & crédule d'avec un Juge équitable & pénétrant ? C'est quand ce que déposent les témoins passe par les reflexions du Juge , qui doit examiner combien , dans leurs dépositions , il y entre d'autorité , d'équité , de pudeur , de fidélité , de religion , de sensibilité pour l'honneur , d'exactitude , de retenue : & lorsqu'il s'agira de témoignages rendus par les barbares , n'hésitez-vous donc point , après que du tems de nos peres , & même du notre , les Juges les plus éclairés ont hésité sur les dépositions des citoyens les plus illustres de Rome ; après qu'ils n'ont pas ajouté foi aux témoignages des deux Cn. & Q. Cæpions & des deux Metellus L. & Q. déposans contre Q. Pompeius , homme nouveau , parcequ'étant soupçonnez de passion & de haine dans les témoignages qu'ils rendoient , leurs vertus , leur noblesse , leurs exploits , leur fidélité , leur crédit n'avoient plus été comptez pour rien.

XIV. Quel homme avons-nous vû comme M. Æmilius Scaurus ? Qui citerons-nous de semblable pour la prudence , pour la solidité , pour la fermeté , pour toutes les

autres vertus , & pour le lustre qu'il tiroit de ses honneurs, de son genie, & de ses actions? Cependant cet homme, qui, sans s'émouvoir, & d'un seul signe , gouvernoit presque toute la terre , n'a point été crû en rendant témoignage avec serment contre C. Fimbria & contre C. Memmius. Ceux qui jugeoient alors ne voulurent point ouvrir à la haine une voie qui donnât le moyen de perdre par son témoignage, quiconque l'on haïroit. Personne n'ignore ce qu'il y avoit dans L. Crassus de modestie, de genie, d'autorité; cet homme néanmoins, dont une simple parole avoit autant de force qu'une déposition juridique , ne pût, par un témoignage en forme, faire aprouver ce qu'il déposoit avec un cœur envenimé contre son ennemi M. Marcellus.

XV. Certes, MESSIEURS, ces Juges étoient éclairez d'une sagesse bien singulière & toute divine, lorsqu'ils se regardoient comme ayant à juger, non seulement d'un accusé, mais de l'accusateur & des témoins, sur ce qui pouvoit paroître inventé, produit par le hazard & les conjonctures, corrompu par des recompenses, falsifié par l'esperance, ou par la crainte, allégué par la haine ou par quelque autre passion. Or si le Juge ne soumet pas toutes ces choses à sa discussion, s'il ne les envisage pas de tous côtez dans son esprit, s'il n'est bien persuadé que tout ce qui

part de son Tribunal doit être prononcé comme autant d'oracles, il suffira certainement, comme je l'ai déjà dit, que pour bien remplir toute sa fonction, il ne soit pas sourd: & il ne sera pas nécessaire que pour juger quoi que ce soit, il aît du discernement, & soit habile dans la connoissance des différentes affaires.

XVI. Quoi ces Chevaliers Romains, que nous avons vûs, & qui se sont si bien distinguez il n'y a pas long-tems dans la Republique & dans les jugemens les plus graves, auront eu assez de courage & de vigueur pour ne point ajoûter foi à la déposition d'un M. Scaurus, & vous ne craindrez point de vous en rapporter à des témoignages de Gascons & d'Allobroges? S'il ne faut pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi, les jalousies & les interêts domestiques rendoient-ils Crassus plus ennemi de Marcellus, & Scaurus plus ennemi de Fimbria, que ne le sont de Fonteïus les Gaulois, dont les mieux traitez ont été très-souvent obligez de fournir malgré eux & des chevaux, & des bleds, & de l'argent, & dont les autres, dans les guerres precedentes, & dans celle-ci même, ont été condamnez à la confiscation de leurs terres, & reduits à la derniere oppression.

XVII. S'il n'est pas à propos d'ajoûter foi à ceux que l'esperance de quelque profit engage à parler, dira-t-on que les Cæpions

& les Metellus, quand ils n'avoient plus Q. Pompeïus pour concurrent & pour obstacle à leur ambition, gagnoient plus en le faisant condamner, que ne gagnoit à la disgrâce de Fonteïus toute la Gaule, qui jugeoit que sur la perte de ce Préteur étoient fondées leurs exemptions & leur liberté? Que s'il faut avoir égard à la personne même, (ce qui certainement dans un témoin est beaucoup de conséquence) peut-on comparer le plus considérable d'entre les Gaulois, non seulement avec nos Romains les plus illustres, mais avec le plus vil de nos citoyens? Indutiomarus (1) sçait-il seulement ce que c'est que de porter témoignage? Est-il agité de cette crainte & de cette pudeur qui nous émeut chacun de nous quand il faut comparoître à ce Tribunal.

XVIII. Ressouvenez-vous, MESSIEURS, combien vous avez coûtume de vous inquiéter, non seulement sur ce que vous direz en déposant, mais même sur les termes dont vous userez, de peur que l'on ne croye, ou que vous avanciez quelque chose de peu mesuré, ou que quelque passion ne vous fasse échaper une parole. Vous êtes même attentifs à votre air, de crainte qu'il ne puisse vous faire soupçonner du moindre intérêt personnel, afin qu'au moment que vous par-

(1) *Indutiomarus*. Le qui déposoit contre chef des témoins Gaulois Fonteïus.

roissez, on juge tacitement de votre retenüe & de votre sincerité, & qu'en vous retirant on voye bien que votre excellente reputation n'a pas reçüe la moindre atteinte.

X I X. C'étoient-là (1) sans doute les sentimens & les craintes dont Indutiomarus étoit agité quand il a fait sa déposition, lui qui n'a pas une seule fois employé le terme, J'ESTIME & JE PRESUME, dont nous nous servons quand nous déposons avec serment ce que nous connoissons avec certitude, & ce que nous avons vû; car il a déclaré qu'il sçavoit tout. Il craignoit aparemment de perdre auprès de vous & du peuple Romain quelque chose de sa reputation, & que la renommée ne conservât pas à la posterité qu'un homme comme Indutiomarus avoit parlé si étourdiment & si temerairement. Il ne comprenoit pas que son témoignage ne devoit fournir à ses citoyens, & à nos accusateurs que la voix, la parole & l'audace.

X X. Vous imaginez-vous que ces sortes de peuples, quand ils font quelques depositions juridiques, soient fort touchez de la foi des sermens, & de la crainte des Dieux immortels? Ils sont si differens des autres nations pour le caractère naturel & pour les mœurs, que si les autres entreprennent la guerre pour la religion de leur pays, les Gaulois l'entreprennent contre la religion de tous

(1) C'étoient-là sans doute. Ironie.

les peuples. Quand les autres font la guerre, ils implorent la clemence des Dieux, & leur demandent la paix, ceux-ci font la guerre contre les Dieux mêmes. Ce sont ces nations-là qui de leurs climats éloignez sont venues jusqu'à Delphes pour y ravager, & pour y dépouiller le Temple d'Apollon qui rendoit des oracles à tous les peuples de la terre. C'est par ces hommes si religieux & si justes dans leurs témoignages, que fut assiégé le Capitole, & ce même Jupiter, dont nos ancêtres employoient le nom pour consacrer la sincérité de ce qu'ils attestoient.

XXI. Enfin peut-il paroître quelque chose de pieux & de saint dans des hommes qui lorsque quelque frayeur les fait recourir aux Dieux immortels pour les apaiser, souillent & profanent leurs autels & leurs temples par des victimes humaines; en sorte qu'ils ne rendent honneur à la religion qu'après l'avoir violée par le crime. Car qui ne sçait pas que jusqu'à présent ils ont conservé cette barbare & féroce coutume d'immoler (1) des hommes. Ainsi quelle pitié, quelle fidélité croiez-vous qu'il y ait dans des gens qui se persuadent que les Dieux peuvent être aisément apaisés par le crime, & par l'effusion du sang humain ? Est-ce avec des témoins de ce ca-

(1) *D'immoler des hommes.* Césaire dans ses Commentaires dit que de son tems cette coutume étoit encore en usage parmi les Gaulois.

ractere que vous voulez être unis de religion? Croirez-vous qu'ils puissent rien dire ou de juste , ou de modéré?

XXII. Lorsque tous nos Lieutenans generaux , qui durant trois années ont resté dans les Gaules , lorsque tous les Chevaliers Romains qui l'ont parcouruë , que tous les negocians de cette province , que tous les alliez enfin , & tous les amis de la Republique , qui maintenant y séjournent , souhaitent ardemment la conservation de Fonteïus , en font l'éloge avec serment , en particulier & en public , votre scrupuleuse integrité se chargera-t-elle d'acquiescer preferablement à la déposition des Gaulois ? A qui dira-t-on que vous vous rendez ? Sera-ce à la volonté des hommes ? Celle de vos ennemis a donc plus de poids auprès de vous que celle de vos citoyens ? Sera-ce au merite des témoins ? Pourrez-vous preferer des inconnus à des gens d'une reputation établie , des hommes injustes à des hommes équitables , des étrangers à des Romains , des cœurs passionnez à des cœurs droits , des ames mercenaires à des ames desintereffées , les mechans aux bons , les plus mortels ennemis de l'Empire & du nom Romain à de fideles alliez , & à des citoyens irreprehensibles ?

XXIII. Seriez-vous en doute , MESSIEURS , que tous ces peuples n'ayent bien avant dans le cœur , & n'entretiennent une

haine implacable contre le seul nom du peuple Romain ? Croyez-vous qu'ils paroissent ici dans ces habillemens obscurs & negligez avec un air humble & soumis , comme font d'ordinaire ceux qui viennent en suppliant implorer la pitié des Juges après avoir reçu quelque outrage ? Rien moins. Ils se promettent au contraire sur la place publique la tête levée , & le visage serain, avec même certaines menaces & des paroles effrayantes & barbares. Certes je ne l'aurois pas cru , si quelquefois je ne l'avois entendu , MESSIEURS , aussi-bien que vous, de la bouche même des accusateurs. Quand ils vous avertissoient de prendre garde qu'en renvoyant Fonteïus absous, il ne s'élevât quelque nouvelle guerre dans les Gaules.

XXIV. Si dans la cause, MESSIEURS, tous les préjugés favorables manquoient à Fonteïus , s'il étoit cité en jugement, & convaincu par les témoignages de tous les honnêtes gens , d'avoir honteusement passé sa jeunesse , mené une vie sans honneur, exercé sans probité ses commissions & ses magistratures, qu'il a remplies sous vos yeux, d'être haï de tous ses concitoyens ; si devant ce Tribunal il y étoit accablé par les dépositions & par les billets des habitans de notre colonie Narbonnoise , de nos fideles allies les Marseillois , & de nos citoyens Romains , vous devriez cependant beaucoup veiller à ne pa-

roître pas intimidés ni ébranlés par les menaces, & par les allarmes de ceux que vos peres, & vos ancêtres vous avoient livrez tellement abbatus qu'ils n'étoient plus qu'à mépriser.

Belu
my
XXV. Mais puisque Fonteïus n'est insulté par aucun homme de bien, que tous vos citoyens & vos alliez en font l'éloge, & qu'il est attaqué par ceux qui très-souvent ont attaqué Rome & l'Empire; puisque ses ennemis vous menacent, & le peuple Romain aussi-bien que lui; que ses amis & ses proches implorent votre justice, hezitez-vous à faire connoître, non seulement aux Romains, qui sont particulièrement sensibles à l'honneur, mais aux regions & aux nations étrangères, que par vos sentences vous aimez mieux épargner le citoyen que ceder à l'ennemi?

XXVI. Certainement, MESSIEURS, cette cause, entre toutes les autres, est digne de votre clemence, de crainte qu'il ne reste sur notre gouvernement quelque flétrissure trop marquée, s'il est raporté dans les Gaules que le Senat & le peuple de Rome ébranlez & determinez, non par les dépositions, mais par les menaces des Gaulois, ont jugé l'affaire selon les ressentimens passionnez de ces peuples. En verité s'ils viennent à vouloir nous faire la guerre, il nous faudra faire sortir du tombeau C. Marius, pour tenir tête à ce fier

&

& menaçant Indutiomarus; il en faudra faire sortir Cn. Domitius & Q. Maximus, pour achever d'abattre & d'opprimer par leurs armes les restes de ces nations Allobroges : ou, comme ces évocations ne sont pas possibles, il nous faudra prier mon ami M. (1) Pletorius qu'il détourne ces nouveaux cliens de faire la guerre ; qu'il les prie de calmer leurs cœurs irrités, & leurs mouvemens impétueux, ou s'il ne peut réussir, nous conjurons M. (2) Fabius, son Souscripteur, de moderer les ressentimens des Allobroges, auprès de qui le nom des Fabius est en grande recommandation, afin qu'ils veuillent ou se tenir en repos, comme en usent ordinairement des gens vaincus & subjugués, ou comprendre que quand ils font des menaces, ils font naître dans le peuple Romain non la crainte de la guerre, mais l'espérance du triomphe.

XXVII. Que si touchant l'accusé le plus infame, il ne faudroit pas souffrir que ces gens-là crussent avoir rien gagné par leurs menaces, que pensez-vous devoir faire à l'égard de Fonteius ? D'un homme, MESSIEURS, (car après que la cause dans ces deux plaidoyers est presque finie) contre qui

(1) *M. Pletorius*. C'est Cicéron, car ce Fabius n'étoit point parent des Fabius illustres.

(2) *Fabius souscripteur*. C'est une raillerie de

vous n'avez jamais entendu les ennemis ; non seulement avancer le moindre crime supposé , mais faire la moindre médifance. Quel homme , fur-tout engagé dans un genre de vie où l'on follicite des dignitez & des titres honorables , où l'on exerce des commandemens , a-t-il été accusé , fans que l'accufateur lui reprochât rien de diffamant , rien de mechant , rien de honteux , rien de paffionné , rien de petulant , rien d'audacieux , qui fut apuyé fur la verité , ou du moins imaginé fur quelque fondement ?

XXVIII. Nous fçavons que M. *Æmilius Scaurus* , un des plus grands hommes de notre Republique , fut accusé par M. *Brutus* , nous en avons les plaidoyers , (1) où l'on peut voir tout ce qui fut allegué contre lui fauffement , perfonne ne le nie , mais dit & reproché par fon ennemi : combien M. *Aquilius* entendit-il dire de chofes à fon defavantage , quand on le jugea ; combien en entendit L. *Cotta* , combien enfin P. *Rutilius* , (2) qui quoique condamné , me paroît devoir être mis au nombre des hommes les plus innocens & les plus vertueux ? Cependant ce Romain fi jufté & fi temperant , s'entendit

(1) *M. Scaurus*. Il fut vivement accusé , mais défendu par fes patrons , & absous. Consul en 622. C'étoit un excellent homme. Il mourut de ce que fon frere avoit eu l'exclufion du

(2) *P. Rutilius*. Il fut Consulat.

reprocher dans sa cause beaucoup de faits qui le faisoient soupçonner de passions & de déreglemens infames ?

XXIX. Nous avons entre les mains le discours d'un homme, qui, selon moi, fut le plus rempli de genie & d'éloquence, c'est C. Gracchus. Il y a dans cette piece plusieurs choses très-diffamantes & très-criminelles contre (1) Pison: mais contre quel homme étoit-ce ? Contre celui que ses vertus & sa probité distinguoient tellement, que dans ces beaux jours de la Republique, où l'on n'auroit pû trouver un seul mechant homme, il étoit néanmoins seul apellé, par excellence, L'HOMME DE BIEN. Or quand C. Gracchus ordonna qu'on le citât pour comparoître, l'officier public ayant demandé, quel Pison, parcequ'il y en avoit plusieurs: VOUS ME CONTRAIGNEZ, dit Gracchus, A DECLARER QUE MON ENNEMI EST UN HOMME DE BIEN. Celui donc que son ennemi même ne pouvoit designer en l'apellant, qu'après en avoir fait l'éloge, & dont le seul surnom declaroit, non seulement la personne, mais les qualitez, fut néanmoins cité pour repondre sur une fausse & une injuste accusation d'infamie. A l'égard de M. Fontéius, on l'a pendant deux plaidoyers attaqué de telle sorte, qu'on ne lui a rien re-

(1) L. Pison. C'est celui qui fut surnommé l'Immobile,

proché où il y eut la moindre apparence ni de passion, ni d'emportement, ni de cruauté, ni d'audace, non seulement ils n'en ont repris aucune mauvaise action, mais pas même une seule parole.

XXX. Que s'ils avoient autant d'esprit pour déguiser, & autant d'artifice pour forger, qu'ils ont d'envie de perdre Fonteius, & d'impudence pour en dire du mal, il n'auroit pas été plus heureux à ne pas s'entendre reprocher toutes sortes d'infamies, que l'ont été ceux dont j'ai fait mention auparavant. Ainsi, MESSIEURS, ce véritable homme de bien, cet homme de bien, dis-je, & dans tout le cours de sa vie temperant & modéré, plein de pudeur, plein de ses devoirs, plein de religion, vous le voyez mis sous votre protection & sous votre puissance; mais de manière que si c'est à votre puissance qu'il est soumis, c'est à votre protection qu'il est confié.

XXXI. C'est à vous à voir s'il est plus juste de sacrifier à des peuples qui sont nos plus cruels ennemis, que de rendre à ses amis, l'homme le plus estimable, l'ame la plus courageuse, & le citoyen le plus vertueux; sur-tout quand vos cœurs sont excités par tant de raisons à sauver son innocence. Premièrement par l'ancienneté de sa famille, sortie de Tusculum, l'une de nos celebres villes municipales, & que nous

voyons inscrite & gravée sur les monumens érigés à ses actions éclatantes ; de plus par ses continuels commandemens militaires, toujours illustrés par la réputation de sa droiture, & par les autres ornemens attachez à ses emplois ; ensuite par le souvenir récent de son pere, dont le sang a souillé non seulement les mains des habitans d'Ascoli, qui l'ont tué, mais laissé sur toute cette guerre des allées une flétrissure de crime ; enfin par lui-même, dont toutes les parties de la vie se sont succédées & soutenues avec honneur, & par son habileté dans la science des armes, où la grandeur du courage ne l'a pas moins distingué que la prudence des conseils, & par ses liaisons avec les hommes d'aujourd'hui qui savent le mieux faire la guerre.

XXXII. C'est pourquoi, MESSIEURS, si j'avois à vous avertir, & vous n'en avez pas besoin, je pourrois, ce me semble, selon la mesure de mes lumieres, vous prevenir que vous devez penser à vous conserver avec soin des hommes, dont la valeur, l'habileté, la fortune dans l'art militaire vous sont parfaitement connus. Lorsqu'autrefois on avoit dans l'Etat un plus grand nombre de ces gens-là, l'on n'en veilloit pas avec moins d'exactitude, non seulement à leur conservation, mais à leur illustration ; que devez-vous donc faire maintenant quel inclination guerriere est éteinte dans la jeu-

neffe , que nos plus excellens generaux nous ont été ravis , soit par les calamitez publiques , soit par les dissensions civiles , soit par la succession des tems ? Et dans des conjonctures où la necessité nous fait entreprendre des guerres , ou nous en fait naître d'imprévûës , croyez-vous ne devoir pas vous reserver un homme pour les événemens dangereux de la Republique , afin d'exciter les autres à l'amour de la gloire & de la vertu ?

XXXIII. Rappelez-vous quels Lieutenans étoient dans les dernieres guerres L. Julius , P. Rutilius , L. Caton , & Pompée , vous verrez que M. Cornutus , L. Cinna , L. Sylla , tous Prétoriens , étoient très-sçavans dans l'art de conduire des armées , sans parler de C. Marius , de T. Didius , de Q. Catulus , de P. Crassus , tous hommes instruits dans l'art de la guerre , non par des leçons speculatives , mais par des exploits & par des victoires. Mais jetez les yeux sur tout le Senat , penetrez dans toutes les parties de la Republique , prévoyez-vous qu'il ne puisse rien arriver qui fasse regretter de tels Cōmandans ? Où que s'il arrivoit quelque chose , le peuple Romain auroit abondance de ces gens-là. Si vous y faites, MESSIEURS , une serieuse attention , vous aimerez mieux assurément vous conserver à vous & à vos enfans un homme infatigable aux travaux guerriers , vaillant dans les oc-

casions perilleuses, exercé dans la discipline, sage dans ses conseils, heureux dans les hasards de la fortune, que de le condamner & le livrer aux plus cruels ennemis du peuple Romain.

XXXIV. Mais les Gaulois se déchaînent avec fureur contre Fonteïus, ils font des instances vives, pressantes, continuelles, audacieuses; & nous, MESSIEURS, soutenus de votre secours, ne résisterons-nous pas à cette barbarie insupportable, par toutes les défenses les plus opiniâtres. On oppose d'abord à leurs insultes la Macedoine, cette province toujours fidelle amie du peuple Romain, qui déclare que non seulement par les conseils, mais par la valeur de Fonteïus, s'étant conservée avec ses villes, & par lui préservée des approches & du pillage des Thraciens, elle vient aujourd'hui détourner de dessus la tête de son libérateur les assauts & les violences des Gaulois.

XXXV. D'un autre côté se présente l'Espagne ultérieure, qui non seulement par sa fidélité peut s'opposer aux desseins furieux de ces peuples, mais refuter par ses témoignages & par ses loüanges les parjures des scelerats. D'ailleurs il reçoit des Gaules mêmes des assistances sinceres & considerables. Toute la ville de Marseille vient au secours de son innocence & de sa disgrâce: non seulement elle fait ses efforts pour sauver son li-

berateur , & lui rendre les mêmes services qu'elle en a reçûs ; mais elle croit que les destins ne l'ont placée dans le terrain qu'elle habite , que pour empêcher que ces peuples ne pussent nuire à nos citoyens.

XXXVI. La colonie de Narbonne combat encore pour le salut de Fonteïus ; s'étant vûë délivrée par lui des ennemis qui l'assiégeoient il y a peu de tems , elle est aujourd'hui sensible à son malheur , & au danger qui le menace. Enfin , suivant ce que les loix , & les coûumes de nos peres nous ont prescrit⁽¹⁾ touchant les guerres des Gaules, il n'y a point de Romain qui puisse alleguer la moindre excuse pour s'affranchir du service militaire : tous les receveurs publics de cette province , les laboureurs , les fermiers, les autres negotians , d'un même sentiment, d'une même voix , se déclarent pour Fonteïus.

Que si le nombreux concours de nos défenseurs est méprisé par Indutiomarus chef des Savoyards & des autres Gaulois , arrachera-t'il Fonteïus , l'enlevera-t'il devant vos yeux aux embrassemens d'une mere si venerable & si désolée ; sur-tout tandis que d'un autre côté une vierge Vestale tient entre

(1) *Touchant les guerres des Gaules.* Les Loix Romaines vouloient que quand il y avoit guerre

contre les Gaulois , personne ne fût exempt de prendre les armes, & de marcher.

ses bras ce frere , que la nature lui rend si cher , & qu'elle implore votre protection & celle du peuple Romain : une vierge qui depuis tant d'années s'occupe à fléchir les Dieux pour vous & pour vos enfans , ne pourra-t'elle fléchir vos cœurs pour le salut de son frere , & pour son propre salut.

XXXVII. Quand elle l'aura perdu, quelle ressource, quelle consolation lui restera-t'il? Les autres femmes peuvent elles-mêmes se donner des secours, & s'associer chez elles des personnes qui prennent part à tous les événemens de leur vie : mais hors ce frere , que peut-elle trouver digne de ses complaisances & de sa tendresse? Ne souffrez pas, MESSIEURS , que pour se plaindre de vos jugemens , les cris lamentables de cette fille fassent retentir chaque jour l'autel des Dieux immortels & de la Déesse Vesta. Précautionnez-vous de loin , pour ne pas laisser dire , que ce feu perpetuel , qui durant les nuits est entretenu par les soins vigilans de Fonteia , s'est éteint par les pleurs de votre Prêtresse.

XXXVIII. Cette Vierge consacrée tend vers vous ses mains suppliantes , ces mêmes mains qu'elle a coûtume de tendre pour vous vers les Dieux. Prenez garde qu'il n'y ait du risque & de la présomption à ne vous pas laisser toucher aux vives instances de celle , dont si les Dieux venoient à mépriser les

prieres , l'Empire Romain ne pourroit plus subsister. Remarquez-vous , MESSIEURS , comme du moment que j'ai nommé la mere & la sœur de Fonteïus , cet homme intrépide a versé tout-à-coup un torrent de larmes. Lui qui n'a jamais eu peur à la guerre , lui qui revêtu de ses armes , s'est abandonné souvent au milieu d'une troupe innombrable d'ennemis , lorsque s'exposant aux dangers , il croyoit laisser à ses proches les mêmes sujets de se consoler que son pere en mourant lui avoit laissez , lui-même aujourd'hui se sent agité par la crainte de ne conserver aux siens , non seulement ni secours , ni rangs honorables , mais de laisser ces infortunez reduits à vivre toujours deshonorés dans la tristesse la plus amere.

XXXIX. O Fonteïus , que votre condition seroit differente, si vous eussiez pû choisir de perir plutôt par les épées , que par les parjures des Gaulois : la vertu pour-lors eût été la fidelle compagne de votre vie , & la gloire l'eût été de votre mort ; mais quelle douleur pour vous maintenant de souffrir , après la victoire , le honteux supplice d'être soumis aux caprices de ceux que vous aviez ou vaincus par les armes , ou contraints de vous obéir. Préservez de ces malheurs , MESSIEURS , ce citoyen irreprehensible & vaillant ; songez à faire voir que vous vous en êtes rapportez plutôt à nos témoins,

qu'à des étrangers ; que vous avez eu moins d'égard aux passions des ennemis , qu'au salut de nos citoyens ; que vous avez jugé plus respectables les supplications de celle qui préside à vos sacrifices , que l'insolence de ceux qui font la guerre à tous les autels & à tous les temples. Enfin, MESSIEURS, prévoyez d'avance ce qui convient le plus à la dignité du peuple Romain , afin que l'on reconnoisse que les prières d'une Vierge & d'une Vestale ont fait plus d'impression sur vous , que les menaces des Gaulois.



POUR
A. CÆCINA.

DOUZIÈME ORAISON.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 684. L'An de Ciceron 39.

M. Fulcinius, lorsqu'il mourut laissa sa femme *Casennia* usufructière de ses biens, conjointement avec son fils, qu'il institua son héritier. Ce fils étant mort, *Casennia*, de l'avis de ses amis, résolut d'acheter un fonds de ces biens vendus, & donna la commission de cet achat à un *Sext. Æbutius*, à qui ce fonds fut adjugé par l'acquisition qu'il en fit avec l'argent de *Casennia*, qui dans la suite ayant épousé *Cacina*, le fit son héritier quand elle mourut. *Æbutius* dit alors que cette terre lui appartenait. Il fut donc réglé qu'à certain jour on comparoîtroit pour la discussion de cette affaire :

afin que Cæcina, qu'on avoit dépossédé, demandât des défenses au Préteur : mais Æbutius s'étant mis en possession de cet heritage avec des gens en armes qu'il avoit rassemblez, en empêcha par violence l'entrée à Cæcina, qui n'ayant pû en approcher, obtint du Préteur Dolabella une ordonnance pour y être rétabli. Æbutius, pour sa défense, disoit qu'il ne l'avoit point chassé, mais seulement empêché d'entrer. On leur fit consigner une somme ; on leur donna des Commissaires, & Cicéron plaida la cause de Cæcina.

I. **S**I dans les Tribunaux & au Barreau l'impudence avoit autant de pouvoir que l'audace en a dans les lieux deserts, & en pleine campagne, aujourd'hui A. Cæcina, touchant la cause qu'il intente, ne le céderoit pas moins à l'effronterie de Sext. Æbutius, qu'il a fait ci-devant aux violens efforts de son audacieuse entreprise ; mais dans une affaire qu'il faut discuter par les voyes de droit, il a crû qu'il étoit d'un homme sage de ne point combattre les armes à la main ; & d'un homme ferme de l'emporter par les décisions des Loix & des Juges,

fur celui qu'il n'a pas voulu vaincre par la force.

II. Pour moi je trouve dans *Æbutius*, & de la temerité d'avoir rassemblé cette troupe de gens armez, & même de l'insolence de comparoître en Justice, & non seulement d'y comparoître, (car la dépravation presente de nos mœurs l'autorise, quoique bien injustement, dans une cause de cette évidence;) mais de confesser sans hésiter, ce qu'on lui reproche. Peut-être a-t'il eu pour ses raisons, que si la violence avoit été faite selon l'usage legitime, il ne seroit pas demeuré tranquille dans la possession qu'il retenoit; & qu'ayant agi violemment contre toutes les formes ordinaires, *Cæcina*, & tous ses amis, saisis de frayeur, avoient pris la fuite: mais qu'à-present devant les Juges, si la cause est défenduë selon les regles generales, nous ne serons pas vaincus dans cette action juridique; & qu'au contraire si l'on s'écarte des reglemens & des coûtures, plus il montrera d'impudence, & plutôt on le renvoyera justifié: comme si l'effronterie étoit aussi puissante au Barreau, que l'est l'audace dans une violente expedition; ou que nous n'ayons pas alors d'autant plus volontiers cédé, que maintenant nous resisterions plus vivement à son insolence.

III. Ainsi, MESSIEURS, dans l'action d'aujourd'hui je me presente pour défendre

cette cause par des raisons bien différentes de celles qui m'y avoient fait (1) venir d'abord : car alors toutes nos espérances étoient fondées sur ma défense ; mais maintenant elles le sont sur l'aveu même de l'adversaire : alors sur nos témoins , à-présent sur les siens : j'étois auparavant dans l'inquietude que s'ils étoient subornez , ils ne déposassent quelque chose de faux : & que si on les regardoit comme honnêtes gens , ils ne fissent approuver ce qu'ils diroient. Maintenant j'ai l'esprit parfaitement en repos : car s'ils sont gens de bien , ils me seront favorables , puisqu'ils affirmeront avec serment l'accusation que je forme sans avoir juré ; mais s'ils ne sont pas sinceres , ils ne me feront aucun tort , puisque soit qu'on les croye , ils déposeront la même chose que nous reprenons ; & soit qu'on ne les croye pas , les témoins de notre adversaire n'auront plus d'autorité.

IV. Cependant quand je fais reflexion sur leur conduite dans cette affaire , je ne vois pas que l'on puisse rien dire de plus impudent : & quand je pense à la délibération de vos jugemens , je crains qu'ils n'aient fait adroitement & finement , ce qu'ils paroîs-

(1) *Venir d'abord.* C'étoit la troisième fois que l'on plaidoit cette cause : & les Juges ayant dit deux fois que l'affaire

ne leur paroissoit pas assez éclaircie , ils avoient conclu à un plus amplement informé.

sent avoir fait avec effronterie : car s'ils avoient nié que des gens armez eussent usé de violence, on les auroit aisément convaincus par des témoins irreprehensibles. Mais s'ils ont avoué d'avoir fait ce qu'on n'est pas en droit de faire, ils ont espéré ce qu'ils ont en effet obtenu ; sçavoir qu'ils vous mettroient dans la nécessité de délibérer, & qu'ils vous donneroient le scrupule de suspendre avec raison votre jugement. De plus ils ont pensé, ce qui pourtant est très-indigne, que dans cette cause on ne croiroit point devoir prononcer sur l'injustice d'Æbutius, mais (1) sur le droit de cité.

V. Si dans cette discussion je n'avois à plaider que la cause de Cæcina, je m'en croirois assez capable, parce que je lui consacrerois tous mes secours & tous mes soins, & que d'un défenseur qui les employe, on n'exige pas la superiorité de genie, sur-tout dans une affaire claire par elle-même, & toute simple : mais comme je dois parler sur un droit auquel tout le monde prend intérêt, établi par nos ancêtres, inviolablement

(1) *Sur le droit de cité.* Cæcina étoit de Volaterræ, ville municipale d'Italie. Sylla avoit ôté le droit de bourgeoisie Romaine à ces villes ; & l'adversaire soutenoit

que Cæcina ne pouvoit heriter d'un citoyen Romain, ne l'étant pas lui-même. C'étoit Cæfennia sa femme qui l'avoit institué son heritier.

conservé jusqu'à ces derniers tems, & que dès qu'on y dérogeroit, non seulement il souffriroit ce semble quelque atteinte, mais la violence qui lui est tout-à-fait contraire, paroîtroit autorisée par un jugement, je vois donc que pour traiter cette cause il faut un esprit très-excellent, non pour montrer ce que l'on a devant les yeux, mais de crainte que si dans une discussion de cette importance, on vous donnoit lieu de faire quelque méprise, tout le monde ne crût que j'ai plutôt manqué d'exactitude en vous exposant ma cause, que vous de religion en la jugeant.

VI. Quoique je me persuade, MESSIEURS, que ce n'est point pour avoir vu quelque chose d'obscur & de douteux touchant ce droit, que vous avez déjà délibéré deux fois sur la même affaire; mais que s'agissant de toute la réputation d'Æbutius dans ce jugement, vous avez pris du tems pour la condamnation, & vous lui en avez donné pour pouvoir rentrer en lui-même. Comme cet usage est déjà devenu fort commun, & que des gens de bien comme vous l'êtes, l'observent dans leurs jugemens, peut-être semble-t'il plutôt un sujet de plainte que de blâme: parce que tous les Tribunaux sont établis, ou pour terminer les différends, ou pour punir les mauvaises actions. L'un est moins considérable, à cause

qu'il fait moins de tort , & que très-souvent il se décide par un arbitre domestique. L'autre a plus de conséquence , parce qu'il roule sur des affaires plus graves , & qui demandent , non la médiation d'un ami , mais la constance & la sévérité d'un Juge.

VII. Aujourd'hui , par un abus très-pernicieux , ce qu'il y a de plus important , & ce qui sur-tout a fait établir les Tribunaux , c'est ce qu'il y a de plus négligé : car plus une affaire est considérable , & plus il la faut juger préféablement & promptement. Or dans celles où l'honneur est en peril , on n'a plus aujourd'hui que de la lenteur à juger. Comment donc convient-il de différer à juger une sorte d'affaire , pour laquelle les Tribunaux sont principalement établis ? Si quelqu'un n'exécute pas ce qu'il a promis , quoiqu'il n'y soit engagé que par une simple parole , on le condamne aussi-tôt sans nulle exacte discussion du Juge. Celui qui dans une tutelle , dans une association , dans une commission , dans une convention mutuelle de confiance , en trompe un autre , plus le crime est grand , & plus la punition se diffère.

VIII. Voyez donc avec quelle injustice il arrive que parce qu'une action est indigne , elle est suivie d'un deshonneur , quand il y en a dans le fait , & que parce qu'elle déshonore , on ne la juge pas. Mais si quelque

Juge ou quelque Commissaire disoit: VOUS POUVIEZ INTENTER UNE ACTION MOINS RIGOUREUSE, VOUS POUVIEZ PARVENIR A VOS INTENTIONS PAR UN JUGEMENT PLUS DOUX ET PLUS INDULGENT: AINSI OU CHANGEZ LA FORME DE VOTRE PROCEDURE, OU NE ME PRESSEZ PAS DE JUGER. Il est pourtant raisonnable que ce Juge me paroisse, ou plus timide que ferme, ou plus intéressé que judicieux, soit s'il me prescrit comment je dois poursuivre mon droit, soit s'il n'ose juger l'affaire que l'on a mise devant lui. Car si le Préteur qui donne des Juges, n'a jamais prescrit au défenseur de quelle forme de défense il doit user; voyez combien il doit être injuste, après que l'affaire est en règle, que le Juge examine, ou ce que l'on peut, ou ce que l'on a pû faire, & non ce que l'on a fait.

IX. Cependant nous nous soumettrions à votre indulgence outrée, si nous pouvions entrer dans notre droit d'une autre manière. Mais quel est l'homme à présent qui croie qu'il faille laisser sans punition une violence intentée par des gens armés, ou qui nous puisse enseigner une plus douce & plus légère procédure. Il s'est rendu bien des sentences contre des actions injustes ou criminelles, de quel genre de fautes, comme vous

ne cessez de le dire , pouvez-vous taxer notre dureté , puisque vous voyez que l'on n'a rien fait que de redemander un bien par une ordonnance ? Mais si les risques , où vous avez vû l'honneur d'Æbutius , ou si le doute sur le droit vous ont rendu jusqu'à présent plus lents à juger , par ce délai de jugement, vous vous êtes à vous-même ôté la discussion des autres affaires , & certainement aujourd'hui je vous ôterai la connoissance de toute autre , de peur que vous ne soyez plus long-tems à deliberer sur nos contestations, & sur ce qui regarde le droit commun.

X. S'il en arrive que pour éclaircir cette affaire , je paroisse remonter à l'origine plus haut que ne m'y obligeoit l'interêt de la justice, le droit & la nature de la cause, je vous prie de me le pardonner ; car Cæcina n'est pas moins attentif à ne pas traiter les choses à la rigueur , qu'à paroître avoir un droit incontestable. M. Fulcinus , MESSIEURS , originaire de Tarquinie , (1) ville municipale , qui parmi ses concitoïens les plus distinguez se distinguoit, après avoir fait honorablement à Rome la profession de banquier ; prit en mariage Cæsennia , de la même ville , d'une naissance noble, & femme des plus estimées pour son merite , comme en bien des manieres il l'a temoigné pendant sa vie , & par son testament à sa mort.

(1) *Tarquinie*. Ville d'Italie.

XI. Il vendit dans le territoire de Tarquinie un fonds de terre à Cæsennia, dans un tems où l'argent étoit fort rare, & les dettes se payoient difficilement. Et comme il se servoit de l'argent comptant qu'il avoit reçu pour la dote de sa femme; il eut soin que cette dote fut placée sur ce fonds, afin d'en mieux établir la sûreté. Peu de tems après, ayant quitté le négoce de sa banque, il acheta quelques héritages contigus aux terres de sa femme. Fulcinius meurt, (je passe plusieurs circonstances de cette affaire, parce qu'elles sont étrangères à la cause) & fait son héritier le fils qu'il avoit eu de Cæsennia, qu'il fait par un legs usufruitière de tous ses biens, pour en jouir conjointement avec son fils.

XII. C'eut été pour le jeune homme un grand honneur, & pour la mere un grand agrément, si la chose eut duré long-tems: car elle auroit joui de ces biens considérables avec celui qu'elle vouloit rendre héritier des siens, & dont elle recevoit beaucoup de contentement. Mais la fortune ennemie la priva bien-tôt de cette joie, car en peu de tems le jeune Fulcinius mourut; il fit son héritier P. Cæsennius, laissa beaucoup d'argent à sa femme, & une grande partie de ses biens à sa mere, ainsi les femmes furent appelées au partage de cette succession.

XIII. Après qu'on eut réglé la vente

de cet heritage, cet Æbutius, qui depuis long-tems s'entretenoit aux depens du delaissement & de la viduité de Cæsennia, dans l'amitié de laquelle il s'étoit insinué par cette raison, afin de se charger, avec quelque profit pour lui, des affaires & des embarras qu'elle pouvoit avoir, ne manquoit pas en ce tems-là d'entrer dans ces discussions de ventes & de partages, où il s'apliquoit & s'ingeroit de lui-même; enforte qu'il avoit donné de sa personne une si avantageuse idée à Cæsennia, que cette femme peu expérimentée croyoit ne pouvoir rien faire de prudent dès qu'elle n'avoit pas Æbutius

X I V. Si vous connoissez quelqu'un, MESSIEURS, dont le cours ordinaire de la vie vous represente un fade complaisant des femmes, des veuves; un défenseur processif jusqu'à l'excès, livré à la chicanne, inepte & sans esprit parmi les hommes, habile & sçavant en droit parmi les femmes, vous pouvez revêtir Æbutius de ce caractere; car c'est ce qu'il fut à l'égard de Cæsennia. Peut-être demandez-vous s'il étoit son parent; rien de plus étranger. Etoit-il ami de son pere, ou de son mari? Rien moins. Qu'étoit-il donc? Tel que je viens de vous le dépeindre. Volontairement ami de cette femme; non par quelque inclination, mais lié avec elle par de bons offices déguisez, & des assiduez hipocrites, & par des services quel-

quefois utiles , & rarement fideles.

XV. Lorsque l'on eut réglé , comme j'avois commencé de dire , de faire cette vente à Rome , les amis & les parens de Cæsennia lui persuadoient ce qui lui venoit à elle-même aussi dans l'esprit , que puisqu'elle avoit la liberté d'acheter ces terres de Fulcinus , lesquelles étoient contiguës à ses anciens domaines , elle n'avoit nulle raison valable de perdre une pareille occasion , sur-tout lui revenant dans les partages de la succession une somme d'argent , qu'elle ne pouvoit mieux placer ailleurs. Elle prit donc la resolution de le faire; elle donne commission qu'on lui achete cet heritage: mais à qui pensez-vous qu'elle en donne le soin? Ne vient-il pas d'abord dans l'esprit de tout le monde que cet office convenoit à celui qu'elle trouvoit toujours disposé pour l'administration de toutes ses affaires , & sans lequel il ne pouvoit rien être entrepris d'assez sûr & d'assez sage? Vous en jugez sainement.

XVI. L'affaire est mise entre les mains d'Æbutius: il se trouve au comptoir (1) du Banquier: il y fait son encheré , plusieurs acheteurs se desistent , les uns en considera-

(1) *Du banquier.* Les ventes se faisoient d'ordinaire au comptoir du banquier, sur la place publique, afin que ce ban-

quier mît sur son registre l'argent qu'il avançoit pour celui à qui la chose étoit adjudgée.

tion de Cæsennia, les autres à cause du prix, & les terres sont adjudgées pour Æbutius, qui promet la somme au Banquier. Et c'est de son témoignage que cet honnête homme se sert aujourd'hui pour declarer qu'il a été l'acquireur de ce fonds, comme si nous lui en contestions l'adjudication, & comme si quelqu'un alors eut eu le moindre doute qu'il ne l'acqueroit pas pour Cæsennia. Plusieurs en ayant connoissance, & presque tout le monde l'ayant oïi dire pouvoit se le persuader sur de bonnes convictions, puisqu'il revenoit de cette succession une somme d'argent à Cæsennia, qu'il lui convenoit parfaitement d'employer à l'acquisition de ces terres, tout-à-fait à sa bienfaisance : que d'ailleurs elles étoient en vente, que les encheres se faisoient par un homme à qui personne ne s'étonnoit qu'elle en dût donner la commission, & qu'on ne pouvoit soupçonner de les acheter pour lui-même.

XVII. Quand l'acquisition eut été faite, l'argent fut payé par Cæsennia. C'est de cette somme dont il croit que l'on ne peut rendre compte, parcequ'il a supprimé les registres, & qu'il s'est emparé de ceux du Banquier où il a porté l'argent qu'il avoit avancé, & le remboursement qu'on lui en a fait, comme s'il avoit fallu que cela se fit autrement. Les choses s'étant passées comme nous le soutenons, Cæsennia se mit en possession de

de ces terres , & les afferma. Peu de tems après , elle épouſa Cæcina. Pour abreger ce recit , elle mourut enfuite , après avoir fait un teſtament, par lequel elle fait heritier Cæcina des onze (1) parties de ſon bien , & de la moitié de la douzième ; à l'égard des trois autres ſixièmes de cette dernière portion, elle en donne deux à M. Fulcinius , afranchi de ſon premier mari , & la troiſième pour Æbutius, comme une recompènſe qu'elle veut lui laiſſer de ſes ſoins, ſupolé qu'il en eût pris quelques-uns : & c'eſt avec ce ſixième qu'il pretend arrêter tous les ſujets de cette conteſtation.

XVIII. Il a , dès le commencement , oſé dire que Cæcina ne pouvoit heriter de Cæſennia, parcequ'il ne jouiſſoit pas d'un auſſi bon droit que les autres citoyens , à cauſe des pertes & des calamitez civiles arrivées aux habitans de Volterre ; ainſi Cæcina timide , peu inſtruit , peu éclairé , peu entreprenant , ne crut pas l'heritage aſſez conſiderable pour ſoumettre à l'examen ſon titre de citoyen Romain. Sans doute c'étoit ceder à Æbutius autant qu'il voudroit des biens de Cæſennia. Tout au contraire , par une conduite d'homme ſage & courageux , voici comme il étouffa la calomnie , & confondit l'extravagance.

(1) *Onze parties.* Les ſuccéſſions ſe partageoient en douze parties , & chaque partie en ſix autres.

XIX. Comme il étoit en possession des biens, Æbutius, qui faisoit monter très-haut son fixième, en qualité d'heritier, demanda un arbitre pour le partage de la succession. Peu de jours après, voyant que l'aprehension d'un procès ne pouvoit rien extorquer de Cæcina, il lui fit declarer (1) sur la place de Rome que ce fonds, dont j'ai parlé ci-devant, & dont j'ai montré qu'il avoit été l'acquireur par l'ordre de Cæsennia, lui appartenoit, & qu'il l'avoit acheté pour lui. Que dites-vous-là? Quoi ce fonds dont pendant quatre années Cæsennia s'est vûë en possession sans la moindre inquietude, tant qu'elle a vécu, depuis qu'il avoit été vendu, vous pretendez qu'il vous appartient? L'usage, dit-il, & les fruits en avoient été laissez à Cæsennia par le testament de son mari.

XX. Comme il intentoit si malignement ce nouveau genre de procès, Cæcina, de l'avis de ses amis, crut devoir fixer un jour où l'on comparoîtroit pour traiter de cette affaire, & cependant, selon les regles, se deposseda des terres qui faisoient la contestation. Ils conférèrent ensemble, & l'on prit un jour convenable à la commodité de l'un & de l'autre. Cæcina, au jour arrêté, se rendit

(1) *Lui fit declarer.* C'étoit la coutume que celui qui vouloit intenter un procès, faisoit declarer auparavant à son adversaire, qu'il le plaideroit, s'il ne lui cedit.

avec ses amis au château d'Axia, d'où les terres dont il s'agit ne sont pas fort éloignées, il y est informé par plusieurs personnes qu'une nombreuse troupe de gens, tant libres, qu'esclaves, est rassemblée, & même armée par Æbutius. Dans le tems que les uns s'en étonnoient, & les autres n'en croyoient rien, voilà qu'Æbutius arrive lui-même, vient au château, & declare à Cæcina qu'il a du monde sous les armes, & qu'il ne se retirera pas si l'on vient à eux. Celui-ci cependant & ses amis jugerent à propos d'en faire l'épreuve, autant qu'il leur sembloit la pouvoir faire, sans courir risque de la vie.

XXI. Alors ils descendent du château, & s'acheminent vers les lieux: l'entreprise d'Æbutius leur paroissoit temeraire; & ce qui en fut la cause, c'est, comme je m'imagine, que personne ne crut qu'il executeroit en effet ce qu'il declaroit par ses menaces. Or Æbutius avoit des gens armez à toutes les avenues par où l'on pouvoit aborder, non seulement à cette terre, mais encore à la plus prochaine, dont on n'étoit point en dispute. Comme donc Cæcina voulut entrer dans l'ancienne terre, parceque l'on en pouvoit aprocher de fort près: plusieurs gens armez s'y opposerent.

XXII. Cæcina, repoussé de ce lieu, ne laissa pas d'avancer comme il put jusqu'à la terre, où le gros de la troupe devoit faire

toute la résistance, & qui est terminée par un plan d'olivier en ligne droite. Lorsque l'on en fut assez proche, Æbutius avec tout son monde s'y rendit aussi-tôt. Il fit venir à lui son esclave Antiochus, qu'il apella par son nom, & lui ordonna d'une voix haute, de tuer le premier qui entreroit dans l'allée des oliviers. Cæcina, que je crois un homme très-prudent, me paroît avoir eu dans cette occasion plus de courage que de prudence, car quoiqu'il vit cette multitude de gens en armes, & qu'il eût entendu cette parole d'Æbutius, comme j'ai dit, il ne laissa pas d'avancer encore plus près, & se trouvant engagé jusqu'à l'extrémité du terrain où finissoient les oliviers, il se retira pour éviter la fureur de cet Antiochus, & l'irruption de tous les autres, armez de traits. En même tems ses amis, & tous ceux qu'il avoit rassemblés, saisis de frayeur, prirent la fuite, comme vous l'avez entendu de leur témoin.

XXIII. Ces choses s'étant ainsi passées, le Préteur Dolabella, comme c'est la coutume, rendit une ordonnance SUR LA VIOLENCE INTENTÉE PAR DES HOMMES ARMEZ, sans autre clause, sinon qu'il retabliroit le possesseur dans l'endroit dont il avoit été repoussé, (1) il dit l'avoir

(1) *Il dit qu'il l'avoit rétabli.* Cela étoit faux. Mais quand ils vouloi-
ent signifier que quel-
qu'un n'avoit pas été
chassé, & par conséquent

rétabli. Tous deux se sont engagez (1) à payer une somme pour la preuve du fait; c'est ce que vous avez à juger.

Cæcina, MESSIEURS, devoit souhaiter, premierement de n'avoir rien à contester; en second lieu, de ne pas entrer en discussion avec un si méchant homme; mais troisièmement d'avoir un adversaire aussi fou: car la folie ne nous sert pas moins que la méchanceté nous nuit. Sa malignité est d'avoir assemblé des gens, de les avoir armez, & d'avoir usé de violence avec sa troupe sous les armes. C'est en cela qu'il nuit à Cæcina, mais il le sert en même tems: car pour les mêmes choses qu'il a si méchamment executées, il a pris des témoins dont il employe les dépositions dans la cause présente.

XXIV. Ainsi, MESSIEURS, je suis résolu, avant que d'en venir à mes défenses

ne devoit pas être rétabli, ils disoient qu'ils l'avoient rétabli pour obéir à l'ordonnance du Préteur.

(1) *A payer une somme d'argent.* Quand un demandeur attaquoit devant le Préteur le possesseur du fonds qu'il lui disputoit, celui des deux qui refusoit de config-

ner une somme d'argent, & de s'engager à la perdre, en cas qu'il eût tort, perdoit son procès sur-le-champ, sans autre procédure: & s'ils s'engageoient tous deux, on faisoit ensuite la discussion devant des Juges ou des Commissaires que le Préteur leur choisissoit,

& à mes témoins, de me servir des siens & de son aveu. Qu'avouë-t'il donc, MESSIEURS, & si volontiers, qu'il ne sembe pas seulement l'avouer, mais le déclarer hautement? J'ai, dit-il, convoqué des hommes: je les ai rassemblez & mis en armes: je vous ai présenté la craintede la mort & le peril de votre vie, pour vous empêcher d'avancer: l'épée à la main, dit-il, l'épée à lamain, & il le dit devant les Juges, je vous ai repoussé & je vous ai fait peur. Et que disent les témoins? P. Vetilius, parent d'Æbutius, dépose qu'il l'avoit fait venir avec des esclaves armez. Que dit-il de plus? Qu'ils avoient été plusieurs sous les armes. Que dit-il encore? Qu'Æbutius avoit menacé Cæcina. Sur ce témoin, MESSIEURS, qu'ai-je à dire? Que vous n'y ajoûtiez pas moins de foi, parce qu'il passe pour un homme moins capable, & que vous y en ajoûtiez aussi, parce que rien n'est plus contraire que ce qu'il dit à la cause du parti qu'il soutient.

XXV. A. Terentius, autre témoin, ne blâme pas seulement Æbutius, mais dépose qu'il avoit des gens armés, & contre lui-même, déclare avoir ordonné à Antiochus, esclave d'Æbutius, d'attaquer Cæcina l'épée à la main s'il aprochoit. Que dire davantage d'un tel homme contre lequel, prié par Cæcina, je ne voulus jamais plaider, de crainte que je ne parusse l'accuser d'un cri-

me d'Etat. Je ne sçais maintenant comment j'edois en parler ou m'en taire, puisqu'avec serment il parle de lui-même en cette sorte.

XXVI De plus L. Cælius ne dit pas seulement qu'Æbutius étoit accompagné d'un grand nombre de gens armez, mais de plus, que Cæcina n'avoit avec lui que peu d'amis, qu'il avoit fait venir. Dirois-je du mal d'un témoin ; auquel je vous demande d'ajouter foi, cōme si c'étoit le mien propre. P. Memmius vient ensuite, qui ne rappelle pas un mediocre service qu'il rendit aux amis de Cæcina, quand il dépose qu'il leur ouvrit une route pour pouvoir s'enfuir par la terre de son frere, lorsqu'ils étoient tous saisis de frayeur. Je rendrai grace à ce témoin de s'être montré si charitable dans cette occasion, & si religieux dans son témoignage.

XXVII. A. Atilius, & son fils L. Atilius déposent qu'il y avoit à cette expedition des gens en armes, & qu'ils y avoient amené leur monde. Ils ajoutent encore que lorsqu'Æbutius menaçoit d'un mauvais parti Cæcina, ce dernier avoit demandé que la discussion se fit selon la coûtume. P. Rutilius dépose de même, & le dit d'autant plus volontiers, afin que l'on crût que du moins en quelque jugement on avoit ajouté foi à son témoignage. Deux autres témoins encore n'ont rien déposé sur la violence, mais sur la vente de la terre. P. Cæsenius garand

de cette terre, & dont le corps a plus de poids que d'autorité; le Banquier Sex. Abdius, surnommé Phormion, & qui n'est ni moins noir, ni moins hardi que celui de Terence, n'ont rien dit sur la violence intentée, & rien davantage qui ait rapport à votre jugement.

XXVIII. Mais pour la dixième deposition parut un témoin fort attendu, réservé pour fermer la scene, Sénateur du peuple Romain, la splendeur de tout l'ordre, le lustre & la gloire des jugemens, modele de la probité primitive, en un mot, Fidiculanus Falcula; mais quoiqu'il fut venu plein de vehemence & de fureur, que non seulement il offensât Cæcina par son parjure, mais semblât même être irrité contre moi, je le rendis si calme & si doux, qu'il n'osa pas, comme vous vous en souvenez, dire une seconde fois de combien de milles sa terre étoit éloignée de Rome; car ayant dit d'abord qu'elle n'en étoit pas moins que de 53. milles, le peuple se mit à rire, en criant que c'étoit justement le compte, car tous se ressouvenoient combien il avoit reçu de coups de verges après le jugement d'Albius.

XXIX. Que dirai-je contre lui que ce qu'il ne sçauroit nier. Qu'il s'est venu asseoir dans une assemblée d'enquête publique, quoiqu'il ne fut pas un des Jugés, & que dans cette compagnie, n'ayant point entendu sa cause, qu'on avoit la liberté de remettre à un plus

plus amplement informé , il avoit dit qu'il étoit assez éclairci , enforte qu'ayant voulu juger d'une affaire qui lui étoit inconnue , il avoit mieux aimé condamner (1) qu'absoudre. Car l'accusé ne pouvant être condamné, s'il manquoit un seul Juge au nombre de ceux qui le devoient condamner , il s'étoit offert, non pour prendre connoissance de la cause, mais pour remplir le nombre de ceux qui concluoient à la condamnation. Peut-on rien dire de plus grave contre quelqu'un, que de venir à prix d'argent pour condamner un homme qu'il n'avoit jamais vû , ni entendu.

XXX. Cependant ce témoin , afin que vous le connoissiez plus aisément , n'avoit pas été présent lorsque la cause étoit agitée par les autres, & que les témoins déposoient, mais avoit pensé quelques momens à quelqu'autre accusé : tous les autres témoins ayant avant lui déclaré qu'Æbutius avoit eu grand nombre de gens armés : il déposa seul qu'il n'y en avoit point eu. Il m'a paru d'abord que cet homme habile avoit compris ce qui convenoit à la cause qu'il défendoit , & qu'il s'égaroit seulement en ce qu'il infirmoit tous les témoins qui avoient fait

(1) *Qu'absoudre.* C'étoit la coutume , selon la jurisprudence Romaine , de juger l'affaire à la première audience quand le jugement étoit favorable, & de le remettre à une autre fois quand il étoit rigoureux.

avant lui leur déposition. Lorsque tout à coup le même qui avoit (1) coutume de déposer , déclara qu'il n'y avoit eu sous les armes que ses seuls esclaves. Que feriez-vous à un tel homme ? Ne lui accorderiez-vous pas quelquefois qu'en considération de sa souveraine folie, on eut moins de haine pour sa souveraine méchanceté ?

XXXI. Ou n'avez-vous point ajouté foi , MESSIEURS , à ces témoins quand vous n'aviez pas assez d'éclaircissemens ; on ne leur disputoit pas qu'ils ne disent la vérité , ou vous restoit-il quelque doute qu'avec cette multitude rassemblée , ces armes , ces traits , cette frayeur d'une mort prochaine , ce peril évident d'un carnage , il y eût de la violence ou non ? En quoi donc la violence se montrera-t-elle , si l'on n'en remarque pas en cette conjoncture ? Trouvez-vous bien belle , cette sorte de défense ? Je ne l'ai point chassé , mais je lui ai résisté , car je n'ai pas souffert que vous entraînâiez dans cette terre ; mais j'y ai opposé des gens armez , afin que vous comprissiez que si vous y mettiez le pied vous peririez aussi-tôt. Que dites-vous-là ? Celui que les épées & les flèches ont effrayé , mis en fuite , repoussé de force , ne vous paroît pas être chassé ?

XXXII. Nous examinerons le terme

(1) *Qui avoit coutume de déposer.* C'est ce Verilius qui avoit déposé le premier.

par la fuite. Agitons maintenant l'action même qu'ils ne nient point, & voyons ce qu'il y a de justice dans cette conduite. C'est une chose constante, par l'aveu même de l'adversaire, que Cæcina s'étant présenté au jour & au tems qu'on avoit choisi pour la discussion de l'affaire, selon les regles accoutumées, il fut repoussé de force, & chassé par une troupe de gens armez. Comme le fait est constaté, moi qui suis ignorant du droit, inhabile dans les affaires & dans les procès, je crois devoir intenter cette action pour soutenir mon droit par une ordonnance, & poursuivre votre injustice. Feignez qu'en cela je me trompe, & que par cette ordonnance je ne puisse en nulle façon obtenir ce que je souhaite; je ne veux point avoir ici d'autre maître que vous pour m'instruire.

XXIII. Je vous demande, cette action intentée a-t-elle quelque fondement ou non? Il ne faut point rassembler une troupe de gens pour la contestation d'un bien, il ne convient pas d'en armer une multitude pour soutenir son droit, rien n'est plus contraire à la justice que la violence; rien n'est plus opposé aux voyes de l'équité que des hommes rassemblez, & sous les armes. Et comme c'est-là de quoi il s'agit, & que l'affaire est d'une nature à devoir, ce semble, être particulièrement discutée devant les Magistrats, je vous deman-

de encore si sur cette affaire une action est fondée ou non ? Direz-vous que non ? J'aurois bien envie d'entendre dire à quelqu'un, qui, pendant la paix & la tranquillité publique, auroit amassé du monde, levé des troupes, rassemblé grand nombre de gens, les auroit armez & bien équipiez, pour intimider, & repousser à la vûë du peril & de la mort, pour mettre en fuite & pour écarter avec des armes & des satellites des hommes desarmez, qui venoient pour discuter leur droit, comme il avoit été resolu : j'ai fait tout ce que vous dites & j'avoüe ce qu'il y avoit de séditieux, de temeraire & de dangereux dans ce procedé.

XXXIV. Que s'ensuit-il donc ? Je l'ai fait impunément, car vous n'avez aucun fondement d'agir contre moi selon le droit & civil & prétorien. Est-il donc vrai, MESSIEURS ? Entendrez-vous un tel discours, & souffrirez-vous qu'on le repete souvent en votre presence ? Après que nos ancêtres ont été si vigilans & si prudens pour regler & pour soutenir tous les droits de tous les citoyens, non seulement dans les affaires de cette importance, mais dans les moins considerables, auroient-ils oublié ce seul genre d'incident tout grand qu'il est, en sorte que je pourrois avoir action contre ceux qui me contraindroient à main armée de sortir de ma maison, & que je ne pourrois l'avoir

contre ceux qui m'empêcheroient d'y entrer ? Je ne plaide point encore la cause de Cæcina ; je ne parle point encore de notre droit de possession ; je me plains seulement, C. PISON, de votre défense.

XXXV. Quand vous dites & vous décidez, si Cæcina, dans le tems qu'il étoit dans la terre en eut été mis dehors, il auroit fallu par cette sentence l'y retablir. Or puisqu'on ne l'a point chassé d'un lieu où il n'étoit pas, nous n'avons, à ce qu'ils disent, rien obtenu par cette sentence. Mais je demande, si vous en retournant aujourd'hui dans votre maison, des hommes attroupez & bien armez vous en interdisoient, non seulement le dedans & la porte, mais même les avants-cours & les avenues, que feriez-vous ? Notre ami L. Calpurnius vous fait signe que vous disiez ce qu'il a dit auparavant touchant les violences. Quoi, sur le sujet de la possession ? Quoi encore, sur l'obligation de retablir celui qui le doit être ? Quoi donc enfin, n'intenteriez-vous pas une action touchant la violence pour l'intérêt du droit naturel, pour la connoissance & la punition du malfaiteur ? Je vous accorde plus. Non seulement je veux que vous ayez fait tout cela : mais que même vous ayez obtenu la condamnation, ferez-vous davantage possesseur ? L'action (1) intentée

(1) *L'action intentée, &c.* Cela ne donnoit point

pour injure n'acquiert point le droit de possession. Mais par le jugement, par la peine imposée, elle adoucit l'amertume de l'injustice qu'on a reçue.

XXXVI. Et cependant le Préteur Pison se taira-t-il sur une affaire de cette importance, & n'aura-t-il point de moyen pour vous rétablir dans vos domaines; lui qui, pendant tout le jour sévit contre la violence, ou commande de la réparer quand on l'a faite? Lui, qui rend ses decrets pour les fossés, pour les égoûts, pour les moindres contestations touchant les eaux & les chemins, demeurera-t-il muet tout-à-coup, & n'aura-t-il rien à prononcer sur l'affaire la plus criante? Et après que Pison aura été repoussé de sa demeure, repoussé, dis-je, par des hommes attroupez, armés, le Préteur ne trouvera ni dans nos coutumes, ni dans les exemples nul moyen de le secourir? Car que dira-t-il, ou que demanderez-vous, vous-même après un outrage éclatant? De quel endroit vous a-t-on par force interdit l'entrée? Personne n'a jamais sur cela rendu d'ordonnance; c'est une nouveauté, non seulement inusitée, mais inouïe.

De quel lieu vous a-t-on chassé? Que gagnerez-vous quand ils vous répondront? Ce que vous me répondez maintenant, que des la possession, parceque ce mande pour avoir des Ju- n'étoit encore que la de- ges.

gens armez vous ont empêché d'aprocher d'une maison , & que vous n'avez pû nullement en être chassé, puisque vous n'en aviez pû aprocher.

XXXVII. Je suis chassé, dites-vous, lorsque l'on chasse quelqu'un des miens. Oiii assurément. Vous vous défendez bien à présent, car vous n'en demeurez plus aux termes, & vous revenez à l'équité. Si nous voulions nous en tenir aux mots, vous n'êtes point chassé quand on ne chasse que votre esclave. Mais la chose est comme vous le dites, & je dois vous croire chassé, quoique l'on n'ait point touché votre personne, n'est-il pas vrai? Parlez maintenant: si pas un des vôtres ne s'est déplacé, s'ils ont tous été conservez & retenus dans la maison, que vous seul en ayez été repoussé par la frayeur, épouvanté par la violence & par les armes, intenterez-vous une même action que nous, ou quelqu'autre, ou point du tout? Il n'est ni de votre sagesse, ni de votre prudence de n'avoir rien à produire en justice sur une affaire si considerable & si grave. Si pour tenter une action, il y a quelqu'autre maniere qui nous échape, dites-nous quelle elle est? J'ai bien envie de l'apprendre.

XXXVIII. Si c'est celle dont nous nous sommes servis, il faut necessairement que nous l'emportions avec un Juge tel que vous; car je n'aprehende pas que vous di-

liez dans une pareille cause, & par un decret semblable, qu'on doit vous retablir, & qu'on ne doit pas retablir Cæcina. Car à qui n'est-il pas très-évident que les biens, les possessions & les richesses de tous les hommes n'ont plus rien de stable & de certain, si en la moindre circonstance la sentence de ce decret est affoiblie & infirmée? Si par l'autorité de tels Juges, la conduite violente d'une troupe armée semble approuvée par un arrêt dans un jugement où l'on n'étoit point en doute sur la violence, mais où l'on n'a discuté que sur les termes. Un homme gagneroit-il sa cause devant vous qui se défenderoit de la sorte? J'ai mis en armes des gens pour vous écarter, mais je ne vous ai pas chassé. Une action si temeraire au lieu de se justifier par l'équité, ne semblera-t-elle être défendue que par deux ou trois lettres de l'alphabet?

XXXIX. Jugerez-vous que sur une pareille affaire on ne peut intenter nulle action, que personne ne peut recourir aux reglemens du droit pour une resistance par des gens armez, & contre un homme qui, par une multitude attroupée en empêcheroit quelqu'autre, non seulement d'entrer, mais d'aprocher en nulle façon? Mais quelle est donc la force & l'idée de cette distinction, qu'il semble y avoir de la difference entre poser le pied & faire un pas dans ma terre

d'où l'on me chasse, & l'on me fait sortir ensuite, ou de venir à ma rencontre la force & les armes à la main, pour empêcher que je n'y puisse non seulement entrer, mais la regarder & m'y présenter? Quelle différence y a-t-il entre l'un & l'autre de ces deux choses, pour être obligé de retablir un homme quand on l'a mis dehors, & de ne l'être pas, quand on l'empêche d'entrer?

XL. Voyez, au nom des Dieux immortels, quelle jurisprudence pour nous, quelle condition pour vous-même; quel règlement enfin pour Rome vous avez envie d'établir par cette ordonnance dont nous nous sommes servis? On a réglé l'action pour ces sortes d'affaires. Si elle n'a point de validité, ou si elle n'a point de rapport à la cause présente, que peut-on reprocher de plus negligent, & de plus imprudent à nos ancêtres, ou que de n'avoir pas fait de loi pour une chose de cette importance, ou d'en avoir fait une qui ne comprend point assez par ses expressions, & toute l'étendue & toute l'idée du droit. Il y auroit du danger à supprimer cette ordonnance, & il est préjudiciable à tout le monde, que l'on passe en règle que ce qui se fera fait les armes à la main ne pourra s'annuller par les voyes de droit. Or rien ne seroit plus honteux que d'accuser des hommes si sages & si éclairés d'avoir été dépourvus de raison, jusqu'à vous faire ju-

ger qu'il ne leur est point venu dans l'esprit d'établir une ordonnance, & une action pour semblable affaire.

XL I. Quoique nous nous plaignions, dit-il, *Æbutius* n'est point obligé de suivre cette ordonnance. Comment donc ? C'est que l'on n'a point usé de violence envers *Cæcina*. Cela peut-il se dire dans cette occasion ? Après qu'il y a eu des armes, une multitude de gens rassemblez, des hommes mis en défense, placez en certains postes avec des épées ; après les menaces, les risques & les frayeurs de la mort, on dira qu'on n'a point usé de violence. Il n'y a eu, dit-il, personne de mort ni de blessé. Que dites-vous donc lorsque nous traitons d'un bien disputé, & d'une question de droit entre des particuliers en contestation, vous soutiendrez que l'on n'a point usé de violence, parcequ'il n'y aura point eu de mort ni de carnage ; & moi je soutiens que souvent de grandes armées ont été repoussées, & mises en fuite par une effrayante irruption des ennemis, sans qu'il y ait eu personne ni de mort ni de blessé.

XL II. Car, MESSIEURS, on n'appelle pas seulement violence celle qui regarde notre corps & notre vie, celle qui nous met devant les yeux un danger de mort, qui nous jette la frayeur dans l'ame, & nous ôte d'un lieu & d'une situation d'assurance est

beaucoup plus grande encore. Aussi des hommes, quoique blessés, & souvent affoiblis de corps, ne sont pas toujours affoiblis de courage, & ne quittent pas le poste qu'ils ont résolu de défendre. Mais les autres sont repoussés entièrement, en sorte qu'il n'est pas douteux que l'on n'ait fait plus de violence à celui dont l'esprit est épouvanté, qu'à celui dont le corps a seulement été blessé.

XLIII. Que si nous disons que des armées ont été repoussées par force, lorsque par une alarme, & souvent par un léger soupçon du peril elles ont pris la fuite; & si non seulement par le mouvement des boucliers, sans le choc des corps, sans coups portez de prez, sans nulle flèche jettée, mais quelquefois par les seuls cris des soldats, ou par l'ordre de bataille & par l'aspect des étendards, nous avons vû, & nous avons entendu dire que de nombreuses troupes ont été repoussées, ce que l'on appelle violence à la guerre, ne s'appellera-t-il pas de même dans la paix? Ce qui passe pour violent dans une action militaire, ne paroît-il rien dans une action de droit civil? Ce qui fait impression sur des armées paroît-il n'en avoir pas dû faire sur des gens de robe réunis ensemble? Quelque blessure dans le corps témoignera-t-elle plutôt la violence que la terreur dans l'esprit? Et s'informerait-on s'il y a quelqu'un

de blessé, quand il sera constant que tout le monde aura pris la fuite ?

X L I V. Car votre propre témoin dit que la crainte ayant saisi ceux que nous avons réunis, il leur avoit montré l'endroit par lequel ils pouvoient s'enfuir. Paroit-il que l'on n'a point usé de violence envers des gens qui n'ont pas seulement cherché à s'enfuir, mais à le faire sûrement ? Pourquoi donc fuïoient-ils ? Parcequ'ils craignoient. Et que craignoient-ils ? Sinon la violence. Quand donc vous accordez les conséquences, pouvez-vous nier les principes ? Vous avoïez que la crainte les a fait fuir ; vous en dites la même raison que nous comprenons tous, les armes, les hommes attroupez, l'irruption, la fougue de gens armez ; dès que l'on convient de tous ces faits, niera-t-on qu'il y ait eu de la violence ?

X L V. C'est un usage déjà fort ancien & pratiqué par nos peres en plusieurs occasions, que quand on viendroit pour user de violence, s'ils appercevoient, quoique de loin, des gens armez, qu'ils s'éloigneroient aussi-tôt, après que leurs témoins auroient signé leurs dépositions, & qu'ils pourroient légitimement s'engager à payer une somme d'argent s'il n'y avoit point de violence exercée contre l'ordonnance du prêteur. Quoi donc pour prouver la violence il suffira de sçavoir qu'il

Y a des gens armez , & ce n'en fera point assez de tomber entre leurs mains ; le seul aspect d'une troupe en armes aura la force de prouver la violence , & leur insulte , & leur irruption ne l'aura pas ? Celui qui s'en ira , la prouvera plus aisément que celui qui s'enfuira.

XLVI. Or je dis , dès aussi-tôt qu'Æbutius eut déclaré dans le château de Cæcina qu'il avoit rassemblé des gens armez , & qu'il ne s'en iroit pas lorsque l'on viendrait , si Cæcina se fût éloigné d'abord , vous n'auriez pas dû être en doute que l'on n'eût usé de violence envers lui ; & si du moment qu'il apperçut de loin ces gens en armes , il se fût retiré , vous en douteriez encore moins : car toute violence en cela consiste ou à nous obliger de sortir de quelque endroit , par le peril qui nous y menace , ou à nous en interdire les approches. Que si vous en décidez autrement , prenez garde que votre décision n'aille à conclure que celui qui s'éloigne plein de vie n'a point éprouvé de violence , & que vous ne fassiez entendre à tous ceux qui sont en contestation pour des biens qu'ils doivent s'attaquer & se défendre les armes à la main ; que comme dans la guerre les généraux imposent des punitions aux lâches , de même dans les tribunaux ceux qui auront fui soutiendront une plus mauvaise cause , que ceux qui auront combattu jusqu'à la fin.

XLVII. Lorsque nous parlons du droit, & des legitimes contestations entre les hommes, & qu'en ces sortes d'affaires nous employons le terme de VIOLENCE, c'est de la plus legere qu'il faut l'entendre. J'ai vû des gens armez, quoiqu'en petit nombre, la violence est toujours grande : je me suis retiré pour avoir craint la fléche d'un seul homme, c'est avoir été repoussé & chassé. Si c'est ainsi que vous jugerez, non seulement personne ne voudra desormais attaquer, mais resister pour avoir la possession d'un bien. Mais si vous prétendez qu'il n'y a point de violence sans meurtre, sans blessure, & sans qu'il y ait du sang répandu, vous jugerez donc que les hommes doivent plus aimer leurs biens que leurs vies.

XLVIII. Allons, Æbutius, je veux bien vous avoir vous-même pour juge de ce qu'il faut appeller violence. Répondez-moi, si cela ne vous fait pas de peine. Cæcina n'a-t'il point voulu enfin, ou n'a-t'il point pû approcher de la terre? L'en avez-vous empêché? Certes c'est avoüer qu'il l'a voulu. Pouvez-vous donc dire que la violence n'a point fait d'obstacle à celui qui ne souhaitoit rien tant que d'approcher, & qui n'étoit venu qu'à ce dessein, si des gens armez lui en eussent laissé la liberté : car s'il n'a pû d'aucune maniere ce qu'il souhaitoit ardem-

ment, il faut nécessairement qu'une force supérieure s'y soit opposée ; ou dites-nous d'où vient qu'il n'est pas avancé, puisqu'il le vouloit.

XLIX. Vous ne pouvez plus nier que l'on n'ait usé de violence : il s'agit de sçavoir comment on a chassé celui qui n'a point approché : car il faut nécessairement qu'un homme que l'on met dehors, soit chassé & déplacé de quelque endroit. Or comment cela peut-il arriver à celui qui ne fut jamais dans l'endroit d'où il prétend qu'on l'a chassé ? S'il y avoit été, & que saisi de crainte, il se fût enfui de ce lieu, quand il auroit vu des gens armez, diriez-vous qu'il en auroit été chassé ? Je pense qu'oui. Vous qui jugez si exactement & si subtilement des contestations, plutôt par les termes que par la justice, & qui traitez les questions de droit, non par l'utilité commune, mais par l'extérieur des paroles, pourrez-vous dire que l'on a jeté dehors celui auquel on n'a pas seulement touché ? Direz-vous qu'on l'a fait sortir ? Car c'est le terme dont les Préteurs ont coutume de se servir pour ces sortes d'ordonnances ? Que dites-vous là ? Peut-on faire sortir un homme à qui l'on ne touche pas ? Si nous voulons nous en tenir au terme, ne faut-il pas de nécessité que nous entendions que l'on met dehors celui sur lequel on porte la main : il est nécessaire, dis-

je, si nous reftraignons la chose dans le terme, que personne ne soit ôté de son poste, que l'on n'entende en même tems que l'on a mis la violence en usage, qu'on l'en a ôté de la main, & qu'on l'a repoussé par force.

L. Or comment quelqu'un peut-il être jetté, sinon en le tirant d'un lieu plus haut, dans un lieu plus bas, il peut être repoussé, mis en fuite, en un mot chassé, non seulement si l'on ne l'a point touché, mais même si on le chasse d'un endroit plat & tout uni. Quoi donc? Penferons-nous que cette ordonnance n'a été renduë qu'en faveur de ceux qui se diroient avoir été précipitez de haut en bas? Car ce sont ceux que nous pouvons dire à la lettre, que l'on a jettez. Lorsque l'intention, le dessein & la pensée d'un decret sont intelligibles, ne regarderons-nous pas comme une extrême impudence, ou comme une folie bien particuliere de s'arrêter à des termes vagues, & non seulement d'abandonner la chose, la question, & le droit commun, mais de les trahir?

LI. Est-il douteux que ni dans notre langue, qu'on dit (1) être pauvre ni dans nulle autre, il n'y a pas une assez grande abondance de termes pour nommer chaque cho-

(1) *Qu'on dit être* de la Nature des Dieux, *pauvre*. Cicéron ne le il dit la langue Latine croyoit pourtant pas; plus abondante que la puisque dans les livres langue Greque.

se par des expressions propres & précises, & qu'il n'est nullement besoin de termes, quand la chose pour laquelle on les cherche, est suffisamment entendüe ? Quelle loi ? Quel decret du Senat ? Quelle ordonnance de Magistrats ? Quelle convention ? Quel traité ? Quel testament même (s'il en faut revenir aux actes des particuliers ?) Quels jugemens ? Quelles stipulations ne pourroient s'infirmes & se renverser par la formule des actes & des contractz, si nous voulions assujettir les choses aux paroles, abandonnant les intentions & les vûes de ceux qui les ont écrites ?

LII. Certes le langage ordinaire & familier n'aura jamais de suite & de raison, si nous chicanons entre nous sur les termes. Enfin tous les ordres que nous donnerons à nos domestiques seront nuls, si nous permettons à nos esclaves de nous obéir suivant la rigueur des termes, & non suivant ce que les termes peuvent faire entendre. Seroit-il necessaire que je rapportasse ici maintenant quelques exemples de toutes ces choses ? Ne s'en présente-t'il pas à chacun de vous quelqu'un de toutes les especes, pour vous rendre témoignage que le droit ne dépend pas des termes, mais que les termes sont assujettis aux pensées & aux intentions des hommes ?

LIII. L. Crassus, le plus éloquent de tous

les orateurs qu'il y eût au barreau peu avant que nous y vinssions, a parfaitement & noblement soutenu cette opinion devant les Juges Triumvirs, & prouvé facilement à tout le monde, lorsque Q. Mucius, cet homme si sage, plaidoit contre lui, que M. Curius ayant été fait heritier, en cas que mourût un enfant posthume, cet enfant non seulement n'étant pas mort, mais n'étant pas né, M. Curius devoit avoir l'heritage. Or ne lui étoit-il pas assez sûr par les termes ? Nullement. Quelle raison a donc été favorable ? L'intention du testateur : & si sans rien dire on nous la pouvoit faire entendre, nous ne nous servirions plus de la parole. Mais comme cela ne se peut, on a trouvé les termes, non pour empêcher, mais pour déclarer les volontez.

LIV. La loi veut que l'on jouisse d'une terre pendant deux ans pour acquérir le droit de propriété. Or nous nous servons du même droit pour les maisons dont il n'est pas fait mention dans la loi. Si le chemin n'a rien qui le borne & le défende, elle ordonne que les bestiaux paîtront à leur gré partout. On peut entendre par ces termes que si les chemins ne sont point bornez (1) & défendus chez les Brutiens, il est permis aux troupeaux, s'ils veulent, de parcourir tout le champ de M. Scaurus à Tusculum. L'action intentée contre un demandeur présent étoit

(1) *Les Brutiens.* C'est aujourd'hui la Calabre.

en ces termes : COMME JE VOUS VOIS DEVANT LE TRIBUNAL DE LA JUSTICE. Appius Claudius étant aveugle, n'auroit pas pû se servir de cette formule, si les hommes s'attachoient assez aux mots pour n'avoir point d'égard à la question qui faisoit l'objet de la cause. Si par un testament le pupille Cornelius étoit déclaré héritier, & qu'à la mort du testateur il eût déjà 20. ans, suivant votre interpretation litterale, il auroit perdu son héritage.

LV. Il me vient beaucoup de choses dans l'esprit, & je suis sûr qu'il vous en vient encore plus qu'à moi : mais pour ne point embrasser trop de matiere, & ne point trop écarter le discours du dessein qu'on s'est proposé, examinons cette sentence interlocutoire dont il s'agit; car en cela-même vous connoîtrez que si nous faisons consister le droit dans les termes, lorsque nous voulons être trop subtils & trop fins, nous perdrons toute l'utilité de cette sentence : D'OU L'ON AURA ETE' CHASSE', OU PAR VOUS, OU PAR VOS DOMESTIQUES, OU PAR VOTRE INTENDANT. Si votre fermier ou concierge m'avoit chassé, ce ne seroit pas tous vos domestiques, mais l'un d'eux qui m'auroit chassé. Vous diriez donc avec raison que vous m'auriez rétabli; puisqu'il n'y a rien de plus clair à ceux qui savent la langue latine, que le nom de famille

domestique n'est pas renfermé dans un seul esclave. Mais si vous n'avez point d'autre esclave que celui qui m'a chassé, vous vous recrierez aussi-tôt, en cas que j'aye une famille domestique, j'avouë que vous avez été chassé : car il n'est pas douteux qu'à juger une affaire par les termes, & non par l'esprit de la loi, il faut entendre par famille un certain nombre de domestiques, parce qu'un seul esclave n'en compose pas une entière ; mais l'équité du droit, la force de la sentence, l'intention des Préteurs, la pensée & le témoignage des hommes éclairés rejette une pareille défense & la regarde comme rien.

LVI. Or que vouloient dire ces grands hommes ? (1) Ne parloient-ils point Latin ? Oui certes : mais seulement autant qu'il falloit pour faire entendre leurs volontez ; puisqu'ils ont eu dessein, soit que ce soit vous-même qui m'ayez chassé, soit quelqu'un des vôtres, ou de vos esclaves, ou de vos amis, de ne les point distinguer par le nombre ; mais par le terme general de famille.

LVII. Mais s'il y a parmi eux des gens libres,

(1) *Ne parloient-ils, &c.* Parler Latin, selon Cicéron, c'est se servir de termes que personne ne peut reprendre avec sujet. Dans les formules des Loix on ne gardoit pas cette exactitude litterale, parce qu'on s'attachoit davantage au sens de la Loi.

tout est compris sous le terme d'intendant, non que tous ceux qui conduisent nos affaires, soient, ou de nom, ou d'effet nos intendans ; mais en cela l'esprit de la sentence étant reconnu suffisamment, ils n'ont pas voulu subtiliser sur tous les termes : car les moyens de la justice ne sont pas differens dans un seul esclave & dans plusieurs : le droit n'a point des regles differentes en ce seul cas, soit que l'on entende par votre intendant celui qui gouverne legitimelement les affaires d'un homme absent d'Italie & de Rome pour les interêts de la Republique, comme s'il en étoit presque le maître, c'est-à-dire, qui soutient les droits d'un autre à sa place, soit que l'on entende, votre fermier, votre voisin, votre client, votre affranchi, qui en votre nom & à votre priere ait fait cette violence & cette expulsion.

LVIII. Si donc pour rétablir un homme que l'on a chassé par force, la raison du droit a la même validité, quand une fois on l'a comprise, il n'importe guere assurément quelle peut être la signification des termes & des noms. Vous me rétablirez aussi-bien, si c'est votre affranchi qui m'a chassé, quoiqu'il ne soit chargé d'aucune de vos affaires, que si j'avois été chassé par votre intendant, non pas que tous ceux qui sont employez à quelque ministere pour nous, soient nos intendans, mais parce que cela ne fait rien à

la question dont il s'agit. Vous êtes autant obligé de me rétablir, si c'est un seul petit esclave qui m'a chassé, que si c'étoit toute votre famille domestique : cela ne veut pas dire qu'un seul esclave, & toute la famille soit la même chose ; il ne s'agit pas en quels termes on s'exprime, mais de la chose dont il est question. Et pour nous éloigner encore plus de quelques égards aux termes, sans nous écarter en rien de l'équité, quand il n'y en auroit pas un qui fût votre esclave, mais que tous seroient des étrangers & des mercenaires, ils seront néanmoins tous compris sous le titre & sous le nom de votre famille.

LIX. Pour suivez la lecture de la sentence. DES HOMMES ATTROUPEZ. Je veux que vous n'ayez attroupe personne ; qu'ils se soient rassemblez d'eux-mêmes : certainement c'est attrouper des hommes, que de les convoquer & les rassembler. Mais si non seulement ils n'ont pas été convoquez ni rassemblez, & que ce soient des gens qui se sont trouvez sur-le-champ dans la campagne, ou selon leur coutume y étoient, non pour y faire aucune violence, mais pour cultiver leurs terres & paître leurs troupeaux, vous direz, pour votre défense, que ce ne sont pas des hommes attroupez : & si l'on s'en tient aux termes, vous gagnerez ; quand même je serois votre Juge ; mais à s'en te-

nir à l'esprit de la sentence, devant aucun Juge, vous ne vous soutiendrez : car ils ont voulu que l'on rétablît ceux à qui la multitude auroit fait violence ? Or bien souvent quand on a besoin d'une troupe d'hommes, on a coûtume de les rassembler, c'est pour cela que dans la sentence le terme de rassembler est mis : parce que bien qu'il paroisse de la difference dans le terme, il n'y en a point dans la chose : & dans toutes les causes que ce soit il aura la même validité, dès que l'on y reconnoîtra les mêmes raisons d'équité.

LX. OU GENS ARMEZ. Qu'appellerons-nous ARMEZ ? Si nous voulons parler Latin, qui pourrons-nous véritablement appeller de ce nom ? Ceux, ce me semble, qui sont pourvus & munis de boucliers & de flèches. Comment donc, si avec des mottes, des cailloux, des bâtons, vous jettiez un homme hors de sa terre, & que l'on vous ordonne de rétablir celui que vous aurez mis dehors à main armée, direz-vous que vous l'aurez rétabli ? Si les termes l'emportent, si les causes s'examinent, non par les choses, mais les paroles, dites-le bien hardiment, suivant mon conseil, vous obligerez sans doute à croire que des gens qui jettent des pierres qu'ils ont ramassées, n'ont point d'armes ; que des mottes de terre & de gazon ne sont point des armes ; que ce n'est

point être armé, que d'arracher une branche d'arbre en passant; que les armes ont leurs noms, soit pour attaquer, soit pour défendre, & vous persuaderez que ceux qui n'en avoient pas, étoient desarmez.

LXI. Mais comme on jugera sur ces armes, alleguez alors ces raisons: lorsque l'on examinera l'esprit du droit & de l'équité, prenez garde que vous ne soyez pas trop bien enveloppé dans cette legere & froide imposture; car vous ne trouverez ni Juge ni Commissaire qui regardent seulement comme armez ceux qui le sont comme des soldats: mais ce sera la même chose que s'ils avoient été bien équipés des meilleures armes, en cas qu'on les trouve l'avoir été suffisamment, pour être en état de blesser le corps & d'ôter la vie.

LXII. Mais pour vous faire mieux comprendre que les termes ne servent à rien: si vous seul, ou quelque esclave avec un bouclier & une épée, aviez fait irruption sur moi, & que de cette sorte j'eusse été chassé, oseriez-vous dire que la sentence regardoit des hommes armez, & qu'alors il n'y avoit eu qu'un seul homme avec les armes? Je ne crois pas que vous eussiez une telle insolence. Mais voyez si maintenant vous n'êtes pas encore plus effronté: car alors vous auriez dû du moins avoir recours à tout ce qu'il y a d'hommes, parce que dans votre affaire ils auroient

auroient tous oublié à parler Latin : parce que l'on feroit le procès à des gens desarmez, & parce que la sentence portant *plusieurs*, l'action avoit été commise par un seul, & que lui seul seroit jugé comme s'il y en avoit eu plusieurs autres.

LXIII. Mais dans ces sortes de choses ce ne sont pas les termes qui s'examinent devant les Juges, mais la chose même pourquoy les paroles ont été employées dans la sentence. Ils ont voulu, sans nulle exception, que toute violence qui met la tête & la vie en peril, fût réparée. Souvent c'est par des gens rassemblez & armez que cette violence se fait : que si par d'autres moyens, mais avec le même peril, elle se fait, ils ont voulu que ce fût le même droit : car c'est toujours le même tort & le même outrage, que ce soit ou par tout le domestique, ou par le fermier ou les esclaves, ou par des étrangers & des mercenaires, par votre intendant ou par un voisin ou votre affranchi, par des hommes qu'on a rassemblez ou qui se sont rassemblez d'eux-mêmes, par des gens armez ou sans armes, mais aussi capables de nuire que s'ils en avoient eu, par un seul homme en armes ou par plusieurs : tout instrument, tout moyen par lequel on exerce ordinairement la violence, c'est ce que le decret veut exprimer. Si c'est d'une autre maniere qu'on l'exerce, quoiqu'elle ne

soit pas renfermée dans les termes de la sentence, elle est toujours contenue dans l'esprit & dans la force du droit.

LXIV. Je viens maintenant à votre réponse. JE NE L'AI POINT CHASSÉ, SI JE NE LUI AI POINT PERMIS D'APPROCHER. Je me persuade, PISON, que vous remarquez combien cette défense est plus mince & plus frivole que si l'on s'étoit servi de celle-ci : ILS N'ÉTOIENT POINT ARMEZ, ILS N'AVOIENT QUE DES BATONS ET DES PIERRES. Certainement si l'on me donnoit le choix à moi, qui ne suis pas riche en éloquence, lequel j'aimerois mieux soutenir, ou qu'un homme n'a point été chassé, quand la force & les armes à la main on s'est opposé à son entrée, ou que des gens n'étoient point armez, quand ils n'avoient ni épées ni boucliers : quoiqu'absolument je voye qu'il y auroit de la foiblesse & du ridicule à vouloir prouver l'un ou l'autre ; je trouve néanmoins qu'on pourroit avoir quelque chose à dire, pour montrer que des gens sans épées & sans boucliers n'étoient point armez ; mais que je demeure tout court, s'il me faut soutenir, que d'avoir repoussé & mis en fuite un homme, ce n'est point l'avoir chassé.

LXV. Or ce qui me paroissoit de plus surprenant dans votre défense, c'est de ce

que vous disiez qu'il ne falloit pas se soumettre à l'autorité des Jurisconsultes. Et quoique ce ne soit pas pour la première fois, ni dans cette cause seulement que je l'aye entendu dire, je cherchois néanmoins avec surprise par quelle raison vous le disiez : car les autres ont recours à cette ressource, quand ils croient avoir à défendre dans leur cause & la justice & l'équité ; mais au contraire, si la contestation roule sur le sens littéral des termes, & comme l'on dit d'ordinaire, sur le droit dans toute sa rigueur, on a coutume d'opposer à cette injustice le nom & le mérite de l'équité naturelle : alors ils se moquent quand on leur cite le droit rigoureux : alors ils rendent odieux ces pièges que l'on tend avec des paroles & des syllabes : alors ils disent à haute voix qu'il faut juger une affaire par la justice & l'équité, non par des subtilitez & des finesse : que c'est une surprise de suivre à la lettre un écrit, & qu'il est d'un bon Juge de soutenir l'intention & le sentiment de celui qui en est l'auteur.

LXVI. Et dans cette cause-ci, comme vous vous défendez sur le littéral des termes, comme votre grand moyen consiste à dire, D'où est-ce qu'on vous a chassé ? Est-ce d'où l'on vous a fermé les avenues ? Vous avez donc été repoussé, mais non mis dehors ? Car voici votre langage : J'avouë que j'ai ramassé du monde : j'avouë que je les ai ar-

mez : j'avouë que je vous ai menacé de vous tuer : j'avouë que par cette sentence du Préteur la violence est punie , si l'on s'arrête à l'intention & à l'équité ; mais je trouve dans cette sentence un mot qui me met à couvert : je ne vous ai point chassé d'un lieu où je vous ai empêché d'entrer.

LXVII. Par cette défense vous accusez ceux qu'on va consulter, parce qu'ils croient qu'il faut avoir égard à l'équité naturelle, & non aux paroles : & à cette occasion vous avez dit que Scævola, devant les Triumvirs, n'avoit pas gagné sa cause. J'ai rapporté dès auparavant qu'il faisoit de même que vous , (quoiqu'il eût quelque fondement, & vous aucun,) & qu'il n'avoit persuadé personne sur ce qu'il défendoit , parce qu'il paroïssoit mettre des paroles en parallele avec l'équité. Je m'étonne que vous ayez employé la même défense dans cette affaire-ci , dans une conjoncture toute opposée , & contre tout ce que la cause exigeoit. D'ailleurs il me paroît d'ordinaire surprenant , que communement , & même quelquefois par des gens d'esprit , il soit soutenu qu'il ne faut point se rendre à ce que disent les Jurisconsultes , & qu'il ne faut pas que dans les causes, ce soit le droit civil qui l'emporte.

LXVIII. Car si ceux qui soutiennent ce sentiment , disent que ceux que l'on consulte , ne décident pas bien , ils doivent dire ,

non que c'est au droit civil, mais à des hommes ignorans qu'il ne faut pas se soumettre. Au contraire, s'ils conviennent que ces hommes donnent de justes réponses, & s'il se trouve qu'il faille juger autrement, ils disent donc qu'il faut juger mal : car il n'est pas possible qu'il faille répondre d'une façon, & juger de l'autre ; ni que qui que ce soit passe pour habile dans le droit, s'il regarde comme juste ce qu'il ne faut pas juger.

LXIX. Mais on a quelquefois jugé le contraire. Premièrement, étoit-ce bien ou mal ? Si c'étoit bien, on a jugé selon le droit ; si c'étoit autrement, il n'est pas douteux qu'il en faut blâmer, ou les Jurisconsultes, ou les Juges. De plus, si l'on a jugé quelque chose après deux consultations différentes, ce n'est pas plutôt contre, que pour les Jurisconsultes, qu'on a jugé ; quand on n'a point suivi le sentiment de (1) Mucius, & qu'on a suivi celui de Manilius. Car lorsque Crassus défendit sa cause devant les Centumvirs, ce n'étoit pas pour s'opposer au sentiment des Jurisconsultes, mais pour faire voir que ce que Scævola soutenoit, n'étoit pas selon le droit : & sur cette affaire non seulement il apportoit diverses preuves, mais il employoit aussi l'autorité de son beau-pere Q. Mucius,

(1) *Mucius & Manilius*. Les deux plus grands Jurisconsultes qu'il y eût alors.

& de plusieurs autres personnes très-habiles.

LXX. Car quiconque s'imagine que le droit civil est à mépriser, rompt les barrières où sont renfermez, non seulement les jugemens publics, mais l'interêt & le bien commun. Celui qui blâme les interpretes des loix, s'il les taxe de les ignorer, ce n'est pas les loix, mais les hommes qu'il blâme : & s'il croit qu'il ne faut pas se soumettre à des gens habiles, ce n'est pas les hommes qu'il offense, mais les loix, & le droit même qu'il renverse. Certes il est donc nécessaire de bien imprimer dans vos esprits, qu'il n'y a rien dans un Etat qu'on doive plus soigneusement maintenir que le droit : si-tôt qu'on le retranchera, personne ne pourra plus liquider son propre bien d'avec celui d'autrui, car il n'y a rien parmi les hommes qui puisse appartenir également à tous.

LXXI. Ainsi dans les autres contestations & les autres causes, lorsque l'on examine si quelque chose s'est fait ou non, si l'on allègue vrai ou faux, on a coutume de produire de faux témoins, de supposer de faux regîtres ; quelquefois sous des apparences honnêtes & specieuses d'induire en erreur un Juge integre & vertueux, de donner à celui qui ne l'est pas, quoiqu'il sçache avoir mal jugé, le moyen de paroître avoir jugé sur le testament & sur les regîtres ; mais sur les af-

faïres de droit, MESSIEURS, rien de semblable : ni faux regîtres, ni faux temoins : en un mot cette autorité, qui dans l'homme est si dominante, n'agit point en cela seul, elle n'a la liberté ni de rien faire, ni d'attaquer un juge, ni de se remuer le moins du monde.

LXXII. Un homme plus accredité que scrupuleux peut dire à un Juge : Jugez que cela s'est fait ou ne s'est jamais fait ni pensé, rapportez-vous en à ce témoin, approuvez ces regîtres ; mais on ne peut pas dire : Jugez que l'on ne casse point le testament d'un homme auquel il est né un enfant posthume ; qu'il est dû ce qu'une femme a promis sans l'avis & le consentement du tuteur : ni la puissance, ni le credit de personne ne peut se faire jour en ces sortes de cas. Enfin pour rendre la chose encore plus grave & plus religieuse, le Juge en cela ne peut être corrompu par argent.

LXXIII. Votre témoin, qui a osé dire, QU'IL SEMBLOIT QUE TELLE CHOSE AVOIT ETE' FAITE PAR CELUI, dont il ne pouvoit seulement pas sçavoir de quoi on l'accusoit, n'oseroit jamais juger, qu'un mari dût avoir une dot que la femme auroit assignée sans être autorisée de personne. O que le droit, MESSIEURS, est un excellent tresor, & que par consequent vous devez bien conserver ! Car quel est ce droit des citoyens qui ne peut ni plier par le cre-

dit , ni rompre par la puissance , ni se corrompre par l'argent ? Que si non seulement on l'opprime , mais on l'abandonne , & on l'observe plus negligemment , il n'y a plus rien que personne se puisse assurer de recevoir un jour de ses peres , ou de laisser à ses enfans.

LXXIV. Car que nous sert qu'une maison ou qu'une terre nous soit laissée par un pere , ou nous tombe en partage de quelque façon que ce soit , s'il est incertain , quoi qu'on en ait légitimement la propriété , de pouvoir les conserver ; si le droit en est faiblement assuré ; si le credit de quelqu'un empêche qu'on ne puisse en être possesseur par une loi civile & publique ? Que sert-il , dis-je , d'avoir une terre , des droits de limites , de possessions , d'eaux , de chemins , expliquez par nos peres avec toute sorte d'exactitude , pouvant être troublez ou alterez sous quelque prétexte ? croyez-moi , il vous revient à chacun de vous d'autres biens , une succession plus avantageuse par le droit & par les loix , que par ceux de qui vous les avez eus. Car afin qu'une terre vienne en ma possession , cela me peut arriver par le testament de quelqu'un , mais ce ne peut être qu'en vertu du droit que je retiens ce qui m'est devenu propre. Mon pere peut me laisser une terre , mais le droit de propriété , c'est-à-dire une jouissance paisible , affranchie

de tout risque de procès ne m'est pas laissée par mon pere , mais par les loix. La liberté de faire une conduite d'eau , d'en puiser sur le fonds d'autrui , d'avoir un passage sur sa terre nous est laissée par un pere qui meurt ; mais le pouvoir bien fixe & bien constant de toutes ces choses vient du droit civil.

LXXV. C'est pourquoi vous ne devez pas conserver ce que vous avez reçu de vos ancêtres avec moins de soin , comme le patrimoine public du droit , que comme celui de votre succession particuliere ; non seulement parceque c'est le droit civil qui le tient en sûreté , mais aussi parcequ'un patrimoine se perd au desavantage d'un seul homme , & que le droit ne se peut perdre qu'au détriment de tout l'Etat. Si dans la cause presente , MESSIEURS , nous n'établissons pas qu'un homme est chassé par la violence , & par les armes , quand il a constamment été repoussé & mis en fuite par force , & par des gens armez, Cæcina perdra peut-être un bien qu'il perdrait de bon cœur, si la conjoncture le demandoit ; & il ne sera pas sur le champ retabli dans son heritage , & rien de plus.

LXXVI. Mais l'interêt du peuple Romain , le droit de la patrie , ses richesses , sa fortune , ses possessions deviendront incertaines & douteuses. Il sera désormais prescrit & réglé par votre autorité que de-là en avant , quand vous serez en contestation sur un bien ,

en cas que vous ayez chassé le propriétaire hors de l'heritage , il faudra que vous l'y retablissiez : mais que si vous vous oposez à son entrée avec une troupe de gens en armes, & que vous le repoussiez, vous le mettiez en fuite, & l'écartiez quand il approche, vous ne le retablirez pas. Vous ne regarderez alors pour violence que le meurtre & non le dessein, à moins qu'il n'y ait du sang répandu l'on n'aura point employé la force, & personne ne sera dit être chassé que d'un endroit où l'on aura vû les traces de ses pas.

LXXVII. Reglez donc, MESSIEURS, lequel vous paroît le plus utile, ou la nécessité de tenir en vigueur l'esprit & l'équité du droit, ou de lui donner la torture avec le literal des termes. Il arrive fort à propos que C. Aquilius, cet homme si recommandable, & qui dans ces playdoyers a coutume de se trouver assidument ici, ne s'y rencontre pas aujourd'hui, comme il avoit fait un peu auparavant. Car sa presence m'obligeroit à parler plus sobrement, de sa sagesse & de son merite ; son éloge le feroit rougir, & la crainte de sa pudeur me retiendrait sur ses loiianges. C'est à son autorité que l'on a dit qu'il ne falloit pas avoir trop d'égard dans la cause presente. Je crains qu'en parlant de ses vertus, je n'en dise ou plus que vous n'en pensez, ou plus que vous ne voulez que l'on en raporte devant vous.

LXXVIII. J'avancerai néanmoins que l'on ne sçauroit donner trop de poids à l'autorité d'un homme dont le peuple Romain a parfaitement remarqué la prudence dans ses précautions, qui ne l'ont jamais trompé, qui n'a jamais séparé de l'équité naturelle les attentions au droit du particulier, qui pendant tant d'années a consacré son genie & son travail à la Republique avec une fidelité que rien n'arrêtoit; qui a tant de droiture & de candeur, qu'il semble qu'on le consulte plutôt pour son caractère, que pour sa science; & tant de lumieres & d'habileté, que non seulement sa science, mais sa bonté semblent devoir au droit civil leur origine; don l'esprit est si penetrant, & la sincerité si manifeste que quoi que ce soit que vous y puissiez, vous sentez qu'il n'en sort rien que de pur & de lumineux.

LXXIX. C'est pourquoi vous vous attirez notre estime, quand vous dites qu'il est le protecteur de ma défense. Mais comment pouvez-vous dire qu'il est de mon sentiment, quand vous declarez qu'il soutient un sentiment contraire au mien? Et comment nommez-vous mon protecteur, celui que vous appelez aussi le vôtre? Que dit donc notre commun oracle? Ce qu'il prononce & ce qu'il decide convient à tout le monde. Je ne mets pas au nombre de ces sortes de Jurisconsultes, & je ne crois pas tel celui

sur l'avis de qui vous dites que nous agitions notre affaire , & que nous avons fondé la défense de notre cause. Après qu'il eut entré avec moi dans cette question , sçavoir si l'on pouvoit prouver qu'une personne fut chassée d'un lieu , quand on ne l'en avoit point fait sortir , il avoüoit que l'essence & l'esprit de l'ordonnance m'étoit favorable , mais il ajoûtoit que par les termes j'étois exclus , & qu'on ne pouvoit s'écarter des termes.

LXXX. Comme j'alleguois plusieurs exemples , que même l'équité naturelle décidait en ma faveur ; qu'en beaucoup d'affaires souvent le droit étoit séparé de l'équité dans ce qui étoit dit ou écrit ; que ce qui renfermoit en soi beaucoup d'autorité & d'équité conservoit toujours beaucoup de force & d'efficace, il me fit voir, pour me consoler , que dans la cause en question rien ne me devoit donner de l'inquietude , parceque les termes mêmes de notre engagement mutuel faisoient pour moi si je voulois y réfléchir attentivement. Comment cela, lui dis-je, c'est, dit-il, parce qu'assurement on a chassé par force & les armes à la main Cæcina de quelque endroit, si ce n'est de celui où il vouloit aller , c'est certainement de l'endroit d'où il s'est enfui. Que s'ensuit-il de là ? Le Prêteur, dit-il , a ordonné qu'il seroit retabli dans l'endroit d'où il auroit été chassé ; c'est-à-dire ,

de quelque endroit que ce fut. Or Æbutius, qui confesse qu'on a chassé Cæcina d'un certain endroit, a de nécessité mal fait son engagement, de la maniere dont il dit l'avoir retabli.

LXXXI. Qu'est-ce que c'est, Pison? Voulez-vous encore combattre par les termes? Voulez-vous encore faire consister dans les termes le fond du droit & de l'équité, non seulement pour nos biens, mais pour tous les biens en general? J'ai fait voir, ce me semble, que ce que nos ancêtres avoient pratiqué souvent, étoit digne de l'autorité de ceux à qui l'on commettoit les jugemens; j'ai montré qu'il y alloit de la verité, de l'équité, de l'utilité pour tout le monde, d'examiner l'intention & l'esprit d'un acte, & non dans quels termes il étoit conçu. Me rappelez vous aux termes? Je n'y reviens qu'après les avoir rejetez. Je nie que l'on doive, ni que l'on puisse ou comprendre, ou traiter, ou défendre aucune affaire, si, pour quelques paroles oubliées, ou rapportées avec équivoque, lorsqu'une fois le sens de la pensée est clair, les termes prévaudront sur le sens.

LXXXII. Comme j'ai, ce me semble, assez rejeté ce sentiment, je viens maintenant où vous m'appelez. Je vous demande: ai-je été chassé d'autre part que de la terre de Fulcinus, car si je l'eusse été de cet endroit, le Préteur n'auroit pas ordonné que

je fusse retabli d'où j'avois été chassé? Je l'ai donc été de la terre prochaine & voisine par laquelle j'allois à celle en question; j'ai été chassé du chemin, je l'ai sans doute été de quelque part, d'un lieu soit public, soit particulier, & c'est-là qu'il est ordonné que l'on me retablira. Vous dites que vous m'avez retabli; je nie de l'avoir été par l'ordonnance du Préteur. Que dirons-nous à cela? Car il faut nécessairement que votre défense perisse ou par votre épée, comme l'on dit, ou par la notre.

LXXXIII. Si vous avez recours à l'esprit de la sentence, & que vous disiez qu'il faut examiner de quelle terre il s'agissoit alors, quand on obligeoit Æbutius à retablir, & que l'équité de la chose ne doit point être enchaînée dans les pieges des paroles. Vous êtes dans mes retranchemens & dans mon fort. C'est-là, c'est-là ma défense, c'est ce que je dis à haute voix; j'atteste les hommes & les Dieux lorsque nos ancêtres n'ont mis la violence armée à l'abri d'aucunes loix, que ce n'a point été la marche de celui qu'on a chassé, mais l'action de celui qui le chasseroit, qu'il ont soumise à la discussion des Juges; quiconque est mis en fuite est chassé, & l'on fait violence à celui que l'on met en risque de mourir.

LXXXIV. Fuyez-vous ce terrain? Le craignez-vous? Et de ce champ de l'équité,

pour ainsi dire , me ramenez-vous à ces petits détours des termes , & à ces faux-fuyans du litteral ? Mais je vous renfermerai dans ces mêmes filets que vous tâchez de me tendre. Je ne l'ai pas chassé, je l'ai repoussé. Cela vous paroît fort subtil ; c'est-là l'épée qui vous défend ; mais il faut de nécessité que votre cause s'y vienne enfermer. Car moi je vous replique , si je n'ai point été chassé du lieu d'où l'on m'empêchoit d'aprocher , je l'ai pourtant été de celui où j'étois , & d'où je me suis enfui. Si le Préteur n'a point spécifié de lieu où il ordonnât qu'on me rétablît, & qu'il aît pourtant ordonné qu'on me rétablisse, je n'ai point été rétabli selon l'ordonnance.

LXXXV. Je souhaite fort, MESSIEURS, que si vous trouvez trop de subtilité dans tout ce raisonnement , & plus que je n'en mets d'ordinaire dans mes moyens , vous pensiez qu'en premier lieu je n'en ai point imaginé d'autres , & que de plus non seulement je n'en suis pas l'inventeur , ni même en vérité l'aprobateur ; & que je ne l'ai point apporté pour ma défense , mais restitué plutôt à la leur ; que je puis plaider en vertu de mon droit , & qu'en cet incident que j'ai produit il ne faut pas chercher de quels termes le Préteur s'est servi pour rendre sa sentence , mais de quel lieu il s'agissoit quand il l'a renduë ; que dans une violence intentée par des gens armez , il ne faut pas examiner en

quel lieu s'est faite la violence : mais seulement s'il est vrai qu'elle ait été faite. Qu'à votre égard vous ne pouvez soutenir en aucune maniere qu'il faut s'arrêter aux termes dans telle affaire qu'il vous plaira , & ne s'y pas arrêter dans telle autre qui ne vous plaît pas.

LXXXVI. Mais que me repondra-t-on à ce que j'ai dit auparavant, non seulement pour le sens & pour l'esprit , mais pour les termes aussi ? Cette sentence est composée de maniere qu'il ne semble rien à changer. Je vous prie, MESSIEURS, d'y faire une serieuse attention. Car il est de la penetration de votre genie de connoître, non ma prudence, mais celle de nos ancêtres. Je n'ai pas à rapporter ce que j'ai trouvé moi-même , mais ce qui ne leur est pas échappé. Lorsque l'on rendoit une sentence sur la violence , ils comprenoient qu'il y avoit deux sortes de causes auxquelles cette sentence se rapportoit. L'une, si celui que l'on avoit chassé par force l'avoit été du lieu où il étoit , l'autre, s'il avoit été chassé du lieu par lequel il venoit. Or l'un & l'autre peut arriver, MESSIEURS , & rien de plus.

LXXXVII. Examinez donc , je vous prie , si celui qui chasse mes domestiques de ma terre m'en chasse aussi ; si celui qui vient avec des gens armez à ma rencontre hors de ma terre , & m'empêche d'y entrer, ne m'en

aura

aura pas chassé, quoiqu'il ne m'ait pas mis dehors. Pour exprimer ces deux différentes sortes d'actions, nos peres ont trouvé une seule expression qui les expliquoit toutes deux; de maniere que soit que l'on fut chassé de dedans la terre, ou de la terre seulement, la sentence du Préteur ordonnoit qu'on y fut retabli d'O U VOUS L'AVEZ CHASSE' PAR VIOLENCE. Cette seule parole, d'O U, declare l'un & l'autre, & de dedans quel lieu, & de quel lieu? D'où l'a-t-on chassé? De dedans Rome. D'où l'a-t-on chassé? De Rome. D'où a-t-on chassé les Gaulois? Du Capitole. D'où a-t-on chassé ceux qui accompagnoient Gracchus? De dedans le Capitole.

LXXXVIII. Vous voyez donc que par cette seule parole il est signifié deux choses, de dedans quel lieu, & de quel lieu. Lors donc que le Préteur a donné le retablisement dans l'endroit d'où l'on a été chassé, c'est de telle sorte que si les Gaulois demandoient d'être retablis d'où nos peres les avoient chassés, & que par quelque force majeure ils le pussent obtenir, je ne pense pas que ce fut dans les souterrains où ils étoient entrez, mais dans le Capitole même, qu'il faudroit les retabliir: car c'est ce que font entendre ces termes: D'O U VOUS L'AVEZ CHASSE'; soit de dedans le lieu, soit du lieu, IL FAUT Y RETABLIR. Cela maintenant est

simple. Retablissez dans le même lieu , non seulement de dedans lequel , mais duquel il a été chassé. De sorte que si quelqu'un rapprochant de sa patrie en étoit soudainement rejeté par une tempête sur la mer , & souhaiteroit de s'y voir retabli ; je suis persuadé qu'il souhaiteroit de l'être dans le lieu d'où il avoit été repoussé , & cela s'entendrait , non d'être remis sur la mer , mais dans sa patrie où il alloit. De même comme nous recherchons nécessairement la force des mots par la ressemblance des choses, celui qui demande d'être retabli dans le lieu d'où on l'a chassé , demande d'être retabli dans le lieu même où il alloit.

LXXXIX. Quand les paroles nous conduisent là , la chose elle-même nous oblige de le penser , & de le comprendre. Car , P I S O N , pour revenir maintenant aux principes de ma défense, si quelqu'un par force & avec des hommes armez vous avoit chassé de votre maison , que feriez-vous ? Je ne doute pas qu'en vertu de la sentence dont nous nous sommes servis , vous ne poursuivissiez votre retablissement : de plus , si maintenant vous en retournant du Barreau chez-vous, on vous empêchoit d'y entrer , que feriez-vous aussi ? Vous vous serviriez de la même sentence. Comme donc la sentence du Préteur porte que vous soyez retabli dans le lieu d'où l'on vous a chassé , vous l'interpréteriez comme

je le dis , & comme il est bien clair , puis-
que cette parole D'OU renferme l'un & l'au-
tre sens, & qu'il est ordonné que vous y soiez
retabli , ce doit être aussi-bien dans votre
maison, quoiqu'on ne vous ait chassé que de
l'entrée , que si c'étoit de la partie la plus in-
terieure du logis.

XC. Comme il n'y a plus de doute main-
tenant , MESSIEURS, soit que vous confi-
deriez la chose ou les termes , que vous ne
jugiez en notre faveur , après avoir mis en
poudre tous ses raisonnemens , il s'élève ici
cette autre replique , qu'un possesseur actuel
peut être chassé ; mais que celui qui ne l'est
pas , ne peut nullement l'être. Ensorte que
si l'on me chasse de votre maison , il ne faut
pas m'y retablir, & que si l'on vous en chasse
il le faut. Comptez, PISON, combien il y a
de choses abusives dans cette ressource , &
reflechissez d'abord, que vous êtes déjà dé-
pouillé de cet argument par lequel vous sou-
teniez que personne ne pouvoit être chassé
d'un lieu où il n'étoit pas ; & maintenant que
le possesseur peut en être chassé quoiqu'il n'y
fut pas.

XC I. Pourquoi donc dans cette senten-
ce si commune, D'OU IL M'A CHASSE
PAR FORCE , est-il ajouté , QUOIQUE
J'EN FUSSE LE POSSESEUR : si per-
sonne ne peut être chassé sans être possesseur,
& que dans cet endroit de la sentence , PAR

DES GENS ARMEZ , on n'ajoute point qu'il faille s'informer s'il est possesseur ou non. Vous dites qu'on ne chasse qu'un possesseur. Je fais voir que si quelqu'un a été chassé sans qu'il y eût des gens attroupez, avec des armes, celui qui confesse l'avoir chassé gagne la gageure, s'il montre que ce n'étoit pas un possesseur : vous niez que l'on soit chassé si l'on ne possède ; je fais voir encore dans cette sentence, PAR DES HOMMES ARMEZ , qu'il faut pourtant faire perdre la gageure à celui qui peut montrer la non-possession de celui que l'on chasse, s'il avoue qu'on l'a chassé.

X C I I. On chasse les hommes en deux manieres : ou sans gens armez & rassemblez, ou par quelque autre moyen violent. Il y a deux sentences separées pour ces deux choses differentes. Dans cette violence ordinaire il ne suffit pas de pouvoir montrer que l'on a été chassé, si l'on ne montre aussi l'avoir été dans le tems de l'actuelle possession ; & ce n'est pas même encore assez : car il faut montrer en même tems que l'on n'étoit possesseur ni par force, ni furtivement, ni précairement. Ainsi celui qui dit avoir rétabli, a souvent coutume de confesser à haute voix, qu'il a chassé par force ; mais il ajoute que ce n'étoit pas un possesseur. Ou bien encore, après avoir accordé cela-même, il gagne la gageure, s'il montre évidem-

ment que c'étoit une possession, ou forcée, ou frauduleuse, ou précaire.

XCIII. Remarquez-vous de combien de défenses nos ancêtres ont voulu que pût se servir celui qui met la force en usage sans armer & sans attrouper du monde : mais en même tems vous voyez comme celui qui s'écarte du droit, du devoir, des bons reglemens, pour recourir à l'épée, aux armes, & au meurtre, paroît à une cause nû & dépourvu de tout : en sorte qu'après avoir disputé son intérêt les armes à la main, il vient combattre défarmé, quand il vient faire sa promesse & son engagement. En quoi donc, PISON, différent ces deux sentences ? Qu'importe-t'il qu'il soit ajouté ou non, Cæcina étant possesseur ? Pourquoi les raisons du droit, la différence des sentences, l'autorité de nos peres vous troublent-elles ? S'il y étoit ajouté, il en faudroit faire la discussion : il ne l'est pas, il faudra pourtant la faire.

XCIV. Or je ne prétends pas défendre Cæcina sur ce chef, car il étoit possesseur. MESSIEURS : & quoique cela soit étranger à la cause, je le parcourerai néanmoins en peu de mots. Vous ne souhaitez pas moins la défense de la personne, que du droit commun : vous ne niez pas que Cæsennia n'eût possédé par usufruit : le fermier ayant de Cæsennia la terre à ferme, & son bail le faisant résider dans cette terre, est-il douteux que si

Cæsennia la possédoit, lorsque son fermier y résidoit, l'héritier, après sa mort, ne l'ait possédé au même droit? De plus Cæcina faisant la visite de ses héritages, il vint aussi dans cette terre, & reçut les comptes du fermier. Il y a des témoins de ce fait.

XC V. D'ailleurs, Æbutius, pourquoi poursuivre Cæcina pour cette terre, plutôt que pour une autre, s'il n'en étoit pas possesseur? Certes c'étoit par les voyes communes que vouloit se conduire Cæcina: c'est ce qu'il avoit répondu, sur l'avis d'Aquillius & de ses amis. Nous avons une loi de Sylla sur ce sujet. Pour ne point rappeler des plaintes sur les calamitez de ces tems passez, je vous réponds que Sylla, dans la même loi, ajoute, S'IL N'Y A POINT QUELQUE RAISON LEGITIME DE PROPOSER UNE LOI, QUE LA PROPOSITION S'EN REDUIT A RIEN. Qu'y a-t'il moins selon le droit, que ce que le peuple ne peut confirmer ou prohiber? Or pour ne pas m'étendre davantage, cette addition déclare qu'il y a eu quelque chose: car s'il n'y avoit rien, on ne l'ajouteroit pas à toutes les loix.

XC VI. Mais je vous demande, si le peuple ordonnoit que je serois votre esclave, ou que vous seriez le mien; croyez-vous que cela seroit bien ordonné, bien ratifié, bien confirmé? Vous voyez qu'il n'en est rien,

comme dans les autres loix qu'il a proposées. Vous convenez premièrement que tout ce que le peuple ordonne, doit être confirmé : de plus, vous n'apportez aucune raison pourquoi, si la liberté peut s'ôter, le droit de citoyen ne le peut ? Car il nous est transmis la même décision pour l'un & l'autre. Si le droit de cité peut une fois se perdre, la liberté ne se peut retenir ; comment peut être libre par le droit des Romains celui qui n'est pas censé de leur nombre ?

XCVII. Lorsqu'encore très-jeune je plaidois cette cause contre Cotta, l'un de plus éloquens Orateurs de Rome, je le prouvai. Comme je défendois la liberté d'une femme (1) d'Arrezzo, & que Cotta jettoit du scrupule dans l'esprit des Decemvirs, que notre serment ne pouvoit être jugé légitime, parce que les Arreziens avoient perdu le droit de cité ; je soutenois de toute ma force que le droit de cité n'avoit pû se perdre : les Decemvirs ne jugerent point à la première audience : ensuite ayant approfondi la question, ils jugerent que notre serment étoit légitime. Ce fut pourtant ayant Cotta pour adversaire, & durant la vie de Sylla, que cela fut ainsi jugé. Qu'est-il besoin maintenant que je rapporte d'autres exemples, afin que tous ceux qui sont dans le même cas, se défendent par les loix, poursuivent leurs

(1) *Arrezzo*. Ville de Toscane.

intérêts, & que tout le monde se serve du droit commun, sans s'arrêter aux incertitudes & aux irresolutions, ni de quelque Magistrat, ni de quelque Juge, ni de quelque homme habile ou ignorant. Cela ne paroît douteux à personne de vous.

XCVIII. Mais afin que vous appreniez de moi ce qui ne vous vient pas dans l'esprit, je sçais bien que l'on a coutume de demander pourquoi nos citoyens ont souvent passé dans les colonies du Latium, si le droit de cité ne peut se perdre? C'est qu'ils y ont passé, ou volontairement, ou pour se soustraire à la loi qui les punissoit: & s'ils avoient voulu souffrir la punition, ils auroient pû rester dans Rome. Bien plus, celui que (1) le héraut d'armes livre aux ennemis, ou que (2) son pere ou le peuple a vendu, de quel droit perd-il le titre de citoyen, pour en être exclus selon l'ordre? On livre le citoyen Romain: s'il est accepté, dès-lors il appartient à ceux auxquels on l'a livré; que s'il ne l'est

(1) *Le heraut d'armes.* C'étoit le chef du college des Féciaux. Quand il y avoit quelque chose à traiter de la part des Romains avec les ennemis, c'étoit lui qui transigeoit. Or c'étoit par son ministère qu'on livroit aux ennemis un Comman-

dant qui faisoit avec eux une-paix, que le peuple Romain ne vouloit pas ratifier.

(2) *Son pere a vendu.* Il ne parle pas d'une vente effective, mais feinte & simulée, & cela s'entend des emancipations & adoptions.

pas,

pas , comme (1) Mancinus , que les Numantins ne voulurent point retenir , il est comme auparavant , & conserve son privilege de citoyen. Si le pere a vendu celui qu'il avoit reçu sous sa puissance , c'est en vertu de son autorité qu'il le renvoye.

XCIX. Or quand le peuple vend un citoyen , qui n'a pas voulu se faire soldat , il ne lui ôte pas la liberté , mais il juge que celui-là n'est pas libre , qui pour conserver sa liberté , ne veut pas s'exposer au peril. Il en juge de même , quand il vend celui qui n'est pas enregistré parce que cet enregistrement , affranchissant celui qui étoit légitimement esclave , quiconque étant libre , ne veut pas être mis sur le registre du Censeur , s'ôte lui-même la liberté. Que si c'est particulièrement par ces raisons que la liberté ou le droit de cité peut se perdre , ceux qui les rapportent ne comprennent pas que nos ancêtres n'ont pas voulu qu'on les perdît autrement.

C. Car puisqu'ils produisent ces circonstances fondées sur le droit civil , je

(1) *Mancinus*. Ce citoyen n'ayant pas été accepté par les Numantins , revint à Rome , & parut au Senat , d'où P. Rutilius lui ordonna de sortir : parce que tout citoyen livré par le heraut

d'armes , n'avoit plus le droit de retour ; mais dans la suite on fit une Loi , par laquelle il fut reconnu citoyen Romain , & même depuis , à ce qu'on dit , il devint Préteur.

voudrois qu'ils nous rapportassent par quelle raison & par quelle loi l'on a jamais ôté la liberté ou le droit de cité : car pour ce qui est de l'exil , on peut connoître évidemment ce que c'est. Ce n'est pas un supplice, mais un asyle & un port contre le supplice. Ceux qui veulent éviter quelque punition , ou quelque disgrâce , s'exilent eux-mêmes , c'est-à-dire , changent de résidence & de pays : de sorte qu'on ne trouvera dans aucune de nos loix , comme dans les autres Etats, qu'on ait jamais puni de l'exil aucune mauvaise action ; mais comme les hommes évitent , autant qu'ils peuvent , les chaînes , la mort , les diffamations que l'on decerne par les loix , ils ont recours à l'exil , comme à l'autel : & s'ils avoient voulu subir dans la patrie ces rigueurs , ils auroient plutôt perdu la vie que le titre de citoyen. Et comme ils ne l'ont pas voulu , sans qu'on leur ôte ce titre , ils l'abandonnent eux-mêmes & s'en démettent : car comme selon nos loix personne ne peut être citoyen de deux Etats, on perd enfin le droit de cité , lorsque celui qui se sauve est reçu dans son exil , c'est-à-dire , dans un autre Etat.

CI. Je n'ignore pas, MESSIEURS, quoique sur cette jurisprudence je supprime beaucoup de choses , que je me suis plus étendu que ne l'exigeoit ce qui regarde votre jugement ; je l'ai fait néanmoins , non que je

crusse que dans cette cause vous souhaitassiez ces sortes de preuves : mais afin que tout le monde comprît que le titre de citoyen n'a point été enlevé à personne, ni n'a pû l'être. J'ai voulu donner ces éclaircissemens, tant à ceux à qui Sylla vouloit faire tort, qu'aux autres citoyens anciens & nouveaux; car on ne peut apporter de raison pourquoi, si le droit de cité peut s'ôter à quelque nouveau citoyen, on ne le peut de même ôter à tous les patriciens, & à tous les autres citoyens les plus anciens.

CII. Car premierement on peut connoître que tout ceci n'a point de rapport à la cause presente, en ce que vous ne devez pas en juger; & de plus, que de la maniere dont Sylla dépossédoit de ce titre, il n'ôtoit pas le privilege de faire des contrrats d'alienations, & de recueillir des successions. Il ordonne qu'ils soient au même droit qu'étoient ceux de Rimini, lesquels, comme tout le monde sçait, étoient au nombre des (1) douze colonies, & pouvoient recevoir des heritages du peuple Romain. Que si le privilege de citoyen avoit pû s'ôter à Cæcina par une loi, cependant tout ce que nous sommes de gens d'honneur nous cherche-

(1) *Douze colonies.* Elles furent toutes douze dispersées en Italie. Or Rimini faisoit partie des

Gaules, & plusieurs années avant les colonies jouissoit du droit de cité.

rions plutôt les moyens de conserver, affranchi du tort qu'on lui fait, un citoyen Romain si recommandable, si éclairé, d'une prudence si consommée, d'un si grand mérite, d'un si grand credit dans la patrie, que d'examiner maintenant, puisqu'il ne peut souffrir nulle atteinte dans son droit de cité, s'il y a quelqu'un hors un homme d'une extravagance, & d'une impudence semblable à la vôtre, *Æbutius* qui dise qu'on lui ait enlevé ce titre.

CIII. Comme donc *Cæcina*, MESSIEURS, n'a point abandonné son droit & n'en a cédé rien à l'audace & à l'effronterie de son adversaire ; j'abandonne à présent la cause commune, & je remets à votre protection & à votre religion le droit du peuple Romain. *Cæcina* de tout tems a voulu se concilier votre estime, & celle de tous ceux qui vous ressembloit : il n'y a pas moins travaillé dans la cause présente : il n'a tâché qu'à faire voir, qu'il n'abandonnoit pas son droit negligemment, & qu'il ne craignoit pas moins qu'il ne parût, ou qu'il méprisât *Æbutius*, ou qu'il parût en être méprisé.

CIV. Si donc il se peut accorder à sa personne quelque chose qui n'ait point de rapport à l'affaire, vous avez dans *Cæcina* un homme d'une singulière pudeur, d'un mérite non suspect, d'une fidélité bien éprouvée, très-estimable par le témoignage de

toute l'Etrurie , & connu dans l'une & l'autre fortune par toutes les preuves qu'il a données de sa douceur & de sa vertu. Si dans l'adversaire il faut considérer la personne , vous avez un homme , qui pour ne rien dire de plus, confesse avoir rassemblé du monde : mais si mettant à part les deux parties , vous examinez la cause , comme la cause roule sur la violence exercée , que celui qu'on accuse avouë qu'il a mis des gens sous les armes pour se rendre plus fort , & qu'il tâche à se défendre , non par l'équité , mais par le littéral des termes ; que vous voyez cette ressource lui être enlevée ; que l'autorité des plus sages Romains se declare pour nous ; qu'il ne s'agit point de juger si Cæcina étoit possesseur ou non , quoique l'on montre qu'il l'étoit , que l'on examine encore beaucoup moins s'il étoit propriétaire de ce domaine , quoique j'aye fait voir que la terre lui appartenoit. Dans cette disposition des choses décidées , ce que vous avertissent de juger les conjonctures de la Republique , sur des gens qu'on a mis en armes , l'aveu d'Æbutius touchant la violence , nos sentimens sur l'équité , & l'esprit de la sentence sur le droit.



P O U R
A. CLUENTIUS AVITUS.
T R È Z I È M E O R A I S O N.

S O M M A I R E.

L'an de Rome 687. L'an de Cicéron 41.

Cette cause fut plaidée sous le Consulat de Lepidus & de Tullus. Saffia mere de Cluentius, duquel Cicéron prend ici la deffense, étoit une des plus méchantes femmes & des plus déreglées qu'il y eût jamais : on le verra par la suite de ce plaidoyer où se découvrent & les empoisonnements & les meurtres qu'elle a fait faire. Cette cause fut plaidée devant les juges préposés, ayant pour Président, Q. Voconius Naso, Préteur, pour informer touchant les empoisonnemens.

I. **J'**Ai remarqué, MESSIEURS, que tout le discours des accusateurs est divisé en deux parties, dont l'une me paroît bien fondée, & s'appuyer sur cette haine, que le ju-

(1) *Cluentius*. Fils d'un homme du même nom.

gement rendu par Junius a depuis long-tems inspirée au peuple ; & que l'autre seulement pour la forme , touche avec crainte & avec défiance ce qui regarde les accusations d'empoisonnement , sur quoi nous avons des loix (1) établies. Ainsi j'ai resolu d'observer dans ma défense cette même division de la haine publique , & des accusateurs : afin que tout le monde connoisse que je n'ai voulu ni rien éviter en me taisant , ni rien déguiser en parlant.

II. Quand je considere comment je dois conduire mon travail sur l'un & l'autre chef ; celui que proprement vous devez juger , & qui fait la question des empoisonnemens selon (2) la loi me paroît ici d'une courte & légère discussion ; & pour l'autre chef , qui est étranger aux Tribunaux de la Justice , & semble plus convenable à des assemblées seditieusement soulevées , qu'à des jugemens moderez & pacifiques , je prévois combien il coûtera de peines , & sera difficile à traiter.

III. Cependant , MESSIEURS , malgré ces difficultez , une chose me console , c'est que de la maniere dont vous avez accoutumé d'entendre les accusations , vous en at-

(1) *Etablies.* Par la loi Cornelia , Sylla avoit établi un Préteur particulier pour connoître des empoisonnemens.
(2) *La loi.* La loi Cornelia.

tendez tout l'éclaircissement de l'orateur, & vous ne croyez pas qu'il faille accorder à l'accusé, pour le sauver, plus que son défenseur ne pourra gagner par son discours, & par ses preuves, pour purger les accusations. Quant à cette haine inspirée au peuple, vous en devez faire l'examen de telle sorte, que vous ayez plus d'égard à ce que je devrois dire, qu'à ce que je dirai : car les accusations ne roulent que sur le danger personnel de Cluentius, mais la haine publique est la cause commune. Ainsi nous parlerons dans l'une des parties du plaidoyer pour vous éclaircir, & dans l'autre pour vous prier. Dans l'une votre attention doit s'unir à nos paroles, & dans l'autre nous implorerons votre protection : car qui que ce soit ne peut résister aux impressions d'une haine enracinée dans le peuple, sans être soutenu par des personnes aussi équitables que vous.

IV. Quant à ce qui me regarde, je ne sçais pas trop de quel côté me tourner : désavouïerai-je cette infamie de la corruption parmi les Juges ? Nierai-je qu'on ait agité cette question parmi les assemblées ? Qu'on l'ait débattuë dans les Tribunaux ? Qu'on l'ait rapportée dans le Senat ? Arracherai-je de tous les esprits une prévention si forte, si ancienne, & si profondément imprimée ? Cela n'est pas de mon caractère ; mais il appartient, MESSIEURS, à des protecteurs

comme vous , en voyant attaquer l'honneur de cet infortuné , de prêter votre secours à son innocence , comme vous le feriez pour éteindre une flamme dangereuse , & quel-qu'embrasement universel.

V. Car comme au milieu d'une confusion du peuple , la vérité trouve peu de soutien & peu de force , de même une haine mal fondée , n'en doit point avoir parmi vous. Qu'elle domine dans les assemblées tumultueuses , mais qu'elle tombe devant les juges. Qu'elle prévale dans les sentimens & dans les discours des ignorans , mais que les esprits sages la rejettent. Qu'elle ait ses fureurs violentes & soudaines ; mais après quel-qu'intervalle , & quand l'affaire est déclarée qu'elle s'affoiblit & se dissipe. Enfin retenons cette idée que nos ancêtres nous ont transmise sur les jugemens équitables , que la faute y doit être punie sans y faire entrer la haine , & que la haine du crime doit agir sans faire de faute.

VI. Ainsi , MESSIEURS , avant que je commence à vous parler de ma cause , je vous demande , ce qui premièrement est très-juste , que vous n'apportiez ici rien qui vous prévienne sur ce qu'on (1) a déjà jugé : car non seulement nous perdrons l'autorité , mais le nom même & la réputation de Ju-

(1) *A déjà jugé.* Il y avoit déjà eu un jugement, où Cluentius avoit été noté des juges.

ges , si nous ne jugeons pas à présent suivant les preuves, & si nous apportons de nos maisons nos jugemens déjà tout faits. De plus , si vous vous êtes, par avance, formé quelque opinion dans vos esprits , & que la raison vous la renverse , vous la détruise , & en un mot que la vérité vous l'arrache , ne vous y opposez pas , & défaites-vous-en équitablement & de bon cœur : afin qu'en même tems que je parlerai sur chaque article pour le refuter , vous n'alliez pas y substituer tacitement vos differens préjuges ; que vous attendiez jusqu'à la fin, & souffriez l'ordre que je me suis prescrit dans ce discours. Lorsque j'aurai fini, si j'ai oublié quelque chose, vous m'en demanderez raison.

VII. Je comprends aisément , MESSIEURS , que je viens plaider une cause , que pendant huit années de suite le parti contraire a fait entendre , & déjà presque prouvé & condamné par le jugement tacite du public. Mais si quelque Divinité me concilie votre bienveillance, pour m'écouter avec attention , je ferai certainement en sorte de vous persuader , que nous n'avons rien tant à craindre qu'une préoccupation de haine : que quand elle est une fois formée , l'innocence n'a rien tant à souhaiter qu'un jugement équitable, pour trouver enfin le moyen d'effacer cette flétrissure si faussement appliquée. C'est pourquoy si je puis une fois deve-

lopper tout ce qu'il y a dans cette cause, & parvenir à tout dire, je me sens beaucoup d'esperance, que ce Tribunal où vous paroissiez, & qu'ils ont crû devoir être si redoutable & si formidable pour Cluentius, fera néanmoins pour lui un asyle & un port après les orages que sa malheureuse fortune a soustenus.

VIII. Quoique j'aye, ce me semble, avant que de traiter la cause, bien des choses à dire sur tous les perils que doit faire encourir la haine du peuple; cependant, pour ne pas vous tenir plus long-tems dans l'attente par mes paroles, j'entrerai dans les accusations, MESSIEURS, avec cette priere, dont je comprends bien que je ferai souvent usage; que vous m'écoutez comme si l'on agitoit cette affaire pour la premiere fois, & non comme si l'on en avoit parlé souvent, sans avoir jamais rien prouvé. Car ce n'est que d'aujourd'hui qu'on a la liberté de refuter cette ancienne accusation: jusqu'à present la haine & l'horreur ont conduit toute cette affaire: ainsi, tandis que je répons en peu de mots & nettement à une accusation de plusieurs années, je vous prie, MESSIEURS, de m'écouter avec la même attention favorable que vous avez eüe dès le commencement.

IX. On avance que Cluentius a corrompu les Juges par argent, pour leur faire con-

damner son innocent ennemi (1) Statius Albius. Je ferai voir d'abord, MESSIEURS, que l'origine de ce crime odieux est d'avoir opprimé par argent l'innocence; que jamais on n'a cité personne devant les Juges pour de plus grandes accusations, & sur des dépositions plus graves; ensuite qu'à l'égard d'Albius il y avoit eu des jugemens préparatoires rendus par les mêmes Juges qui l'ont condamné : de sorte que non seulement par les mêmes, mais par nul autre, il ne pourroit être absous. Quand j'aurai donné ces éclaircissimens, je montrerai ce que je vois bien que l'on souhaite plus que toutes choses, que ces Juges ont été sondés avec de l'argent, non par Cluentius, mais contre lui, & je tâcherai de vous faire bien comprendre ce que l'affaire renferme en elle-même, ce que la fourberie y répand de faux, ce que la haine y souffle de venin.

X. La première chose qui peut faire voir combien il faut que Cluentius ait de confiance en sa cause, c'est de venir se rendre accusateur, fondé sur des accusations & des témoins incontestables. Je dois ici, MESSIEURS, vous exposer en peu de mots sur quelles accusations Albius le pere a été condamné. Je vous demande en grace, Oppiani-

(1) *Statius Albius.* de la ville municipale de C'est le nom d'Oppiani- Larinum, au Royaume des Chevalier Romain, de Naples.

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 253
cus, de vous bien persuader que je parlerai malgré moi sur ce qui regarde votre pere : j'y suis obligé par le devoir & par la fidelité de ma fonction. Si je ne puis vous satisfaire sur-le-champ, j'en aurai dans la suite plusieurs differens moyens : car si maintenant je ne prêtois pas mon ministere à Cluentius, je ne le pourrois plus desormais. D'ailleurs, qui peut douter qu'il ne faille défendre contre un homme mort & condamné, celui qui est vivant & sans reproche, après que la condamnation a déjà fait cesser toute crainte de la honte, & la mort toute crainte de la douleur ; au lieu qu'à l'égard de celui pour qui je plaide, rien ne peut l'attaquer sans qu'il le ressente vivement dans le corps & dans l'esprit, & sans un extrême deshonneur pour le reste de ses jours ?

XI. Mais pour vous faire comprendre que Cluentius n'est point poussé par la simple envie d'accuser, ni par ostentation, ou quelque impression de vaine gloire, & qu'il n'a déferé le nom d'Oppianicus, qu'après de cruels outrages, de continuelles embûches, & à la vûe des perils où sa vie étoit exposée ; je reprendrai d'un peu plus haut ce qui découvre l'origine de cette affaire. Je vous conjure, MESSIEURS, de le souffrir sans impatience : car les commencemens une fois connus, vous entendrez mieux les suites.

A. Cluentius Avitus , pere de celui-ci , étoit fans contredit , par son merite , par sa reputation, par sa noblesse, l'un des plus considerables citoyens, non seulement de la ville municipale de Larinum , mais de tout le pays & des environs : étant mort sous le consular de Sylla & de Pompée , il laissa ce fils âgé de quinze ans , avec une fille déjà grande , & prête à marier : aussi, peu de tems après la mort de son pere elle épousa son cousin A. Aurius Mélinus , qui passoit alors parmi ceux de son pays pour un jeune homme des plus distinguez & des plus sages.

XII. Ce mariage s'étant fait avec beaucoup d'honneur & d'union , parut tout-à-coup l'incontinence effrenée d'une indigne femme, ne respirant que l'infamie & l'impie-té. C'est Saffia , mere de Cluentius. (Je ne l'appellerai point autrement : car quoique par sa haine implacable , & par sa cruauté pour son fils, elle n'en soit plus la mere, tout ce qu'elle m'entendra dire de ses crimes & de sa barbarie , ne lui fera jamais perdre un nom qu'elle tient de la nature. Plus il y a dans ce nom de douceur & de tendresse, plus vous trouverez odieux le crime singulier d'une mere , qui depuis plusieurs années souhaiteroit ardemment de donner la mort à son fils.) Je dis donc que cette mere de Cluentius , malgré toutes les loix , éprise d'amour pour Mélinus son jeune gendre ,

& ne repoussant pas autant qu'elle auroit dû cette passion qui la dominoit , fut bientôt embrasée d'une ardeur si folle & si furieuse par le feu qui la dévorait , que ni la pudeur , ni la pudicité , ni la pitié , ni la flétrissure de sa famille , ni l'estime du public , ni la douleur de son fils , ni la tristesse de sa fille , ne la ramenerent de l'égarement où sa fureur l'avoit emportée.

XIII. Elle séduisit par toutes les caresses qui peuvent flatter & surprendre cet âge encore tendre , le cœur de ce jeune homme , que la pudeur & la raison n'avoient point encore affermi. Sa fille , qui non seulement sentoît augmenter , par de tels outrages faits à son mari , le dépit naturel aux femmes ; mais qui ne pouvoit souffrir l'adultère affreux de sa mere , dont elle croyoit ne pouvoir se plaindre sans crime , souhaitoit que tout le monde ignorât l'excès de sa peine , & passoit les jours à répandre sa douleur & ses larmes entre les mains & dans le sein d'un frere qu'elle aimoit très-tendrement.

XIV. Bientôt après suivit le divorce , qui devoit être le soulagement de tous ses maux. Cluentia fut séparée de Mélinus , non malgré elle , puisqu'elle étoit indignement outragée , mais non de bon cœur pourtant , puisqu'on la séparoit de son mari. Alors cette illustre & merveilleuse mere , victorieuse de sa fille , mais non de son fol amour ,

transportée de joye , s'abandonna publiquement au plaisir de son triomphe : desorte que ne voulant pas que sa reputation fût plus-long-tems offensée par des soupçons injurieux , après avoir fait sortir sa fille de sa maison , elle ordonna que ce lit nuptial qu'elle avoit fait dresser deux ans auparavant , quand sa fille se maria , fût dressé pour elle avec toute sorte d'orneimens : ainsi la belle-mere devint la femme de son gendre , sans que personne l'autorisât ou la conseillât , & sous les plus funestes présages.

XV. O l'inconcevable impieté de cette femme , & dont avant elle seule on n'a jamais entendu parler ! ô quelle invincible & quelle indomptable fureur ! ô quelle audace sans exemple ! de n'avoir appréhendé ni la puissance des Dieux , ni les jugemens des hommes , ni même cette nuit & ces flambeaux de l'Hymenée , pas même l'entrée de cette chambre , pas même le lit de sa fille , pas même enfin les murailles témoins des nôces précédentes : sa passion fougueuse a foulé tout aux pieds , a tout détruit : la débauche a triomphé de la pudeur , l'audace de la crainte , la folie de la raison.

XVI. Avec quelle amertume son fils a-t'il ressenti ce commun deshonneur de sa famille , de sa parenté , de son nom ? Les plaintes assiduës , & les continuels gémissemens de sa sœur donnoient un nouveau surcroît à
ses

ses chagrins ; cependant au milieu des outrages , & des crimes affreux de sa mere , rien ne lui fut plus difficile à faire , que de n'avoir plus de commerce avec elle : car ne pouvant même la voir sans faire violence à son cœur , s'il eut continué quelque liaison avec une telle mere , on auroit crû que non seulement il la voyoit , mais qu'il approuvoit sa conduite.

XVII. Vous venez d'entendre ce qui fut l'origine de son ressentiment contre sa mere ; quand vous aurez sçû le reste , vous verrez que ce recit avoit du rapport à la cause : car je n'ignore pas que , de quelque caractère qu'une mere puisse être , quand il s'agit d'une affaire qui regarde le fils , à peine faut-il dire quelque chose qui deshonne la mere. Je ne serois capable , MESSIEURS , de plaider aucune cause , si quand je suis commis pour repousser les perils qui menacent un ami , je ne voyois pas ce que la nature elle-même a mis & gravé dans les sentimens de tous les hommes. Je comprends aisément qu'il faut non seulement taire les injustices de ses proches , mais les supporter en paix ; cependant je crois qu'il faut souffrir ce qu'on peut souffrir , & taire ce que l'on doit taire.

XVIII. Cluentius n'a point éprouvé de malheur dans sa vie , n'a point couru risque de mourir , n'a point appréhendé de maux , dont sa mere ne fût le principe & la source :

il n'en parleroit pas aujourd'hui , & s'il ne les pouvoit pas oublier , il souffriroit néanmoins qu'ils fussent ensevelis dans son silence. Mais dans l'état où sont les choses , il ne peut nullement les supprimer tout-à-fait : car le jugement , le peril , l'accusation dont il s'agit , cette foule de témoins qui déposeront , c'est sa mere qui prepare tout , c'est elle qui les dispose à-présent , qui les achete de son argent & de ses richesses : c'est elle enfin , qui pour opprimer son fils , est depuis peu venue précipitamment de la ville de Larinum en cette ville. Son audace , son opulence , sa cruauté la rendent prête à tout : elle choisit des accusateurs , elle instruit des témoins : elle se plaît à voir cet habillement sale , & cette mal-propreté de son fils : elle en souhaite la perte , elle voudroit répandre tout son propre sang , pourvû qu'auparavant tout celui de son fils fût répandu. Si vous n'êtes attentifs à considérer tous ces chefs dans cette cause , croyez que c'est imprudemment que nous la citons : mais si ce que nous avançons comme criminel devient évident , vous devez pardonner à Cluentius , de ce qu'il me souffre le publier ; & vous ne devriez pas me le pardonner à moi , si je le taisois.

XIX. Je vais maintenant exposer en peu de mots sur quelles accusations on a condamné Oppianicus , afin que vous puissiez voir la conduite réglée de Cluentius , & les mo-

tifs de son accusation d'aujourd'hui. Je montrerai d'abord ce qui le rend accusateur, afin que vous jugiez que la force & la nécessité l'ont obligé de le devenir.

XX. Quand il eut manifestement surpris le poison qu'Oppianicus mari de sa mere lui avoit préparé, & que le fait étoit averé, non par conjecture, mais au doigt & à l'œil, sans que l'on en pût douter en aucune maniere, il accusa Oppianicus. Je dirai par la suite avec quel courage & quelle précaution j'ai voulu vous informer à present qu'il n'avoit point eu d'autre sujet d'intenter cette accusation, que pour éviter, par ce moyen, le peril où sa vie étoit exposée, & les continuelles embuches qu'on lui dressoit pour le faire mourir. Et afin que vous compreniez qu'Oppianicus étoit accusé sur des chefs de telle nature que l'accusateur ne devoit rien craindre, ni l'accusé rien esperer, je vous rapporterai un petit nombre des accusations de ce jugement & quand vous les connoîtrez, personne de vous ne s'étonnera que son peu de confiance en son affaire, l'ait fait recourir à Stalenus pour le corrompre par argent.

XXI. Il y avoit à Larinum une certaine Di-
nea, belle-mere d'Oppianicus, qui avoit pour
fils M. & Numerius Aurius, & Cn. Magius,
outre sa fille Magia, mariée à Oppianicus.
M. Aurius, fort jeune encore, ayant été pris
à la guerre d'Italie devant Ascoly, tomba en-

tre les mains du Sénateur Q. Sergius, qui fut condamné depuis pour un assassinat, & le jeune Aurius fut mis en prison chez ce Sénateur. Son frere Numerius Aurius mourut & laissa son heritier son autre frere Cn. Magius. Magia, femme d'Oppianicus, mourut ensuite. Enfin Cn. Magius, le seul fils qui restoit à Dinea, mourut aussi, laissant pour heritier ce jeune Oppianicus, que vous voïez, & fils de sa sœur, l'obligea de partager sa succession avec Dinea sa mere. Cependant un homme bien instruit vint rapporter à cette femme que certainement son fils Marcus Aurius étoit en vie, & qu'il étoit esclave dans les Gaules.

XXII. Cette femme, à qui la mort avoit enlevé tous ses enfans, flattée tout-à-coup par l'esperance d'en retrouver un, rassembla tous ses proches, & tous les amis de son fils, & les conjura, les larmes aux yeux, de s'intéresser pour elle, de chercher son fils, & de lui rendre le seul enfant que la fortune avoit bien voulu lui laisser; après avoir fait les premieres démarches pour ce dessein, surprise d'une maladie, elle laissa par son testament à ce fils cent [1] mille livres; elle institua son heritier cet Oppianicus, son petit-fils, & peu de jours après elle mourut. Et les parens, suivant la coûtume qu'ils avoient prise durant la vie de Dinea, parti-

[1] *Cent mille livres. Un million de sesterces.*

rent après sa mort , avec le dénonciateur , pour aller chercher Aurius dans les Gaules.

XXIII. Cependant Oppianicus , sans le moindre sentiment de pitié , ni de pudeur , comme vous le reconnoîtrez par bien des preuves , commença par corrompre par argent ce denonciateur , son intime ami , & sans qu'il lui en coûtât beaucoup , prit soin de faire tuer Aurius. Or ceux qui étoient partis pour faire la recherche de cet Aurius , écrivirent à Larinum aux Auriens , ses parens & leurs amis , qu'ils avoient peu de moyens de réussir dans leur recherche , parcequ'ils comprenoient que le denonciateur avoit été corrompu par Oppianicus. A. Aurius , homme de courage & d'expérience , & d'une famille illustre , parent de celui qu'on cherchoit , lût cette lettre publiquement sur la place devant beaucoup de gens , qui l'entendirent , & en présence d'Oppianicus lui-même , déclarant à haute voix qu'il defereroit Oppianicus , s'il découvroit qu'on eut tué M. Aurius.

XXIV. Cependant ceux qui étoient partis de Larinum pour les gaules , revinrent peu de tems après , & rapportèrent que M. Aurius avoit été tué. Non-seulement tous ses proches , mais tous les habitans de Larinum furent animez d'indignation contre Oppianicus , & touchés de compassion pour le sort de ce jeune homme. Mais A.

Aurius qui s'étoit déclaré dès auparavant, ayant commencé par son bruit & par ses menaces à faire des poursuites, Oppianicus s'enfuit de Larinum & se rendit au camp de l'illustre Q. Metellus.

XXV. Après cette fuite qui déposoit assez contre son forfait & contre sa conscience, il n'osa jamais s'exposer à la justice, aux loix & à ses ennemis sans défense. Mais à la faveur de la puissance & de la victoire de Sylla, il revint en hâte avec des gens armez à Larinum, où tout le monde fut saisi de frayeur, il en prit quatre, que l'on avoit fait citoyens Romains: il dit, que Sylla lui avoit conféré ce titre & à trois autres, & qu'il lui avoit ordonné d'avoir soin de proscrire & de faire mourir cet Aurius qui l'avoit menacé hautement de le déferer & de le faire périr avec un autre Aurius & son fils Caius, aussi-bien que Sex. Virbius qui lui avoit dit-on servi de Ministre pour corrompre le dénonciateur. Après qu'il les eut fait mourir très cruellement, les autres ne furent pas frappez d'une frayeur mediocre d'être compris dans la proscription & mis à mort. Quand ces faits auront été montrez clairement dans cette cause & devant les Juges, qui croira qu'on ait pu le renvoyer absous.

XXVI. Tout cela n'est encore que peu de choses, comprenez le reste, & vous vous

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 263
étonnez non qu'Oppianicus n'ait pas enfin
été condamné, mais qu'il ait été quelque
tems en vie. Voyez premierement l'effron-
terie de l'homme, vouloir se marier avec
Sassia, la mere de Cluentius & la femme de
cet Aurius qu'il avoit tué; il seroit difficile
de dire s'il y a plus d'impudence dans ce-
lui qui la recherche, que de cruauté dans
celle qui le fait son mari. Mais au reste ap-
prenez la constance [1] & l'humanité de
l'un & de l'autre.

XXVII. Oppianicus sollicite Sassia pour
l'épouser & le souhaite ardemment. Elle
n'est point étonnée de son audace, ne mé-
prise point son impudence, & ne craint
point enfin d'entrer dans cette maison d'Op-
pianicus, dans laquelle le sang de son mari
coule encore : mais comme il avoit trois
ensans, elle répondit, que c'étoit ce qui la
rebutoit. Oppianicus à qui ces richesses fai-
soient envie, crut qu'il devoit chercher
quelque remede à ce qui caufoit chez lui du
retardement à son mariage. Ayant donc un
fils encore enfant de Novia, & son autre
fils de Papia étant nourri auprès de sa mere
à Theano dans la Pouille, loin de Larinum
environ dix-huit mille, il fit venir soudai-
nement de Theano le jeune homme sans
nulle raison; car il n'avoit coûtume de le
mander que pour les jeux publics ou pour

(1) *Constance*. C'est une ironie.

les fêtes solennelles. Sa mère infortunée qui ne soupçonnoit rien de funeste envoya son fils. Oppianicus ayant feint de partir pour Tarente ; le même jour ce jeune homme, que vers le midi l'on avoit vû sur la place publique , dans une santé parfaite , se trouva mort avant la nuit , & brûlé le lendemain avant qu'il fût jour.

XXVIII. Le bruit public apprit une si grande affliction à sa mère avant qu'aucun domestique d'Oppianicus lui en apportât la nouvelle. Quand elle eut appris en même-tems qu'on lui avoit enlevé non seulement son fils , mais le moyen de lui rendre les devoirs funebres : elle se rendit à demi morte à Larinum , & fit tout de nouveau des funeraillles à son fils déjà dans le sepulcre. Dix jours étoient à peine expirez, que cet autre fils encore enfant fut mis à mort ; Et Saffia d'abord après , ravie de joye & pleine d'une espérance bien affermie, devint la femme d'Oppianicus. Et cela n'est pas surprenant , puisqu'elle se voyoit charmée , non par les presens de nôces , mais par ces deux sacrifices : Desorte que si tous les autres peres ont coûtume d'aimer les richesses pour leurs enfans, celui-ci regarde comme un bonheur de perdre ses enfans pour les richesses.

XXIX. Je comprends , MESSIEURS , qu'au recit de ces crimes affreux dont je vous

vous ai fait le détail en peu de mots, vos sentimens d'humanité vous ont vivement touché, dans quelles dispositions croyez-vous que doivent avoir été ceux, qui non seulement étoient obligés d'entendre de pareilles choses, mais de les juger. Vous avez entendu parler d'un hôte dont vous n'êtes pas les juges, que vous ne voyez pas, que vous ne pouvez plus haïr, qui a satisfait aux loix & à la nature, que les loix ont puni d'exil & que la nature a puni de mort. Vous l'entendez, non de la bouche d'un adversaire, vous l'entendez sans témoins, vous entendez en passant & sommairement ce que l'on pourroit beaucoup étendre. Mais les autres juges entendoient les faits d'un homme, sur lequel ils avoient fait serment de prononcer leur sentence, dont ils avoient devant eux la présence odieuse & funeste, qu'ils banissoient pour son audace, & qu'ils déclaroient coupable de toutes sortes de supplices; ils entendoient les accusateurs, les dépositions des témoins. Enfin ils entendoient ce que disoit sur chaque chef en détail & solidement, P. Canusius.

XXX. Quiconque sçaura tous ces faits, pourra-t'il soupçonner qu'Oppianicus ait été condamné par les juges, quoiqu'innocent? Je dirai désormais le reste en gros, MESSIEURS, afin d'en venir à ce qu'il y a de plus essentiel & de plus relatif à cette cause. Or je vous prie de vous souvenir, que je ne

me suis pas proposé ce dessein pour accuser Oppianicus depuis sa mort ; mais comme je veux vous persuader que les Juges n'ont pas été corrompus par Cluentius , je pose pour fondement & pour prélude de ma défense , qu'Oppianicus a subi sa condamnation, comme étant très-criminel & très-scelerat : puisqu'après avoir donné le breuvage à sa femme Cluentia , tante de ce jeune Cluentius , elle s'écria , lorsqu'elle en eut avalé la moitié , qu'elle mourroit avec de cruelles douleurs , & ne vécut pas plus long-tems : car au moment qu'elle eut achevé ces paroles , elle mourut. Outre qu'après une mort si soudaine , & la déclaration de la mourante , on trouva sur son corps tous les indices & toutes les traces du poison.

XXXI. Il fit aussi mourir son frere Oppianicus de la même maniere : & ce ne fut pas même assez , quoique dans ce parricide nul trait d'impiété ne semble oublié ; cependant , pour se faire une voye à cette détestable action , il s'en ouvrit l'entrée auparavant par d'autres crimes : car durant la grossesse d'Auria femme de son frere , & lorsque le tems de son accouchement sembloit approcher , il l'empoisonna de même , afin de tuer d'un même coup , & l'enfant de son frere , & la mere qui le portoit dans son sein. Tout de suite il attaqua son propre frere , qui trop tard , après avoir avalé le breuvage

mortel, & se plaignant tout haut de la mort que sa femme & lui subissoient, voulut changer la disposition de son testament; mais il mourut en declarant ses volonte. Ce fut ainsi que pour n'être point exclus de la succession de son pere par l'accouchement de la femme, il la fit mourir, après avoir ôté la vie à ses enfans avant qu'ils pussent avoir reçu de la nature, la lumiere du jour. Afin que tout le monde fût persuadé qu'il ne pouvoit y avoir rien d'inviolable & de sacré pour lui, puisque le corps même d'une mere ne pouvoit mettre à l'abri de son audace, les enfans de son propre frere.

XXXII. Je me souviens qu'au tems que j'étois en (1) Asie, une certaine femme Milésienne, après avoir reçu des heritiers substituez quelque argent, s'étant fait elle-même avorter par des potions qu'elle prit, fut condamnée comme coupable d'un crime capital, & ce ne fut pas sans raison; puisqu'elle avoit fait perir les esperances d'un pere, la memoire de son nom, le soutien de sa race, l'heritier de sa famille, & un citoyen destiné pour la Republique. Combien Oppianicus étoit-il digne d'être puni plus rigou-

(1) En Asie. Ciceron alla dans l'Asie mineure après le discours qu'il prononça pour la défense de Roscius Amerinus; car il eut peur que Sylla ne fût offensé des invectives qu'il avoit lancées contre son affranchi Chrylogonus.

reusement , après une pareille injustice ; puisque cette femme , après avoir exercé sur son propre corps cette violence , s'est elle-même donné la mort ; au lieu que celui-ci par le supplice & la mort sur le corps de l'un , en fait encore mourir un autre : les autres ne paroissent point pouvoir commettre plusieurs parricides sur chaque homme particulier ; il ne s'est trouvé qu'Oppianicus , qui tuant un seul homme , en a tué plusieurs.

XXXIII. Lors donc que Cn. Magius oncle de ce jeune Oppianicus , eut connoissance de ces pratiques & de cette audace , dans une grande maladie , où ille substituoit son heritier , comme fils de sa sœur , en présence de ses amis , & de Dinea sa mere , ayant demandé à sa femme si elle étoit grosse , laquelle lui répondit qu'oui ; Il la pria , qu'aussi-tôt qu'il seroit mort , elle prit son domicile chez sa belle-mere Dinea jusqu'à ce qu'elle accouchât , & qu'elle employât tous ses soins à conserver l'enfant qu'elle portoit , afin d'en pouvoir accoucher heureusement : ainsi par son testament il lui laissa une somme considerable sur le bien de son fils , s'il vient au monde , & ne lui laisse rien sur le bien de l'heritier substitué.

XXXIV. Vous voyez ce qu'il soupçonnoit d'Oppianicus , & rien n'est plus clair que ce qu'il en pensoit : car faisant heritier son fils , il

ne prit point son neveu pour tuteur de ses enfans. Voyez à present ce que fit Oppianicus , afin que vous compreniez que ce Magius , en mourant , avoit eu l'esprit de prévoir de loin. Cet argent , qui devoit venir à la mere de ce qu'heriteroit son fils , s'il en naïssoit un , Oppianicus le lui paye comptant , sans qu'il fût dû. Cela se doit-il appeler un legs , ou le salaire d'un avortement ? Après qu'elle eut reçu sa recompense , & plusieurs autres dons encore , comme les régîtres d'Oppianicus le déclaroient alors , vaincuë par son avarice , elle vendit à l'impieté de cet homme ces esperances qui repo-
soient dans son sein , & que son mari lui avoit tant recommandées.

XXXV. Il semble maintenant qu'on ne puisse rien ajoûter à cet excès d'injustice : appliquez-vous à la suite. Cette femme , qui suivant les instantes prieres de son mari , n'avoit dû connoître , pendant dix mois , que la seule maison de sa belle-mere , se marie avec Oppianicus cinq mois après que son mari est mort. Mais cette seconde alliance ne fut pas longue : car ce n'étoit pas l'honneur du mariage , mais la société du crime qui les unissoit.

XXXVI. La mort d'Asinius , ce jeune homme opulent de Larinum , combien fut-elle avercée dans le tems qu'elle arriva ? Combien répanduë dans les bruits publics ? Il y

avoit à Larinum un certain Avilius , d'une excessive dépravation , & d'une extrême pauvreté , mais habile dans l'art de débaucher les jeunes gens , & d'animer leurs passions. Comme par ses caresses & par ses flatteries il étoit entré bien avant dans la familiarité d'Asinius , Oppianicus conçut aussitôt l'esperance que par cet Avilius , comme par une machine bien montée , il pourroit surprendre la jeunesse d'Asinius , & se rendre maître de tous ses biens de patrimoine. L'entreprise fut formée à Larinum , mais l'exécution transférée à Rome. Ils crurent qu'à la vérité le dessein se mediteroit plus aisément à l'écart : mais qu'une affaire de cette espece s'acheveroit plus commodément dans la foule du monde. Asinius partit donc pour Rome avec Avilius , & sur leurs traces Oppianicus se mit ensuite en chemin. Cōme je me hâte de passer à d'autres choses , je serois trop long de m'arrêter à dire la vie qu'ils menerent à Rome , quels repas , quelles débauches , quelles dépenses , quelles profusions ils y firent , ayant Oppianicus non seulement pour témoin , mais pour convive & pour compagnon. Voyez quelle fut la fin de cette amitié contrefaite.

XXXVII. Ce jeune homme étant avec je ne sçais quelle femme , chez laquelle il passa la nuit , & demeura même tout le lendemain , Avilius , comme ils en étoient con-

venus Oppianicus & lui , feignit d'être malade , & de vouloir faire son testament. Oppianicus lui amena , pour le signer & le cacheter , des gens qui n'étoient connus ni d'Avilius , ni d'Asinius , & donne au malade le nom d'Asinius : & le testament ayant été signé & cacheté sous ce nom, Oppianicus se retira. Avilius fut bientôt convalescent , & peu de tems après on conduisit Asinius hors la porte Esquiline , comme pour le promener dans des jardins , & dans certaines sablonieres , où il fut tué.

XXXVIII. Deux jours s'étant passés, sans qu'on scût ce qu'il étoit devenu , ni sans qu'on le trouvât dans les endroits où l'on avoit coutume de le chercher , & Oppianicus disant publiquement sur la place de Larinum, que lui & ses amis avoient depuis peu de jours signé le testament d'Asinius. Ses affranchis , & quelques-uns de ses amis , qui étoient certains que le jour qu'on avoit cessé de voir Asinius , plusieurs personnes avoient vû Avilius avec lui , s'en saisissent & l'amenent aux pieds de Q. Manilius , qui pour lors étoit Triumvir. Le criminel aussitôt , sans nul témoin, sans nul dénonciateur, mais effrayé par le reproche interieur de son crime , encore tout recent, confessa tout, de la maniere dont je l'ai rapporté un peu auparavant , & qu'il avoit assassiné Asinius par l'instigation d'Oppianicus.

XXXIX. Oppianicus, par ordre de Manilius, est tiré de sa maison, où il étoit caché : d'une autre part on lui produit Avilius en sa présence. Que demandez-vous davantage ? Plusieurs d'entre vous connoissoient assez Manilius : il ne s'étoit jamais touché, dès sa tendre jeunesse, ni de vivre avec honte, ni de cultiver la vertu, ni d'acquiescer une bonne réputation ; mais de bouffon impudent & calomniateur, durant les troubles de la République, il étoit parvenu par les suffrages du peuple jusqu'à cette (1) colonne, où souvent il avoit été conduit avec les malédictions d'un grand nombre de citoyens. Il accommoda donc cette affaire avec Oppianicus, dont il reçut de l'argent, & ne poursuivit point cette cause, exposée avec évidence devant lui. Or dans celle d'Oppianicus, cette accusation qui regardoit Asinius, étoit alors prouvée par plusieurs témoins, & par la dénonciation d'Avilius même, en sorte qu'il étoit constant qu'à la tête de ceux que l'on y citoit, on voyoit le nom de cet Oppianicus, dont vous dites qu'on a malheureusement surpris l'innocence par un jugement faux & corrompu.

XL. Mais dites-nous, Oppianicus, vous qui

(1) Colonne. C'étoit la colonne Menia sur la place publique. On y conduisoit ordinairement les voleurs & les autres esclaves coupables devant les Triumvirs ou Juges criminels.

vous trouvez heritier de votre ayeule Dinéa, votre pere ne l'a-t'il pas fait mourir bien ouvertement? Lorsqu'il lui amena son medecin, déjà connu par les frequentes victoires, (& dont il s'étoit servi pour en tuer plusieurs,) elle s'écria qu'elle ne vouloit nullement être traitée par un homme, dont les remedes avoient fait mourir toute sa famille. Alors il s'adresse tout-à-coup à un certain L. Clodius, d'Ancone, Operateur de place, & fait avec lui marché pour (1) quatre mille livres, ce qui se prouva pour lors par ses propres regîtres. Ce Clodius, qui se hâtoit, parce qu'il avoit encore plusieurs places publiques à visiter, dès qu'il fut introduit, acheva l'affaire, & d'un premier breuvage expédia la femme, sans s'arrêter un moment de plus à Larinum.

XLI. Lorsque Dinéa faisoit son testament, Oppianicus, comme son gendre, s'empara de l'écrit, d'où il effaça, du doigt, les legs & l'ayant fait en plusieurs endroits, pour ne pouvoir être repris de ces ratures, après qu'elle fut morte, il fit transcrire sur d'autre papier le testament, qu'il cacheta de cachets contrefaits. Je supprime à dessein plusieurs choses: car j'apprehende de n'en avoir, ce semble, déjà dit que trop; mais vous devez

(1) *Quatre mille*. Quarante mille sesterces: car les interpretes rejettent avec raison 400000. qui est dans le texte.

croire que dans toutes les autres parties de sa vie il a toujours été semblable à lui-même. Tous les Décurions de Larinum sont convenus qu'il avoit falsifié les regîtres publics des censeurs : personne ne regloit plus aucun compte ni aucune affaire avec lui : personne de tout ce qu'il avoit de parens & d'alliez ne le choisit jamais pour le tuteur de ses enfans : personne ne le jugea digne, ni de son accès, ni de son commerce, ni de son entretien, ni de ses repas. Tous le méprisoient, tous le regardoient avec horreur, tous le fuyoient comme la peste, & comme une bête feroce & dangereuse.

XLII. Cependant, MESSIEURS, tout audacieux, tout méchant, tout pernicieux qu'il étoit, jamais Cluentius ne l'eût accusé, s'il avoit pû ne rien dire sans mettre sa tête en peril. Oppianicus étoit son ennemi, mais en même tems son beau-pere : sa mere lui étoit cruelle & le haïssoit, mais après tout c'étoit sa mere. Enfin rien n'étoit plus contraire au caractère naturel, à l'inclination, au genre de vie de Cluentius qu'une accusation ; mais comme il avoit devant lui l'alternative, ou de former une accusation juste & réglée, ou de mourir indignement & cruellement, il aima mieux, de quelque maniere que ce pût être, accuser, que de mourir.

XLIII. Mais afin que vous puissiez voir la

verité de ces faits , je vous exposerai l'action d'Oppianicus telle qu'on l'a développée & manifestement découverte : d'où vous comprendrez la nécessité qu'il y avoit pour Cluentius d'acuser , & pour Oppianicus d'être condamné. Il y avoit à Larinum certains habitans dévoüez au dieu Mars, dont ils étoient les ministres publics , & qui lui étoient consacrez, par d'anciennes institutions & par un culte de ces peuples. Comme il y en avoit un assez grand nombre, à peu près cōme dans la Sicile il y en a de consacrez à Venus , ceux-ci de Larinum étoient censez composer la famille & les officiers du Dieu Mars. Oppianicus commença tout-à-coup à soutenir qu'ils étoient tous libres & citoyens Romains. Les Décurions & tous les citoyens de Larinum s'en trouverent fort offensez : ils prièrent donc Cluentius de se charger de cette cause & de la deffendre publiquement. Comme Cluentius s'étoit débarassé de toutes ces sortes d'affaires ; cependant , par rapport à la patrie , à l'antiquité de son origine , se croyant né non seulement pour ses propres avantages, mais pour ceux de ses concitoyens & de ses amis, il ne voulut pas se refuser aux grands empressemens de tous ceux de Larinum.

XLIV. S'étant chargé de la cause , qui fut évoquée à Rome , il y eut tous les jours entre Oppianicus & lui de grandes contesta-

tions sur les intérêts de l'un & de l'autre. Oppianicus étoit naturellement aigre & féroce, & son impudence s'animoit par la mere de Cluentius, ennemie déclarée de son fils. Outre qu'ils étoient persuadez qu'il leur étoit important de lui ôter cette cause des Ministres de Mars, il s'y joignoit encore une autre raison plus forte, qui agitoit extrêmement l'esprit avare & furieux d'Oppianicus.

XLV. Car jusqu'au tems de cette contestation, Cluentius n'avoit jamais fait de testament, il ne pouvoit se résoudre à rien laisser à une mere comme la sienne, ni dans son testament aussi ne faire aucune mention d'elle. Oppianicus, qui ne l'ignoroit pas, car cela n'étoit pas douteux, comprenoit qu'après la mort de Cluentius tous les biens en reviendroient à sa mere, qu'il feroit ensuite mourir avec moins de risque, quand elle n'auroit plus de fils, dont les biens augmenteroient considérablement ceux de la mere, & le rendroit plus riche encore. Apprenez donc comment excité par ces sentimens, il prit les mesures pour empoisonner Cluentius.

XLVI. Il y avoit dans la ville municipale (1) d'Aletrinum deux freres jumeaux nommez C. & L. Fabricius, tous deux fort res-

(1) *Aletrinum*. Cette ville étoit voisine d'Arpinum, d'où Cicéron tiroit son origine.

semblans par le visage & par les mœurs, mais très-peu semblables à leurs concitoïens, dont personne de vous, comme je me le persuade, n'ignore la splendeur, ni combien ils ont presque tous d'uniformité, de fermeté, de moderation dans leur genre de vie. Oppianicus a toujours eu beaucoup de commerce & de liaison avec ces deux Fabricius, & il n'y en a gueres parmi vous qui ne sçachent combien a de force pour former les amitez, la conformité d'inclination & de caractère : comme ils vivoient de maniere à ne se croire deshonoré par aucune sorte de gain; qu'ils étoient les auteurs de toutes les embûches, de toutes les fourberies, de toutes les séductions où les jeunes gens sans experience sont exposez; & que d'ailleurs tout le monde connoissoit déjà leurs vices & leur dépravation depuis plusieurs années, Oppianicus, comme j'ai dit, avoit eu soin d'en faire ses intimes amis.

XLVII. Il resolut donc alors de tendre des pièges à Cluentius par le moyen de C. Fabricius; car son frere Lucius étoit mort. Cluentius étoit dans ce tems-là d'une santé très-infirmé, & se servoit d'un Medecin nommé Cléophrante, peu connu, mais d'une vertu éprouvée, & dont Fabricius commença de tenter l'Esclave par l'esperance d'un grand salaire, pour lui faire donner du poison à Cluentius. L'Esclave qui ne

manquoit pas d'esprit , mais dont la probité, comme il y parut bien , étoit sans reproche, ne rejetta pas la proposition de Fabricius , & en fit le rapport à son maître. Cleophante s'en entretint avec Cluentius . qui ne différera pas d'en faire part à M. Bebrius Sénateur & son ami particulier , & je suis persuadé que vous n'avez pas oublié quelle étoit sa fidélité , sa prudence & sa vertu. Bebrius crut qu'il étoit à propos que Cluentius achetât l'Esclave de Cleophante , afin que le fait fût plus aisément éclairci par ce témoignage , ou reconnu faux s'il l'étoit. Pour abréger, on achete donc l'esclave Diogene ; peu de jours après le poison étant acheté , l'argent promis (en présence de plusieurs gens de bien secrètement intervenus) & pour l'exécution consigné , le poison fut faisi entre les mains d'un nommé Scamandre affranchi des Fabricius.

X L V I I I. Dieux immortels ! après que ces faits sont connus, quelqu'un dira-t'il encore, qu'on a surpris Oppianicus? Quel homme a-t'on jamais cité devant les Juges, plus audacieux & plus ouvertement criminel? Quel génie? Quel talent de la parole? Quelle défense assez méditée a pu s'opposer à une accusation pareille? Et de plus , qui peut douter qu'une telle affaire découverte & clairement développée, Cluentius a dû s'attendre ou à mourir ou à former cette accusation.

XLIX. J'ai ce me semble assez fait voir, MESSIEURS, que par ces recits Oppianicus est suffisamment accusé pour que les Juges en puissent le renvoyer absous en aucune maniere. Apprenez maintenant qu'on ne l'accuse devant vous qu'après que l'affaire a deux fois de suite étoit préjugée, & qu'il vient à votre Tribunal déjà condamné. Car Cluentius, MESSIEURS, a commencé par déferer le nom de celui dans les mains duquel il avoit saisi le poison, c'étoit ce Scamandre affranchi des Fabricius: Le corps des Juges étoit irreprehensible alors, nul soupçon contre eux que leurs suffrages fussent corruptibles; la cause étoit simple à juger, les faits bien constatez, & l'accusation produite, bien averée. Alors ce Fabricius dont j'ai parlé, voyant que si l'on condamnoit son Esclave, il étoit menacé du même sort, & sçachant mon voisinage d'Aletrinum dont les Citoyens étoient avec moi fort en commerce, il les envoya me voir à plusieurs reprises; eux quoiqu'ils jugeassent de cet homme de la maniere qu'il en falloit juger nécessairement; comme il étoit pourtant de leur ville, ils crurent qu'il y alloit de leur honneur de le défendre par tous les moyens qu'ils pourroient, & me prièrent de le faire, en me chargeant de la cause de ce Scamandre, parce que c'étoit sur elle que rouloit tout le danger pour Fabricius. Moi qui

ne pouvois rien refuser à de si honnêtes gens, dont j'étois aimé tendrement, & qui d'ailleurs ne croyois cette accusation ni si grave ni si notoire, non plus que ceux qui me recommandoient la cause en ce tems-là; je leur promis que je ferois tout ce qu'ils voudroient.

L. L'affaire commença de se traiter. On cita Scamandre comme accusé. P. Canutius homme des plus habiles & des plus versez dans l'art de parler, accusoit Scamandre avec ces trois paroles : ON A SAISI LE POISON. Tous les traits de l'accusation retomboient sur Oppianicus. On developoit le sujet des embuches dressées. On rappelloit la liaison familiere avec les Fabricius. On détailloit la conduite de sa vie & de son audace. Enfin toute l'accusation discutée solidement & tournée de toutes les manieres, fut reconnuë bien fondée par conviction évidente du poison surpris.

L I. Lorsque je me levai pour répondre, dans quelle agitation étois-je ? ô Dieux immortels ! dans quelle inquietude d'esprit ? dans quelle crainte ; car en verité, c'est toujours avec beaucoup de frayeur que je commence à parler ; chaque fois que cela m'arrive, je m'imagine comparoître pour être jugé, non-seulement sur mon génie, mais sur mon devoir & sur ma vertu ; tant j'apprehende que l'on ne trouve, ou que je me charge

charge d'une fonction que je ne sçaurois remplir ; ce qui seroit une impudence , ou que je ne fais pas tout ce que je puis , ce qui témoigneroit , ou ma negligence ou mon infidélité. Mais en cette occasion , je fus tellement troublé , que je craignois tout , soit de paroître stupide si je ne disois rien , soit de passer pour un effronté si dans une pareille cause je parlois beaucoup.

Je réfléchis un peu en moi-même , & je résolus de faire bonne contenance ; parce qu'à l'âge où j'étois alors , bien des gens ont coutume d'approuver assez que dans les causes les plus douteuses on rende service à ceux qui sont en peril. Je le fis donc , & je combattis de telle sorte , j'employai tant de différentes raisons ; j'eus si bien recours autant qu'il me fut possible à toutes les ressources & à tous les subterfuges des plaidoyers , que je parvins , & je le dis en tremblant , à persuader à tout le monde que cette cause n'avoit point manqué de défenseur.

L II. Mais , dès que je m'étois saisi de quelque moyen , l'accusateur me l'arrachoit aussitôt des mains. Quand je demandois s'il y avoit eu quelques inimitiez entre Scamandre & Cluentius , il m'avoüoit qu'il n'y en avoit eu jamais aucunes , mais il disoit qu'Oppianicus qui s'étoit servi de Scamandre avoit été le plus cruel ennemi de Cluentius , & l'étoit encore. Si j'avançois que la mort

de Cluentius ne devoit apporter aucun avantage à Scamandre, il en demeuroit d'accord, mais il ajoûtoit, que tous les biens de Cluentius devoient revenir à la femme d'Oppianicus, très versé dans la pratique de tuer les femmes. Quand j'alleguois ce moyen honnête qu'on met d'ordinaire en usage dans les causes des affranchis, que Scamandre avoit l'approbation de son maître, il l'avoüoit encore, mais il me demandoit à son tour, de qui le maître avoit l'approbation?

LIII. Après que je me fus arrêté longtemps à remonter par de longs discours que Diogenes avoit tendu des pieges à Scamandre, qu'entr'eux il avoit été réglé toute autre chose, & que Diogenes devoit apporter non du poison, mais un remede. (1) Il me demandoit pour quel usage il pouvoit être vendu? pourquoi dans un tel endroit? pourquoi de l'argent cacheté? Enfin la cause sur cet article étoit poussée par des témoins très honnêtes gens. M. Bebrius deposoit que Diogenes avoit été acheté par son avis, qu'en sa presence Scamandre avoit été pris saisi du poison & de l'argent. P. Quintius Varus d'une probité très scrupuleuse & d'un

(1) *Un remede.* Scamandre avoit une boëte dans la main: on ne voit pas ce qu'il y avoit dedans. Cicéron prétend que Scamandre étoit venu pour acheter un remede de Cleopantre. Les Medecins en vendoient alors.

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 283
grand poids , rapportoit qu'il s'étoit entre-
tenu tout récemment avec Cleophante, sur
les embuches qu'on avoit fait dresser à Clu-
entius , & sur les tentatives faites à Dioge-
nes.

LIV. Ainsi dans toute cette cause , tan-
dis que nous paroissions vouloir justifier
Scamandre , il n'étoit l'accusé que de nom,
mais en effet toute l'accusation ne retomboit
que sur Oppianicus. Aussi la prenoit-il ou-
vertement sur lui , ne pouvant en aucune fa-
çon la dissimuler : il étoit souvent présent ,
il lui aidoit & combattoit de tout son cœur
& de tout son credit enfin , & c'est ce qui
lui fit beaucoup de tort dans cette cause , il
étoit assis sur les mêmes bancs que l'accusé,
comme s'il l'eût été lui-même ; tous les yeux
étoient tournez non sur Scamandre mais
fixez sur Oppianicus, sa crainte, son trouble,
son embarras , l'égarement de son visage ,
ses frequens changemens de couleur ,
rendoient évident & manifeste ce qui n'étoit
auparavant que suspect.

LV. Comme il fallut aller aux opinions
C. Junius (1) nommé Juge criminel par la
loi Cornelia qu'on suivoit alors , demanda à
l'accusé s'il vouloit qu'on le jugeât secre-

(1) *C. Junius*. Ce Pré- condamné , comme s'il
reur , par l'intrigue de avoit été corrompu par
Quintius , Tribun du argent.
peuple , fut injustement.

tement ou publiquement. (1) De l'avis d'Oppianicus on fit réponse que Junius étant l'ami particulier de Cluentius, l'accusé souhaittoit qu'on opinât en secret; on donna donc les suffrages, & à la reserve d'un seul, que Stalénus disoit être le sien, Scamandre fut condamné dans une premiere action. Quel homme alors entre tous ne crut pas après la condamnation de Scamandre qu'Oppianicus étoit jugé? Que jugea-t'on en condamnant cet affranchi, sinon qu'on avoit informé sur ce poison qu'on devoit donner à Cluentius? Quel soupçon même le plus léger pouvoit-on faire tomber sur Scamandre & l'en charger, pour faire imaginer que de sang froid & de bon cœur il auroit voulu donner la mort à Cluentius.

LVI. Or, après ce jugement rendu, qui déjà condamnoit Oppianicus réellement & par préjugé, quoique ce ne fût pas encore en prononçant juridiquement & verbalement; Cluentius n'accusa pas néanmoins Oppianicus aussi-tôt, il voulut voir si les Juges n'auroient de la severité que contre ceux qu'ils avoient découverts saisis du poison, & s'ils ne jugeroient point dignes aussi d'être punis, les conseillers & les confidens de ces sortes de crimes. Comme donc il croyoit C. Fabricius à cause de sa liaison

(1) *Secretement, &c.* Ou en mettant son suffrage dans l'urne, ou en le declarant verbalement.

POUR A. CLEVENTIUS AVITUS. 283
particuliere avec Oppianicus complice de
l'action, il se declara d'abord son accusa-
teur, & fondé sur les relations qu'il avoit
à cette cause, il obtint qu'il le citeroit le
premier.

L VII. Alors Fabricius, non seulement
ne m'envoya pas prier par mes voisins &
mes amis d'Aletrinum, mais de là en
avant il ne put les avoir davantage pour
ses défenseurs & pour ses apologistes.
Car ils pensoient bien que quand l'affai-
re d'un homme qui ne leur est pas é-
tranger n'est point encore entamée quoi-
qu'elle soit suspecte, il est de l'humanité
de la défendre, mais qu'il y a de l'impru-
dence à tâcher de l'agiter de nouveau quand
elle est jugée : Ainsi Fabricius faute d'autre
secours & contraint par la nécessité s'adres-
sa pour tout son refuge aux deux freres Ce-
palius, gens d'industrie & qui regardoient
comme un avantage & comme un honneur
de pouvoir plaider quelque cause que ce fût.

Certes, c'est ce me semble bien injuste-
ment qu'il arrive communement qu'à l'é-
gard du corps, plus une maladie est dan-
gereuse, plus on cherche le meilleur & le
plus habile Medecin, & que dans une af-
faire criminelle où la vie étant en peril est
plus difficile à sauver, On s'adresse au dé-
fenseur, le plus ignorant & le moins éclairé.
Est-ce parce que le Medecin ne peut rien

donner au-delà de son art, & que les orateurs peuvent donner encore leur credit.

L VIII. On cite l'accusé, la cause se plaide. (1) Canutius ne parla que peu sur son accusation comme sur une affaire déjà jugée ; ensuite l'ainé Cepasius commence par un exorde prolix & tiré de loin, & l'on écouta d'abord son discours avec assez d'attention. Oppianicus dans son abbatement sentoît ranimer son courage : Fabricius même se réjouissoit & ne comprenoit pas que les Juges étoient émûs, non par l'éloquence du défenseur, mais plutôt par son impudence. Après avoir commencé à parler de l'affaire, il ajoûtoit encore de nouveaux griefs à ce qu'il y avoit d'essentiel, & quoiqu'il le fit avec soin, il paroissoit néanmoins moins défendre que trahir sa propre cause. Cependant comme il s'imaginait parler très subtilement, après avoir tiré du fond de son art ces admirables paroles : REGARDEZ, MESSIEURS, QUELLE EST LA DESTINE'E DES HOMMES, REGARDEZ L'INCERTITUDE ET LA DIVERSITE' DES EVENEMENTS, REGARDEZ LA VIEILLESSE DE FABRICIUS. Après avoir répété souvent REGARDEZ, pour donner du lustre à son discours, il regarda lui-même enfin, mais Fabricius

(1) *Canutius*. Cicéron dans son Brutus dit qu'il étoit très-disert.

s'étoit retiré de dessus les bancs en baissant la tête.

L I X. Les Juges en cet endroit ne purent s'empêcher de rire , mais le défenseur se fâcha tout de bon & se plaignit aigrement qu'il n'avoit plus l'objet de la cause & qu'il ne pouvoit plus poursuivre les moyens qu'il tiroit de cette expression : REGARDEZ , MESSIEURS ; il ne crut donc pouvoir mieux faire que de courir après Fabricius , & que de le prendre à la gorge pour le ramener sur les bancs , afin d'être en état d'achever le reste. Alors Fabricius par son propre jugement , (ce qu'il y a de bien remarquable) & ensuite en vertu de la loi & de la décision des Juges , fut condamné. Pourquoi nous arrêter à rien dire davantage sur la cause d'Oppianicus. Il fut accusé devant les mêmes Juges ; après avoir été déjà condamné par deux jugemens précédens ; & par les mêmes Juges , qui dans la condamnation des Fabricius condamnoient Oppianicus , il fut cité le premier. On le chargea d'accusations les plus graves & de celles que j'ai rapportées en peu de mots , & de beaucoup d'autres encore qu'à présent je supprime toutes ; enfin il fut accusé devant ceux qui avoient condamné Scamandre , le Ministre d'Oppianicus , & Fabricius le complice de son crime.

L X. Lequel , ô Dieux immortels ! est

plus surprenant, ou qu'il ait été condamné, ou qu'il ose seulement répondre. Car que pouvoient faire ces Juges, qui, quand même ils auroient condamné les Fabricius, quoiqu'innocens, devoient pourtant à l'égard d'Oppianicus, demeurer fermes dans ce qu'ils avoient déjà jugé, auroient-ils eux-même révoqué leurs propres jugemens, quand tous les autres en jugeant ont d'ordinaire la précaution de ne point s'écarter de ce que les autres ont jugé avant eux, & ceux qui condamnoient l'affranchi comme ministre d'une action criminelle, & son maître comme confident ou complice, auroient-ils renvoyé absous l'auteur & l'inventeur-même du crime; & puisque sans autre jugement qui précédât, ils avoient cependant condamné les autres sur l'exposé de la cause, auroient-ils délivré celui qu'ils sçavoient être déjà deux fois condamné?

LXI. Alors ces jugemens sénatoriaux (1.) notez, non par une fausse prévention de haine populaire, mais par une vraie & publique infamie, & tout couverts de leur deshonneur, n'auroient pû par aucun moyen se défendre: car enfin qu'auroient répondu ces Juges, si on leur eût fait cette question? Vous avez condamné Scamandre: & de quoi

(1) *Jugemens sénatoriaux*. Il parle de ces juges, que l'on disoit fa- que des Sénateurs pour
gimens, où il n'y avoit ciles à corrompre.

étoit-il accusé ? C'étoit d'avoir voulu donner la mort à Cluentius , en le faisant empoisonner par l'esclave d'un Medecin. Que gaignoit Scamandre à la mort de Cluentius ? Rien. Mais il étoit le ministre d'Oppianicus. Vous avez condamné C. Fabricius : mais pourquoi ? Parce qu'étant dans une étroite liaison avec Oppianicus , & que son affranchi s'étant trouvé saisi du poison , il n'étoit pas vrai-semblable que Fabricius n'eût point eu de part à ce dessein. Si donc ils avoient absous Oppianicus, déjà condamné par leurs deux jugemens précédens , quel homme auroit pû souffrir une si honreuse décision , une telle variation dans une affaire toute jugée , une telle passion dans des juges ?

LXII. Que si vous voyez à-présent ce que le discours vous rend si clair , qu'il étoit nécessaire que l'accusé fût condamné par ce jugement , & sur-tout par les mêmes juges , il est nécessaire aussi que vous voyiez que l'accusateur n'a pû avoir aucune raison , de corrompre le jugement qu'on rendoit. Car laissant là maintenant les autres raisonnemens , je vous demande (1) T. Attius , croyez-vous que les Fabricius ayent été condamnez aussi quoiqu'innocens ? Dites-vous que l'on a cor-

(1) T. Attius. C'étoit un citoyen de Pezzaro , ville du Picenum , que le jeune Oppianicus , à l'instigation de sa mere , avoit pris pour accusateur contre Cluentius.

rompu , par argent , ces deux sentences , par lesquelles l'un a été condamné de tous les juges à la reſeve de Stalenus, & l'autre condamné de tous , ſans nulle exception. Voyons , ſ'ils étoient coupables. De quelle mauvaiſe action l'étoient-ils ? Leur a-t'on objecté d'autre crime que le poiſon dont on devoit faire mourir Cluentius ? a-t'on traité dans ces jugemens, autre choſe que ces embûches , dreſſées à Cluentius par Oppianicus , dont les Fabricius étoient les miniſtres ? Rien autre, MESSIEURS ; vous ne trouverez rien d'avantage : les preuves par écrit en exiſtent, on a les regîtres publics : reprenez-moi ſi je mens. Liſez les dépoſitions des témoins : montrez-nous dans les jugemens rendus , que l'on ait reproché quelque autre choſe à Oppianicus , non ſeulement comme accuſation , mais comme médiſance.

LXIII On pourroit rapporter bien des raiſons ſur la neceſſité de juger ainſi : mais, MESSIEURS , j'irai au-devant de ce que vous attendez ; car quoique vous m'écoutez plus favorablement & plus attentive-ment que l'on n'a, ce me ſemble, écouté perſonne ; cependant depuis long-tems , ſans rien dire , votre curioſité m'appelle ailleurs, & paroît me faire cette objection. Quoi donc ? Niez-vous qu'il y ait eu de la corruption dans ce jugement ? Je ne le nie point. Mais je ſoutiens que la corruption ne vient

pas de Cluentius. Par qui donc est-elle venue ? Premièrement je croi que si le resultat de ce jugement eût dû être incertain, il seroit néanmoins plus vrai-semblable que le corrupteur eût plutôt été celui qui craignoit d'être condamné, que celui qui craignoit que l'autre ne fût absous. De plus comme il n'étoit douteux pour personne, ce qu'il y avoit nécessairement à juger, certainement cela regardoit plutôt celui qui se défioit de lui-même avec quelque fondement, que l'autre, qui n'avoit que des raisons de confiance : enfin celui que les Juges avoient déjà provisionnellement condamné deux fois, plutôt que l'autre, dont la cause avoit été deux fois gagnée.

LXIV. Il est en verité bien sûr qu'il n'y aura personne d'assez injuste envers Cluentius, pour ne pas m'accorder que si constamment on a corrompu les Juges, ils ne l'ont été que par Cluentius ou par Oppianicus. Si je fais voir que ce n'est point par Cluentius, j'oblige à confesser que c'est par Oppianicus : & si je montre que c'est par lui, je justifie Cluentius. Ainsi, quoique jaye assez prouvé qu'il n'avoit nul sujet de corrompre, ce qui fait assez comprendre que cela regarde Oppianicus; cependant apprenez ce que j'ai à dire séparément de l'un & de l'autre. Et je ne tirerai pas mes preuves de ce qu'il y a de plus important & de plus grave, que la cor-

ruption vient de celui qui couroit risque , qui craignoit , qui n'avoit point d'autre ressource pour se sauver , & qui fut toujours très-audacieux ; beaucoup d'autres encore de cette sorte : mais comme j'ai en main une preuve qui n'est pas douteuse , mais claire & toute évidente , l'énumération de chacun de ces argumens n'est pas nécessaire.

LXV. Je soutiens qu'Oppianicus , pour corrompre les juges , a donné une grande somme d'argent à Cælius Stalenus. Quelqu'un le nie-t'il ? Je vous cite Oppianicus , je vous interpelle T. Attius , dont l'un de vous déplore cette condamnation par son éloquence , & l'autre par une compassion tacite. Osez nier qu'Oppianicus ait donné de l'argent à Stalenus : niez-le , niez-le , dis-je , en ce lieu-ci. Pourquoi vous taisez-vous ? Mais vous ne pouvez nier ce que vous avez redemandé , ce que vous avez avoué , ce que vous avez enlevé. Avec quelle hardiesse faites-vous ici mention de juges corrompus par argent , quand vous confessez qu'il y a eu de l'argent donné par Oppianicus avant qu'on jugât , & repris après le jugement ?

LXVI. Comment cela s'est-il donc fait ? Je rappellerai les choses de plus haut, MESSIEURS , & j'éclaircirai si bien ce qui a demeuré long-tems caché dans les tenebres , que vous croirez le voir de vos propres yeux. Je vous prie , comme vous m'avez

jusqu'à présent écouté avec attention , que vous ne foyez pas moins attentifs à ce qui me reste. Je ne dirai rien en verité qui ne paroisse digne de votre compagnie , & du silence que vous me prêtez , & digne en même tems de vos sentimens , & d'être entendu de vous. Du moment qu'Oppianicus , après qu'on eut juridiquement accusé Scamandre , commença de soupçonner ce qui le menaçoit lui-même , il songea dès-aussitôt à devenir ami de Stalenus , homme indigent , mais entreprenant , très-exercé dans la corruption des juges , & juge lui-même alors. D'abord par le moyen de Scamandre que l'on accusoit , Oppianicus avoit fait en sorte avec ses dons & ses presens , qu'il pourroit se concilier ce protecteur ; plus avare que la fidelité d'un Juge ne l'exige.

LXVII. Ensuite Scamandre ayant été justifié par le seul avis de Stalenus ; ce seul avis manqua même à son maître Fabricius , pour être sauvé : de sorte qu'il crut devoir recourir à de plus efficaces remedes pour sa délivrance. Ce fut alors qu'il commença , pour sauver sa vie & ses biens , à demander secours à Stalenus , comme à un homme tres ingenieux pour imaginer des ressources , très hardi pour entreprendre , & très vif pour exécuter (car il avoit tous ces talens en partie , & faisoit semblant de les avoir encore plus. Vous n'ignorez pas , MESSIEURS ,

que les animaux, quand ils sont pressés par la faim, retournent souvent aux mêmes endroits où ils ont quelquefois trouvé de quoi repaître.

LXVIII. Stalenus, deux ans auparavant, s'étant chargé de la cause qui concernoit les biens de Sasinnius Attella, avoit dit que pour la somme de (1) soixante mille livres il corromproit les Juges. Les ayant reçûs du pupille, il les retint, & quand le jugement eut été rendu, il ne les rendit, ni à Sasinnius, ni aux acquereurs des biens. Après qu'il eut dépensé cette somme, & qu'il ne lui en restoit rien, non seulement pour ses débauches, mais pour ses besoins, il résolut de retourner aux mêmes proyes & de les soustraire encore à leur destination. Comme donc il vit Oppianicus perdu tout-à-fait, & condamné par deux jugemens antérieurs, il le releva de son abattement par ses promesses, & lui défendit de desespérer de sa délivrance. Alors Oppianicus le pria de lui montrer les moyens de corrompre les juges.

LXIX. Stalenus lui déclara, comme on l'a sçu depuis par Oppianicus, qu'il n'y avoit personne dans la ville qui fût plus capable que lui de réussir à cet ouvrage : mais il commença par se rendre difficile, parce qu'il se disoit en termes de solliciter

(1) *Soixante mille livres. Six cens mille sesterces.*

pour être Edile avec des concurrens très-distinguez , & qu'il craignoit d'y mettre obstacle & de devenir odieux au peuple. Comme il se vit prier instamment ensuite, il exigea d'abord une somme d'argent très-considérable , & se fixant enfin à ce qu'on pût lui fournir , il ordonna qu'on lui portât en sa maison (1) soixante-quatre mille livres, & dès que cet argent fut entre ses mains, le scelerat commença par faire en lui-même reflexion , que rien n'étoit plus avantageux à ses intérêts que de faire condamner Oppianicus : que s'il étoit absous il faudroit ou distribuer cet argent aux Juges , ou le lui rendre à lui-même , & qu'après sa condamnation personne ne le redemanderoit.

LXX. Il inventa donc un expedient tout particulier. Or , MESSIEURS, tout ce que je vous dis ici de vrai vous le paroîtra plus aisément , si vous voulez rappeler de loin dans vos esprits la vie & le caractère de Stalenus ; car suivant l'opinion qu'on s'est formée sur les mœurs de quelqu'un , on peut juger de ce qu'il a fait , ou non.

Comme il étoit pauvre , prodigue , insolent , rusé , perfide , & qu'il voyoit dans une maison aussi misérable & aussi dépourvûë que la sienne, une si grande somme d'argent, il reflechit d'abord en lui-même sur tout ce

(1) *Soixante quatre mille livres. Six cens quarante mille sesterces.*

qu'il y avoit de plus méchant & de plus injuste : donnerai-je cet argent aux Juges , ne m'en restera-t'il donc que le danger & l'infâmie : n'inventerai-je rien pour faire nécessairement condamner Oppianicus ; quel moyen enfin ? car il n'y a rien d'impossible : si quelque événement fortuit le tire du peril , ne faudra-t'il pas tout rendre ? achevons donc de le pousser dans le précipice & de le renverser , puisqu'il ne peut se soutenir.

L X X I. Il prend donc la resolution de promettre de l'argent à quelques Juges des moins considerables , & de leur soustraire ensuite , afin que les Juges integres devant d'eux-mêmes juger severement , comme il pensoit bien ; il mit les fourbes en colere contre Oppianicus, pour avoir été trompez. Comme il ne faisoit jamais rien qu'à rebours & de travers , il commença par Bulbus , & lui reprocha doucement son indolence & sa paresse à ne rien demander depuis longtemps. A quoi pensez-vous, lui dit-il, que ne m'aidez-vous , Bulbus , pour ne pas servir gratuitement la Republique ? Dès qu'il eut entendu ce discours, gratuitement , dit Bulbus , je vous suivrai par tout où vous voudrez , mais que m'offrez-vous. Alors Stalenus lui promit quatre mille livres si l'on renvoyoit absous Oppianicus , & le pria de faire venir les autres Juges avec lesquels il

avoit coutume de s'entretenir ; & joignit à ce Bulbus , Gutta , pour conduire toute l'affaire , & pour assaisonner (1) les viandes comme une sausse versée pardeffus.

LXXII. Desorte que Bulbus devint moins amer après avoir pris quelque goût au langage de Stalenus. Un jour ou deux s'étoient déjà écoulés, que l'affaire paroissoit encore incertaine. On demandoit une caution ou un dépositaire de l'argent : alors Bulbus interpellant son homme avec le plus de douceur qu'il pût ; qu'est - ce que c'est Paetus, (car Stalenus s'étoit choisi ce surnom entre les portraits des *Æliens*, de crainte qu'en se faisant Ligurien il ne parût plutôt prendre le surnom de sa nation (2) que de sa race.) Sur cette affaire dont vous m'avez parlé , l'on me demande , où est cet argent. Alors Stalenus , comme un fourbe des plus effrontez , qui se nourrissoit des profits que la corruption de la justice lui fournissoit , & que l'esperance faisoit déjà reposer en esprit sur cet argent qu'il avoit enseveli , prit un air severe , representez-vous

(1) *Pour assaisonner.* termes de viande & liqueur.

On ne peut donner en François à cette allusion tout l'agrément qu'elle a dans le latin , à cause de ces deux noms Romains *Gutta & Bulbus* avec les

(2) *De sa nation.* Les Lyguriens , aujourd'hui les Génois , sont appelez dans les origines de Caton un peuple frivole & trompeur.

son visage & ses mines hypocrites & contre-faites ; il se plaint d'avoir été trompé par Oppianicus , & lui tout paîtri qu'il étoit de fourberies & de mensonges , & qui naturellement ayant ces vices , les avoit encore assaisonnez de tout ce que l'étude & l'art de sa malignité pouvoit y joindre ; assure hardiment avoir été trompé par Oppianicus, & pour témoignage ajoute , qu'il le condamneroit par son opinion conformément au jugement que l'on rendroit publiquement.

LXXIII. Il s'étoit repandu dans l'assemblée un certain bruit qu'on avoit parlé de je ne sçai quel argent parmi les Juges : la chose n'avoit pas été tenue aussi secrète qu'elle devoit l'être , ni si publique non plus qu'il le falloit pour l'interêt de la patrie. Dans ce doute & dans cette incertitude où l'on étoit , Canutius en homme habile & par un pressentiment qui lui faisoit soupçonner que l'on avoit suborné Stalenus, mais que la corruption n'étoit pas encore une affaire consommée , souhaita que les Juges rendissent leur jugement , & ils dirent qu'ils le vouloient bien. Oppianicus n'en eut pas peur , car il croyoit que Stalenus avoit achevé sa manœuvre.

LXXIV. Trente-deux Juges devoient aller aux opinions , & les suffrages de seize étoient suffisans pour absoudre. Soixante-quatre mille livres qu'il y avoit de distri-

buées entre ce qu'il y avoit de Juges, devoient former ce nombre de suffrages, & pour y mettre le comble, l'esperance d'une recompense plus forte y faisoit ajoûter le suffrage de Stalenus pour le dix-septième. Mais comme la resolution de déliberer s'étoit prise tout à coup, fortuitement alors Stalenus n'étoit pas present, & plaidoit je ne sçai quelle cause devant un Juge. Cluentius souffroit patiemment son absence aussi bien que Canutius, mais non pas Oppianicus non plus que son défenseur. L. Quintius, qui comme Tribun du peuple en ce tems-là, fit un outrage éclatant à C. Junius Juge préposé pour l'information, en ne voulant pas qu'on déliberât sans Stalenus. Et comme il lui parut que les Huissiers à dessein ne se pressoient pas beaucoup d'agir, il quitta lui-même le Tribunal public où il étoit pour aller trouver Stalenus qui plaidoit une cause particuliere, & de son autorité seule il ordonna de remettre à un autre jour, & ramena lui-même sur les bancs Stalenus.

LXXV. On se leva pour opiner, lorsqu'Oppianicus, comme il en avoit la liberté, dit, qu'il vouloit que la deliberation fût publique, & c'étoit afin que Stalenus pût sçavoir ce que l'on devoit donner à chacun. Les Juges étoient en différentes classes. Peu de gagnez par argent, mais tous

irritez. Comme ceux qui ont coûtume de recevoir de l'argent dans le champ de Mars font ordinairement fort en colere contre les Candidats dont ils croyent que l'argent leur est soustrait, de même ces sortes de Juges étoient alors venus fort mal prevenus pour l'accusé que les autres jugeroient être très criminel, mais ils attendoient les suffrages de ceux qu'ils se doutoient que l'on avoit corrompus.

LXXVI. Le sort decida pour vous [1] que Bulbus, Stalenus & Gutta diroient les premiers leur avis ; tout le monde étoit dans une extrême curiosité de ce que diroient les Juges sans consequence & mercenaires, lorsque sans hesiter un moment, ils se declarent pour condamner. Alors le public fut en doute & en inquietude de ce que l'on avoit fait : mais les gens habiles & bien éclairez, qui suivant l'ancienne discipline des jugemens, ni ne pouvoient absoudre un homme vraiment criminel, ni ne vouloient d'abord condamner celui que l'on soupçonnoit de les avoir tentez par argent, jusqu'à ce que l'affaire fût prouvée, dirent qu'ils ne la trouvoient pas assez éclaircie. Quelques-uns plus severes dirent qu'il falloit examiner par quel esprit chacun agissoit, & que si d'autres après avoir pris de l'argent, jugeoient selon la justice, qu'ils croyoient

(1) *Pour vous.* Cela s'adresse à l'adversaire.

pourtant qu'ils ne devoient pas moins s'en tenir à leurs premières décisions; ils conclurent donc à condamner. Il y en eut cinq en tout, qui, soit par ignorance, soit par pitié, soit par quelque soupçon, soit par quelque politique, furent pour absoudre Oppianicus que vous prétendiez innocent.

L X X V I I. Après sa condamnation, L. Quintius, homme extrêmement populaire, & qui selon sa coutume ramassoit tous les bruits & toutes les rumeurs des assemblées, crut aussi-tôt qu'il lui étoit offert une occasion de pouvoir augmenter la haine publique pour les Sénateurs, parce qu'il s'imaginait que les jugemens de cet ordre étoient moins approuvés du peuple. Il se forme donc une ou deux assemblées des plus seditieuses & des plus nombreuses, où le Tribun du peuple crioit à haute voix, que les Juges avoient reçu de l'argent pour condamner un innocent; il disoit qu'il y alloit de l'intérêt de tout le monde, qu'il n'y avoit plus de justice, que personne, dont l'ennemi seroit riche, ne pouvoit plus être en sûreté; les peuples nullement instruits de toute cette affaire, & qui n'avoient vu jamais Oppianicus, croyoient qu'on avoit opprimé par argent le meilleur & le plus honnête homme du monde: animez de ces soupçons, ils commencèrent à demander un nouveau jugement, & que la décision de la cause fût réservée à leur examen.

LXXVIII. En ce même-tems Stalenus mandé par Oppianicus, se rendit la nuit à la maison de (1) Milon, homme des plus considérables & mon ami particulier. Tout le reste n'est ignoré de qui que ce soit. Comment Oppianicus se conduisit avec lui touchant l'argent reçu; comment Stalenus dit qu'il le rendroit; comment leur entretien fut entendu par d'honnêtes gens, qui s'étoient cachez à dessein près de là: comment la chose devint publique & fut produite au Barreau; & comment tout l'argent fut arraché d'entre les mains de Stalenus.

Aujourd'hui ce caractere de Stalenus qui ne se soucioit pas des plus honteux reproches, est connu manifestement par tout le peuple. Ceux qui se trouvoient alors dans l'assemblée ne comprenoient pas qu'il eût soustrait cet argent qu'il avoit promis pour l'accusé; car on ne les en instruisoit pas: ils pensoient bien qu'on avoit parlé d'argent parmi les Juges; ils entendoient dire qu'on avoit condamné un innocent; ils voyoient qu'il l'avoit été par le suffrage de Stalenus, & comme ils le connoissoient pour tel qu'il étoit, ils ne croyoient pas qu'il eût agi gratuitement; les mêmes soupçons rouloient sur Gurta, sur Bulbus & sur quelques autres.

(1) *Milon*. C'est celui pour qui Cicéron fit dans la suite ce beau discours.

LXXIX. J'avouë donc (car il est permis surtout en ce lieu de l'avoüer impunément) qu'avant ce tems-là , non-seulement la vie d'Oppianicus , mais son nom même n'étoit pas connu du peuple. Au reste il sembleroit bien injuste qu'on eût opprimé pour de l'argent un innocent; de plus la méchanceté de Stalenus & l'indignité de certains Juges semblables à lui, pourroit accroître ce soupçon : d'ailleurs la cause étoit défendue par L. Quintius , non-seulement en grand crédit mais très-capable d'animer les esprits de la multitude : c'en étoit assez pour repandre sur le tribunal la haine & l'indignation publique. Je me souviens que Junius qui présidoit à l'information avoit été jetté dans cette flamme encore allumée , & que cet homme ci-devant Edile , déjà Préteur, par le sentiment general, sans nulle discussion de discours , mais par les clameurs du vulgaire , avoit été mis hors de la place publique & même hors de Rome.

LXXX Je ne me repens pas d'avoir à défendre la cause de Cluentius plutôt en ce tems-ci qu'en celui-là, l'affaire demeure toujours la même & ne peut nullement changer; l'injustice des tems & les impressions de haine ont cessé, ce qu'il y avoit alors de désavantageux ne nuit plus , & ce qu'il y avoit de bon dans la cause est toujours utile, Ainsi je comprends maintenant comment je

fuis écouté , non-seulement par ceux qui sont en autorité , mais encore par ceux que la renommée a prevenus. Si j'eusse plaidé dans ce tems-là , l'on ne m'auroit pas écouté favorablement , non qu'il y eût de la différence dans l'affaire , mais les conjonctures étoient différentes. Apprenez donc ce que vous avez à sçavoir. Qui pour lors auroit osé dire qu'Oppianicus étoit condamné comme criminel ? qui maintenant oseroit le nier ? qui pour lors auroit pu convaincre quelqu'un qu'Oppianicus avoit voulu suborner les Juges par argent ? qui pourroit aujourd'hui le contredire ? à qui pour lors auroit-il été permis d'avancer qu'Oppianicus n'avoit été enfin accusé qu'après avoir été condamné par deux jugemens precedens ? qui tâcheroit aujourd'hui d'infirmer ce témoignage ?

LXXXI. C'est pourquoi toute impression de haine étant écartée & disparue à la lumiere , mon discours a refuté les préventions , & votre équité sincere a fait cesser toute contestation sur la verité. Que resteroit-il d'avantage à discuter dans cette cause ; il est certain qu'il y a eu de l'argent distribué parmi les Juges , on demande par qui , si c'est par l'accusateur ou par l'accusé : l'accusateur dit d'abord : mon accusation étoit fondée sur des chefs si solides , qu'il n'étoit pas besoin d'argent ; de plus , je produisois

un accusé déjà condamné que l'argent ne pouvoit sauver ; enfin quand même il l'auroit été , la disposition de mes biens & de ma fortune demeureroit dans le même état. Que dit au-contre l'accusé ? Premièrement, je craignois la multitude & la grievete des accusations ; de plus , les Fabricius ayant été condamnez , le reproche interieur de mon crime , me faisoit sentir que je le serois : enfin j'étois réduit dans une situation que toute ma fortune & tous mes biens couroient risque d'être absolument perdus.

LXXXII. Or puisqu'Oppianicus a eu tant de raisons de corrompre les Juges , & que Cluentius n'en avoit aucune , faut-il chercher de qui vient la distribution de l'argent ? Cluentius a dressé ses Registres avec beaucoup d'exactitude , & mis ses affaires en si bon ordre que rien ne peut être caché , ni dans l'accroissement ni dans la soustraction de ses biens. Il y a huit ans que cette cause est examinée, tandis que sur les registres de Cluentius & des autres, qu'on a consultez & confrontez, vous cherchez tout ce qui a quelque rapport à cette affaire, & que vous ne trouvez cependant nulle trace d'un argent donné par Cluentius , faut-il que nous suivions à la piste l'argent d'Oppianicus , & guidez par vous , pourrons-nous venir jusqu'au gîte ? Les soixante-quatre mille livres sont enfermés dans un endroit, ils sont entre les mains

d'un homme qui tient ferme , ils sont entre les mains d'un Juge.

L X X X I I I. Que voulez-vous d'avantage : ce n'est pas dit-on par Oppianicus , mais par Cluentius que Stalenus a été choisi pour corrompre les Juges. Pourquoi donc lorsque l'on alloit aux opinions, Cluentius & Canutius souffroient-ils qu'il fût absent ? Pourquoi lorsqu'ils engageoient à délibérer ne faisoient-ils pas venir Stalenus à qui l'argent avoit été donné. Oppianicus ne le cherchoit-il pas ? Quintius ne le demandoit-il pas , & de son autorité tribunitienne n'empêcha-t'il pas qu'on ne déliberât sans Stalenus ? Mais il condamna pourtant , c'est qu'il avoit donné cette condamnation pour assurance à Bulbus & aux autres , afin qu'il parut qu'Oppianicus l'avoit trompé. Si donc il y a d'un côté, la raison de corrompre les Juges, s'il y a l'argent, s'il y a Stalenus, s'il y a la fraude enfin & l'audace ; & s'il y a de l'autre part la pudeur , la vie régulière, nulle suspicion d'argent, nulle raison de corrompre les Juges, souffrez que la vérité mise en évidence & toute erreur dissipée , cette flétrissure d'infamie soit appliquée sur celui qui porte déjà la honte des autres crimes , & qu'enfin l'impression de la haine publique soit effacée de dessus celui que vous voyez n'avoir été jamais atteint de la moindre faute.

L X X X I V. Oui , dit-on , Oppianicus a donné de l'argent à Stalenus, mais ce n'é-

toit pas pour corrompre les Jugés , c'étoit afin de le reconcilier avec Cluentius. Est-ce vous , Attius avec toute la prudence , tout l'usage , & toute l'expérience que vous avez , qui dites pareille chose ? On dit que c'est être très sage que de concevoir dans son esprit , ce qu'il est à propos de penser , & que c'est approcher le plus près de la sagesse , que d'acquiescer à ce qu'un autre a bien inventé. C'est tout le contraire dans la folie ; car , celui qui n'imagine rien est moins fou que celui qui donne son aprobation à ce qu'un autre a seulement imaginé. Ce recours à la reconciliation est un faux fuyant fabriqué sur le champ par Stalenus quand on le tenoit à la gorge , ou comme le public le disoit alors , c'étoit un conseil de P. Cethegus , qui lui avoit suggeré cette fable de la reconciliation briguée.

LXXXV. Car vous pouvez vous souve-
nir que c'étoit là le bruit commun. Cethe-
gus , qui le haïssoit , & ne vouloit pas que sa
dépravation deshonorât la Republique , &
qui d'ailleurs voyoit cet homme confesser ,
qu'étant Juge, il avoit reçu de l'argent d'un
accusé publiquement , & contre toutes les
regles , & par conséquent ne pouvoir être
sauvé, ne lui donna pas un bon conseil. Si
Cérhegus fut en cela peu sincere , il me pa-
roît qu'il a voulu se défaire d'un ennemi : &
si l'affaire étoit de telle nature , que Stalenus

ne pouvoit nier d'avoir reçu de l'argent , & que rien n'étoit plus honteux ni plus dangereux que cet aveu , le conseil de Céthegus n'étoit point à blâmer.

LXXXVI. Mais , Attius , la cause de Stalenus alors n'étoit pas telle que la vôtre est aujourd'hui. Quelque chose qu'il dît quand on le pressoit , il avoit plus d'honneur à le dire , que s'il eût avoué le fait. Mais j'admire que vous ayez rapporté maintenant ce que l'on avoit sifflé pour lors & rebuté généralement : car comment en ce tems-là Cluentius pouvoit-il se reconcilier avec Oppianicus ? Comment se reconcilier avec sa mere ? Il étoit porté sur les registres publics comme accusateur & comme accusé : les Fabricius étoient condamnés : Oppianicus ne pouvoit se sauver par le moyen d'un autre accusateur. Cluentius , sans avoir la honte de l'avoir opprimé , ne pouvoit abandonner l'accusation. Auroit-il violé son engagement ? Mais cela regarde encore la corruption des Juges.

LXXXVII. Pour l'affaire en question , qu'étoit-il besoin d'un juge mediateur ? Et après tout , pourquoi cette negociation se devoit-elle traiter par Stalenus , qui leur étoit étranger à l'un & à l'autre , deshonoré , flétri , plutôt que par quelque honnête homme leur ami commun ? Mais pourquoi tant parler sur ce fait , comme s'il étoit obscur ? Puisque l'argent même qui fut donné à Stalenus , explique non seulement la somme &

le nombre des especes , mais l'objet de la destination. Je dis, MESSIEURS, que pour absoudre Oppianicus, il y avoit seize Juges à corrompre ; que l'on apporta soixante & quatre mille livres à Stalenus. Si c'étoit, comme vous dites, pour negocier une reconciliation, à quoi servoit cet accroissement de quatre mille livres ? Si c'étoit, comme nous disons, pour distribuer les soixante quatre mille livres à seize juges, Archimede lui-même n'auroit pas pû mieux calculer.

LXXXVIII. Mais on a, dit-on, jugé plusieurs fois que Cluentius avoit corrompu les Juges ? Bien au contraire, jusqu'à present cette affaire n'a jamais été traduite en Justice sous son nom. Quoique tant de fois agitée, quoique si long-tems débattue ; cette cause est aujourd'hui défendue pour la premiere fois ; c'est pour la premiere fois qu'aujourd'hui la verité soutenue sur de tels juges, eleve la voix contre l'envie. Cependant quels sont donc tous ces jugemens rendus ? Car je me suis fortifié sur tout, & préparé de telle sorte, que je ferai voir que tous ces jugemens alleguez pour cette affaire, ont d'une part été plus semblables aux troubles d'une tempête, qu'à des discussions juridiques & regulieres ; & d'une autre part n'avoient aucune force contre Cluentius, & faisoient en partie pour lui ; en partie enfin étoient de nature, qu'on ne les a jamais appelé des ju-

310 O R A I S O N
gemens, ni regardé comme tels.

LXX XIX. Ici, MESSIEURS, seulement pour observer la coûtume, comme si vous ne le faisiez pas déjà de bon cœur, je vous demande votre favorable attention, tandis que je ferai le détail de ces jugemens. On a condamné C. Junius, à qui l'on avoit commis l'examen de cette affaire: le tribun du Peuple ne donna non seulement à la cause, mais à la loi nul adoucissement. Dans le tems qu'il n'étoit pas permis de soustraire ce juge à l'examen de cette question, pour nulle autre fonction dans la Republique, on le mene de force, subir une information lui-même. Mais quelle information? Vos visages, MESSIEURS, m'instruisent, ce semble, à dire librement & volontiers aujourd'hui ce que j'avois crû qu'il falloit taire.

XC. Etoit-ce enfin une information, une discussion, un jugement? Croyons que c'en étoit un. De tout ce peuple en colere, auquel on condescendit alors, qui d'entr'eux veut aujourd'hui nous dire pour quel sujet Junius fut obligé de comparoitre en justice, qui que ce soit que vous interrogiez, il vous repondra, que ce fut pour avoir reçu de l'argent & condamné par son suffrage un innocent. C'est là l'opinion commune: mais si la chose étoit ainsi, on devoit donc l'accuser suivant la même loi que l'on accuse

Cluentius : Or c'étoit suivant cette même loi que Junius faisoit son information; Quintus auroit attendu quelque peu de tems, mais il ne vouloit pas l'accuser, n'étant plus que particulier (1) ni quand l'impression de la haine publique seroit effacée. Vous voyez donc bien que toute l'esperance de l'accusateur n'étoit pas fondée sur la cause, mais sur la conjoncture & sur son pouvoir.

X C I. Il exigeoit une amende; suivant quelle loi ? Parce qu'il n'avoit pas fait serment d'observer la loi. Ce qui n'a jamais fait tort à personne : & parce que C. Verrès Préteur de la ville, homme scrupuleux (2) & vigilant ne voyoit pas les Juges retirez au sort sur le Registre qui pour lors étoit entreliné de ratures [3] ce fût MESSIEURS sur des raisons si foibles & si frivoles, & qu'il ne

(1) *Comme particulier.* C'est-à-dire, n'étant plus Tribun du peuple.

(2) *Scrupuleux & vigilant.* C'est une ironie.

(3) *De ratures, &c.*

Dans le jugement rendu contre Oppianicus, qui fut condamné, Junius avoit été préposé pour l'information, & pour chef des juges. Il fut condamné lui-même ensuite comme coupable d'avoir supposé d'autres juges

que ceux qui avoient été tirez au sort après la recusation faite par les parties. Mais Verrès, qui étoit alors Préteur de la Ville, avoit fait des ratures sur le registre, pour mieux condamner Junius, qu'il accusa de n'avoir point enregistré les vrais juges tirez au sort. Il paroît que Junius n'étoit que le préposé pour l'information, & nommé chef des juges, com-

fallait en aucune maniere citer en justice, que Junius fût condamné: ce ne fut donc point la cause, mais la conjoncture qui l'opprima.

X C I I. Croyez-vous qu'un pareil jugement puisse nuire à Cluentius; & pourquoi? Si Junius n'avoit pas tiré les seconds Juges au sort selon la loi, ou s'il n'avoit pas fait serment de l'observer en jugeant, la condamnation faisoit-elle que l'on jugeât quelque chose touchant Cluentius?

Non, dit-il, mais on l'a condamné par ces loix là, parce qu'il avoit failli contre une autre loi. Ceux qui l'avancent pourront-ils aussi soutenir que ce fût un jugement? Ainsi dit-il, le Préteur fut alors contraire à Junius, parce qu'il croyoit qu'il avoit corrompu les Juges. La cause en ce tems-ci a-t-elle donc changé de nature? S'agit-il d'autre chose, d'autres moyens pour le jugement? l'essence de toute l'affaire est-elle différente de ce qu'elle étoit alors?

X C I I I. Je ne croi pas que ce qu'on a fait, ait pu rien changer: Pourquoi-donc notre justification est-elle entendue avec tant de silence aujourd'hui, puisqu'en ce tems-là Junius n'eut point la liberté de se justifier? Parce qu'alors rien n'agissoit dans cette cause que la haine publique, la tromperie, les me subdélégué du Pré- cupations empêchoient leur que les grandes oc- d'entrer dans les détails.
suspçons

soupçons, les assemblées continuelles du peuple séditieusement animé. Le même Tribun qui formoit son accusation dans ces assemblées tumultueuses les formoit sur son tribunal, il venoit non-seulement de ces assemblées pour juger, mais il venoit avec elles. Ces degrez du tribunal d'Aurelius, alors nouvellement construits, sembloient ne l'être que pour servir de theatre à ses jugemens. Et sitôt que l'accusateur les avoit remplis de ce peuple séditieux, l'accusé n'avoit plus la liberté non-seulement de parler, mais de se lever.

XCIV. Les Juges, il n'y a pas long-tems, ne voulurent pas que l'heureux Sylla fût accusé devant le Tribun (1) C. Orchinius mon collegue, d'avoir retenu l'argent public, non qu'ils crussent que Sylla fût au-dessus des loix, ou que l'interêt public fût méprisable & compté pour rien: mais parce qu'ayant un Tribun du peuple pour accusateur, ils pensoient qu'on ne pouvoit plus rien discuter avec des conditions égales. Feraï-je ici comparaison de Junius avec Sylla, de ce Tribun avec Quintius, d'un tems avec un autre tems?

Sylla se trouvoit dans une abondance de richesses, de parens, d'alliez, d'amis, de cliens; tous ces avantages dans Junius étoient mediocres, foibles, mandiez & ramassez

(1) Orchinius. Il fut Tribun du Peuple.

avec travail. Ce Tribun du peuple étoit modeste , retenu , non - seulement pacifique , mais ennemi déclaré des séditieux ; l'autre étoit violent , médisant , broüillon dans ses démarches pour le peuple. Les derniers tems tranquilles & paisibles ; les précédens exposés à toutes les tempêtes des soulevemens populaires. Et quoique cela fût ainsi , les Juges deciderent néanmoins à l'égard de Sylla , que l'accusé seroit traduit en justice sous des conditions injustes , puisque son adversaire viendrait l'accuser revêtu de toute sa puissance & de toute son autorité.

X C V. Vous devez, MESSIEURS, avec toutes les lumieres de votre sagesse & tous les sentimens de votre humanité , reflechir sur cette raison & la bien approfondir ; vous verrez quel est le mal & quel est le danger dont la puissance tribunitienne peut menacer chacun de nous , surtout quand elle est soutenüe par la haine du peuple & par des assemblées que l'on excite à la sédition. Certes dans les tems heureux, lorsque les hommes trouvoient leur protection non dans les mutineries du vulgaire , mais dans leur merite & leur innocence : ni P. Popilius néanmoins , ni Q. Metellus , tous vertueux & tout celebres qu'ils étoient, ne purent tenir contre la puissance tribunitienne ; beaucoup moins pourrons-nous , aux tems où nous sommes , avec les mœurs & les Magistrats

de nos jours , être délivrez sans votre sagesse & sans le secours de vos jugemens.

XC VI. Il n'y eut donc rien , MESSIEURS , qui ressemblât à un jugement, dans celui qui fut rendu , puisque rien ne s'y fit selon les regles, que nulle formalité n'y fut observée, & que la cause n'y fut point juridiquement deffenduë : ce ne fut que violence , & comme j'ai dit souvent , que renversement & brigandage ; en un mot toute autre chose que jugement , discussion , infamation : que si quelqu'un s'imagine que ce fut un jugement & croit qu'il s'en faut tenir à ce qui a été jugé , il doit néanmoins ne pas confondre avec la cause déjà jugée celle d'aujourd'hui ; car on dit qu'on exigea de Junius une amende , soit parce qu'il n'avoit pas fait serment d'observer la loi , soit parce qu'il n'avoit pas tiré pour la seconde fois les Juges au sort suivant la loi. Or la cause de Cluentius n'a nul rapport avec ces loix en vertu desquelles on exigeoit de Junius une amende.

XC VII. Mais Bulbus aussi fut condamné. Ajoutez comme criminel d'Etat , afin que vous sçachiez que ce jugement n'est pas joint à l'autre. Ce crime en question lui fut pourtant objecté , je l'avoüe ; mais fut-il aussi clairement montré par des lettres de C. Colconius & par les témoignages de plusieurs personnes qu'il avoit tenté de corrom-

pre une légion dans l'Illyrie ; ce qui faisoit l'accusation précise de l'information , & ce qui soumettoit son affaire à la loi touchant le crime d'Etat. Mais le fait dont il s'agit ici lui fit , dit-on , beaucoup de tort ; ce n'est plus que deviner , & s'il est permis de se fonder sur les conjectures , prenez garde que la mienne ne soit plus solidement appuyée. Car pour moi je pense que Bulbus fut cité en justice comme un homme sans probité , sans honneur , sans équité , chargé de plusieurs forfaits , & que pour ce sujet il fut plus aisément condamné. Vous me choisirez dans la cause de Bulbus ce qui vous est le plus avantageux , afin de pouvoir dire que c'est ce que les Juges ont condamné dans leur jugement.

X C V I I I. Ainsi le jugement contre Bulbus ne doit pas plus préjudicier à la cause de Cluentius que ces deux jugemens allégués par l'accusateur contre P. Popilius & C. Gutta, qui furent citez comme cabaleurs , & qui furent citez par des gens condamnés pour avoir eux-mêmes cabalé ; car je ne crois pas que les deux dont je parle aient été parfaitement justifiés , parce qu'ils avoient fait voir que les autres avoient reçu de l'argent pour le jugement d'une affaire , mais parce qu'ils avoient prouvé aux Juges qu'on les accusoit d'une nature de crime dont leurs accusateurs eux-mêmes étoient

toient coupables , & qu'ils devoient avoir part aux recompenses de la loi. (1) Je croi donc que personne n'est en doute que cette condamnation pour avoir cabalé , ne peut dans le jugement que vous rendrez , avoir aucun rapport avec la cause de Cluentius.

X C I X. Mais pourquoi Stalenus a-t'il été condamné. Je ne dirai point en ce tems-ci , MESSIEURS , ce que je ne sçai s'il est à propos de dire , qu'il fut condamné pour crime d'Etat : je ne rapporterai point les témoignages des plus honnêtes gens qui déposèrent contre Stalenus , & qui furent les Lieutenans , les Questeurs , & les Tribuns militaires de l'illustre M. Æmilius , & dont les dépositions mirent en évidence que , principalement par les intrigues de Stalenus alors Questeur dans leur armée , il s'y excita une sédition. Je ne fais point lire non plus les témoignages qu'on a rendus touchant les soixante mille livres qu'il avoit reçus pour le jugement de Sasinianus , & qu'il retint sans les produire comme il fit depuis pour le jugement d'Oppianicus.

C. Je passe ces faits & beaucoup d'autres

(1) *Aux récompenses* peines portées par la loi de la loi. Dion Cassius contre les cabaleurs , on rapporte que pour rendre avoit ajoûté des recompenses cabales plus odieuses pour ceux qui les dans la sollicitation des dénonçoient. magistratures , outre les

qui furent avancez contre lui dans ce jugement. Je dis seulement qu'alors il y eut la même contestation entre Stalenus & deux Chevaliers Romains très estimez & très éloquens P. & L. Cominius, qu'il y a maintenant entre Attius & moi. Les Cominius disoient la même chose que je dis, que Stalenus avoit reçu de l'argent d'Oppianicus pour corrompre les Juges; & Stalenus, qu'il l'avoit reçu pour faire la reconciliation.

CI. On se mocquoit de cette reconciliation qu'il alleguoit & de ce personnage d'honnête homme qu'il prenoit, comme dans ces statues dorées qu'il posa proche la fontaine de Juturna (1) avec cette inscription QUE LES DEUX ROIS S'E'TOIENT RECONCILIEZ ENSEMBLE. Chacun faisoit valoir ses fraudes & ses perfidies : on developoit toute la vie qu'il avoit passée dans ces sortes d'exercices ; on étaloit son indigence domestique, & ses gains étrangers, & ce mediateur mercenaire de la paix & de la concorde n'étoit pas fort approuvé ; desorte que Stalenus défendant la même chose qu'Attius défend aujourd'hui, fut condamné.

CII. Les Cominius qui faisoient ce que nous avons fait dans ce discours, se firent approuver : Si donc on a jugé par la condamnation de Stalenus qu'Oppianicus a voulu corrompre les Juges, qu'il a donné

(1) *Juturna*. Sœur de Turnus.

de l'argent pour acheter les suffrages, & que les choses sont disposées de telle sorte qu'Oppianicus ou Cluentius en sont coupables, qu'on ne trouve nulle trace qui découvre que Cluentius ait donné le moindre argent à un seul Juge, & qu'après le jugement rendu, l'on a retiré des mains d'un Juge l'argent d'Oppianicus; peut-il être douteux que la condamnation de Stalenus non-seulement n'est pas contre Cluentius, mais confirme parfaitement la justice & la défense de notre cause.

CIII. Ainsi le Jugement rendu contre Junius me paroît de telle nature, que l'on doit, selon moi, l'appeller plutôt l'impetuosité d'une sédition, la violence d'une multitude & une fureur tribunitienne qu'un jugement. Que si quelqu'un lui veut néanmoins donner ce nom, il faut nécessairement qu'il avoue que l'amende exigée contre Junius ne peut avoir nul rapport à la cause de Cluentius; l'on a donc procédé contre Junius avec violence, & ce qu'on a jugé contre Bulbus, contre Popilius, contre Gutta, n'est point jugé contre Cluentius; à l'égard du jugement contre Stalenus c'est en faveur de Cluentius un préjugé. Voyons quel autre jugement favorable pour lui, nous pourrions produire encore. C. Fidiculanus Falcula qui avoit condamné Oppianicus, sur tout après s'être assis aux bancs

des Juges, peu de jours après la seconde élection par sort: (ce qu'il y avoit dans ce jugement-là de plus odieux) a-t'il été cité en justice? On l'a cité sans doute & même deux fois. L. Quintius dans ces assemblées bruyantes & séditieuses qui se formoient tous les jours, lui avoit attiré du peuple une haine excessive. On exigea de lui l'amende comme de Junius, parce qu'il s'étoit mis au rang des Juges, sans qu'il fût d'un ordre (1) à pouvoir en être, & contre la loi. Dans un tems un peu plus calme que celui de Junius il fut accusé, mais puisque suivant la même loi & pour la même faute; & comme dans le jugement il n'arriva nulle sédition, nulle violence, nul soulèvement, il fut aisément absous à la première action. Je ne compte point cette justification: cependant il se peut bien qu'il n'ait pas commis la faute pour laquelle l'amende étoit exigée, & qu'il ait pourtant reçu, pour juger l'affaire, un argent pour lequel Stalenus suivant la même loi n'a été cité devant aucun Tribunal. Ce n'étoit point une accusation précise sur la question dont il s'agissoit.

(1) *D'un ordre, &c.* Les fonctions qu'ils se distribuoient, & ce Calculateur fournisoit alors des Juges. Mais il y avoit une fonction à pouvoir entre les Sénateurs divers ordres, c'est à dire divers- ges.

CIV. Que disoit-on contre Fidiculanus ? Qu'il avoit reçu de Cluentius quatre mille livres. De quel ordre étoit-il ? De celui des Sénateurs. Par la même loi que dans ces sortes d'affaires on a coutume de rechercher un Sénateur sur les concussions , l'accusation faite contre lui fut suivie d'une justification honorable ; car la cause fut agitée suivant les mœurs de nos peres, sans violence , sans allarmes , sans peril , tout fut plaidé , tout exposé , tout éclairci. Les Juges furent portez à croire que non-seulement un accusé pouvoit être justement condamné par un homme qui n'auroit pas été toujours au rang des Juges , mais que si ce Juge n'avoit point eu d'autres connoissances que celles qu'il tiroit certainement contre lui des jugemens anterieurs ; il n'avoit dû, à la rigueur, rien entendre plaider davantage.

C V. De plus , ces cinq Juges qui pour favoriser les petits bruits des ignorans & du vulgaire , le renvoyerent alors absous , ne vouloient pas que l'on fit un si grand éloge de leur indulgence en cetems-là. Si quelqu'un leur demandoit s'ils avoient été Juges contre C. Fabricius : ils disoient ; Qu'oui. S'ils étoient interrogés de quel autre crime , on l'accusoit, outre le poison, que l'on disoit avoir été préparé pour Cluentius : ils disoient qu'il n'y en avoit point. Ensuite si l'on vouloit sçavoir d'eux quel jugement ils a-

voient rendus ; ils disoient qu'ils l'avoient condamné ; car personne ne fut pour l'absoudre. Si de même on les questionnoit touchant Scamandre , ils repondoient la même chose, quoy qu'il y eût eu une voix pour lui, mais aucun d'eux, alors ne vouloit passer pour cette voix.

C V I. Lequel donc eût rendu raison de son suffrage plus aisément ? Est-ce celui qui dit ne s'être point démenti de son sentiment & de l'affaire jugée , ou celui qui répondit avoir eu de l'indulgence pour l'auteur de l'empoisonnement & de la rigueur contre ses adherans & ses complices ? Je ne dois point faire la discussion de leurs avis ; car je ne doute point que des gens comme eux, frappez par quelques soupçons imprevûs, ne se soient écartez de leur première idée ; c'est pourquoi je ne blâme point l'indulgence de ceux qui l'ont absous, & j'approuve la fermeté de ceux qui dans leur avis ont suivi d'eux-mêmes, & non par la seduction de Stalenus, les jugemens précédens. A l'égard de ceux qui dirent que l'affaire ne leur sembloit pas assez éclaircie, je loüe leur sagesse, de n'avoir pû par nul moyen absoudre celui qu'ils avoient reconnu très coupable, & déjà condamné deux fois auparavant, & d'avoir mieux aimé, quand ils ont enfin vû plus clair dans l'affaire, le condamner, après qu'on jettoit sur lui toute

l'infamie de ce dessein & les soupçons d'une si détestable action.

C VII. Cependant, afin que vous ne jugiez pas seulement de leur prudence par l'événement, mais encore par le nom de ceux qui ont tenu cette conduite pour pouvoir approuver ce qu'ils ont fait de si sage & de si juste, quel homme pourrois-je alléguer qui fût plus judicieux que P. Octavius Balbus? plus sçavant dans le Droit, plus sincere, plus religieux, plus attentif & plus exact dans les devoirs, il ne le renvoya point absous? Quel homme est plus ferme que Q. Confidius? plus habile dans les délibérations, & plus jaloux de la dignité qu'on doit conserver dans les jugemens publics, plus eminent par sa vertu, par ses avis, par son crédit; il ne le justifia pas non plus? Il seroit trop long d'en dire autant sur le mérite de chacun d'eux, qui se trouvant assez connus de tout le monde, n'ont pas besoin qu'on embelisse leur éloge.

Quel étoit M. Juventius Peto? l'image de cette ancienne regularité parmi les Juges. Quel étoit L. Cauius Margus, M. Basilus, C. Caudinus, qui brilloient alors dans les jugemens publics quand l'Etat étoit le plus florissant? L. Cassius, Cn. Heius étoient du même nombre, de la même candeur, de la même sagesse: Oppianicus ne fut absous par aucun d'eux. P. Saturius le plus jeune de

tous, mais égal par l'esprit, par la vigilance, par l'exactitude, à tous ceux que j'ai nommez auparavant, fut d'un sentiment semblable.

C VIII. O quelle innocence singuliere dans Oppianicus ! qui sur une accusation formée contre lui, fait regarder celui qui l'absout comme un cabaleur, celui qui suspend son jugement comme un homme prudent, & celui qui le condamne comme un homme ferme. Lorsque Quintius agitoit cette matiere, on n'en a rien éclairci ni dans les assemblées tumultueuses, ni dans les Tribunaux ; car il ne souffroit pas que l'on dit rien, & la multitude soulevée ne permettoit à personne de se presenter pour parler.

Après donc qu'il eut renversé Junius, il abandonna toute la cause ; car peu de jours ensuite il devint particulier, & comprit bien que l'ardeur du peuple seroit refroidie : que si dans le tems qu'il accusoit Junius il eût voulu accuser aussi Fidiculanus, on ne lui auroit point donné la liberté de répondre ; car il commençoit par menacer tous ces Juges qui avoient prononcé contre Oppianicus.

C IX. Vous connoissiez déjà l'insolence de l'homme, ses sentimens & ses dispositions tribunitiennes : quelle haine s'attiroit-il, Dieux immortels ! quel orgueil ? quelle ignorance de lui-même ? quelle arrogance

odieuse, insupportable, d'avoir souffert avec tant d'aigreur, car c'est là l'origine de tout le mal, que l'on n'eût assez de force ni à sa personne ni à sa défense pour renvoyer absous Oppianicus.

Comme si ce ne devoit pas être un témoignage suffisant, que tout le monde avoit abandonné celui qui se réfugioit auprès d'un tel défenseur; car il y en avoit à Rome une grande quantité d'autres très éloquens & très estimez, dont quelqu'un auroit assurément pris la défense d'un Chevalier Romain très distingué dans sa ville Municipale, s'il avoit cru qu'une pareille cause pût honnêtement se soutenir.

C X. Car, quelle cause avoit jamais plaidé Quintius auparavant, quoiqu'il eût environ cinquante ans pour lors? Qui jamais l'avoit veu tenir la place non-seulement de défenseur, mais d'adulateur & de suppôt. Comme il s'étoit insolemment assis dans la tribune vacante depuis long tems, & où la voix tribunitienne ne s'étoit point fait entendre pendant l'autorité de Sylla: comme il avoit mis la multitude désaccoutumée de s'assembler, sur les voyes de reprendre l'ancien usage, il avoit sçu plaire un moment à certaine espece de gens; mais combien par la suite fut-il odieux, & avec raison, à ces mêmes personnes qui l'avoient fait mon-

rer à un rang plus élevé. (1)

CXI. Tâchez, MESSIEURS, de vous souvenir, non-seulement de ses mœurs & de son arrogance, mais de son air, de son habillement & de cette robe bordée de pourpre qui lui descendoit jusqu'aux talons; (2) lui qui ne croyoit pas devoir le moins du monde souffrir qu'aucun Tribunal le condamnât, porta l'affaire de devant les Juges à la Tribune. Nous plaindrons-nous souvent encore que dans Rome les hommes nouveaux ne reçoivent pas d'assez considérables avantages.

Je soutiens que l'on n'en a jamais reçu de plus grands nulle part; car si parmi nous quelqu'un d'une extraction basse vit de telle sorte qu'il semble par son mérite pouvoir soutenir la dignité de la noblesse, il parvient jusqu'où ses talens peuvent conduire sa vertu.

CXII. Mais celui qui ne s'appuye que sur la bassesse de sa naissance, va quelque fois plus loin que la plus haute noblesse ne

(1) *Un rang plus élevé.* portoit une; mais de ce qu'il faisoit descendre C'est quand il fut E- dile. cette bordure de pourpre

(1) *Jusqu'aux talons.* jusqu'aux talons, au lieu Cicéron ne blâme pas que les autres, ne la faisoient aller que jusqu'au Quintius de ce qu'il portoit une robe longue, bout de la robe qui n'alloit que tout le monde, loit qu'à la moitié de puis- dès qu'il avoit l'âge, en la jambe.

pourroit aller avec les mêmes vices que lui. Comme Quintius , par exemple (car je ne dirai rien des autres) s'il avoit eu de la noblesse qui l'auroit pu souffrir avec son arrogance & sa fierté dédaigneuse : mais comme il avoit une origine obscure , on l'a si bien supporté qu'on a cru que s'il avoit naturellement quelque chose de bon , il devoit en profiter , & l'on étoit persuadé d'ailleurs que son caractère orgueilleux & méprisant devoit à cause de sa bassesse donner moins de crainte que d'envie de rire.

CXIII. Cependant pour revenir au tems que Falcula fut absous , je vous demande à vous qui rappelez ces jugemens rendus, que pensez-vous qu'il y eût alors de jugé ? Falcula bien assurément jugea sans nulle corruption : mais il avoit , dit-on, condamné, je le veux, mais il n'avoit pas été présent à toute la cause , mais dans toutes les assemblées il avoit été souvent & violemment maltraité par Quintius. Convenez donc que tous ces jugemens dont Quintius étoit le promoteur , furent injustes, faux, turbulens, populaires & seditieux. J'en conviens, réplique-t'on , Falcula peut avoir été innocent. Oppianicus a donc été condamné gratuitement par quelqu'un. Junius n'avoit donc pas tiré la seconde fois au sort des Juges qui avoient reçu de l'argent pour le condamner. Quelqu'un a pu donc n'être pas

dès le commencement au rang des Juges ; & condamner gratuitement Oppianicus. Mais je vous prie, si Falcula n'est pas coupable, qui le fera, s'il a gratuitement condamné, qui a reçu de l'argent ? Je soutiens qu'on n'a rien objecté contre pas un des Juges que l'on n'ait objecté contre Falcula, & que dans sa cause il n'entre rien qui n'entre aussi dans celle des autres.

CXIV. C'est une nécessité que vous, dont l'accusation sembloit se fonder sur des faits déjà jugés, ou que vous blâmiez ce jugement, ou que si vous convenez qu'il est juste, vous confessiez qu'Oppianicus a gratuitement été condamné. Quoique ce doive être une preuve assez forte que d'un si grand nombre de Juges, après la justification de Falcula, pas un n'ait été juridiquement accusé. Pourquoi m'alleguez-vous des gens condamnés pour le crime de cabale sur une autre loi, sur des accusations positives & soutenues de plusieurs témoins, puisque ces gens-là doivent, avant toutes choses, être plutôt accusés de concussion que de cabale ; car si ce crime leur a porté préjudice, lorsqu'ils étoient cités en justice, en vertu d'une autre loi ; certes s'ils y étoient comparus en vertu d'une loi précisément rendue contre les cabaleurs, elle leur eût été beaucoup plus préjudiciable.

CXV. De plus, s'il y avoit dans cette accusation

accusation tant de force, que, par toute sorte de loi, quiconque du nombre de ces Juges seroit accusé, dût perir néanmoins de ce seul coup : pourquoi dans une telle multitude d'accusateurs, & si bien recompensez, les autres Juges n'ont-ils point été citez comme coupables ? On produit ici ce qu'il ne faut point appeller un jugement, que sous ce nom (1) P. Septimius Scevola fut condamné de payer sa taxe. Comme je parle devant des personnes très éclairées, je ne dois pas m'étendre pour les instruire quelle est la coutume dans ces sortes d'affaires : car après la condamnation d'un accusé, jamais on n'apporte aux décisions suivantes la même exactitude qu'on a coutume d'apporter dans les autres jugemens précédens.

CXVI. Lorsqu'on fait l'estimation des taxes, on n'y convoque presque pas les Juges, ou parce qu'ils croient s'être fait un ennemi de celui qu'ils ont condamné, si on lui a suscité quelque affaire criminelle, ou parce que croyant avoir rempli leur ministère quand ils ont jugé l'accusé, la suite ne leur donne pas tant d'attention ; desorte qu'on en a justifié de crime d'Etat, plusieurs dont on avoit taxé la restitution après qu'ils avoient été condamnés comme concussion-

(1) P. *Septimius*. C'étoit un sénateur, qui fut accusé de l'argent pour juger une cause.

naires. Et nous voyons arriver tous les jours qu'après qu'un homme accusé de concussion est condamné, les Juges renvoient absous, ceux entre les mains de qui étoit parvenu l'argent & sur qui retombe l'estimation de la taxe. Or quand cela se fait, ce n'est pas qu'on revoque le jugement rendu, mais on décide que l'estimation des taxes n'est pas un jugement. Scevola fut condamné sur d'autres chefs par plusieurs temoins de la Poïille. On se debatit avec beaucoup d'opiniâtreté pour rendre son affaire criminelle; & si elle eût eu la force d'une cause déjà jugée, il eût été cité comme coupable de concussion par les mêmes ennemis ou par d'autres.

CXVII. Vient après, ce qu'ils appellent un jugement: mais ce que nos peres, ni n'ont jamais appelé de ce nom, ni n'ont point par consequent regardé comme affaire jugée, c'est la reprehension & le témoignage du censeur: mais avant que je commence à traiter cette matiere, il faut que je dise en peu de mots quelque chose de ma fonction, afin qu'il paroisse que je n'ai point manqué d'égards pour le peril de Cluentius, pour les autres devoirs & pour les loix de l'amitié; car je suis dans une étroite liaison avec les deux derniers censeurs, tous deux pleins de merite, & même comme plusieurs de vous le sçavent, je suis dans un grand

commerce avec l'un des deux, avec qui s'est formée une amitié tendre, établie sur des services reciproques.

CXVIII. Tout ce que j'aurai donc à dire de leurs Etats de dénombrement, je le dirai comme ayant intention que l'on regarde tout mon discours, non par rapport à leur conduite personnelle, mais à leur fonction de censeurs : car à l'égard de (1) *Lentulus* mon fidel ami, qu'à cause de ses grandes vertus & des distinctions qu'il a reçues du peuple Romain je nomme ici par honneur; j'obtiendrai de lui, MESSIEURS; très aisément qu'en considération des soins & de la fidelité qu'il a coutume d'avoir dans les perils de ses amis, & de la courageuse liberté qu'il témoigne dans ses discours, il me permette d'en avoir autant qu'il est nécessaire pour ne rien supprimer de ce qui peut mettre Cluentius hors de danger. Cependant je ne dirai rien, comme il est juste, qu'avec précaution & avec reserve, en sorte qu'il ne paroîtra ni que j'abandonne la défense de Cluentius ni que j'offense la dignité de personne, ni que je viole en rien les regles de l'amitié.

CXIX. Je remarque donc, MESSIEURS, que les censeurs ont sevi

(1) *Lentulus*. C'est rageusement pour le *Lentulus Spinther* qui, tour de Ciceron. parla suite travailla cou-

contre quelques-uns des Juges que Junius avoit pour affesseurs , lorsqu'ils se portèrent pour accusateurs dans cette même cause. J'exposerai d'abord une chose assez commune , que Rome n'a jamais été si contente des reprehensions cenforiales que des jugemens rendus sur les affaires. Je ne perdrai point le tems à rapporter des exemples sur ce que tout le monde sçait déjà : je ne citerai que celui-ci. Lorsque L. Metellus & Cn. Domitius censeurs eurent chassé C. Geta (1) du Senat il devint ensuite censeur lui-même ; & celui dont les censeurs avoient blâmé les mœurs auparavant , eut ensuite inspection sur les mœurs du peuple Romain & de ceux qui avoient blâmé les siennes. Que si cela passoit pour un jugement , comme ceux que l'on a condamnés par une Sentence qui les deshonnore , sont pour jamais à l'avenir privés de toutes sortes d'honneurs & de charges ; de même ceux que l'on auroit flétris de quelque note d'infamie ne pourroient plus rentrer dans les charges ni dans le Senat.

CXX. Si l'affranchi de Cn. Lentulus ou de L. Gellius avoit fait aujourd'hui condamner quelqu'un comme voleur , tous ces

(1) C. *Licinius Geta*. Domitius , & cependant après avoir été Consul , quelque tems après il fut chassé de Rome par Censeur lui-même.
les Censeurs Metellus &

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 333
titres honorables étant perdus , il ne se ré-
tablirait jamais dans la moindre partie de
ses honneurs. Mais ceux que deux censeurs
aussi distinguez & aussi sages que Lentulus
& Gellius, avoient notez comme coupables
de vol & d'argent volé, non-seulement ren-
trèrent dans le Senat, mais furent même de-
vant des Juges, justifiez des crimes qu'on leur
imputoit. Nos peres n'ont voulu que
personne fût juge , non-seulement de la re-
putation de qui que ce soit , mais même de
la plus petite somme d'argent , à moins qu'il
ne vînt avec ses adversaires discuter son droit
contradictoirement. C'est pourquoi dans
toutes les loix où l'on excepte les raisons
pour lesquelles il n'est pas permis de pren-
dre une magistrature ou d'être choisi pour
Juge , ou d'en accuser un autre , cette note
infamante n'est point rapportée ; car ils ont
voulu soumettre à cette autorité des cen-
seurs, non les punitions capitales, mais seu-
lement ce qui retient les hommes dans la
crainte.

CXXI. Ainsi , MESSIEURS , je ne
montrerai pas seulement ce que vous voyez
déjà , que les flettrissures des censeurs ont été
souvent effacées par les suffrages du peuple
Romain , mais même par les jugemens de
ceux qui s'étant engagez par serment ont dû
juger avec plus d'exactitude & de scrupule.
Premierement, les Sénateurs, MESSIEURS,

& les Chevaliers Romains, à l'égard de plusieurs accusez que les censeurs avoient mis sur leurs rolles pour avoir reçu de l'argent contre les loix, ont déferé plutôt à l'exécution de leur propre recherche qu'au sentiment des censeurs. De plus les Préteurs de la ville, qui par serment sont obligez de choisir pour Juges les plus honnêtes gens, n'ont jamais cru que cette tache d'infamie imposée par les censeurs dût leur être un obstacle pour faire ce choix.

C X X I I. Enfin, les censeurs eux-mêmes ne s'en sont pas tenus souvent à ce que leurs predecesseurs ont jugé, si vousy voulez donner ce nom de jugement: outre que les censeurs entr'eux regardent leurs propres jugemens avec si peu de circonspection, que l'un non-seulement blâme la décision de l'autre, mais même la rend nulle; que si l'un veut faire sortir un homme du Senat, l'autre l'y retient, & le croit digne du plus haut rang, que l'un ordonne qu'on (1) soit mis

(1) *Mis à la taille.* Les Censeurs apliquoient aux Plebeiens une note d'infamie en trois manieres. soit en les changeant de tribu, soit en les mettant au nombre des Cæritains soit en les rendant tributaires. Changer de tribu, c'étoit faire passer une

tribu honorable dans une qui l'étoit moins. Etre mis au nombre des Cæritains, c'étoit perdre le droit de suffrage, sans perdre le droit de bourgeoisie qu'on avoit accordé aux Cæritains, quand ils conserverent le feu des Vestales dans l'ir-

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 335
à la taille & chassé de sa tribu, & que l'autre le défend. Ainsi comment vous viendrait-il dans l'esprit de donner ce nom de jugemens à ce que vous voyez être annullé par le peuple Romain, être rejeté par des Juges engagez avec serment, être négligé par les Magistrats, être changé par ceux qui sont revêtus de la même autorité, être contesté par des collegues.

CXXIII. Dans cette disposition des choses, voyons enfin ce qu'on dit, que les censeurs ont jugé de la corruption du jugement dont il s'agit : mais commençons par établir si le fait est vrai, parce que les censeurs se sont portez pour accusateurs, ou s'ils le sont devenus parce que le fait étoit vrai.

S'il l'est, parce qu'ils sont accusateurs, prenez garde à ce que vous faites, & que désormais vous ne donniez aux censeurs sur chacun de nous une autorité Royale ; que cette accusation des censeurs ne puisse être aussi funeste pour les citoyens que cette barbare proscription ; que ce poinçon du censeur dont nos ancêtres ont émoussé la pointe par tant de précautions, ne soit à l'avenir

ruption des Gaulois, en la centurie, & par leur donnant le droit de sequent dans la tribu, que cité, sans celui de suffrage de payer par tête en forger. Rendre tributaire, me de taille, une somme c'étoit ne laisser au Ple pour tribut au Trésor bien d'autre droit dans public.

aussi redoutable pour nous que ce glaive du dictateur.

C X X I V. Mais si leur condamnation doit être grave parce que le fait est vrai , examinons s'il est vrai ou faux , & ne nous arrêtons pas à cette autorité des censeurs ; écartons de la cause ce qui n'en fait point partie : montrez nous quel argent Cluentius a donné , d'où il l'a donné , comment il l'a donné ? montrez-nous enfin quelque trace de cet argent sorti d'entre les mains de Cluentius ? Persuadez-nous ensuite, qu'Oppianicus étoit un homme de bien & de probité , dont on n'a jamais rien pensé de mal , & contre lequel enfin on n'a rien déjà jugé ? Demeurez alors attachez à cette autorité de censeurs ; soutenez alors que leur jugement est inseparable de l'affaire.

C X X V. Mais tant qu'il sera constant qu'on aura jugé qu'Oppianicus a corrompu les registres publics de sa ville municipale , qu'il a fait des ratures sur un testament , qu'il a pris soin d'en faire signer un faux & de supposer la personne du testateur , qu'il a tué celui sous le nom duquel le testament avoit été fait , qu'il a fait mourir dans l'esclavage & dans les prisons l'oncle de son fils , qu'il s'est mêlé de faire proscrire & mettre à mort ses concitoyens municipaux , qu'il a épousé la femme de celui qu'il avoit tué , qu'il a donné de l'argent

gent pour la faire avorter , qu'enfin il a fait mourir sa belle-mere , sa femme , celle de son frere , son frere ensuite , & leurs enfans , & ses propres enfans à lui-même , qu'il a été surpris publiquement voulant empoisonner son beau-fils , qu'après la condamnation de ses satellites & de ses complices , conduit lui-même au Tribunal , il a donné de l'argent pour corrompre les suffrages des Juges ; tant que tous ces faits , dis-je , seront incontestables contre Oppianicus , & que l'on ne pourra produire nulle preuve de cet argent donné par Cluentius , de quoi semble-t'il que vous servira cette intention & cette opinion des censeurs pour pouvoir opprimer cet innocent ?

C X X V I. A quoi se sont donc attachez les censeurs ? Eux-mêmes pour en parler solidement , ne diront rien de plus que les bruits publics & populaires : ils diront qu'ils n'ont rien découvert , ni par des témoins , ni par des registres , ni par quelque preuve solide , qu'ils n'ont enfin rien avancé sur un examen de la cause : que s'ils y avoient apporté toutes ces précautions , on nes'y devroit pas néanmoins tellement arrêter , qu'il ne fût pas permis de le détruire. Je ne citerai point un grand nombre d'exemples , ce qui est pourtant essentiel , je ne produirai point une ancienne affaire , ni quelque homme puissant & accredité. Lorsque ces jours pas-

je deffendois devant les Préteurs, M. Junius & Q. Publicius, & devant les Ediles Curules, M. Plætorius & C. Flaminus, la cause de D. Matrinius, homme assez obscur & greffier (1) Edilitien : je leur persuadai de choisir par serment celui-ci, que ces mêmes censeurs avoient laissé soumis à la raille ; car ne se trouvant coupable d'aucune faute, ils crurent qu'il se falloit plutôt arrêter à ce qu'il meritoit, qu'à ce qu'on avoit réglé contre lui.

C X X V I I. Outre qu'en verité, quel est l'homme qui croye que l'accusation que ces censeurs ont formée surcette corruption des Juges, ait été précédée d'une discussion assez sérieuse pour les éclairer : je vois qu'ils se sont portez accusateurs contre M. Aquilius & T. Gutta ; que veulent-ils dire ? Que ces deux seuls ont été corrompus par argent ? Que s'ensuit-il des autres, qu'ils ont donc condamné gratuitement. On n'a donc point séduit Oppianicus, on ne l'a point opprimé par argent, tous ceux qui l'ont condamné ne doivent donc point être tenus coupables ni suspects comme ils l'ont été dans ses

(1) *Greffier Edilitien.* aux honneurs. Les Magi-
Ces Greffiers, ou Notai- strats en avoient d'atta-
res écrivoient les comp- chez à eux, & qui les pré-
tes publics dans les regi- cedoient dans leur mar-
tres. C'étoit un ordre de che. Celui-ci est appelé
gens assez obscurs, mais Edilitien, parce qu'il é-
qui pouvoient parvenir toit attaché aux Ediles.

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 339
assemblées tumultueuses, suscitées par Quintus. Je n'en vois que deux, par l'autorité des censeurs, qu'on a jugé avoir eu part à cette infamie : qu'ils nous fassent voir qu'ils ont découvert dans les autres quelque chose de semblable à ce qu'ils ont découvert dans ces deux là.

CXXVIII. Mais il ne faut certainement point approuver que dans les fletrissures de leur autorité censoriale, ils prennent pour exemple les reglemens militaires; car nos peres ont établi, que si plusieurs soldats étoient tombez dans quelque crime, on soumit au sort la punition de quelques-uns, afin que peu d'entr'eux fussent punis, & que tous fussent intimidés. Comment conviendrait-il aux censeurs de faire la même chose dans le discernement du merite, dans le jugement des citoyens, & dans la reprehension des vices; car un soldat qui n'a pas gardé son poste, que l'insulte & la violence des ennemis ont effrayé, peut par la suite devenir meilleur soldat, un brave homme & un citoyen utile à la Republique : & c'est afin que la crainte des ennemis à la guerre ne le fit point tomber en faute que nos peres ont mis devant ses yeux une crainte encore plus forte de la mort & du supplice, mais pour empêcher qu'un trop grand nombre ne perdît la vie, on établit l'évenement du sort.

CXXIX. Vous, Censeurs, en userez-vous de même , dans le choix que vous ferez parmi les Juges , s'ils auront été plusieurs à recevoir de l'argent pour condamner un innocent , vous ne sévirez pas contre tous ceux là , mais vous prendrez entr'eux, ceux que vous voudrez , & le sort n'en soumettra qu'un petit nombre à l'infâmie. Ainsi, vous le sçachant , vous le voyant , le Senat aura un sénateur , le peuple Romain un Juge , la Republique un citoyen affranchi de toute punition honteuse , & qui, pour perdre un innocent, aura fait échange de sa religion & de sa fidélité , contre une retribution pecuniaire ; & celui qui , entraîné par l'appas de la recompense, aura privé de sa patrie , de ses biens, de ses enfans, un innocent citoyen , ne sera point fletri par la note infamante du censeur. Est-ce avoir inspection sur les mœurs ? faites-vous observer la discipline & la severité de nos anciens ? Si, de votre connoissance vous retenez quelqu'un coupable d'un si grand crime, ou si vous ordonnez qu'un homme, convaincu de la même faute, ne subira pas la même peine ? Et vous établirez en pleine paix à l'égard de de l'injustice d'un Sénateur , le même genre de punition que nos ancêtres , pendant la guerre , ont voulu que l'on présentât à la timidité des soldats. Que s'il a fallu faire passer cet exemple de la discipline militaire

à la justice des censeurs , il a donc fallu que cela se réglât par le sort : mais il ne convient nullement à un censeur de tirer au sort celui qu'on doit punir, & d'en abandonner le choix à l'événement du hazard ; certainement après que plusieurs ont mérité d'être flétris pour la même faute , il n'en faut pas choisir seulement un petit nombre.

CXXX. Or , nous sçavons tous que dans ce complot d'accusations on n'a suivi qu'un certain bruit populaire ; l'affaire avoit été agitée dans des assemblées tumultueusement émuës par un Tribun séditieux, sans connoissance de la cause. On avoit approuvé cette maxime IL N'EST PAS PERMIS DE CONTREDIRE LA MULTITUDE. Personne enfin ne se soucioit de défendre le parti contraire. Ces jugemens étoient devenus fort odieux , car peu de mois ensuite, un autre sujet de haine s'étoit élevé parmi le peuple contre ces jugemens flétris sur les Regîtres ; il ne paroissoit pas que les Censeurs pussent passer sous silence & négliger cette tache imposée sur la réputation des jugemens , ils voulurent noter de ce genre de flétrissure ceux qu'ils voyoient diffamer par d'autres vices & déshonorer de toutes façons : d'autant plus qu'en ce tems-là sous les censeurs , la fonction de Juge étant de nouveau communiquée à l'ordre des Chevaliers , ils paroissoient avoir, de leur auto-

rité, blâmé ces jugemens , conjointement avec cet ordre , à la honte des Juges spécialement préposez.

C X X X I. Que s'il avoit été permis à moi ou à quelqu'autre de plaider cette cause devant ces mêmes censeurs , j'aurois assurément fait voir à des hommes aussi éclairés que ceux-là , (car la chose se voit assez) qu'ils n'avoient rien connu , ni rien découvert , & que dans cette accusation qu'on avoit formée, on n'avoit suivi que des bruits vagues & des clameurs populaires. Car L. Gellius dans son accusation contre L. Popilius qui avoit condamné Oppianicus, l'accusa d'avoir reçu de l'argent pour condamner un innocent. Or en cela , combien est-ce conjecturer & deviner, que de prendre pour innocent un accusé qu'il n'avoit peut être jamais vû. Lorsque les personnages les plus pénétrants , pour ne rien dire de ceux qui le condamnerent, avoient avoué que la cause n'étoit pas assez éclaircie pour eux.

C X X X I I. Mais soit, Gellius condamne Popilius , il juge qu'il a reçu de l'argent de Cluentius; cependant Lentulus le nie : car il n'admit point Popilius au nombre des Sénateurs , parce qu'il étoit fils d'un affranchi : mais il lui laissa ce rang aux jeux publics avec tous les autres privilèges , & le délivra de toute diffamation. Or quand il en use ainsi , c'est juger qu'Oppianicus, par

son avis, a été condamné gratuitement : outre que Lentulus ensuïte dans un jugement, touchant l'accusation de cabale, fait, par son témoignage, un grand éloge du même Popilius. Si donc ni Lentulus ne s'est point arrêté au jugement de Gellius, ni Gellius ne s'est point contenté du sentiment de Lentulus, & si l'un & l'autre censeur n'ont pas cru s'en devoir tenir à l'opinion de son collègue; par quelle raison faut-il que chacun de nous s'imagine qu'on doit regarder les rôles & les déclarations des censeurs comme des décisions fixes, & qui doivent être ratifiées pour toujours.

CXXXIII. Or, dit-on, les censeurs ont reprimandé Cluentius, mais ce n'est pour rien de honteux, ce n'est pour aucun vice, & bien plus pour aucune faute dans sa personne; Car on ne peut être plus irréprochable que lui, plus vertueux, plus attentif à remplir tous ses devoirs; aussi n'en parlent-ils pas différemment, quoiqu'ils aient toujours suivi ces mêmes bruits sur la corruption des Juges, & ils ne pensent pas eux-mêmes autrement que nous sur sa pudeur, sur sa probité, sur sa vertu : mais ils ont cru ne pouvoir rien dire de l'accusateur après qu'on avoit blâmé les Juges. Si sur toute cette affaire je rapporte seulement un fait de toute l'Antiquité, je n'en produirai pas davantage.

CXXXIV. Mais je ne croi pas devoir obmettre l'exemple du grand & celebre P. Affricain. Dans le tems qu'il étoit censeur, C. Licinius Sacerdos étoit nommé dans le dénombrement des Chevaliers : il dit à haute voix, afin que toute l'assemblée pût l'entendre, qu'il sçavoit que ce Chevalier avoit fait un parjure en proferant les paroles de la formule (1) ordinaire ; & il ajouta, que si quelqu'un vouloit dire quelque chose de contraire à ce qu'il avançoit il auroit égard à son témoignage ; ensuite ; comme personne n'objecta rien, il ordonna que le Chevalier passeroit en revûe : ainsi ce même homme à qui le peuple Romain & les Nations étrangères avoient coûtume de s'en rapporter sur tout ce qu'il vouloit, ne s'en rapporta pas lui-même à ses propres connoissances avant que d'en diffamer un autre. S'il avoit été permis à Cluentius d'en faire autant, il eût avec de tels Juges résisté facilement & aux faux soupçons & à la haine du peuple, excitée tumultuairement contre lui.

CXXXV. Mais une chose m'inquiete extrêmement, & j'ai peine ce me semble à répondre à cette objection ; c'est quand

(1) *Formule ordinaire.* C'étoit les paroles dont on se servoit en prêtant serment. Or se parjurer, c'étoit changer quelque chose à ces paroles, afin de n'y pas paroître engagé.

vous avez lû le testament de Cn. Egnatius pere d'un homme des plus estimez & des plus sages, & qui déclare avoir déshérité son fils, parce qu'il avoit reçu de l'argent pour condamner Oppianicus. Je ne m'entendrai pas sur l'étourderie & la legereté de cet homme : ce même testament dont vous faites lecture est conçu de telle maniere, qu'en déshéritant son fils qu'il haïssoit, il lui joint pour coheritiers ses plus mortels ennemis, en disant qu'il l'aimoit fort. Mais mon sentiment, Attius, c'est que vous examiniez avec soin lequel vous voulez autoriser, ou le jugement des censeurs, ou celui d'Egnatius : si c'est celui d'Egnatius, ce que les censeurs ont déclaré touchant les autres, est donc frivole ; car ils ont chassé du Senat cet Egnatius que vous voulez faire passer pour un homme grave : si vous vous en tenez au jugement des censeurs, ceux-là même qui chasserent le pere, y rerinrent le fils que son pere déshéritoit, par sa disposition diffamante.

CXXXVI. Mais tout le Senat a jugé que les Juges avoient été corrompus. Et comment ? Ils accepterent la connoissance de la cause. Pouvoient-ils rejeter une affaire de cette nature qui leur étoit déferée ? Lorsque le Tribun du peuple après avoir soulevé la populace, s'étoit presque rendu le maître de l'affaire : Lorsque l'on disoit

qu'un homme de bien & très innocent avoit été séduit par argent: lorsque tout l'ordre des Senateurs étoit devenu l'objet de la haine publique, pouvoit-on ne rien ordonner? Pouvoit-on sans beaucoup de risque pour la patrie mépriser cette multitude mutinée? Mais qu'ordonna-t'on? que de précision, que de prudence dans ce decret? S'IL Y A QUELQUES UNS PAR L'INTRIGUE DESQUELS LE JUGEMENT PUBLIC AUROIT ESTE' CORROMPU. Lequel paroît-il des deux, ou que le Senat juge que cela se soit fait, ou que s'il s'est fait, il le souffre avec peine & repugnance? Si Cluentius lui-même étoit requis de dire son avis sur les jugemens, auroit-il dit autre chose? Or c'est ce qu'ont prononcé ceux par l'avis desquels vous dites que l'on a condamné Cluentius.

CXXXVII. Mais je vous demande, si, sur ce decret du Senat, le Consul L. Lucullus cet homme si prudent, fit passer cette loi? Si l'année suivante, M. Lucullus & C. Cassius designez Consuls, après le decret du Senat, la firent passer? Ils ne le firent point, & ce que vous condamnez comme ayant été fait avec l'argent de Cluentius, sans néanmoins l'appuyer sur le moindre & le plus léger soupçon, la sagesse & l'équité des Consuls leur fit comprendre qu'il ne falloit pas d'abord faire rapport au peuple d'un de-

cret que le Senat avoit rendu seulement pour éteindre ce feu de la haine publique : & ce même peuple que les plaintes contre-faites du Tribun Quintius avoient auparavant soulevé pour lui faire demander une loi sur cette affaire , touché dans la suite par les larmes du fils de C. Junius tout jeune enfant, avoit unanimement rejeté cette loi , même avec de grandes clameurs.

CXXXVII. D'où l'on peut comprendre , ce que l'on a souvent dit , que comme la mer qui de sa nature est tranquille se trouble & se souleve par la violence des vents ; de même le peuple Romain, qui, naturellement est pacifique, s'agite & s'émeut à la voix des séditieux comme par les plus violentes tempêtes. Il reste encore à parler de cette puissante autorité , dont par pudeur, j'ai presque pensé ne rien dire ; car il s'agit, dit-on , de la mienne. Attius a lû d'un certain discours qu'il prétendoit être de moi , je ne sçai quelle exhortation aux Juges pour juger selon les regles , rapellant la memoire , tant de ces jugemens qui n'étoient point approuvez , que du jugement de C. Junius en particulier ; comme si dès le commencement de cette défense , je n'avois pas dit que ce jugement s'étoit attiré la haine du peuple , ou comme si, traitant de ce qui diffamoit les jugemens, j'aurois pu passer sous silence un fait qui pour lors étoit

si présent à tout le monde.

CXXXIX. Pour moi si j'ai dit quelque chose de semblable, ni je ne l'ai rapporté comme d'un événement connu, ni ne l'ai dit comme pour rendre un témoignage, & ce discours étoit plus fondé sur la conjoncture où je me trouvois que sur ma décision ou sur mon crédit; car comme j'étois accusateur, & que je m'étois proposé dès le commencement d'émouvoir les cœurs du peuple Romain & des Juges, & que je produisois tous les vices des jugemens, non de mon chef; mais sur les bruits du public, je ne pouvois supprimer une affaire si populairement agitée: mais on se trompe très fort, si dans les discours que j'ai prononcez au Barreau, l'on croit y tenir par écrit les preuves de mon autorité; car tous ces plaidoyers ne roulent que sur les causes & sur les conjonctures, & non sur les personnes des défenseurs: si les causes pouvoient parler par elles-mêmes, on n'emploieroit point un Orateur: or on nous employe, non pour établir notre crédit, mais ce qu'il y a d'essentiel dans l'affaire que nous traitons.

CXL. On rapporte que M. Antoine, homme habile, avoit coûtume de dire: QUE LA RAISON POUR LAQUELLE IL N'AVOIT JAMAIS E'CRIT DE DISCOURS, C'ETOIT AFIN QUE S'IL LUI

ARRIVOIT D'AVOIR AVANCE' QUEL-
QUE CHOSE QU'IL NE FALLUT PAS
DIRE , IL PÛT NIER DE L'AVOIR DIT.
Comme si ce que nous disons ou ce que
nous faisons, ne demeueroit dans la memoire
des hommes que quand nous le mettons
par écrit. Pour moi je suis volontiers à cet
égard l'exemple de beaucoup d'autres , &
sur tout de L. Crassus , l'un des plus sages
& des plus éloquens de nos Romains. Lors-
qu'il défendoit L. Plancius contre M. Bru-
tus (1) accusateur , celui-ci très vehement
& très adroit ayant choisi deux Lecteurs ,
il eut soin de leur faire lire dans deux
discours de Crassus, deux endroits qui se
dementoient l'un l'autre; parce que dans
celui où il veut détourner l'établissement de
la loi proposée contre la colonie (2) de
Narbonne , il attaque l'autorité du Senat ,
& que dans l'autre , pour faire passer la loi
(3) Servilia , il donne au Senat des loüan-
ges magnifiques : de plus , il fit lire du mê-

(1) *M. Brutus*. Il étoit
fils de Brutus le Juriscon-
sulte, & pere de Brutus
l'ami de Ciceron.

(2) *Colonie de Nar-
bonne*. L. Crassus le grand
Orateur , fit ce qu'il put
pour détourner la loi qui
s'opposoit à la conduite
d'une colonie à Narbon-

ne, & il y réussit.

(1) *La Loi Servilia*.
Le Consul Servilius Cæ-
pio , dans le tems que les
Juges étoient pris dans le
seul ordre des Chevaliers,
sans celui des Senateurs,
fit passer une loi pour fai-
re choisir les juges dans
l'un & l'autre ordre.

me discours plusieurs traits fort piquans contre les Chevaliers Romains, pour indisposer les esprits des Juges contre Craffus, qui, dit-on, fut un peu troublé de tous ces reproches.

CXL I. Mais dans la reponse il commença par exposer les différentes situations de ces deux tems là pour qu'il parût avoir appuyé ces deux discours sur la nature de l'affaire & de la cause : ensuite pour faire comprendre à Brutus non-seulement l'éloquence; mais la belle humeur & l'enjoüement de l'homme qu'il avoit attaqué, il produisit à son tour trois lecteurs avec chacun un livre que M. Brutus pere du present accusateur avoit composé sur le droit civil. Comme on en lisoit ces commencemens, qui vous sont ce me semble assez connus. IL ARRIVA FORTUITEMENT QUE TANT AVEC MON FILS BRUTUS A LA CAMPAGNE A PRIVERNO [1] c'est que le Brutus vivant, n'avoit plus cette terre. NOUS ETIONS MON FILS ET MOY A ALBANUM. Son fils s'en étoit aussi défait : COMME MON FILS BRUTUS ET MOY NOUS SEJOURNIONS A TIVOLI. Il l'avoit encore vendu. Craffus disoit que ce Brutus homme vertueux & qui prévoyoit le dereglement de son fils, avoit voulu déclarer tous les biens qu'il lui lais-

(1) *Priverno*. Bourg de la Campanie.

soit : & s'il avoit pu mettre honnêtement par écrit qu'avec un fils de cet âge il avoit été dans des bains, [1] il ne l'auroit pas oublié. Crassus ne cherchoit pourtant pas tous ces traits dans les memoires du pere, mais sur les registres & le dénombrement du Censeur. C'est ainsi qu'il se vangea de Brutus qui se repentit bien de la lecture qu'il avoit fait faire ; car Crassus avoit eu peine à souffrir qu'on le reprît pour des discours qu'il avoit composez pour l'intérêt de la Republique, où l'on exige encore plus de consistance , & d'uniformité dans les sentimens.

CXLII. Pour moi je ne suis pas fâché que l'on ait fait ces lectures, car elles n'étoient point étrangères à ces tems-là ni à la cause que l'on agitoit alors : & je ne me suis chargé de rien , quand je l'ai rapporté, qui pût me faire défendre cette cause-ci plus librement & plus honorablement.

Si je voulois avouer que je reconnois maintenant que la cause de Cluentius rouloit auparavant sur l'opinion qu'en avoit le peuple , qui pourroit reprendre cet aveu ; sur-tout, MESSIEURS , puisqu'il est très juste d'obtenir de vous ce que je vous ai demandé dès le commencement , & que je vous demande encore , que si vous avez ap-

(1) *Dans les bains.* Précautions de bienfiance, observées par les Romains.

porté à ce Tribunal quelque prévention trop rigoureuse sur ce premier jugement, vous la déposez aujourd'hui que la cause vous est évidente & que toute la vérité vous est connuë.

CXLIII. Puisqu'à present, Attius, j'ai répondu à tout ce que vous avez dit touchant la condamnation d'Oppianicus, il est de nécessité que vous confessiez d'avoir tropé beaucoup l'opinion publique, quand vous avez cru que je défendois la cause de Cluentius, non par le Fait, mais par le Droit : car vous avez dit très souvent, qu'on vous avoit rapporté que j'avois intention de défendre cette cause par le secours de la loi. Est-il donc vrai ? Voilà comme nous sommes trahis par nos amis sans le sçavoir. Je ne sai qui de ceux que nous croyons tels, a rapporté nos desseins à nos adversaires; qui vous a fait ce rapport, quel est un si méchant homme ? Mais à qui m'en suis-je déclaré, personne ce me semble, n'en est coupable, c'est sans doute par la loi-même que vous en êtes informés. Mais vous paroît-il que j'aye tourné ma défense de maniere à ne faire dans toute la cause aucune mention de la loi ? Aurois-je autrement défendu cette cause, si Cluentius étoit redevable à cette loi ? Certainement, comme je dois affirmer [1] en homme d'honneur, je n'ai supprimé

(1) *Affirmer un homme d'honneur.* Cet endroit nul

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 353
nul moyen de le justifier de cette odieuse accusation.

CXLIV. Quelqu'un peut-être me demandera si j'ai repugnance à m'armer des loix pour détourner un peril de dessus la tête d'un citoyen? Non, MESSIEURS, je n'y ai point d'opposition, mais je me fers de ma méthode quand j'ai la cause d'un homme sage & modeste à deffendre, j'ai coûtume non seulement de suivre mes idées, mais je déferé aussi beaucoup aux lumieres & aux intentions de celui que je défens: car dès que l'on m'eut apporté cette cause, à moi qui devois connoître les loix où nous nous appliquons & que nous étudions habituellement, je dis aussitôt à Cluentius qu'il n'étoit point obligé de se justifier par la loi. QUICONQUE AURA CONSPIRE' POUR FAIRE CONDAMNER QUELQU'UN: mais que (1) notre ordre étoit restraint à la suivre: il commença pour lors à me prier & me conjurer de ne point employer la loi pour sa défense. Quand je lui eus dit mes sentimens, il me persuada les siens; car il me protestoit en pleurant, qu'il avoit plus d'envie de conserver sa reputation que le droit de Bourgeoisie Romaine.

au jugement de tous les C'est-à-dire, que les Se-
Commentateurs, est peu nateurs étant choisis
intelligible dans le texte. pour Juges, ils devoient

(1) Notre ordre, &c. juger selon la loi.

TOME III.

Gg

CXL V. Je me rendis à ce qu'il souhaittoit , & néanmoins je le fis , [car nous ne le devons pas faire toujours] parce que je voyois que la cause pouvoit parfaitement se défendre sans le secours de la loi ; je remarquois plus de dignité dans cette défense dont je me suis servi , quoique dans celle dont il ne voulut pas que je fisse usage il y eût moins de travail : car s'il n'y eût point eu d'autre chose à faire qu'à gagner la cause, après avoir lû la loi j'aurois fini mon plaidoyer , & je n'aurois point été touché de ce qu'à dit Attius, qu'un Sénateur qui trompe quelqu'un dans un jugement fait une action injuste & qui le soumet aux loix , mais qu'un Chevalier Romain faisant la même chose n'y est pas soumis.

CXL VI. Si je vous accorde que c'est une injustice pour un Sénateur [nous verrons ensuite que c'en est une pour qui que soit] vous devez nécessairement m'accorder que dans une ville uniquement fondée sur les loix, il est encore beaucoup plus injuste de s'en écarter : car c'est ce qui soutient la majesté dont nous jouissons dans la République ; c'est le fondement de la liberté, c'est la source de l'équité ; les desseins , la politique, les délibérations, les conseils de l'Etat, tout est appuyé sur les loix. Comme nos corps ne peuvent agir & se soutenir sans ame, de même un Etat sans loix ne peut plus faire usage de ses membres, de ses nerfs,

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 355
de son sang & de toutes ses parties. Les Magistrats sont les ministres des loix, les Juges en sont les interpretes, enfin nous ne pouvons être libres qu'autant que nous sommes esclaves des loix.

CXLVII. Par quelle raison Voconius [1] êtes-vous assis sur ces sièges, quelle est cette violence qui vous fait attaquer des Juges revêtus d'un si grand merite? Et vous, MESSIEURS, entre une multitude si nombreuse de citoyens, pourquoi êtes vous un si petit nombre à décider sur les biens & sur la fortune du public? De quel droit Attius a-t'il tout ce qu'il vouloit? Pourquoi me laisse-t'on la liberté de parler si long-tems? Que signifient ces Greffiers, ces Licteurs, & tous ces autres Ministres que je vois assister à cette cause? Pour moi je pense que tout cela se pratique conformément à la loi, & que tout ce jugement, comme j'ai déjà dit, est conduit & gouverné par la loi qui en est l'esprit & l'ame; mais de plus, ce seul genre d'affaire étoit-il soumis aux loix? Qu'étoit donc la loi de M. Platonius & de C. Flaminius sur les meurtriers? celle de C. Orchinius sur le peculat, la mienne sur les concussions, celle de C. Aquillius devant qui maintenant est agitée une cause sur la

Q. Naso Voconius. C'étoit le Préteur, qui suivant la Loi Cornelia, connoissoit des empoisonnemens.

cabale ? Comment s'examinent toutes les autres questions ? Jetez les yeux sur toutes les parties de la Republique, vous verrez que tout se conduit par l'empire & les ordonnances des loix ?

CXLVIII. Si quelqu'un, T. Attius, vouloit devant moi vous citer comme accusé, ne vous recrieriez-vous pas que vous n'êtes point soumis à la loi qui regarde les concussionnaires, & ce refus que vous feriez de vous y soumettre ne seroit pas l'aveu d'un argent reçu, mais l'envie de ne vous point charger d'une peine & d'un hazard où la loi ne vous soumet pas. Or, voyez dequoi il s'agit, & ce que vous établissez être de Droit.

La loi sur laquelle roule la question présente, oblige le Juge préposé pour l'information ; c'est-à-dire, Voconius avec les Juges que le sort lui aura joints, [vous voilà nommez, MESSIEURS,] d'informer sur le poison : mais d'informer contre qui ; cela est infini. CONTRE QUICONQUE L'AURA COMPOSE', VENDU, ACHETE', GARDE', DONNE'. Qu'ajoute aussi-tôt la Loi ? FAITES UNE INFORMATION CRIMINELLE CONTRE LUI. Contre qui ? Est-ce contre quiconque aura cabalé & & conspiré. Ce n'est pas la ce qui suit. Quoi donc ? CONTRE LES TRIBUNS MILITAIRES DES QU A-

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 357
 TRE PREMIERES LEGIONS, CONTRE
 LES QUESTEURS, LES TRIBUNS DU
 PEUPLE, & nomme de suite tous les au-
 tres Magistrats. CONTRE QUICONQUE
 DANS LE SENAT A DIT SON AVIS ET
 L'AURA DIT. Que suit-il alors? CON-
 TRE QUICONQUE D'EUX TOUS AURA
 CABALE' ET CONSPIRE' POUR FAI-
 RE CONDAMNER QUELQU'UN PAR
 UN JUGEMENT PUBLIC. Contre qui
 d'eux tous? Cela signifie ceux qui sont men-
 tionnez plus haut. Qu'importe de quelle
 maniere on en fasse mention, quoique la loi
 neanmoins l'éclaircisse bien évidemment?
 Quand elle veut comprendre tous les hom-
 mes, elle dit: QUICONQUE A FAIT OU
 AURA FAIT UN (1) MAUVAIS POI-
 SON, tous hommes & femmes, esclaves &
 libres, sont citez en justice. S'il eût voulu di-
 re la même chose indéfiniment contre ceux
 qui cabalent & conspirent, il eût ajouté: DE
 PLUS CONTRE LES CABALEURS; mais il
 dit: "Informez criminellement contre"
 tout Magistrat, ou tout autre qui auroit "
 dit dans le Senat son avis, & contre ceux "
 qui auroient avec eux conspiré & ca- "
 balé."

(1) *Mauvais poison.* re la différence des poi-
 Un Interprete dit que le sons qui entroient dans
 mot de *mauvais* est mis la composition des re-
 en cet endroit pour fai- medes.

CXLIX. Or Cluentius en est-il un ? Certainement il n'en est pas. Quel est donc ce Cluentius ? C'est un homme qui ne veut pas qu'on défende sa cause par la Loi. Je la rejette donc , & je me soumets à son sentiment ; cependant, Attius, je vous ferai quelques courtes réponses, étrangères à cette cause. Car elle a , ce me semble , quelques relations aussi-bien avec moi qu'avec Cluentius. Il croit qu'il est important pour lui d'être défendu , non par la Loi , mais par le fait & par la maniere dont la chose s'est passée. Mais je crois qu'il m'importe à mon tour, de ne pas paroître avoir été vaincu par Attius , sur aucune maniere de plaider ma cause : car ce n'est pas la seule que j'aye à plaider. Mon travail d'aujourd'hui s'offre à tous ceux qui peuvent se contenter de cette sorte de défense : mais je ne veux pas que personne de ceux qui sont ici presens s' imagine que j'approuve tout ce qu'Attius a dit touchant la Loi , si je n'en parle pas. Ainsi, Cluentius, je vous obéis en ce qui vous regarde : ni je ne fais lecture de la Loi , ni je ne plaide pas à présent pour vous ; mais je n'abandonnerai pas ce que je crois qu'on attend de mon ministère.

CL. Vous trouvez , Attius , qu'il est injuste que tous les citoyens ne soient pas assujettis aux mêmes Loix. Premièrement, cette injustice est de telle nature , que pour me

la faire avouer, il faut renverser les Loix, afin que nous n'obéissions plus à celles qui sont établies. De plus, quel Sénateur a jamais trouvé à redire, qu'après s'être élevé par la faveur du peuple Romain, au plus haut degré des honneurs, il dût se croire soumis aux plus rigoureuses conditions des Loix ? Combien y a-t'il d'avantages, dont nous sommes privez ? Combien de Coutumes fâcheuses & difficiles que nous éprouvons ? Or elles sont toutes compensées par les distinctions honorables. Venons maintenant à l'Ordre des Chevaliers & aux autres Ordres : ils ne souffriront point les mêmes règles de vie : car ils croient devoir être moins exposez aux embarras des Loix & des Jugemens, & des fonctions ; puisqu'ils n'ont pu s'élever aux premiers rangs de la Republique, ou qu'ils n'ont point sollicité pour y monter.

CLI. Or pour ne point parler de toutes les autres Loix où nous sommes assujettis, & dont sont affranchis les autres Ordres, C. Gracchus fit recevoir cette même Loi, AFIN QUE PERSONNE NE FÛT TROMPÉ PAR LES JUGEMENS, & il la fit recevoir en faveur du peuple, & non contre le peuple. Ensuite Sylla, l'homme le moins favorable au peuple qu'il y eût jamais, ayant ordonné l'information de cette affaire-ci, suivant cette même Loi que vous

observez aujourd'hui dans votre Jugement , il n'osa pas lier, par un autre genre d'information , le peuple Romain , qu'il avoit trouvé libre de cet assujettissement. S'il avoit crû que cela se pût faire , prévenu de tant de haine contre l'Ordre des Chevaliers , il n'auroit rien fait de si bon cœur , que de prendre occasion de cette information, pour faire tomber toute la rigueur de sa proscription barbare sur des (1) anciens Juges, dont il se plaignoit.

CLII. Croyez-moi, MESSIEURS, & prévoyez ce qu'il faut prévoir: on n'a point aujourd'hui d'autre dessein que de renfermer l'Ordre des Chevaliers dans les assujettissemens de cette Loi. Cela ne se negotie point par tous les Senateurs , mais par un petit nombre: car ceux qui se soutiennent aisément sur leur droiture & leur innocence , tels que vous êtes assurément , & que sont les autres , qui se sont conduits sans passion; ceux-là, dis-je , qui voyent les Chevaliers approcher si près la dignité Senatoriale, souhaitent de leur être amis , & de vivre d'accord avec eux. Mais ceux qui veulent avoir tout pouvoir , & qu'il n'y en ait point en pas un autre citoyen , ni en pas un autre Ordre , croient que par cette seule crainte ils réduiront les Chevaliers Romains sous leur puissance , s'il est une fois établi qu'on pour-

(1) *Anciens Juges. L'Ordre des Chevaliers.*

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 361
ra faire de ces sortes de jugemens contre
ceux qui ont jugé cette affaire. Car ils voyent
que l'autorité de cet Ordre s'affermir ; ils
voyent que leurs jugemens sont approuvez ;
& vous les faisant appréhender, ils esperent
qu'ils pourront émousser la pointe de votre
exacte sévérité.

CLIII. Car qui osera rendre un juge-
ment integre & courageux, contre un hom-
me un peu opulent, quand il se verra con-
traint de paroître en justice pour y répondre
sur une imputation de cabale ? O que les
Chevaliers sont de vaillans Romains, d'a-
voir résisté vigoureusement à l'illustre &
puissant M. Drusus, Tribun du Peuple,
quoiqu'il ne voulût rien autre chose, avec
tout ce qu'il y avoit alors de gens distinguez
par leur noblesse, sinon que ceux qui a-
voient jugé les affaires, fussent citez en ju-
stice par ces sortes d'informations. En cette
occasion C. Flavius Puffio, Cn. Titinnius, C.
Mecenas, ces colonnes du Peuple Romain,
& les autres du même Ordre, ne firent pas
ce que (1) fait aujourd'hui Cluentius, & ne
crurent pas se charger d'une faute en refu-
sant de se soumettre à ce qu'il proposoit ;
mais ils refuserent publiquement, & lors-
qu'ils le firent, ils déclarerent hautement &
genereusement devant tout le monde, qu'ils

(1) *Fait Cluentius.* Qui se livre aux informa-
tions, quoique Chevalier Romain comme eux.

auroient pû par les suffrages du Peuple Romain , parvenir aux premiers rangs , s'ils avoient eu de l'inclination à solliciter les honneurs ; qu'ils avoient bien vû ce qu'il y avoit d'éclat, de splendeur , de dignité dans cette sorte de vie ; qu'ils n'en avoient point eu du mépris , mais qu'ils s'étoient contentez de leur Ordre & de celui de leurs peres, & qu'ils avoient mieux aimé s'attacher à cette vie tranquille & paisible , éloignée de tous les orages de l'envie publique , & de toutes les subtilitez & les chicanes de ces sortes de jugemens.

CLIV. Qu'il falloit , ou les faire revenir à la fleur de leur âge , pour solliciter pareils honneurs ; ou comme cela ne se pouvoit pas , qu'ils demeurassent dans le même genre de vie qu'ils avoient conservé en renonçant à ces sollicitations ; qu'il seroit injuste que ceux , à qui la multitude des inconveniens a fait negliger les avantages des honneurs & des richesses, fussent privez des bienfaits du Peuple Romain , & ne fussent point affranchis des perils attachez à ces nouveaux jugemens ; que le Senateur ne pouvoit s'en plaindre , puisqu'il avoit commencé de se rendre postulant , quand cette condition lui avoit été proposée ; & qu'il pouvoit se dédommager de cette peine par beaucoup de titres glorieux, comme sa place, son credit, son éclat domestique, sa reputation & son

pouvoir dans les Nations étrangères, sa robe bordée de pourpre, sa chaire curule, les marques honorables, les faisceaux, la conduite des armées, les commandemens, les gouvernemens de Provinces. Nos peres ont voulu qu'à toutes ces choses il y eût avec raison de grands privileges attachez, mais aussi beaucoup d'occasions de tomber en diverses fautes. Au reste ces Chevaliers ne refusoient point, dans la crainte d'être accusés par la même Loi qui fait accuser aujourd'hui Cluentius, & qui pour-lors étoit la Loi (1) Sempronia, maintenant la Loi Cornelia : car ils sçavoient bien que leur Ordre n'étoit point soumis à cette Loi; mais ils songeoient à n'être point engagez par une Loi nouvelle.

CLV. Cluentius n'a jamais fait ce refus; pour ne point rendre compte de sa vie, en vertu d'une Loi qui ne l'assujettissoit point. Si néanmoins ce Reglement vous plaît, faisons tous en sorte qu'incessamment tous les Ordres ayent à subir cette information; mais qu'arrivera-t'il en attendant, ô Dieux immortels! puisque par les Loix nous possédons nos avantages, nos privileges, notre liberté, notre sûreté, ne nous écartons point des Loix, & réfléchissons en même temps combien il seroit indigne que le Peuple Ro-

(1) *Sempronia* & *Cornelia*. La premiere étoit la Loi de C. Gracchus, & la seconde celle de Sylla.

main fit le contraire aujourd'hui, qu'il vous a confié la République & tous ses intérêts; qu'il est débarassé de toute inquietude, & qu'il ne craint point que par une Loi, qu'il n'a jamais établie, & par une information, dont il se croit libre & affranchi, un petit nombre de juges viennent l'engager.

CLVI. Car c'est ainsi que la cause est traitée par Attius, jeune homme sage & disert. Tous les citoyens sont assujettis à toutes les Loix. Vous êtes attentifs, & vous écoutez en silence comme vous devez faire. Cluentius, Chevalier Romain, est mis en cause, suivant une Loi qui ne soumet que les Sénateurs, & ceux qui ont exercé quelques Magistratures, & il ne me permet pas de prendre ma défense dans le fort & dans les ressources de la Loi. Si Cluentius gagne sa cause comme nous l'espérons, appuyez sur votre équité, l'on croira, ce qui sera vrai, qu'il l'aura gagnée à cause de son innocence, parce que l'on n'a défendu rien autre chose; mais qu'il n'avoit point de moyens pris dans la Loi, puisqu'on n'en a point parlé.

CLVII. C'est ici qu'il s'offre quelque chose qui me regarde, & dont je dois l'éclaircissement au Peuple Romain, comme j'ai déjà dit: car il s'agit de mon genre de profession, puisque tous mes soins & tous mes travaux consistent à prendre la défense de tous les citoyens pour le succès de leurs af-

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 365
faïres. Je vois quelle est l'importance, le danger, & l'étenduë de cette information, que les accusateurs veulent établir, quand ils tâchent à faire passer, contre tout le Peuple Romain, cette Loi fabriquée contre notre Ordre, dans laquelle il est mis: QUI-CONQUE AURA CONTRIBUÉ. Vous voyez jusqu'où cela peut s'étendre. SE SERA JOINT. Cela n'est ni moins infini, ni moins vague. AURA CONSENTI. Outre ce qu'il y a d'incertain & d'indéfini, quelle obscurité? quelles tenebres? AURA DIT QUELQUE FAUX TEMOIGNAGE. Qui d'entre le Peuple Romain a jamais porté témoignage, à qui vous ne remarquiez pas, que par le ministère d'Attius (1) le précipice est ouvert: car si l'on propose au Peuple ce genre de jugement, je soutiens que personne ne rendra jamais plus témoignage.

CLVIII. Mais je promets à tout le monde que si l'on suscite, en vertu de cette Loi, des affaires à quelqu'un qui n'y soit point assujetti, & qu'il veuille me choisir pour son défenseur, je défendrai sa cause par les moyens de la Loi: je me ferai facilement approuver, soit par ces Juges-ci, soit par d'autres, & dans toute ma défense, je me servirai de cette même Loi, que ne me per-

(1) *Le précipice est ouvert.* C'est que cette Loi de Sylla avoit un effet retroactif, & rappelloit à la discussion les témoignages antérieurs.

met point aujourd'hui d'employer celui dont je veux suivre les intentions : car je ne dois pas douter, MESSIEURS, que s'il vous est déferé quelque cause semblable touchant quelqu'un qui n'est pas soumis à cette Loi, vous ne le renvoyiez absous, quelque haine, quelque indignation qu'on parût avoir contre lui ; quand même vous le haïriez, vous le justifierez malgré vous, & vous aurez plus d'égard à votre religion & à votre probité, qu'aux ressentimens de votre haine.

CLIX. Il est d'un Juge prudent de penser, qu'autant que le peuple Romain lui com- met & lui confie de choses, autant il lui en permet ; & de se souvenir, que non seulement on l'a revêtu de pouvoir, mais que l'on prend confiance qu'il peut absoudre celui qu'il hait, & condamner celui qu'il ne hait pas ; de réfléchir toujours, non sur ce qu'il souhaiteroit, mais sur ce que la Loi & sa religion lui prescrivent ; de prendre garde en vertu de quelle Loi on cite l'accusé, de quel accusé il prend connoissance, & quelle affaire est traduite à son tribunal. Outre qu'il faut veiller à tous ces chefs, il est encore d'un esprit supérieur & sage, MESSIEURS, quand il a pris une fois cette tablette pour y inscrire son avis, de penser qu'il n'est pas seul à juger, & que tout ce qu'il voudroit faire ne lui est pas permis ;

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 367
mais de ne pas perdre de vûë, dans la délibération, la Loi, la probité, l'équité, la sincérité, & d'en éloigner le caprice, la haine, l'envie, la crainte, & toutes les passions; de faire, sur-tout un grand fonds sur les lumières de la conscience que nous avons reçüe des Dieux immortels, & que l'on ne peut nous arracher. Si dans toute notre vie elle rend témoignage à la justice de nos desseins & de nos actions, nous vivrons affranchis de toute crainte, & comblez d'honneur.

CLX. Si ces maximes avoient été continuës d'Artius, & qu'il les eût méditées, il n'auroit pas assurément pris tant de peine à dire ce qu'il a traité fort au long, qu'un Juge doit ordonner ce qu'il juge le plus à propos, & n'être point soumis aux Loix. Il me semble que sur ce sujet, pour me conformer aux intentions de Cluentius, j'en ai trop dit; trop peu pour l'honneur de la Republique, & suffisamment pour votre sagesse. Le reste n'est presque rien; mais comme il regarde votre examen, ils l'ont crû devoir inventer & mettre en avant, afin de ne pas passer pour les plus diffamez de tous les hommes, s'ils ne produisoient en justice rien autre chose que leur haine.

CLXI. Mais afin de vous persuader qu'il étoit nécessaire de m'étendre avec beaucoup de détail sur ce que j'ai déjà dit, rendez-vous attentifs au reste, vous comprendrez certai-

nement que j'ai fort abrégé dans ma défense ce que l'on pouvoit prouver en peu de paroles. Vous avez dit que dans la disgrâce de Cn. Decius le Samnite , qui avoit été proscrit, les domestiques de Cluentius lui avoient fait tort : personne ne l'a traité plus généreusement que Cluentius , dont les biens l'ont fort aidé dans son malheur , & c'est ce qui n'a point été ignoré ni de lui ni de ses amis , ni de ses parens. Son fermier fit quelque violence aux pasteurs de Cluentius Ancarius & Pacenus. Côme il s'étoit excité quelque dispute sur les montagnes entre les pasteurs , suivant la coutume , les fermiers de Cluentius défendirent les domaines de leur maître & leur bien particulier ; la plainte ayant été formée , & le fait bien éclairci , l'on se retira sans dispute , & sans comparoître en justice.

CLXII. P. Ælius ayant desherité son parent le plus proche par son testament , il choisit pour son heritier un plus éloigné. P. Ælius le fit avec raison en faveur de Cluentius , qui ne se trouva pas présent quand le testament se fit , & fut même signé par Oppianicus son ennemi. Le legs fait à Florius par le testament fut , dit-on , désavoué ; mais cela n'est pas vrai : car ayant été écrit (1) trois mille livres pour trente mille livres , & Cluentius ne voyant pas assez ses sûretés , & voulant que le legataire fût redevable de quel-

(1) *Trois mille livres.* Trente mille sesterces pour trois cens mille.

que chose à sa liberalité, commença par nier le legs; mais ensuite il paya sans contestation. On dit qu'après la guerre, un certain Cælius Samnite redemanda sa femme à Cluentius, qui l'avoit achetée des encherisseurs; mais dès qu'il eut appris qu'elle étoit libre, il la rendit à Cælius sans plaider.

CLXIII. Cluentius retient, dit-on encore, les biens d'un certain Ennius. Cet Ennius est un pauvre misérable, calomniateur de profession, & qui pendant plusieurs années s'étant tenu en repos, fit enfin un vol avec un esclave de Cluentius, auquel il a depuis peu commencé de faire sa demande. Dans une cause particulière, dont je serai peut-être le défenseur, il n'évitera pas, croyez-moi, ce que mérite son imposture. Mais, à ce que j'apprends, vous subornez aussi un certain A. Binnius, cabaretier de la rue du Latium, lequel rapporte que Cluentius & ses esclaves vinrent le battre dans son cabaret. Il n'est pas non plus fort nécessaire de rien dire à présent de cet homme. S'il nous y convie, comme c'est la coutume, nous le recevrons d'une manière à le faire repentir de s'être écarté de sa rue.

CLXIV. Voilà, MESSIEURS, ce que les accusateurs de Cluentius ont pu ramasser depuis huit ans contre les mœurs & toute la conduite d'un homme qu'ils ont voulu rendre odieux en l'accusant. Que tout est frivole

de sa nature , que tout est faux en effet ; que l'on y a bientôt répondu ! Apprenez maintenant , touchant le serment que vous avez fait , & sur ce que vous avez à juger , l'obligation que vous impose la loi qui vous assemble ici tous, pour les accusations d'empoisonnement , afin que vous compreniez le peu de paroles qu'on auroit pû dire pour plaider toute cette cause , & combien j'en ai dit , particulièrement pour satisfaire aux volontez de Cluentius , & nullement necessaires au jugement que vous rendrez.

CLXV. On reproche à Cluentius d'avoir fait mourir de poison C. Vibius Capax. Le Sénateur L. Plætorius , homme estimable par son merite & par sa sincerité , fort à propos est ici present : il étoit l'hôte & l'ami de Capax , qui demeuroit à Rome chez lui , & qui même y tomba malade & y mourut. Mais Cluentius est son heritier. Je répons qu'il est mort sans faire testament , & que par ordonnance du Préteur la possession & la propriété de ses biens fut adjudée à Numerius Cluentius , que vous voyez , jeune Chevalier Romain , plein de modestie & de sagesse , & fils de la sœur de celui-ci.

CLXVI. Autre accusation d'empoisonnement. Lorsque selon l'usage de Larinum , il dînoit aux nôces de ce jeune Oppianicus , en une fort nombreuse compagnie , on lui prépara du poison par le conseil de Cluentius.

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 371
tius : & comme on le lui donnoit à boire dans un verre de vin , un certain Balbutius, son ami , le prit, le but & mourut dans le moment. Si je traitois tout ceci comme si j'avois à le refuter, je m'étendrois davantage sur ce que je ne fais que dire en courant.

CLXVII. Qu'est-ce que Cluentius a jamais fait penser de lui , pour ne point paroître avoir une horreur extrême d'une si méchante action ? Pourquoi craignoit-il tant Oppianicus , qui dans toute cette cause-ci n'a pas eu la moindre parole à proferer ? Cluentius pouvoit-il manquer d'accusateurs durant la vie de sa mere, & vous le verrez bientôt ? Etoit-ce afin que dans cette cause il n'échappât nulle sorte de peril , qu'on y fait entrer encore une nouvelle accusation ? Quel tems donc avoit-on choisi pour donner ce poison , un pareil jour ? Devant un si grand monde ? Par qui le donner ? D'où l'avoit-on pris ? De plus, comment a-t'on surpris la coupe ? Pourquoi n'en pas donner une seconde fois ? On peut faire beaucoup d'objections ; mais il ne m'arrivera pas de paroître avoir voulu parler en ne disant rien : le fait lui-même doit se justifier.

CLXVIII. Je nie que ce jeune homme , que vous dites être mort si-tôt après avoir avalé le breuvage , soit mort ce même jour-là. C'est un mensonge impudent & formel. Remarquez le reste. Je

dis qu'étant allé faire un autre dîner, déjà malade d'indigestion, sans se ménager sur rien, comme c'est l'ordinaire aux gens de cet âge, il fut malade pendant quelques jours, & mourut de cette sorte. Quel est le témoin de ce que je dis? Son pere lui-même qui le pleure; le pere, dis-je, de ce jeune homme, & que la douleur qu'il ressent auroit pû faire prendre quelque léger soupçon contre Cluentius, & rendre ici témoin contre lui. Mais son témoignage même lui prête secours. Faites-en lecture. Et vous-même, si cela ne vous fait pas de peine, levez-vous pour un moment, & souffrez ce recit douloureux, mais nécessaire, qui renouvelle votre affliction. Je ne m'y arrêterai pas long-tems: car en homme d'honneur vous avez fait en sorte que votre tristesse ne servît pas à rendre malheureux & faussement criminel un innocent. **DEPOSITION DU PERE DE BALBUTIUS.**

CLXIX. Il ne me reste plus, **MES-**
SIEURS, qu'un seul chef touchant toute cette accusation, pour pouvoir vous faire comprendre ce que je vous ai dit dès le commencement de mon discours, que tout ce qu'a souffert de maux Cluentius pendant ces années, que tout ce qu'il a presentement d'inquietudes & d'embarras, c'est l'indigne ouvrage de sa mere. Vous dites qu'Oppianicus est mort d'un poison qui lui fut don-

né dans un pain par un je ne sçais quel M. Afellius son ami , qui le fit par le conseil de Cluentius. Premièrement je vous demande sur cela quelle raison avoit Cluentius de vouloir faire mourir Oppianicus ? J'avouë qu'il y avoit entre eux quelques inimitiez. Or quand les hommes veulent donner la mort à leurs ennemis , c'est parce qu'ils les craignent , ou qu'ils les haïssent.

CLXX. Quelle crainte après tout pouvoit donc engager Cluentius à vouloir se charger de ce crime énorme ? Quelle raison personne avoit-il de craindre Oppianicus , déjà puni pour ses méchantes actions , & chassé de la ville ? Cluentius appréhendoit-il d'être attaqué par un homme perdu ? d'être accusé par un homme condamné ? d'être insulté par le témoignage d'un homme exilé ? Mais si Cluentius le haïssoit , & que par cette raison il n'a pas voulu le laisser en vie ; étoit-il assez fou pour croire que la vie d'un homme condamné , banni , abandonné de tout le monde , pût s'appeller une vie ? Un homme , qu'à cause de la dépravation de son cœur , personne ne vouloit ni recevoir dans sa maison , ni entendre , ni entretenir , ni regarder , Cluentius lui envioit-il la lumière du jour ?

CLXXI. S'il le haïssoit avec tant d'aigreur & tant de violence , ne devoit-il pas souhaiter qu'il vécût le plus long-tems qu'il

seroit possible ? Il hâtoit donc la mort d'un ennemi , qui n'avoit à ses malheurs d'autre ressource que de mourir au-plûtôt , & qui se la seroit donnée à lui-même , s'il avoit eu les moindres sentimens de courage , comme il est souvent arrivé de faire à tant de braves gens dans de semblables afflictions ? Comment un ennemi pourroit-il présenter à son ennemi ce qu'il devroit souhaiter le plus ? Car enfin aujourd'hui quel mal lui a causé la mort ? à moins que prévenus par des contes & par des fables , nous ne nous imaginions qu'il souffre dans les enfers les supplices des méchans ; qu'il y a plus rencontré d'ennemis encore , qu'il n'en a laissez sur la terre ; & que pour ce qu'il a fait souffrir à sa belle-mere , à ses femmes , à son frere , à ses enfans , on l'a précipité dans ce séjour & dans cette region des scelerats. Que s'il n'y a rien en cela de vrai , comme tout le monde le sçait , qu'est-ce que la mort lui a donc ôté que le (1) sentiment de la douleur ? Poursuivez. Par qui le poison a-t'il été donné ? Par M. Asellius.

CLXXII. Quelle liaison de cet homme avec Cluentius ? Aucune. Et d'autant moins

(1) *Sentiment* Ce n'étoit point l'opinion de Cicéron, comme on peut voir dans ses livres de la Republique & des Tusculanes & ses autres Ouvrages. Il tient ici ce langage, comme le croyant apparemment utile à sa cause.

qu'étant en commerce familier avec Oppianicus, il y avoit plutôt de l'alienation. Il confioit donc particulièrement à celui qu'il ſçavoit être mal diſpoſé pour ſa perſonne, & l'ami d'Oppianicus, le poifon qu'il lui deſtinoit, & l'exécution de ſon criminel deſſein ? De plus, pourquoi vous, que la compaſſion excite à vous rendre accuſateur, laiſſez-vous cet aſſaſſin ſi long-tems ſans être puni ? Pourquoi n'avez-vous pas ſuivi l'exemple de Cluentius, afin que la condamnation de celui qui avoit apporté le poifon, fût un préjugé contre Cluentius même.

CLXXIII. D'ailleurs, MESSIEURS, combien eſt-il hors de vrai-ſemblance ? combien hors d'uſage ? combien nouveau, de donner du poifon dans un pain ? le pouvoit-on plus aifément que dans un breuvage ? le pouvoit-on plus ſecretement cacher dans quelque partie de ce pain, que ſ'il avoit été tout mêlé dans une liqueur ? pouvoit-il plus promptement couler dans les veines & dans toutes les parties du corps en le mangeant qu'en le bûvant ? plus aifément, ſi l'on ſ'en apercevoit, tromper dans un pain que dans une liqueur, où ſ'étant entierement confondu, l'on n'auroit pû le ſeparer ?

CLXXIV. Mais il mourut ſubitement ? Que ſi cela ſ'étoit fait ainſi, néanmoins comme beaucoup d'autres meurent de même, cet événement ne ſuffiroit pas pour

fonder un juste soupçon d'empoisonnement : or si c'étoit une raison de soupçonner , cela tomberoit sur d'autres que sur Cluentius. Mais en cette occasion ci même le vulgaire ment avec beaucoup d'impudence , & pour vous le persuader , apprenez comment cette mort est arrivée, & les mesures que la mere de Cluentius a prise ensuite pour en faire accuser son fils.

CLXXV. Lorsque Oppianicus, chassé de toutes parts , erroit en vagabond dans son exil , il se transporta chez C. Quintilius dans le territoire de Falerne; il y fut attaqué d'une maladie , & resta malade assez long-tems & assez considerablement ; comme Saffia sa femme étoit avec lui , elle avoit ordinairement en sa compagnie un certain Staius Albius homme vigoureux , avec lequel elle étoit en commerce plus familièrement que n'auroit pû souffrir un mari très-débauché , si sa fortune eût été meilleure. Mais depuis la condamnation de son mari , elle croyoit qu'elle n'étoit plus liée par les droits sacrez d'un legitime mariage. Oppianicus avoit un petit esclave fort fidele nommé Nicostratus très-curieux de son naturel , nullement menteur , & l'on dit qu'il avoit coûtume de rapporter bien des nouvelles à son maître. Cependant Oppianicus devenu convalescent, & ne pouvant souffrir plus long-tems l'outrage que ce laboureur lui

faisoit

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 377
faisoit dans le territoire de Falerne, ayant repris le chemin de la ville, (car il avoit coutume d'avoir hors des portes quelque bien qu'il affermoit,) tomba, dit-on, de cheval, & sa santé, foible encore, étant peu rétablie, il se blessa violemment le côté; & revenu à la ville avec la fièvre, il y mourut en fort peu de jours. La raison de cette mort, MESSIEURS, ou n'a rien de suspect; ou, s'il en faut soupçonner quelque chose, c'est un crime domestique, & demeuré secret entre quatre murailles.

CLXXVI. D'abord après sa mort, Saffia, femme dénaturée, commença par dresser des embûches à son fils, & résolut de faire informer sur la mort de son mari. Elle acheta de A. Rupilius Medecin, dont Oppianicus s'étoit servi, un certain Straton, comme si elle en vouloit faire le même usage que Cluentius avoit fait de Diogenes quand il l'acheta. Elle dit qu'elle alloit faire informer de ce Straton, & de je ne sçai quel esclave qu'il avoit à sa suite. De plus, elle sollicita que ce Nicostratus, qu'elle croyoit avoir parlé trop à son maître, dont il étoit le fidele esclave, fût mis à la question au nom de ce jeune Oppianicus que vous voyez. Comme il n'étoit en ce tems-là qu'un enfant, & que l'on disoit que cette question étoit ordonnée à cause de la mort de son pere, quoiqu'il crût que cet esclave n'étoit pas

moins affectionné pour lui , qu'il l'avoit été pour son pere, il n'osa néanmoins s'opposer. On convoqua les amis & les hôtes d'Oppianicus , ceux aussi de sa femme , tous gens d'honneur , & recommandables par leur mérite. La torture fut donnée dans toute la violence & toute la rigueur. Quoique l'on eût ébranlé par la crainte & par l'espérance les esprits de ces esclaves , pour leur faire dire quelque chose ; cependant retenus, comme je le pense , par l'autorité des personnes qu'on avoit fait assister , ou accablés par la violence des tourmens, ils demeurèrent constamment fideles à la verité , & dirent qu'ils ne sçavoient rien.

CLXXVII. La torture finit ce jour-là , suivant l'avis des amis presens. Quelque espace de tems ensuite on les rassemble , & l'on recommence tout de nouveau ce supplice. L'on n'oublie rien de ce qui pouvoit rendre les tourmens plus violens & plus rigoureux. Les amis en détournoient la vûë , & ne la pouvoient plus soutenir. Cependant cette femme impitoyable & barbare étoit en fureur , de ce que rien ne réussissoit de ce qu'elle vouloit , & de ce qu'elle avoit espéré. Comme il n'y avoit plus de force ni dans les (1) bourreaux , ni dans les instru-

(1) *Bourreaux, &c.* sur lequel on attachoit le patient par les mains & les pieds : ensuite on

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 379
mens du supplice , & que neanmoins cette
femme ne vouloit pas que l'on finît , un
homme d'entre ceux que l'on avoit convo-
quez , distingué par les honneurs qu'il avoit
reçûs du Peuple Romain , & revêtu de tou-
te sorte de merite , dit qu'il commençoit à
comprendre , que l'on ne faisoit pas souffrir
ces malheureux pour leur faire declarer la
verité , mais pour leur faire dire quelques
faussetez , tous les autres entrerent dans son
sentiment, & de leur commun avis à tous, il
fut resolu que la torture leur paroissoit avoir
duré suffisamment.

CLXXVIII. On rendit Nicostratus au
jeune Oppianicus ; pour elle , comme elle
voyoit bien que son fils ne couroit plus au-
cun risque , puisqu'il n'étoit chargé non seu-
lement d'aucun veritable crime , mais de nul
suspçon imaginé ; que non seulement les at-
taques declarées de ses ennemis , mais même
les secretes embûches de sa mere ne lui
pouvoient nuire, elle partit fort affligée pour
Larinum. Quand elle y fut arrivée , d'abord
elle fit prendre une boutique bien équipée
& bien meublée de toutes sortes de reme-
des pour y exercer la medecine, à ce Stra-
ton , qu'elle avoit fait semblant d'être per-
suadée d'avoir empoisonné son mari. Saffia

l'élevoit avec violence, & lui appliquoit aux côtes
on le redescendoit de mê- des lames ardentes.
me plusieurs fois; & on

fut pendant deux ou trois années assez en repos, en sorte qu'elle paroïssoit plutôt souhaiter quelque événement sinistre à son fils, que de lui en préparer.

CLXXIX. Cependant, sous le consulat d'Hortensius & de Metellus, pour engager à cette accusation ce jeune Oppianicus, qui faisoit toute autre chose, & ne pensoit à rien de semblable; elle lui fit épouser, malgré qu'il en eût, cette fille qu'elle avoit eüe de son gendre: afin que l'ayant lié par ce mariage, & plus encore par l'esperance d'un testament avantageux, elle pût en faire tout ce qu'elle voudroit. En ce même tems le medecin Straton fit un vol dans la maison, & de plus un meurtre en cette maniere. Comme il y avoit une armoire dans laquelle il sçavoit qu'elle enfermoit de l'or & de l'argent, il tua la nuit deux esclaves de ses compagnons, & les jeta dans l'étang; pour lui, il ôta du fond de l'armoire quelque argent & cinq livres pesant d'or, ayant pour témoin un petit esclave encore fort jeune.

CLXXX. Le vol ayant été reconnu le lendemain, tout le soupçon se tourna vers les deux esclaves qui ne paroïssient plus. Comme on remarquoit cette entaille dans le fond de l'armoire, on étoit en peine comment cela s'étoit fait. Quelqu'un des amis de Saffia se souvint alors que peu de jours aupa-

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 381
ravant, dans une vente publique à l'enche-
re il avoit vû vendre une petite scie courbée
& dentelée de tous les côtez, avec laquelle
il lui sembloit qu'on avoit pû faire cette
coupure en cercle. Pour abreger, on s'infor-
me aux (1) receveurs, & l'on trouve que la
petite scie est venuë jusqu'à Straton. Le jeu-
ne esclave qui le sçavoit, & qui eut grande
peur, vint tout denoncer à sa maîtresse. L'on
trouva les deux autres dans l'étang. Straton
fut mis en prison, & l'on reprit dans sa bou-
tique l'or & l'argent, à quelque chose près.

CLXXXI. On ordonne une information
sur le vol: car que pouvoit-on soupçonner
autre chose? Est-ce là ce que vous dites?
qu'après que l'on a pillé l'armoire, que l'on
en a volé l'argent, sans que tout ait été re-
trouvé, que des hommes ont été tuez, on a
fait une information sur la mort d'Oppia-
nicus? A qui le persuaderez-vous? Que pou-
viez-vous avancer de moins vrai-semblable?
De plus, pour ne point parler du reste,
informoit-on sur la mort d'Oppianicus trois
ans après qu'il étoit mort? Quoi qu'il en
soit, cette femme toujours devorée de sa
vieille haine, demanda que sans raison ce
même Nicostrate fût mis encore à la tor-

(1) *Receveurs.* On a ceux qui achetoient quel-
déjà dit qu'il y avoit sur que chose à une vente pu-
la place des comptoirs où blique.
l'on avançoit l'argent à

ture. Le jeune Oppianicus le refusa d'abord ; mais depuis que Saffia l'eut menacé de lui enlever sa femme , de changer les dispositions de son testament , il abandonna son fidele esclave à cette barbare , non pour le mettre à la torture , mais pour le livrer à la mort.

CLXXXII. De sorte qu'après trois années , on faisoit encore une information sur la mort de son mari. Mais quels esclaves étoient mis à la question ? Sans doute on objecta de [1] nouveaux chefs d'accusation , & de nouveaux hommes furent soupçonnez , non c'étoit Straton & Nicostrate. Quoi n'avoit-on pas à Rome tourmenté ces mêmes gens-là ? Qu'est-ce donc enfin ? Cette femme dans le transport , non d'une maladie , mais de son impiété déjà rassasiée à Rome par le spectacle de ce supplice ; après que suivant l'avis de T. Annius , de L. Rutilius , de P. Satrius , & d'autres personnes très-recommandables ; il avoit été décidé que cette torture sembloit avoir assez duré ; trois ans après sans y appeller aucun honnête homme , je ne dis pas aucun homme , pour ne vous pas laisser croire que le bourreau n'y fut pas : elle fait donner de nouveau la question aux mêmes gens , pour tâcher de faire condamner son fils à la mort.

[1] *Nouveaux chefs.* C'est une ironie : car c'étoient les mêmes esclaves & le même crime.

CLXXXIII. Est-ce-là ce que vous dites?

Car il me vient dans l'esprit ce qu'on pourroit dire , quoiqu'on ne l'ait pas encore dit, que lorsqu'on informoit sur le vol , Straton avoit confessé quelque chose de l'empoisonnement. C'est de cette seule maniere , MESSIEURS , que la verité souvent étouffée sous l'injustice de plusieurs personnes se releve , & que la justification de l'innocence enchaînée vient à respirer : en sorte que ceux qui sont subtils à faire le mal , n'osent pas exécuter tout ce qu'ils meditent , ou que ceux dont l'audace est la plus insolente & la plus outrée , sont abandonnez de leur prudence : car s'il y avoit , ou de la hardiesse dans la finesse , ou de la subtilité dans l'audace , à peine y pourroit-on résister en aucune maniere. Est-ce que ce vol n'a point été fait ? Mais y avoit-il rien de plus manifeste à Larinum ? Est-ce que le soupçon ne tomboit pas sur Straton ? La petite scie l'accusoit , le jeune esclave , comme témoin , le dénonçoit. N'est-ce pas sur quoi rouloit l'information ? Quel autre sujet donc y avoit-il d'informer ? Ou lorsqu'on donnoit la question sur le vol , Straton parla-t'il de l'empoisonnement durant la torture ? Comme vous devez dire à present & comme Saffia ne cessoit de dire alors.

CLXXXIV. Voilà ce que je disois auparavant : cette femme est audacieuse jus-

qu'à l'excès, & n'a ni jugement ni prudence. Car on presente plusieurs mémoires des informations que l'on vous a luës & produites, & les mêmes que j'ai soutenu avoir été signées en ce tems-là; mais l'on n'y trouve pas un mot du vol; il ne lui est point venu dans l'esprit de faire enregistrer la première déposition de Straton sur le vol, & de faire ajouter ensuite quelque chose touchant le poison qui ne paroîtroit point examiné par l'information, mais que les tourmens auroient arraché. La torture se donnoit à cause du vol, & par la question précédente, le soupçon de l'empoisonnement étoit levé, ce que cette femme avoit déclaré elle-même, puisqu'à Rome sur le sentiment de ses amis, elle avoit déterminé qu'on avoit assez tourmenté ces malheureux, & que pendant trois années, elle avoit entre tous les autres esclaves, cheri Straton particulièrement, l'avoit honoré de son estime, & comblé de toutes sortes de biens.

CLXXXV. Comme donc on le mettoit à la question pour un vol, que sans contre-dit il avoit fait, ne proferât-il alors pas un seul mot sur le sujet qui le faisoit tourmenter? Parlât-il d'abord de l'empoisonnement? Ne dit-il rien sur le vol, ni quand il en devoit parler, ni à la fin, ni au milieu, ni en nul instant de la torture, rien du tout? Remarquez maintenant comment cette femme

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 385
me cruelle , de la même main dont elle vou-
droit égorger son fils , s'il lui étoit permis ,
met par écrit cette fausse information ; mais
apprenez - nous qui l'a signée ? Nommez-
nous quelqu'un ? Vous ne trouverez per-
sonne : hors peut-être un homme que j'ai-
merois mieux que l'on produisît , que de
n'en nommer aucun.

CLXXXVI. Que direz-vous Attius ?
Vous produirez en justice. Quoi ? Des me-
moires où sont écrites les attestations d'un
crime qui met en peril la vie d'un homme ,
& tous ses biens , & vous n'alleguez ni ce
qui donne à ces memoires de l'autorité , ni
personne qui les ait signez , ni le nom d'au-
cun témoin ? Et ce venin mortel que vous
avez tiré du sein d'une mere pour tuer un fils
innocent, vous croyez que des Juges comme
ceux-ci il'approuveront ? Mais soit : qu'il y
ait quelque sorte d'autorité dans ces memoires,
en tirera-t'on quelqu'une de cette tortu-
re donnée devant les Juges , & devant les
amis & les hôtes d'Oppianicus , que cette
femme y avoit fait assister auparavant ? Pour-
quoi ne pas réserver cette torture au tems
d'aujourd'hui ? Pourquoi la donner alors à
Straton & à Nicistrate ?

CLXXXVII. Je vous demande à vous ,
Oppianicus , que dites-vous que l'on ait fait
à votre esclave Nicistrate ; puisqu'incessam-
ment vous le deviez accuser ? Vous avez dû
le conduire à Rome , donner pouvoir de

l'assigner , le réserver sain & sauf pour l'information, pour ces Juges-ci, pour cesteins-ci. Vous sçavez , MESSIEURS , que Straton a été mis en croix, après avoir eu la langue coupée , & il n'y a personne à Larinum qui ne le sçache. Cette femme insensée a redouté, non sa propre conscience, non la haine de ses concitoyens, non l'opinion commune de tout le monde; mais comme si tout ce qu'il y avoit de gens ne devoient pas être les témoins de son crime, elle a eu peur d'être condamnée par la voix de son esclave mourant.

CLXXXVIII. Quel est ce prodige , ô Dieux immortels ? En quels lieux a-t'on vû semblable monstre ? Quelle impiété plus féroce & plus barbare ? Où dirons-nous qu'elle a pris naissance ? Certes vous voyez à présent , MESSIEURS , que ce n'est pas sans des raisons bien indispensables , & bien importantes, qu'au commencement de mon discours j'ai parlé de cette mere : car il n'y a point de mal , point de crime, qu'elle n'ait voulu , qu'elle n'ait souhaité, qu'elle n'ait imaginé contre son fils , & qu'elle n'ait en effet exécuté. Je supprime ce premier outrage de son impudicité, ce mariage barbare avec son gendre; je supprime cette fille chassée de son lit nuptial par la débauche de sa mere : ces faits ne menaçoient point alors la vie de Cluentius : c'étoit le deshonneur commun de toute la famille. Je ne lui re-

proche point l'autre mariage avec Oppianicus, qu'elle épouse dès quelle eut appris que ses enfans étoient morts, & pendant les regrets de toute sa famille, & les funérailles de ses deux-fils. Je passe encore, qu'ayant scû que par l'intrigue d'Oppianicus on avoit fait proscrire & tuer Aurius Melinus, dont elle avoit autrefois été la belle-mere, & peu auparavant la femme, elle choisit la maison de son mari pour sa demeure, où tous les jours elle voyoit les témoignages de sa mort & les dépoüilles de ses biens.

CLXXXIX. Je me plains, premièrement de ce crime qui s'est enfin aujourd'hui manifesté, l'empoisonnement de Fabricius : il étoit récent alors, suspect aux autres, incroyable pour Cluentius, mais maintenant il paroît évident & à découvert devant tout le monde. Certainement on n'a point caché à sa mere ce qui regardoit ce poison, rien ne s'est imaginé par Oppianicus sans le conseil de cette femme, & si cela n'étoit pas, il est sûr, qu'après que l'affaire s'est développée, elle ne se seroit pas séparée de lui comme d'un perfide époux, mais l'auroit fui comme un ennemi cruel, & pour toujours auroit abandonné cette maison où régnoient toutes sortes de crimes.

CXC. Non seulement elle ne l'a pas fait, mais elle n'a laissé depuis ce tems-là passer aucune occasion, sans dresser quelques embuches à son fils, & sans méditer

nuît & jour dans son esprit, tous les moyens de le perdre. Et pour s'assurer d'abord ce jeune Oppianicus pour accusateur de Cluentius, elle se l'est engagé par des dons tels qu'en font les femmes, & par un mariage avec sa fille. Ainsi nous voyons souvent dans les autres familles, qu'après des inimitiez survenuës entre les proches, il se fait entre eux des alienations & des ruptures. Mais cette femme ci n'a point crû que personne seroit plus violent accusateur de son fils, que celui que l'on marieroit avec sa sœur; les autres déposent souvent les anciennes inimitiez par des alliances nouvelles, mais celle-ci pour mieux affermir sa haine, a crû que les nœuds d'une alliance lui tiendroient lieu d'un gage assuré pour haïr encore davantage.

CXCI. Or elle ne veilla pas seulement à suborner un accusateur contre son fils, mais aux moyens dont elle l'armeroit. De-là ces sollicitations d'esclaves par les menaces & par les promesses, de là, touchant la mort d'Oppianicus, ces longues & cruelles tortures, que la pitié naturelle aux femmes ne fit point enfin cesser, mais le conseil, ou plutôt l'autorité de ses amis. De-là, ces nouvelles tortures recommencées à Larinum trois ans après; pour le même crime; ces faux enregîtrements d'informations que son extravagance lui fit inscrire; cette langue coupée avec une indigne fureur; enfin ce

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 389
qu'elle imagina de dispositions & de préparatifs pour cette accusation.

CXCII. Lorsqu'après avoir pourvû de toutes ces armes contre son fils, l'accusateur, elle le fit partir pour Rome , & tarda quelque peu de tems à Larinum pour y chercher & pour y louer des témoins. Mais ensuite quand on lui eut mandé que le tems de juger Cluentius approchoit ; elle vint ici toujours courant , de crainte qu'il ne manquât, ou de vigilance aux accusateurs , ou d'argent à ses témoins , ou peut-être de crainte qu'une mere ne manquât le spectacle tant souhaité de son fils dans une triste contenance & dans l'abattement. Mais que pensez-vous de sa marche jusqu'à son arrivée à Rome ? Mon voisinage d'Aquino & de (1) Venafro m'a donné lieu de l'apprendre & de m'en instruire. Quels concours dans ces différentes Villes ? Quels gemissemens firent entendre les hommes & les femmes ? Une femme de Larinum partir de la (2) mer supérieure pour aller à Rome , accompagnée de sa troupe & de son argent , afin d'y pouvoir plus aisément opprimer son fils, & surprendre un jugement de mort contre lui.

CXCIII. Il n'y avoit personne sur sa route qui ne crût, si je puis m'exprimer ainsi, devoir purifier les lieux par où elle passoit, qui ne crût que la terre , cette mere com-

(1) *Venafro*. Ville de la Campanie.

(2) *Mer supérieure*. Mer de Toscane.

mune de tous les hommes , ne fût profanée par les traces d'une mere si barbare ? Aussi n'eût-elle la liberté de s'arrêter dans pas une Ville ? Il ne se trouva personne entre un si grand nombre d'hôtes qui ne se détournât de ses regards empestez ; elle se confioit plutôt à la solitude & à la nuit , qu'à nul hôte & à nulle compagnie.

CXCIV. Mais ce qu'elle fait à present , ce qu'elle machine , ce qu'elle medite , qui croit-elle de nous qui l'ignore ? Nous sçavons ceux qu'elle a appelez à son secours , à qui elle a promis de l'argent , & dont elle a tenté de corrompre la fidelité par ses largesses. Nous sçavons de plus tous ces sacrifices nocturnes , qu'elle croit si bien cachez , ses prieres impies , & ses sacrileges vœux , pour prendre les Dieux immortels à témoins de ses impietez ; & elle ne comprend pas qu'en égorgeant devant eux ses victimes , c'est par la justice , par la religion , par des prieres innocentes , qu'on peut les apaiser , & non par des superstitions profanes pour le succès de ses criminelles actions ; aussi j'ai confiance queles Dieux dédaigneront ses cruauzez & ses fureurs , & les rejeteront de leurs temples & de leurs autels.

CXCV. Vous, MESSIEURS, que le bonheur de Cluentius a voulu lui donner comme autant d'autres Dieux , pour tout le reste de sa vie ; repoussez de dessus la tête du fils la barbarie de la mere. Plusieurs Juges ont

souvent accordé à la compassion des parens la délivrance des enfans coupables ; nous vous prions de ne point accorder à la cruauté de cette mere la vie que son fils a passée avec tant d'honneur ; sur-tout puisque vous pouvez voir toute sa ville municipale assise de cet autre côté. Sçachez donc tous, MESSIEURS, ce qui semble impossible à croire, & ce que je dis pourtant avec verité, que tous les citoyens de Larinum, auxquels leur santé leur a permis le voyage, sont venus à Rome pour y secourir Cluentius, dans le peril qui le menace, autant qu'ils pourroient, par leurs vœux, & par leur nombreuse assistance. Sçachez qu'à-present leur ville est abandonnée aux femmes & aux enfans pour la garder : aujourd'hui durant la tranquillité commune de toute l'Italie, ces troupes domestiques la tiendront en sureté. Cependant l'attente du jugement que vous allez rendre ne leur donne pas moins d'inquietude qu'à ceux que vous voyez ici.

CXCVI. Ils estiment que vous allez donner vos suffrages, non sur la destinée d'un seul de leurs citoyens, mais sur l'état, sur l'honneur, & sur la fortune de toute leur ville ; car ce Cluentius, MESSIEURS, ve lle avec une attention surprenante sur les inrerêts de leur commune patrie : il a de la bienveillance pour chaque citoyen, de la justice & de la fidelité pour tous en general ; de plus, il soutient si bien au milieu d'eux

tous, la noblesse qu'il a reçu de ses ancêtres, qu'il est l'héritier légitime de leur zèle, de leur dignité, de leur fermeté, de leur dévouement: Aussi le louient-ils en des termes qui marquent non seulement le témoignage qu'ils en ont: mais l'inquietude de leur esprit & leur affliction, tandis qu'on fera la lecture de son éloge, vous qui l'avez apporté, je vous prie, levez-vous de dessus vos sièges. "Eloge de Cluentius, par "ordre des (1) Décurions de Larinum.

CXCVII. Vous pouvez juger, MESSIEURS, par leurs larmes, combien en ont repandu tous les Décurions en ordonnant cet éloge: mais, voyons quel est pour lui l'affection, la bienveillance & l'attention de ses voisins, ils n'ont point envoyé leurs decrets sur des memoires à sa louange, mais ils ont voulu que les hommes les plus recommandables que nous connussions se rendissent tous ici en grand nombre, & vinssent le louer de vive voix; vous voyez devant vous les plus distinguez citoyens de (2) Ferentino, des Mamurcins pas moins illustres, les plus honorables Chevaliers Romains de Theano, de la Pouille, de Luce-ra tous autant de Panegyristes. De Boviano & de tout le païs des Samnites, il est venu

(1) *Decurions*. C'étoit le nom des premiers Magistrats de chaque ville Municipale,

(2) *Ferentino, &c.* Toutes les villes ici rapportées sont du Royaume de Naples.

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 393
les éloges les plus magnifiques & les députez les plus honorables & les plus celebres.

CXCVIII. A l'égard de ceux qui dans le territoire de Larinum sont occupez de leurs domaines, de leurs terres & de leurs troupeaux, tous gens estimables & d'une grande distinction, il seroit difficile de dire quelles sont leurs perplexitez & leurs alarmes, je ne croi pas qu'aucun homme ait jamais été tant aimé de plusieurs, que Cluentius seul est aimé de tous. Que je souhaiterois que Volusienus, cet homme orné de tant de merite & de tant de lustre, ne nous manquât pas ici pour être de ses Juges. Que je voudrois pouvoir nommer ici comme present P. Heluidius Rufus, si celebre entre tous les Chevaliers Romains; il veilleroit jour & nuit pour l'interêt de Cluentius & s'instruiroit de cette affaire avec moi, s'il n'étoit pas arrêté par une maladie considerable pendant laquelle la destinée de son ami ne l'inquiete pas moins que sa propre vie : vous connoîtriez le même zele dans le témoignage & dans l'éloge de Cn. Tudicius homme de beaucoup de vertu & de probité, Comme vous êtes, P. Volumnius, un des Juges de Cluentius, quoique vous nous donniez la même esperance, nous nous en expliquons avec plus de retenue; enfin pour ne pas être trop long, nous vous assurons, MESSIEURS, que tous les voisins de Cluentius ont les mê-

mes sentimens d'affection pour lui.

CXCIX. Ce zele de tous tant qu'ils sont, leurs soins, leur diligence, mon travail pour cette cause, que suivant l'ancienne coûtume j'ai toute entiere plaidée (1) moi seul, votre équité, MESSIEURS, & votre clemence, tout cela n'est combattu que par la fureur d'une mere : mais, quelle mere ? Vous voyez à quel aveuglement sa barbarie & son impieté l'ont portée ; elle dont jamais la moindre pudeur n'a retardé la licence, qui, par les vices de son esprit, a tourné toutes les idées du droit naturel du côté le plus mauvais, ses caracteres sont de telle espece, qu'on ne peut donner ni le nom d'homme à sa folie, ni le nom de femme à sa violence, ni le nom de mere à sa cruauté ; elle n'a pas seulement changé les dénominations & les titres de la nature, mais les noms même des alliances. C'est la propre femme de son gendre, la marâtre de son propre fils, la corruptrice de sa propre fille ; en un mot, elle en est venue à ne s'être réservé de la ressemblance à l'humanité que la figure.

CC. C'est pourquoi, MESSIEURS, si vous haïssez l'impieté, ne donnez pas lieu à une mere de répandre le sang de son fils ;

(1) *Plaidé moi seul.* distribuoient par parties. En ce tems-là plusieurs Cicéron dans son *Bru-* défenseurs plaidoient la rus condamne cet usage même cause, & se la nouvellement introduit.

donnez à la mere cette douleur incomprehensible de voir son fils victorieux & sauvé de la mort ; souffrez qu'elle ne se réjouisse pas de l'avoir perdu, que votre équité plutôt la renvoye vaincuë. Mais au contraire, si vous aimez la pudeur, la vertu, la sagesse, autant que l'exigent vos dispositions naturelles, soulagez enfin, MESSIEURS, ce Cluentius votre suppliant, que depuis tant d'années, la haine publique tient injustement en danger ; qui d'aujourd'hui pour la premiere fois, après ce feu de l'indignation populaire, allumé par l'entreprise & par la passion des autres, commence à sentir ses allarmes se dissiper, & son courage se relever, sur l'esperance que votre équité lui donne, lui qui voit tout son sort entre vos mains, dont tant de gens souhaitent le salut, & que vous seuls pouvez sauver.

CCI. Cluentius vous prie MESSIEURS, & vous conjure en pleurant que vous ne le rendiez pas la victime, ni de la haine publique, qui ne doit rien pouvoir sur les Juges; ni de sa mere, dont les prieres & les vœux ne doivent faire nulle impression sur vos esprits ; ni d'Oppianicus, après ses crimes, après sa condamnation, après sa mort. Que si dans le jugement que vous allez rendre, quelque malheur, tout innocent qu'il est, vient l'accabler, en verité, MESSIEURS, ce miserable, s'il reste encore en vie, ce qui n'est gueres possible, se plaindra souvent, &

vivement, qu'on ait autrefois surpris le poison de ce Fabricius. Si l'on ne l'eût point alors découvert, cet infortuné ne l'eût pas pris comme un poison, mais comme un remède à beaucoup de maux; peut-être même enfin que sa mere, au convoi de ses funérailles, auroit fait semblant de pleurer la mort de son fils. Mais aujourd'hui que s'ensuivra-t'il, sinon que la vie de Cluentius, échappée à tant de mortelles embûches, lui étant conservée pour pleurer, la mort semblera l'avoir privé du (1) même tombeau que son pere.

CCII. Assez long-tems, MESSIEURS, il a languì dans les disgraces: depuis d'assez longues années la haine publique le fait souffrir. Personne ne lui a jamais tant fait de mal que sa mere, & ne croyons pas que son cœur en soit rassasié. Vous, comme équitables à tout le monde, & qui plus cruellement on est attaqué, plus vous vous montrez indulgens à secourir, conservez-donc Cluentius, rendez-le en bon état à sa ville Municipale, rendez-le à ses amis, à ses voisins, à ses hôtes dont vous voyez les empressements affectueux; attachez-le pour jamais à vos personnes & à vos enfans; c'est une action, MESSIEURS, digne de vous & de votre clemence; on vous demande avec rai-

(1) *Même tombeau.* Il entendre que le pere de semble par ces paroles Cluentius étoit mort empoisonné.

POUR A. CLUENTIUS AVITUS. 397
son , que vous delivriez enfin de tous ces
malheurs un homme de bien, très-innocent,
très-précieux & très-agréable à une infinité
de gens , afin que tout le monde sçache que
si dans les assemblées tumultueuses , c'est la
haine & l'envie qui regnent ; dans les juge-
mens sages , c'est la vérité.

P O U R
C. C O R N E L I U S.

QUINZIÈME ORAISON.

S O M M A I R E.

L'an de Rome 688. L'an de Ciceron 42.

*On n'a de cette Oraison que de pe-
tits fragments sans suite & interrom-
pus de plusieurs lacunes , & qui ne
peuvent former aucun discours intel-
ligible.*



P O U R
 LA ROBE BLANCHE
 DES CANDIDATS.
 SEIZIÈME ORAISON.
 S O M M A I R E.

L'An de Rome 689. L'an de Ciceron 43.

Cette Oraison fut composée dans le tems que Ciceron postula le consulat, & pour écarter les concurrens qu'il avoit dans les sollicitations de cette Magistrature.

Cette Piece n'est aujourd'hui qu'un ramas de petits fragmens receuillis par Asconius, & tellement interrompus de lacunes, qu'on n'en peut rien éclaircir.

FIN DU TROISIÈME TOME.

L'Oraison pour la Loi Manilia, qui commence le quatrième volume, auroit dû se trouver avant celle pour Cluentius Avitus; mais on a été obligé de faire cette transposition pour rendre les volumes les plus égaux qu'il a été possible.



T A B L E
DES O R A I S O N S
C O N T E N U È S
DANS CE TROISIEME VOLUME.

DIXIÈME ORAISON , septième Discours contre Verrès , touchant les supplices, page 1

ONZIÈME ORAISON, pour M. Fontenius, 148

DOUZIÈME ORAISON, pour A. C. Cæcina, 172

TREIZIÈME ORAISON, pour A. Cluentius Avitus, 246

QUINZIÈME ORAISON, pour C. Cornelius, 397

SEIZIÈME ORAISON , pour la Robe Blanche des Candidats, 398

Fautes à corriger.

P *Age 94. lig. dern. Semilia, lis. Servilia.*

Page 117. lig. 17. Valentius, lisez Valentinus.

Page 126. lig. 3. ne vouliez, lis. en vouliez.

Page 245. lig. 13. que vous voyez, lis. vous voyez que.

Même page, ligne 22. choses décidées, lis. choses, décidez.

Page 246. lig. 3. bien fondée, lisez bien.

Page 248. ligne 25. parmi les assemblées, lis. dans les assemblées.

Page 249. lig. 16. déclarée, lisez éclaircie.

Page 230. lig. 21. prouvé & condamné, lisez prouvée & condamnée.

Page 260. lig. 8. laissant, lisez & laissant.

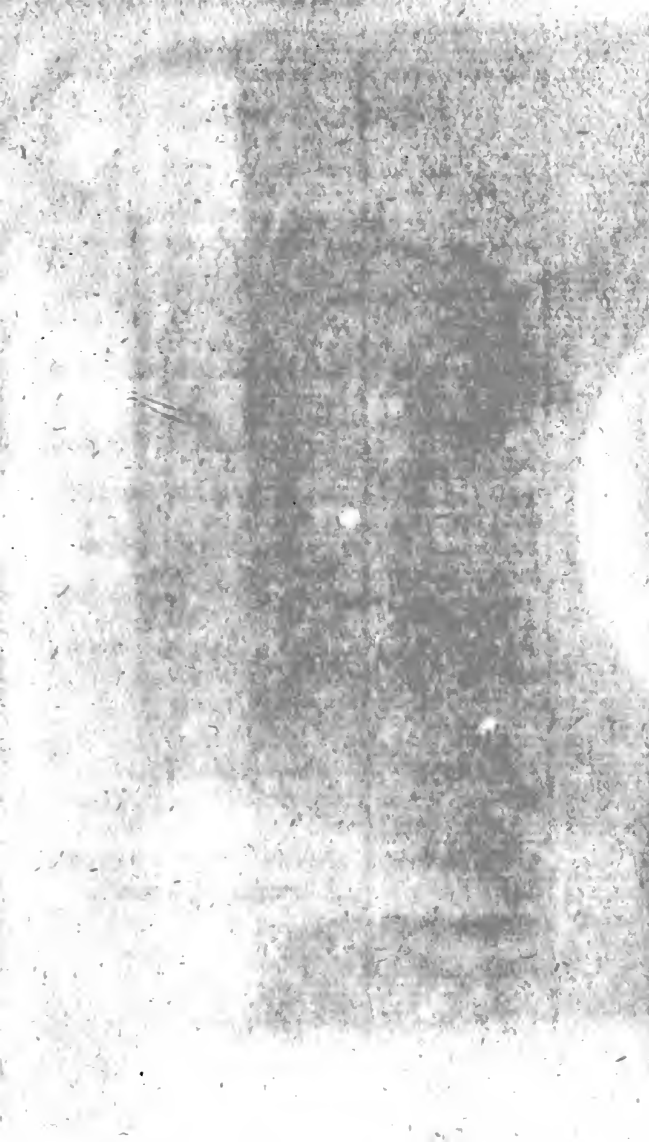
Page 278. lig. 4. ne fit, lisez en fit.

Page 279. ligne 4. en puissent, lisez ne puissent.

Page 316. ligne 1. l'Issine, lisez l'Illyrie.

Page 320. n. 1. une fonction, lisez dans une fonction.

Page 325. l. 3. assez de force, lisez assez de foi.





Lit. R. R.

